LE LIBÉRATEUR DE LA CHRÉTIENTÉ AU XVII[e] SIÈCLE

JEAN SOBIESKI

PAR A. DE SALVANDY.

Le Libérateur de la Chrétienté.

Bibliothèque des Voyages et Aventures.

Eugène Boré, *orientaliste, voyageur et missionnaire.*
Aventures de voyages, *scènes curieuses et variées.*
Sur la route de l'exil : *souvenirs de deux émigrés.*
Voyageur et homme de lettres : *Xavier Marmier.*
Jérusalem et la Terre sainte : *journal d'un pèlerin.*
Au delà des mers : *l'héroïsme de la vertu en Océanie.*
Le jeune martyr du Laos : *Auguste Séguret.*
Une âme de fer, un cœur d'or : *Bellot, lieutenant de vaisseau.*
Mon naufrage et mes tristes aventures. *Récit de Ch. Cochelet.*
Promenades pittoresques en Italie. *Souvenirs de Mgr Postel.*
Le solitaire malgré lui. *Aventures d'un voyageur.*
Les fleurs du désert. *Histoires émouvantes de quelques négresses.*
Sous le ciel de la Hollande. *Souvenirs du cardinal Lecot.*
Aux lointains pays. *Voyages et explorations.*
Scènes de la vie chrétienne : *Les Missionnaires.*
Le chercheur d'or. *Aventures d'un Français en Amérique.*
L'aspirant de marine : *Charles Thépot.*
A travers l'inconnu. *Excursions périlleuses.*
Sur la cime des montagnes. *Impressions des touristes.*
Le désastre de la Méduse. *Un naufrage et ses suites.*
Excursions de vacances, *par Rodolphe Topffer.*
Voyage en traîneau : *curieuses aventures.*
Les naufrages *de plusieurs célèbres navigateurs.*
Expéditions enfantines, *récit dédié à la jeunesse.*
Çà et là : *souvenirs d'un voyageur homme de lettres.*
La chasse aux pirates : *carnet d'un jeune marin.*
Le capitaine Viaud : *son naufrage, ses aventures.*
Voyage en Grèce, *raconté par Chateaubriand.*
Impressions d'un touriste *en Italie et en Suisse.*
Histoire de mes aventures. *Relation d'un déporté.*
Curieuses aventures *d'un naturaliste, Audubon.*

Etc. — DEMANDER LE CATALOGUE.



Le Siège de Vienne en 1653; les Turcs repoussés par Sobieski. (P. 212.)

LE LIBÉRATEUR
DE LA CHRÉTIENTÉ
AU XVIIe SIÈCLE
Jean Sobieski

SA VIE, SES VERTUS, SES ÉPREUVES, SES VICTOIRES

par A. de Salvandy
Membre de l'Académie française
ancien Ministre de l'Instruction publique.

LILLE
(NORD)
Librairie Saint-Charles

GRAMMONT
(BELGIQUE)
Œuvre de Saint-Charles



JEAN SOBIESKI.

PRÉFACE.

Un nouveau et long travail, une consciencieuse révision, des développements utiles pour certains faits, ont conduit à son état définitif un livre qui n'a cessé d'être, depuis l'époque où il parut, l'objet d'études approfondies. L'auteur a toujours considéré le respect pour le jugement public comme faisant partie du respect de soi-même. Aussi croit-il avoir droit à quelque bienveillance à raison des soins que cet ouvrage a coûtés. Il ne s'est pas contenté du témoignage des livres et des documents. Plus de deux cents volumes, des gazettes et journaux du temps ont été interrogés. C'est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire. Le lecteur aurait peine à supposer combien de lumières nouvelles jette sur l'histoire cette sorte d'archives, informes dans leurs commencements et marquées si souvent au coin de l'ignorance ou de la partialité. Le passé s'y montre vivant. On l'y voit renaître avec ce va-et-vient journalier d'intérêts, de passions, d'intrigues, de craintes, d'espérances, dont se composent l'existence active des hommes et celle des nations. On y suit le monde dans son labeur de chaque jour. Le mensonge même n'est qu'une révélation de plus ; car ses artifices ne sauraient abuser la critique, tenue en garde de tous côtés par les contradictions, par les démentis, et plus que tout par la suite des événements. Enfin, on y trouve une chronologie, à la fois constante et minutieuse, que vous chercheriez vainement ailleurs. C'est un avantage dont l'auteur de cet ouvrage est particulièrement frappé. Il ose penser que les maîtres de l'art tiennent trop peu de compte de l'ordre des faits. En négligeant de conduire les événements de front, les plus illustres dépouillent souvent la narration historique de son premier attribut, celui de présenter un miroir fidèle des temps passés. N'est-ce pas en effet dans la perpétuelle réaction des choses de ce monde les unes sur les autres que réside le véritable esprit de l'histoire ?

Le biographe du roi Jean Sobieski doit-il maintenant justifier les couleurs sous lesquelles il a peint un si grand homme ?... Il lui suffira sans doute de reproduire l'appréciation d'un ennemi [1] *pour démontrer qu'il n'a pas eu besoin d'être indulgent ou flatteur.*

« Avouons, dit le détracteur, en terminant l'acte d'accusation qu'il dresse contre sa mémoire, avouons qu'il lui reste une renommée impérissable ; sa valeur fut digne des anciens preux, et sa science de la guerre fit l'admiration du monde, au temps de Turenne, du prince de Condé et de Charles de Lorraine. La campagne de 1672 contre les Turcs nous a rappelé ces jours d'éternelle mémoire, où Napoléon illustrait par un combat chaque canton de la Champagne ; et certes, ses prodiges ne sont pas inférieurs à ceux de Brienne, de Champaubert. La délivrance de Vienne est un des exploits les plus éblouissants dont l'histoire ait gardé le souvenir ; c'est un de ces triomphes qui suffisent à immortaliser un prince et une nation. *Le lendemain, Sobieski était vraiment le héros de la chrétienté, le Charles Martel du XVII*[e] *siècle : plus d'un homme de guerre eût troqué toute sa vie contre cette journée. »*

---

1. *Revue encyclopédique.*

L'histoire de Sobieski a le triste avantage, outre beaucoup d'autres, d'offrir en quelque sorte une action achevée. *Les mœurs singulières des Polonais, le mouvement de leur vie politique, le jeu de leurs institutions, leurs longs combats, tout, jusqu'au dénoûment trop prévu, répand un intérêt animé sur ce vaste drame.*

Mais ce drame ne promet pas seulement d'attachants spectacles : il renferme aussi de grandes leçons. Car nulle part ailleurs ne se font si bien sentir les périls dans lesquels des institutions mal pondérées peuvent jeter un grand peuple. Là éclate la nécessité, pour les nations libres, de la modération et de la sagesse, plus encore que du courage. Là se découvre sans effort la limite où l'anarchie commence, le point d'arrêt au delà duquel les garanties publiques, de protectrices qu'elles doivent être, ne sont plus que menaçantes et désastreuses.

Guerrier sans rival, grand patriote, citoyen modèle, roi constamment et totalement dévoué aux intérêts de son peuple, Sobieski a été aussi un chrétien exemplaire qui jamais ne connut les défaillances de la lassitude ou du respect humain. Cette histoire le montrera, autant qu'il sera possible, dans la vie intime, et sa correspondance, abondamment citée, achèvera de révéler son cœur. On verra qu'il a pleinement mérité ce bel éloge d'un de ses panégyristes : « Il avait autant d'esprit que de bravoure ; autant de zèle pour la religion que d'amour pour sa patrie. »

***

L'ouvrage de M. de Salvandy comprend deux volumes in-8° et trace l'histoire de la Pologne en même temps que la vie du plus illustre de ses héros. Dans cette biographie on s'est attaché exclusivement aux récits qui concernent Sobieski ; les considérations politiques, les documents purement d'érudition, les résumés des règnes précédents ont été écartés. Aussi la narration offre-t-elle un intérêt tout à la fois beaucoup plus vif et plus soutenu ; c'est une succession de faits, souvent tragiques, toujours remarquables ; l'attention se concentre sur un seul personnage qu'on ne perd pas de vue un instant, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Ces suppressions ont naturellement nécessité quelques légers remaniments dans l'œuvre du distingué Biographe ; il en est de même pour la Préface qu'on vient de lire et qui reproduit seulement de courts extraits des préliminaires de l'auteur. La loyauté nous faisait un devoir de donner à nos lecteurs cet avertissement.

L'ÉDITEUR.



Le Libérateur de la Chrétienté.

CHAPITRE PREMIER.

Enfance et Jeunesse. — Voyages. — Paris. — Le retour. — Premiers exploits.

Le 17 juin 1624 fut un jour mémorable dans les fastes de la Pologne. Un orage d'une violence inouïe éclata sur un château situé au pied des monts Carpathes et qui s'appelle Olesko. Là résidait une femme au cœur de feu, la jeune et belliqueuse Théophile Sobieska, qui venait de soutenir un siège meurtrier et d'arrêter les Tartares dans leurs redoutables incursions. Or, tandis que la tempête ébranlait le castel antique jusque dans ses fondements et semblait devoir anéantir tous les habitants qu'il abritait, en ce moment même, comme pour la récompenser de sa vaillance, Dieu permettait que l'héroïne devînt mère d'un fils destiné à illustrer à jamais son pays, l'immortel Jean Sobieski.

La superstition populaire ne pouvait manquer de voir des signes prophétiques dans le contraste de ces deux événements : un orage formidable, accompagné de roulements de tonnerre si retentissants qu'ils rendirent sourds, à ses côtés, plusieurs des serviteurs de la jeune mère ; et en face de ce bouleversement de la nature, elle-même sereine et souriante, saluant la foudre et les éclairs comme des messagers de bonnes nouvelles pour le fils que Dieu lui avait donné. Pour cette fois, les tireurs d'horoscope ne furent pas mis en défaut, et la réalité confirma les brillantes auréoles de gloire et de victoires qu'ils déposaient à l'envi sur la tête du nouveau-né.

Qu'était-ce que ce Jean Sobieski ? Etait-il d'une illustre origine ? Ces ques-

tions se posent naturellement à l'esprit de l'historien qui entreprend de raconter sa vie.

En Pologne, plus que dans tout le reste de l'Europe, la noblesse s'était soumise fort tard à l'usage des noms héréditaires. Avant ce changement, les branches d'un même tronc n'avaient qu'un lien commun ; elles ne conservèrent depuis, dans la rareté des titres écrits, qu'un moyen de reconnaissance : ce fut le blason. Les armoiries polonaises se distinguaient par leur simplicité. L'écu était le plus souvent un champ uni, avec une seule pièce, deux au plus. On appartenait à la souche de la flèche, de l'otelle, des deux poignards, du fer de cheval, de la double ou triple croix, de la lance, du bouclier. Il n'y avait que cinq cent quarante de ces armoiries distinctives pour le corps entier de l'ordre équestre. Le grand nombre de maisons qui se trouvaient quelquefois comprises sous un seul de ces signes héréditaires, permet de penser que dans le principe ils avaient désigné, non une famille, mais un clan tout entier. C'était encore là une des traditions de la vie primitive. Ainsi se marquaient les tribus chez les Scythes, aussi bien que chez les Arabes.

Héros et roi, Jean Sobieski ne pouvait manquer d'aïeux. Sa race, du côté paternel, formait l'un des quarante rameaux de la tige *du bouclier*. Cette tige respectée portait le nom commun de Ianina ; elle tirait son origine de Jean ou Ianik, palatin des anciens temps, resté célèbre pour ses faits d'armes. Il est à remarquer qu'un nobiliaire, composé pendant l'enfance même de Jean, porte qu'entre tous les Ianina, *les Sobieski avaient pour attributs particuliers le dévouement à la patrie, l'amour des périls et de la gloire*. L'écrivain ajoute que quelques historiographes rattachaient le fondateur de leur race aux princes du sang de Piast.

De quelque intérêt qu'il pût être pour lui de laisser sa famille passer pour royale par son origine, lorsqu'il devint roi, Sobieski n'accepta jamais le secours offert par la flatterie à l'ambition de ses fils. Après lui, fut trouvée dans ses papiers une note écrite de sa main, où il parle de ses ancêtres, et en particulier de son père, dans les termes qu'on va lire.

« Le nonce apostolique désire connaître l'histoire de ma maison ; je le satisferai, sans me perdre dans la nuit des temps, ni même remonter jusques à Ianik, palatin de Sandomir, sous le règne de Leszko le Noir, guerrier célèbre dont les victoires sur les Jagyges sont attestées par de grands mohilas, ou montagnes tumulaires, élevées dans mon patrimoine de Sobieska-Vola. Je passe sous silence d'autres personnages de haute renommée et leurs glorieuses expéditions contre les ennemis de la patrie. Les seules guerres que j'aimerais à rappeler sont les guerres sacrées ; les héros dont je suis le plus fier de descendre sont ceux qui baignèrent de leur sang la terre des infidèles, et me transmirent en héritage de longues vengeances à exercer sur les barbares. Je ne parlerai ici que de l'un de mes ancêtres, Marc Sobieski, palatin de Lublin, rival de l'illus-

tre Zamoyski, sous le grand règne d'Etienne Batory. Ce prince disait souvent que, s'il lui fallait, comme dans les temps anciens, se reposer sur un seul homme de la défense de la patrie, il n'hésiterait pas à désigner pour champion de la Pologne Marc Sobieski.

« Du reste, je ne raconte pas les hauts faits du palatin de Lublin : il n'eut que des chrétiens à combattre. Sous l'empire de Batory et dans les commencements de Sigismond III, les Turcs laissèrent la Pologne en paix.

« Le souvenir de Jacques Sobieski, fils de Marc, reste profondément gravé dans mon cœur : c'était mon père. Il fit ses premières armes sous le grand Zolkiewski, dans cette ancienne guerre de Moscovie qui livra au jeune Vladislas le trône des tzars ; dans l'expédition suivante, il fut au nombre des chefs chargés, sur le refus de Zolkiewski, de commander l'armée et de présenter le prince aux peuples qui l'avaient choisi pour maître. Blessé au bras à l'assaut de Moscou, mon père assista cependant depuis lors à toutes les campagnes de ces temps orageux, toujours suivi de ses hussards d'ordonnance qu'il entretenait à ses frais, et que leur valeur éclatante comme leur riche tenue faisaient nommer la troupe d'or. Ce fut lui qui dans la campagne glorieuse de Chocim, membre d'une commission investie des pleins pouvoirs de la diète [1] pour la conduite des hostilités, réussit à conclure la paix avec l'empereur Osman. Depuis ce succès, il fut chargé de toutes les négociations de la république avec les Suédois, les Cosaques, les Tartares, les Moscovites, les Turcs. Quatre fois, les nonces le mirent à leur tête dans les diètes, en l'élisant maréchal, et il finit par arriver, de charge en charge, au poste de premier sénateur séculier de la Pologne, sous le titre de castellan de Cracovie...... »

Le royal historien, en parlant de son père, néglige des détails attachants que fournit un journal rédigé par ce seigneur même. On y voit que, né en 1580, le sénateur Jacques Sobieski était venu, sous le règne d'Henri IV, compléter par un voyage en France son éducation politique. Il approcha ce grand prince. Comme plusieurs autres seigneurs polonais, il fut témoin de sa mort. Il assista avec eux aux longues et effroyables tortures qui vengèrent sur l'assassin ce forfait exécrable. Le peuple, dans son émotion et sa colère, avait été près de s'en prendre à ces étrangers, que signalait leur costume singulier, du crime qui le privait de son roi. La relation de Jacques Sobieski est l'un des documents les plus utiles qu'on puisse consulter, pour bien connaître, non seulement Henri IV, mais Paris et la France à cette époque. Il est curieux de lire, sous la plume du noble étranger, la prédiction, évidemment très hardie alors, de l'ère lointaine où le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré feront partie intégrante de la capitale, et de l'entendre ensuite s'écrier, que dès lors

1. La *diète* était une assemblée dans laquelle on réglait les affaires générales du pays ; la *diétine* une réunion de province, pour les affaires particulières.

« Paris est non seulement la plus grande ville de tout le royaume, mais de toute l'Europe et de tout l'univers. »

Après avoir rapidement exposé sa généalogie paternelle, Jean Sobieski présentait dans sa note manuscrite un récit détaillé de la vie entière de Zolkiewski, de sa mort au Kobylta, et du mariage de Jacques Sobieski, son père, avec la petite-fille de ce grand homme. La note explique quelle série d'imprévus firent arriver aux Sobieski l'héritage du vainqueur de Moscou. Zolkiewski avait un fils dans lequel il semblait devoir revivre. Tombé aux côtés de son père, et racheté de l'esclavage au prix de sommes énormes, le jeune Jean Zolkiewski ne revint de Constantinople que pour mourir des suites de ses blessures. Sa sœur, Sophie Zolkiewska-Danilowiczowna, femme du descendant des anciens rois de Galicie, avait aussi deux enfants, dont un fils. Elle apprit un jour que son fils, entraîné par une ardeur héréditaire au milieu des Tartares, avait trouvé la mort dans la tente et sous le cimeterre d'un de leurs sultans. Pour la seconde fois, une fille se trouva dépositaire de tout cet héritage de gloire. C'était l'intrépide femme dont nous avons signalé en commençant le patriotisme antique. Sœur du brave et malheureux Danilowicz, petite-fille du grand hetman [1] Stanislas Zolkiewski, enfin femme de Jacques Sobieski, premier sénateur séculier de la Pologne, et par là belle-fille du célèbre palatin de Lublin, Marc Sobieski, elle tenait de tous côtés à des citoyens illustres.

« C'est de Théophile Danilowiczowna-Sobieska, continue la note de Jean, que je reçus le jour ; elle avait à ses côtés sa mère et sa grand'mère, veuve du conquérant de la Moscovie. Ma naissance fut accompagnée de phénomènes du genre de ceux dont abonde l'histoire des Romains. La vie de Zolkiewski avait été tout entière tissue de prodiges, et la prédiction d'une vieille femme, qui, dans son enfance, lui annonça tous les grands événements de sa carrière, n'est pas la moins remarquable de ces merveilles. J'eus un frère aîné, nommé Marc comme notre aïeul, deux sœurs et deux frères plus jeunes ; ces deux derniers ne vécurent pas. Marc ne devait parvenir à l'âge d'homme que pour être égorgé, comme l'avait été le jeune Danilowicz, par les Tartares. Tous les miens ont ainsi trouvé la mort sous les coups des infidèles, pour la défense de notre religion sainte. Moi seul j'étais réservé à d'autres destinées par la volonté divine. »

Tel est le rang dans lequel la Providence fit naître Jean Sobieski ; tels sont les événements qui entourèrent son berceau. Il allait grandir sous les auspices des premiers serviteurs de la république, sous l'œil d'une mère que la guerre avait frappée à coups redoublés dans les affections de son enfance ; elle ne pouvait manquer d'élever son fils pour les représailles, et c'était surtout dans les rangs de l'infidèle que ses ressentiments, son patriotisme, sa foi lui montraient

1. Le grand hetman est un des plus hauts dignitaires en Pologne.

cette vengeance. On peut dire que la naissance de Jean fit toute sa destinée.

Un jour serein éclaira le cours presque entier de son enfance. Ami des arts, Jacques Sobieski profitait de son immense fortune pour enrichir son pays et décorer ses châteaux de toutes les merveilles de Rome et de Florence. On vit, à son exemple, nombre de grands s'environner de statues et de tableaux, orner de bibliothèques leurs demeures agrandies, rechercher l'entretien des érudits, de plus en plus nombreux, aider le savoir indigent à payer les services de l'imprimerie du monastère d'Oliva, près Dantzig, ou de celle de Cracovie, qui étaient presque les seules du royaume. Des seigneurs puissants employèrent leur opulence à fonder des écoles. Le grand Zamoyski avait donné cet exemple, que ses héritiers suivirent : leur ville de Zamosç dut à ses propriétaires une académie florissante. Quelques hommes de rang illustre parlaient déjà des langues étrangères. Vladislas correspondait en italien avec la mère de Louis XIV ; Jacques Sobieski était renommé pour son amour des lettres françaises, grecques et latines ; ses écrits déposent de son application à toutes les branches de savoir cultivées de son temps. Voulant doter Marc et Jean, ses deux fils, d'une éducation qui les rendît utiles à la république dans la paix comme dans la guerre, il aurait pu se dispenser de confier à des maîtres étrangers la tâche d'éclairer leurs jeunes âmes ; c'est de peur de se voir sans cesse enlevé à ses soins paternels par les graves intérêts de la patrie, qu'il s'assura le concours de Stanislas Orchowski, savant renommé. On a, de Jacques Sobieski, l'un des traités d'éducation les plus précieux pour la justesse et la hauteur des aperçus. Il voulait que Marc et Jean apprissent de bonne heure que, nés citoyens d'un état libre, ils devaient tout à leur pays, et pouvaient aussi tout en attendre.

Alors palatin de Belz, la proximité de son gouvernement et les loisirs de la paix lui permettaient de vivre presque constamment à Zolkiew, chef-lieu du patrimoine des Zolkiewski. C'est là que Marc, Jean et leurs jeunes sœurs passèrent leur enfance, élevés dans la magnificence qui distinguait les grands seigneurs, au milieu des misères profondes de la Pologne. Ville forte de la Russie-Noire, aux pieds des monts Carpathes, centre d'un commerce qui s'étendait à la Hongrie, à la Russie-Rouge, à la Moldavie, à la Crimée, et séjour d'un grand nombre de Juifs opulents, Zolkiew ne formait, avec ses cinquante villages et ses vingt milles de territoire, qu'une portion de la fortune de Jacques Sobieski. Il s'occupait à enrichir ce domaine en l'embellissant ; il voulait tracer des routes sur la crête des montagnes qui l'entourent, dessécher les vallées, créer des jardins magnifiques autour du palais, tout entier de briques, que les Zolkiewski avaient bâti.

De tels patrimoines étaient des souverainetés. Une armée, sous le nom de garde, des sentinelles à toutes les portes, une maison montée sur le modèle des cours et composée des mêmes charges, des légions de valets nobles qui conservaient leur droit d'élire le monarque, une musique italienne pour ac-

compagner du bruit des instruments toutes les actions de la vie domestique, enfin, un grand luxe de fourrures, de pierreries, de chevaux, de mets rares, de précieux parfums étaient les attributs accoutumés de l'opulence, mais d'une opulence encore indigente et grossière. Les amis, invités à séjourner dans ces palais, où brillaient partout le marbre, la soie et l'or, étaient obligés d'y apporter leur lit sous la selle de leurs chevaux ; les convives d'apporter leurs couverts à des festins où se rencontraient tous ces raffinements. Chaque laquais prenait sa part des plats offerts par lui aux seigneurs qu'il servait, et ne remplissait leur coupe d'argent qu'en commençant par en vider lui-même la moitié. La gaieté de ces banquets se perdait presque toujours dans le vin, quelquefois dans le sang. A l'exemple des maîtres, les valets tiraient le sabre pour se disputer les débris du festin et les porter à leurs femmes. Dans ces appartements, ensanglantés par des combats sauvages et décorés des chefs-d'œuvre de l'Italie, la fumée du tabac se mariait à un luxe d'aromates qui égalait quelquefois en dépense la fortune de riches seigneurs du reste de l'Europe. Les femmes, entourées d'hommages, mais bornées strictement dans leurs dépenses à l'usufruit de certaines branches de revenu, et, dans leur pouvoir, à la surveillance de certaines branches d'administration, ne pouvaient étendre leurs attributions qu'à force d'humiliations et de prières.

L'éducation se ressentait de ce mélange des nouveaux raffinements et des pratiques anciennes. On apprenait la danse, l'escrime, la musique, dès le berceau. Marc et Jean y excellèrent. Jean surtout maniait avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare, brillait à cheval et s'annonçait pour un athlète terrible au sabre, à la hache, au javelot, à l'épée. Les sciences et les lettres marchaient de front avec les arts. Le palatin initia lui-même ses fils à l'étude des littératures étrangères, des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues, leur rendit familière la connaissance des principes de l'art de la guerre et des secrets de la politique, s'appliqua enfin à développer en eux le génie de l'éloquence parlementaire, à laquelle il devait lui-même une partie de sa puissance. Leur faisant prendre pour tribune le premier meuble qu'offrait le hasard, il les obligeait à justifier en bons termes leurs actions ou leurs vœux les plus simples.

Le génie actif de Jean était prompt à tout saisir. Il eut bientôt tout le savoir de son père, et il fit présager encore plus d'éloquence. Jamais jeune homme n'avait reçu de la Providence tant de dons à la fois. Chez lui l'esprit s'alliait à l'adresse, la grâce à la beauté, un cœur aimant à un indomptable caractère, une application passionnée pour les travaux de l'intelligence à une extrême ardeur pour les fatigues et les périls. Son intrépidité, son air martial surprenaient et quelquefois effrayaient jusqu'à son père, quand on le voyait, armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, l'élan, le bison sauvage.

Madame Sobieska s'était fait une part dans cette éducation héroïque. Ses

pieuses mains avaient réuni, dans l'église de Zolkiew, les cendres de son frère, le brave Danilowicz, et du jeune Jean Zolkiewski, son oncle, aux restes de son aïeul le grand hetman. Jacques Sobieski était même parvenu à obtenir d'Osman, moyennant rançon, la restitution de la tête du vainqueur de Moscou et de Ceçora. Le marbre, l'or, les tableaux, les statues décoraient l'asile de ces dépouilles révérées. Des architectes et des peintres, conviés de tous les coins de l'Europe, exécutaient ces travaux sous l'œil de Théophile. Elle bâtit avec splendeur un monastère de dominicains et le dota plus richement encore, pour assurer de perpétuels honneurs aux sépulcres de ces martyrs de la foi et de la patrie. Chaque jour, elle conduisait sa jeune famille au milieu de cette famille morte, qui était tombée sous le fer des barbares ; elle remplissait le cœur et la pensée de ses fils de tous les exemples, de tous les devoirs laissés par leurs devanciers. Jean Sobieski raconte, dans un écrit qui nous a été conservé, que, montrant à ses enfants le bouclier qui brillait dans le blason de leur race, la palatine leur répétait le mot des mères spartiates : Avec ou dessus. Qui niera que l'aristocratie ne légitime ses supériorités, quand elle porte dans les âmes cette exaltation généreuse, qui n'accepte l'illustration et la grandeur que comme des bienfaits à reconnaître et des dettes à payer !

Ce récit de la catastrophe du Kobylta, recommencé sans cesse sous la voûte du lieu saint, entre l'autel et les tombeaux, produisit sur Jean Sobieski une impression extraordinaire que les années ne purent effacer. Quand ses parents le voyaient ainsi ému, ils lui lisaient un mémoire adressé, du champ de mort, par le grand hetman au roi Sigismond, pour dire à ce prince un dernier adieu, et frapper son esprit de cette pensée, que tous les efforts de la Pologne devaient être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane ; qu'Étienne Batory avait été enlevé au milieu de sa carrière, quand une ligue sainte, formée par ses soins, allait réunir toute la chrétienté contre l'infidèle ; que c'étaient là les desseins qu'il fallait reprendre et suivre avec persévérance, pour sauver de ce joug destructeur la république polonaise et le monde chrétien tout entier. Ces idées se gravèrent ainsi pour jamais dans la jeune imagination de Jean Sobieski ; Annibal au même âge faisait à son père, à sa patrie, à ses dieux, le serment de haïr éternellement les Romains.

Chose étrange ! Madame Sobieska, qui devait se connaître en mâles courages et les aimer, ne pouvait se défendre d'une prédilection singulière pour l'aîné de ses fils. Marc avait plus de douceur, plus de docilité. Comment l'humeur impatiente de Jean, la vivacité de ses émotions, son esprit impérieux et ses emportements même, ne lui annonçaient-ils pas le vengeur qu'elle demandait au ciel ? Il y avait là un cœur impétueux qui alarmait par son ardeur précoce la vertu d'une mère. Dès quinze ans, entraîné déjà, malgré les résistances d'une piété sincère, vers de blâmables faiblesses, il avait montré aussi les inclinations les plus généreuses. Son âme dès lors s'ouvrait à toutes les passions qui, en effet, la dominèrent depuis. Il était chaque jour plus facile de prévoir

que la patrie et la gloire, l'étude et les combats, parfois aussi de moins nobles inclinations se partageraient sa vie.

Le palatin comprit la nécessité de donner à ses fils des maîtres meilleurs que lui-même, c'est-à-dire l'expérience, les voyages, le spectacle du monde, et il résolut en 1643 de les envoyer visiter l'Angleterre dans sa révolution, la France au milieu des désordres de la minorité de Louis XIV, l'Italie, l'Allemagne, la Porte Ottomane. C'était surtout à Paris et chez les Turcs qu'ils devaient séjourner : à Paris, pour achever le cours de leur éducation dans cette grande cité, nommée dès lors la capitale du monde policé ; chez les Turcs, pour commencer leur vie d'hommes, en mesurant de près le colosse qu'ils devaient combattre le reste de leurs jours. Le dessein de Jacques Sobieski était même de les faire passer en Asie, afin qu'ils pussent étudier ce terrible adversaire dans le siège de sa puissance.

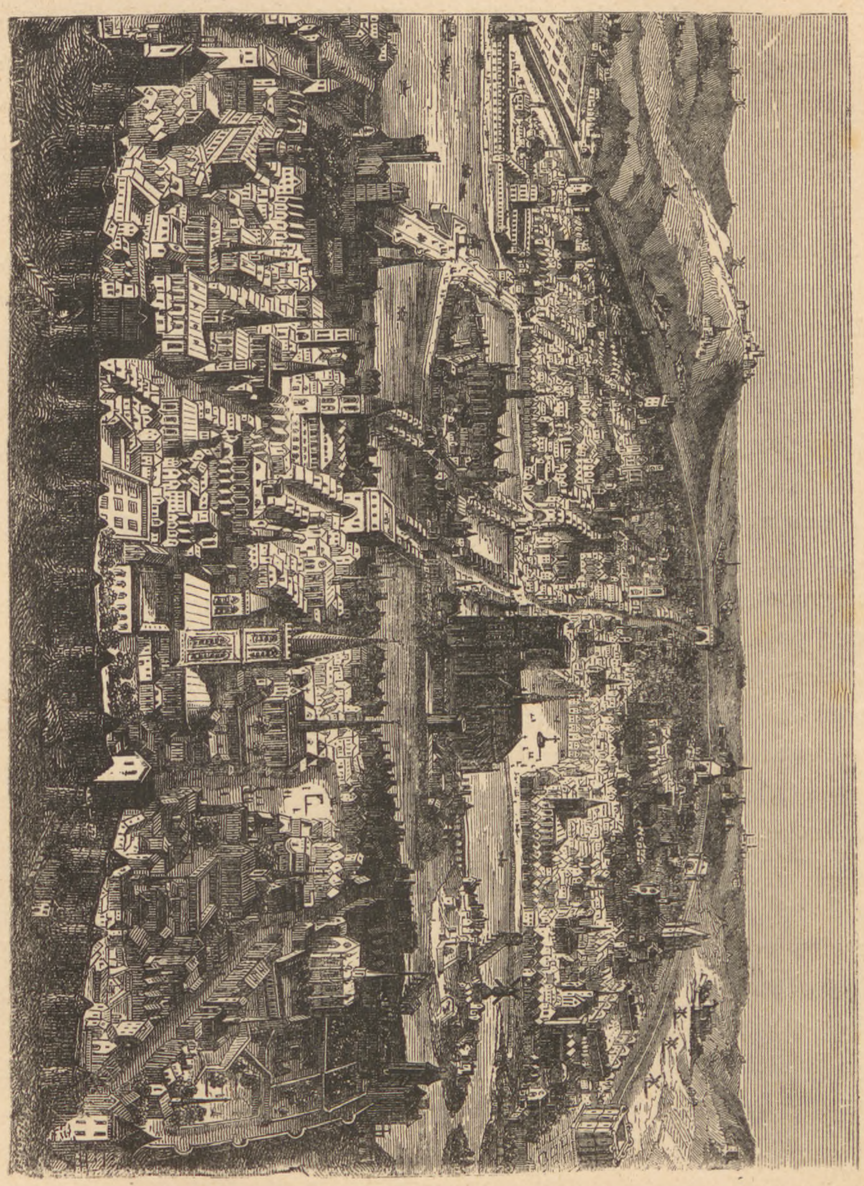
En ce moment, des apprêts immenses inquiétaient l'Europe. Le dernier boulevard de la chrétienté dans les mers d'Orient, le royaume de Candie, d'où les Vénitiens dominaient à la fois les rivages du Péloponèse, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, telle était la proie que convoitaient les grands ministres de l'imbécile Ibrahim. La chute de la Canée signala d'une façon désastreuse les débuts de cette lutte sanglante, qui devait permettre aux conquérants de porter enfin sur les nations civilisées tout le poids de leur puissance. La guerre qui continuait dans l'Empire et que le cardinal de Richelieu avait étendue à l'Italie, l'effacement de l'Espagne depuis la séparation des deux branches de la monarchie autrichienne, celui de l'ordre de Malte que les L'Ile-Adam ne guidaient plus, enfin l'avènement d'un enfant au trône de France, avec tous les troubles d'une minorité, semblaient ne préparer que des facilités à la grandeur ottomane.

Cependant les jeunes Sobieski étaient partis de Zolkiew. En leur donnant sa bénédiction : « Mes enfants, avait dit leur père, ne vous occupez en France que des arts utiles ; car, pour ce qui est de la danse, vous aurez le temps de vous perfectionner avec les Tartares. »

Le grand règne de Louis XIV venait de commencer. Anne d'Autriche, régente, accueillit les jeunes étrangers dans sa cour. Par elle, le cardinal Mazarin régnait sous le nom de Louis au berceau ; il régnait avec gloire. Étranger et entouré d'ennemis, il faisait à la France l'honneur de travailler assidûment à la distraire de sa naturelle inquiétude par des victoires. Turenne et le duc d'Enghien, que nous nommons le grand Condé, se chargeaient d'en gagner d'immortelles. Mais la gloire ne suffisait pas à apaiser les esprits. Le parlement commençait à s'annoncer comme un compétiteur redoutable de l'autorité royale. La lutte n'était pas encore déclarée ; on y préludait par des arrêts et des chansons.

Pleins d'esprit et d'élégance, recommandés par un nom illustre, Marc et Jean comptèrent aisément des succès précoces dans le monde de Paris, aussi rempli d'intrigues que d'orages. L'amorce des plaisirs s'offrit de tous côtés aux

débuts de Jean Sobieski. Cependant, bien que jeune et livré à lui-même, les séductions qui l'environnaient ne lui firent pas perdre de vue le devoir d'apprendre à bonne école le métier des armes. Il s'enrôla dans la compagnie rouge, que Richelieu avait établie pour sa garde et léguée ensuite à la couronne.



Paris au temps de Sobieski. (P. 11.

Louis XIV enfant ne se doutait pas qu'il y avait parmi ses mousquetaires un futur grand roi.

Paris fut alors frappé du spectacle d'une ambassade polonaise, qui fit son entrée au nombre de plus de huit cents gentilshommes, dans leurs costumes à moitié asiatiques, où l'originalité le disputait à la magnificence (1645). Les Sobieski en augmentèrent l'éclat par leur suite et leur richesse. Cette ambassade, con-

duite par un Leczynski, dont le sang devait, cent ans plus tard, régner au Louvre, venait contracter avec la France une alliance royale qui resserra les rapports déjà fréquents des deux contrées, et hâta les rapides progrès de la Pologne. Veuf de l'archiduchesse Cécile-Renée et déçu dans l'espérance d'accomplir par un mariage avec sa cousine Christine de Suède la fusion des deux branches de la maison de Wasa, Vladislas demanda la main d'une Française que plus d'un lien unissait au sang de France, qu'une étroite amitié attachait à la princesse, mère du grand Condé, et qu'Anne d'Autriche dotait d'un présent de six cent mille livres. Elle était issue de cette brillante maison de Gonzague, illustre surtout par les femmes, depuis longtemps souveraine dans Mantoue, et dont un rameau, par une alliance avec Isabelle de Clèves, avait hérité des duchés de Nevers et de Rethel. Charles II de Gonzague et Clèves, duc de Nevers et de Rethel venait de rentrer dans la possession de Mantoue et du Montferrat. Il avait, de Catherine de Lorraine, fille du duc de Mayenne, deux filles, illustres toutes deux. Ce fut l'aînée, Louise-Marie de Gonzague et de Nevers, appelée la princesse Marie, qui monta au trône de Pologne. Agée de trente-quatre ans, elle était reconnue pour l'une des plus belles, des plus sensibles et des plus spirituelles personnes de la cour de France.

Le mariage fut célébré d'abord à Paris, en présence de Louis XIV enfant, dans la chapelle du Palais-Royal, ensuite à Cracovie (1646), où eurent lieu les cérémonies du couronnement. Les deux époux se montrèrent peu satisfaits de leur pays réciproque. La Pologne, ou, comme on disait alors en France, *la Scythie*, parut à l'esprit délicat de la reine, un affreux exil, malgré toutes les pompes sous lesquelles les grands essayèrent de cacher à ses yeux l'indigence du peuple et l'aspérité du ciel. Ils lui prodiguèrent, à l'occasion du couronnement, les présents et les fêtes. Au retour de la ville du sacre, elle se rendit à Zolkiew, et séjourna avec Vladislas et toute la cour, chez Jacques Sobieski, alors castellan de Cracovie. La castellane lui donna un vase de vermeil du poids de cent marcs, enrichi des médailles les plus précieuses des empereurs romains. Madame Sobieska donna de plus au roi Vladislas et à l'ambassadeur de France, marquis de Brégy, douze chevaux tigrés dont les gazettes d'alors célébrèrent la beauté.

Vladislas, qui avait cinquante ans passés, devenu infirme et morose dans les ennuis du repos, aimait à vivre solitaire, simple, étranger à ce faste sous lequel la noblesse polonaise prétendait effacer les vestiges de son antique grossièreté. Louise, pour s'accoutumer à sa patrie adoptive, eut besoin de s'environner des souvenirs de sa vraie patrie. Sa maison était toute française. L'essaim de ses jeunes filles d'honneur continuait à l'entourer. Elle fonda, sous l'invocation de Marie, une communauté de religieuses venues de France, au milieu desquelles elle allait souvent déposer sa grandeur et passer en retraite des semaines entières. La voix ravissante de sœur Antonide Mignot, l'une des saintes filles, réconciliait Varsovie avec ce couvent étranger. Des jésuites fran-

çais arrivèrent en foule et répandirent l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la physique. Nos ingénieurs, nos officiers d'artillerie, de brillants aventuriers se pressèrent dans cette cour où toutes les avenues de la fortune ainsi que de la gloire leur étaient ouvertes ; ils instruisirent la pospolite à donner enfin le savoir pour appui au courage.

Nos arts les plus humbles prirent aussi la route du Nord. Les cuisiniers français étaient déjà en grande renommée ; il n'y eut pas jusqu'à nos cabaretiers qui n'accoururent pour établir dans les villes cette hospitalité commode qui se donne à prix d'argent, en place de celle qu'il fallait auparavant chercher de château en château. Car on ne connaissait alors que les karczmas, sortes de grandes halles, ouvertes à tout venant, où les chevaux, le bétail, les hommes dormaient côte à côte, sans que le voyageur eût d'autres vivres que ses provisions, d'autres lits que ceux qu'on portait ajustés sous la selle. Il fut aisé de parcourir la Pologne, même en hiver. Utiles suppléments des traîneaux, les carrosses devinrent communs. On put faire, sans attendre les glaces et les neiges, jusqu'à dix lieues par jour, ce qui était alors une grande nouveauté. Un service de chariots, établi pour le transport des marchandises et des lettres, mit les Polonais en rapport avec le reste du monde. Aux profusions d'un faste asiatique commencèrent à se mêler les facilités et les délicatesses du monde policé. On imagine si les modes françaises firent invasion. L'habit de cour de Saint-Germain ne tarda pas à remplacer dans le palais les fourrures qui faisaient le fond du vêtement national de la Pologne.

Ces changements étaient l'ouvrage des exemples et des impulsions de la reine. Elle devait, sous deux règnes, pendant vingt ans, prolonger son utile empire. A travers le bruit des armes, et lors même que son autorité fatigua ces nobles tout surpris et en quelque sorte repentants d'obéir, elle régna sur les esprits et sur les mœurs. Elle poliça les fêtes et le luxe de ses sujets. Elle adoucit leur piété farouche, qui se complaisait dans les flagellations, les plaies, le sang ; son confesseur Fleuri charma toute la contrée par l'alliance du savoir et de la philosophie. La langue de Malherbe, de Rotrou, de La Calprenède, de Balzac, de Voiture, de Corneille, fut apprise et parlée. La jeunesse polonaise allait en foule admirer la patrie de la reine : un voyage de Paris devint un complément nécessaire de l'éducation, une marque de la grandeur.

La ville de Thorn exprima bien ce commerce des deux pays, qui glorifiait l'un et civilisait l'autre, en écrivant sur un arc de triomphe élevé à la princesse de Nevers :

« Vistula nunc Gallis bibitur, Ligerisque Polonis. »

La Vistule aujourd'hui coule pour les Français,
La Loire pour les Polonais.

Les filles de la reine, mariées peu à peu aux plus nobles seigneurs de la Pologne, formèrent une sorte de lien permanent entre les deux royaumes. Les

grandes maisons ne tardèrent pas à se trouver unies par des nœuds de parenté. Eugénie de Mailly-Lascaris, cousine des Condé, épousa Christophe Paç, chancelier de Lithuanie, homme d'esprit et d'ambition, qui allait jouer un rôle important dans les affaires de son pays. Michel Paç, vaillant officier qu'attendaient les premiers postes dans l'armée lithuanienne, l'émule et l'ennemi de Sobieski toute sa vie, s'unit à une demoiselle de Lussé.

A Paris, Jean Sobieski ne se lassait pas de contempler le grand Condé. Jeune d'âge et déjà vieux de gloire, Condé avait été ramené dans la capitale par les préliminaires de la paix de Westphalie. Condé en parlait en homme que n'étonnait ni la gloire solide de son pays, ni sa propre gloire. Il sut deviner le héros dans l'étranger de vingt-deux ans qui tenait souvent attaché sur lui un œil avide. Dans ces cercles dignes de mémoire, se rencontraient Bassompierre, La Force, d'Estrées, derniers représentants du siècle passé ; Turenne, Créqui, Fabert, La Rochefoucauld, l'abbé de Gondi, Balzac, Mme de Sévigné, déjà renommée, Mme de La Fayette, Péréfixe, Mézeray, Omer Talon, Mathieu Molé ; puis une jeunesse, parée de grands noms, qui ne brillait encore que d'un éclat héréditaire, ou qui portait presque ignorés et perdus des noms peu après si grands : les Catinat, les Luxembourg, d'autres d'Estrées, les Pascal, les Bossuet, les Colbert, les Vauban, Jean Sobieski enfin... troisième génération de grands hommes, dont la réunion offrait sous les mêmes lambris l'élite des beaux génies de ce siècle puissant, et peut-être de tous les siècles.

Distingué par le héros de Nordling et de Rocroi, le jeune Polonais lui dit qu'en le voyant il oubliait sa royale naissance pour ne penser qu'à ses victoires. Un commerce particulier d'entretiens et bientôt de lettres s'établit entre eux ; ce commerce dura toute leur vie. Le prince et le mousquetaire parlaient souvent politique. Citoyen d'un État libre, Sobieski étonnait Condé, en proposant pour instrument de la grandeur de la monarchie la convocation des états généraux, qui, rassemblés dans ce travail des esprits, dans cet équilibre des forces, auraient peut-être épargné à la France la dangereuse épreuve du despotisme prestigieux de Louis XIV et de la réaction insensée de 1791. Le prince et le mousquetaire parlaient plus souvent encore de marches et de batailles, et tous les mots du maître allaient se graver comme des oracles dans l'esprit de l'avide disciple : il n'eut que trop tôt à faire usage de ces leçons.

Sur ces entrefaites, le roi Vladislas disparaissait de la scène du monde. La perte de son fils et d'autres chagrins venaient de le conduire au tombeau dans la force de l'âge, le 20 mai 1648, après seize ans d'un règne prospère. L'interrègne livra le pouvoir sans contrôle à la noblesse, et partant à l'anarchie, à la colère, aux tentatives de vengeance. Le primat Lubienski avait pris les rênes de l'État, de sa main mal assurée. Le prince Jérémie Korybuth-Visniowieçki se jeta au travers des négociations avec quelques troupes, parvint à ressaisir une de ses villes insurgées, et répondit aux habitants, qui demandaient à genoux la vie, par un appareil inouï de bûchers, de croix, de haches, de tenail-

les brûlantes. Il criait au bourreau : « Frappe de manière qu'ils sentent le supplice. » Le vœu du monstre fut entendu : cent mille paysans russiens sentirent le supplice de leurs frères, et coururent aux armes.

En un moment, toute la Kiovie fut en feu ; les nobles, anabaptistes et ariens, que la diète s'était mise à proscrire, prirent place dans les rangs de leurs serfs, soulevés pour tirer vengeance de la république, leur commune ennemie. Ces furieux n'avaient pas assez de tourments pour deux classes d'hommes : les jésuites, en qui ils voyaient des persécuteurs de l'Église grecque, et les Juifs, ces fléaux du servage. La Podolie, la Pokutie, les Volhynies passèrent, comme le reste de l'Ukraine et le palatinat de Russie (la Russie-Rouge), sous les lois de Bogdan. La Lithuanie s'ébranla ; les Tartares de Bessarabie, ceux de Crimée déposèrent aisément leurs vieilles haines de religion et de voisinage pour se rallier aux étendards des révoltés et les aider à mettre la république en lambeaux. Leur assistance, malgré des siècles de haine et de lutte, fut tout aussi aisément acceptée. Contre l'ennemi d'aujourd'hui, tout est bon, même l'ennemi d'hier et de demain. On a vu la foi pâlir, dans des âmes moins sauvages, devant la vengeance. Cette coalition de musulmans, de sociniens, de Grecs, presque tous incultes et féroces, allait renversant les églises, incendiant les monastères, ne laissant partout que des ruines.

Parmi ces extrémités, tandis qu'en Occident l'épée de Turenne et de Condé, de Vrangel et de Kœnigsmark coupaient court enfin à la longue calamité de la guerre de Trente-Ans, la noblesse polonaise, plus que jamais sans guide et sans lien dans l'interrègne, se disposa à un effort décisif pour arrêter la plus effroyable invasion qui fut jamais. Le grand enseigne de la couronne, Alexandre Konieçpolski, et le prince Jérémie, les promoteurs de la rébellion par leur tyrannie, tous les palatins, tous les grands, coururent à la rencontre des hordes ennemies, mais en se disputant entre eux l'autorité suprême. Tout ce qu'on put réunir de gentilshommes et de troupes mercenaires formait quarante mille combattants ; ils joignirent l'ennemi, non loin du château d'Olesko, dans les champs de Pilawce (23 septembre), et frappée d'on ne sait quelle terreur panique, cette noblesse altière et vaillante se mit tout à coup à fuir devant ses serfs révoltés, vaincue et débandée sans combat. Il semblait que, pour la punir d'avoir tant accablé ces misérables paysans au temps de leur soumission et de leur faiblesse, Dieu lui envoyât cette honte de ne pas pouvoir affronter leur défi armé.

La fuite de Pilawce livrait la république entière à Bogdan, le vaillant capitaine qui était à la tête des troupes ennemies. Ce redoutable cosaque s'avança au cœur même de la Petite-Pologne, en marquant sa route par l'extermination et l'incendie. Parvenu hors des palatinats schismatiques, il ménagea les églises romaines, mais continua de faire main-basse sur les châteaux. Les nobles seuls le trouvaient sans pitié. Il épargnait les serfs ; il les appelait à la jouissance de cette liberté dont ils entendaient depuis tant de siècles gronder au-dessus de leurs têtes le nom et les violences. Dans cette extrémité tous les sei-

gneurs des palatinats voisins vinrent chercher un asile derrière les murailles de la forteresse de Zamosç pour ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs femmes, leurs enfants, leurs joyaux, leur or. Là se réfugièrent, honteuses de la déroute de Pilawce, les princesses Visniowieçka, dont l'une, Griselda, était sœur de l'intrépide Zamoyski. Elle amenait avec elle son fils, le jeune Michel Korybuth, que nous verrons porter la couronne. Là aussi vint, avec ses deux filles, Théophile Sobieska, parente des Wisniowieçki. N'ayant pas de plus grand intérêt que ses fils, la castellane de Cracovie apportait ses trésors qu'elle gardait pour sa patrie et pour eux. Le seigneur du lieu avait lui-même une immense fortune. Sa magnificence fabuleuse était célèbre dans toute l'Europe. On savait qu'il n'y avait pas un de ses banquets où les tables ne fussent chargées de monceaux de ducats, livrés, sous forme de mets divers, à l'appétit des convives. Zamosç était ainsi de tout point la plus belle proie qui eût jamais brillé aux yeux des Cosaques et des Tartares. L'espérance de l'avoir tout entière intacte les tint en quelque sorte enchaînés aux pieds des remparts. Ils n'osaient ni perdre de vue les murailles, ni presser l'assaut, respectant déjà, comme l'avare, toutes ces richesses qui leur restaient à conquérir.

En ce moment, accoururent de Constantinople, où leur était arrivé le bruit des malheurs publics, les petits-fils de Zolkiewski. L'empire turc ne savait pas quel précieux dépôt se trouvait en sa puissance. Les deux Sobieski, Jean et Marc, avaient renoncé à leur voyage d'Asie, pour accourir à la défense de la Pologne ; ils réussirent à passer au milieu de deux cent mille ou trois cent mille captifs, que les Cosaques et les Tartares entraînaient, pour les vouer au supplice de l'exil, de l'apostasie, de l'esclavage. Les villes étaient désertes et incendiées. De la mer Noire à la Vistule, ce n'était plus qu'un vaste champ de bataille jonché de débris : ce n'était plus qu'un sépulcre immense.

Les bandes qui entouraient Zamosç formaient autour de la place une ceinture plus épaisse que forte. Dans les ennuis d'un siège, des querelles s'élevèrent entre les barbares sur le partage du butin ; ceux de Crimée abandonnèrent Bogdan pour aller mettre en sûreté, dans leurs demeures, les fruits de cette campagne, aussi productive que rapide. Les Cosaques et les Russiens restèrent seuls ; ils pensaient à jouir plus qu'à combattre. Sûrs de leur butin, étonnés de manger dans des plats d'argent, de boire dans des coupes d'or, de coucher sur de riches fourrures, de parer leurs fronts de bonnets de martre rehaussés d'aigrettes de diamants, ces paysans éblouis passaient les jours et les nuits dans des orgies où ils s'amusaient à faire entre eux les rôles de nobles, de palatins, d'évêques. Pour jouer, en quelque sorte, la comédie de leur rapide fortune, ils oubliaient le drame réel de la guerre. Le génie de leur chef et son autorité luttaient vainement contre l'entraînement de masses en délire. Les deux Sobieski franchirent aisément ces lignes désordonnées. Les ponts-levis de Zamosç s'abaissèrent devant eux ; ce fut en pleurant qu'ils tombèrent aux genoux de leur mère qui s'écria :

« Mes fils, venez-vous pour nous venger?... Je ne vous reconnaîtrais pas pour mes enfants, s'il se pouvait que vous ressemblassiez aux combattants de Pilawce. » Les bouillants jeunes gens ne répondirent qu'en courant aux armes.

La noblesse, réunie pour l'élection d'un souverain, sous l'autorité du primat du royaume, Mathias Lubienski, ne réussissait pas à s'entendre sur celui qui obtiendrait leurs préférences. Les candidats étaient nombreux et puissants : Georges Rakoczy, vayvode [1] souverain de Transylvanie ; le tsar Alexis Michaïlowitsch, fils de Michel Romanof ; Jean-Casimir, frère du feu roi Vladislas ; Charles-Ferdinand, autre frère de Vladislas Wasa. Aussitôt après la mort de Vladislas, Jean-Casimir s'était hâté de prendre le titre de roi de Suède, et de briguer près de l'ordre équestre un plus réel héritage. Le grand Georges Rakoczy se perdait en promesses, et le tsar se montrait non moins prodigue en menaces ; arrivé au trône récemment, il parlait de soutenir sa candidature à la tête de cent mille hommes. Les offres démesurées du premier, l'arrogant langage du second les perdirent tous deux. Ce fut alors que Jean-Casimir vit un rival inattendu se mettre sur les rangs : c'était son frère.

Deux partis puissants divisèrent l'assemblée. L'un voulait qu'on sauvât la république en traitant avec l'insurrection victorieuse ; l'autre, suivant l'usage, ne comprenait pas les transactions. Fugitifs et désarmés, ceux-là votaient toujours l'extermination des rebelles. Ils reconnaissaient pour chef le prince Jérémie. C'était lui qui soutenait Charles, dont le caractère dur et superbe donnait des garanties à ces haines obstinées. Jean-Casimir, au contraire, ralliait les esprits sages. Tout ce qu'il y avait de protestants menacés, de sociniens proscrits, de schismatiques inquiets pour leurs autels, faisait cause commune avec ceux des Polonais qui ne voyaient plus d'autre alternative que de transiger ou de périr. On ne doutait pas que Casimir ne se fût déjà mis en relation avec Bogdan : il proposait le renouvellement des anciennes clauses des *pacta conventa* qui assuraient la liberté des cultes ; enfin, il avait pour lui son caractère aimable, l'appui des couronnes, les vives recommandations de la France, et, par-dessus tout, les brigues, les trésors de la veuve de Vladislas.

Jean Sobieski se rendit au champ électoral. Là s'ouvrait sa vie politique. A voir ce jeune homme devant le trône vacant, on dirait un athlète qui mesure du regard la carrière. Mais cette carrière glorieuse était destinée à être semée d'écueils. Ses premiers pas en rencontrèrent qui devaient troubler le cours entier de sa vie. Une querelle qu'il eut, on ne sait pourquoi, avec un Paç, d'une maison ancienne de Lithuanie, mit toute cette maison, nombreuse et puissante, en hostilité implacable contre lui. Cette querelle déplorable lui valut la haine des fiers Lithuaniens, irrités chaque jour par des rivalités de patrie, de faveur, de pouvoir, de renommée, et qui entravèrent quarante ans sa fortune !

1. Gouverneur.

Jean-Casimir fut élu. Il s'occupa aussitôt de faire asseoir sa belle-sœur sur le trône à ses côtés. Obligé d'abord de conduire Vladislas à la dernière demeure des rois et d'attendre pour son mariage les dispenses du Saint-Siège, il fit son entrée à Cracovie, la ville du sacre et des funérailles, le 17 janvier 1649, en habit français. La princesse avait quarante ans : après quelques mois, il l'épousa ; leur union fut féconde. Mère pour la première fois, Louise put aussi se croire reine pour la première fois ; car ce fut à peu près elle seule qui régna.

Trop faible pour le trône, Jean-Casimir était en quelque sorte trop juste aussi, trop honnête homme pour son époque et pour son pays. Le cri public l'appelait en vain à la tête de la pospolite [1] rassemblée. « Nous ne devions point, disait-il, brûler le moulin de Bogdan-Chmielniçki, encore moins égorger sa femme avec son fils ; si nous ne l'avions pas fait, nous ne serions pas réduits maintenant à chercher le moyen de châtier des crimes trop bien justifiés par les nôtres. »

Le premier acte de Jean-Casimir avait été d'écrire au chef des Cosaques, de lui proposer l'oubli du passé et la restitution des anciennes chartes ; il joignait à ses propositions pacifiques l'étendard royal et le *Bountzounk* ou lance d'honneur et de commandement, signes consacrés de la bienveillance de la couronne pour la nation cosaque et pour son hetman. Bogdan incline aussitôt ses lèvres sur la lettre royale, se saisit de la lance et de l'étendard, contremande, malgré les siens, l'assaut qu'il allait enfin livrer au château de Zamosç, et va fixer ses tentes à dix lieues plus loin. Des conférences sont ouvertes. Le succès en était prochain, quand la noblesse irritée se confédéra. Le prince Jérémie Visniowieçki se met à sa tête. Résolu d'empêcher à tout prix la honte d'une transaction, et ne redoutant pas la honte d'une perfidie, il court se jeter avec son armée au travers des négociations, et envahit le camp des insurgés sans défiance. Le massacre fut grand. Bogdan se retira, avec ce qu'il put rallier, sur la Volhynie et l'Ukraine. Mais il se retira le cœur gros de vengeance. Le roi ayant envoyé de nouveaux plénipotentiaires, le terrible hetman leur fit scier le corps.

Ce fut au milieu des joies de leur mariage que Jean-Casimir et la reine reçurent la nouvelle de ces représailles. On ne pouvait plus hésiter ; il fallait tirer l'épée. Toute cette cour, trop divertie et trop brillante pour concevoir des chances funestes, se jeta dans la guerre, parée de toutes ses pompes, comme pour voler à d'autres fêtes. La reine voulut suivre les premières marches. Le couple royal s'embarqua sur la Vistule pour en remonter le cours vers les terres russiennes. Tandis que les volontaires, la garde du roi, celle des grands, les simples gentilshommes, le gros de l'armée couraient sur le rivage, enseignes déployées, le fleuve s'était chargé d'esquifs dont le luxe faisait reconnaître toutes les grandeurs de la Pologne. C'étaient les Radziwill, les Czarto-

1. On appelle *pospolite* la levée en masse de la noblesse en Pologne.

ryski, les Sanguszko, tous princes du sang de Gédymin comme les Korybuth ; puis les Ossolinski, les Ostrorog, les Sapieha ; deux Potoçki chargés d'ans, et leurs fils dignes d'eux ; plusieurs Leczynski, dont l'un était vice-chancelier de la couronne ; un Dönhoff, seigneur de Pomérélie. La plupart des chefs de l'armée, le grand-hetman de la couronne, l'hetman de campagne, une foule d'officiers de nom et de mérite, manquaient à ce rendez-vous de toutes les hautes renommées : ils étaient encore prisonniers chez les Tartares. Mais on distingue déjà dans la foule ceux qui les remplaceront un jour : Georges Lubomirski, bientôt après grand-maréchal de la couronne, honoré par de beaux faits d'armes, et longtemps l'une des colonnes de la république ; l'ardent Zamoyski, toujours prêt à briller dans les sièges, dans les combats, dans les fêtes ; les Paç, l'espoir de la Lithuanie ; Démétrius Visniowieçki, qui va faire ses premières armes, et dans lequel la Pologne trouvera un capitaine moins cruel que son oncle le prince Jérémie, plus heureux et aussi brave ; les deux Sobieski enfin, qui se font remarquer par leur jeunesse, leur armure éclatante et leur nombreux cortège. Pour parler comme un historien du temps, « tout le monde cherche à deviner dans leurs traits s'ils auront quelque chose du génie qui fit de leur père les délices et l'ornement de la république. »

Le peuple, qui se pressait sur les bords de la Vistule pour contempler ces magnificences inconnues, cherchait dans la foule le prince Jérémie à la taille de géant, à l'air farouche, en qui les paysans aimaient un zèle incomparable pour la foi catholique, et les nobles, un impitoyable mépris pour les classes inférieures. Il avait couru, avec le grand-enseigne Konieçpolski et presque toute la pospolite, à la rencontre de Bogdan qui regardait tranquillement venir l'orage. Le vieux Cosaque avait rallié toute l'Ukraine et toutes les terres russiennes à son étendard ; le kan des Tartares marchait en personne à son secours. On apprit qu'un choc terrible avait eu lieu (30 juin) à Zbaraz, ville de Volhynie, non loin d'Olesko et de Zolkiew, dans le voisinage de Visniowicç, patrimoine et résidence des Visniowieçki. Voir les escadrons polonais, les battre, les cerner avec ses bandes innombrables de Cosaques et de paysans, avait été pour Bogdan l'affaire de quelques heures. Toute cette armée resta assiégée dans son camp avec peu de provisions, point de concorde et pas plus d'espérance. La fleur de la noblesse était là captive. En quarante-six jours, vingt assauts et soixante-quinze sorties attestèrent la fureur et le courage des deux armées. Bogdan fit offrir aux Polonais la vie sauve, pourvu que Konieçpolski et le prince Jérémie fussent livrés à ses justices.

A ces nouvelles, Jean-Casimir et la reine s'étaient séparés. Le roi, en mettant le pied sur le rivage de la Vistule, pour arriver plus vite à l'ennemi, laissa la reine évanouie dans les bras de la jeune Marie-Casimire d'Arquien. Jean Sobieski et toute la noblesse se précipitèrent sur les pas du roi, ne pensant qu'à la vengeance.

On mit dix jours pour arriver à Lublin, ville considérable de la Petite-

Pologne, située à trente lieues à peine de Varsovie. Jean-Casimir s'y arrêta pour organiser son armée, puis il se remit en marche, inquiet de ne pas arriver à temps pour tenter la délivrance de sa noblesse. Il fallait six semaines pour parvenir à la frontière de la Volhynie et de la Russie-Rouge. Là, à peine en vue de Zborow, à quelques lieues encore du champ fatal de Zbaraz, l'armée de Jean-Casimir vit tout à coup devant elle Bogdan, ses Russiens et ses Tartares dont les ailes immenses semblaient se déployer au loin pour enfermer le dernier espoir de la Pologne dans leur cercle de fer. L'hetman avait laissé une partie des siens continuer le siège du camp retranché de Visniowieç. Le kan Isla marchait à ses côtés, prince habile et brave, chef de la puissante maison de Giéray, destinée à l'héritage de la dynastie d'Othman, et lui-même magicien renommé pour sa puissance occulte. Le bruit de ses prodiges, l'aspect d'une multitude innombrable de barbares, le cri effroyable des hordes de Circassie et de Crimée, portèrent d'abord l'inquiétude dans les rangs polonais. Après une bataille de deux jours, ils se débandèrent. La nuit était venue. Le roi, une torche à la main, courait au milieu de ces soldats qui fuyaient, se disant trahis, se croyant perdus. Ils n'écoutèrent point la voix du prince ; la révolte se joignit au désordre de la défaite et du désespoir. Les chefs eurent en vain recours à la persuasion et à la force : tout semblait perdu, quand un officier, qu'un nombreux cortège de gentilshommes environne, s'élance au plus épais des masses ennemies, brillant de jeunesse et de courage. Un arc et un carquois d'argent flottaient sur sa pelisse ; sa main balançait une pesante hache d'armes ; son œil était plein de feu ; la fierté de sa contenance étonne les escadrons débandés, que frappe bientôt et qu'entraîne l'autorité de sa parole. C'était la voix même de la patrie qui se faisait entendre à ces âmes troublées. Tous s'arrêtèrent. Ils pleuraient, dit-on, sur leur honte, et c'est avec ces larmes du repentir qu'ils suivirent, aux pieds de Casimir, le jeune chef dont l'éloquence avait vaincu leurs terreurs. Ce chef, c'était Jean Sobieski. En mémoire de cette action, il fut pourvu de la starostie de Iaworow. On appelait starostie une sorte de bénéfice militaire et d'administration civile, qui se liaient à la gestion des revenus royaux et à la possession viagère de vastes territoires. Les grands accumulaient dans leurs mains ces fiefs passagers, principaux aliments de leur opulence. Jamais ils ne purent les rendre héréditaires. Le droit de les conférer faisait la force du trône. La starostie de Iaworow fut toujours chère à Sobieski ; roi, il venait encore l'administrer en personne tous les ans : avant lui, son père et le grand Zolkiewski l'avaient possédée.

Cependant l'armée, ralliée à l'étendard royal, attendit le choc des barbares. Mais elle se trouva comme perdue au milieu de ces masses sans nombre ; elle fut défaite. Cernée de toutes parts, elle n'eut d'autre alternative que de déposer les armes ou de périr· Le roi sollicita et obtint une paix honorable.

Cependant quelques mois plus tard les deux adversaires avaient renou-

velé leurs armements. Les grands, comprenant que c'était une guerre nécessaire, s'étaient hâtés de lever des régiments à leurs frais, et, avec les troupes mercenaires, il n'y avait pas moins de cent mille combattants. En face de hordes éparses et bruyantes, cette armée semblait avoir quelque ordre et quelque discipline.. La misère de la foule des gentilshommes était cachée sous des peaux d'ours, de loup, de tigre quelquefois. Les gazettes du temps rapportent que Zamoyski se faisait remarquer de l'armée, moins par son escorte de quinze cents chevaux, de deux mille valets ou charretiers, et de trois mille bœufs, que par sa grande écharpe blanche et son habit français. Près de lui s'était rangé le jeune Stanislas Iablonowski, qui arrivait de France pour prendre rang comme volontaire parmi les défenseurs de la patrie. Ses amis d'enfance, les deux Sobieski, s'apprêtaient à guider ses débuts. Les deux frères marchaient à la tête de leurs propres levées. Ils s'étaient illustrés déjà, depuis l'ouverture de la campagne, dans plusieurs rencontres par d'heureux faits d'armes ; une troupe de mursas, ou chefs de tribus tartares, qu'ils avaient faits prisonniers, attestait leur courage.

Jean-Casimir, après une nuit passée en prière, rangea ses troupes en bataille, au point du jour. Il les forma sur trois lignes, plaça au centre dans la première son infanterie allemande, avec sa garde royale que commandait un Radziwill, distribua sa cavalerie légère sur les ailes, son artillerie sur le front, fit laisser, sur les retranchements du camp auquel son armée restait appuyée, toutes les lances de sa grosse cavalerie, pour doubler aux yeux de l'ennemi le nombre des escadrons ; et, confiant la droite à l'expérience du grand-hetman Potoçki, à l'habileté du grand-maréchal, à la valeur des Sobieski, la gauche à l'épée des princes Visniowieçki et de Zamoyski, il se chargea de commander le centre en personne. Un brouillard épais, en prolongeant jusqu'à neuf heures du matin l'obscurité de la nuit, lui avait permis de faire tranquillement ses apprêts ; une fois terminés, l'armée s'inclina sous la bénédiction de l'évêque de Culm, Leczynski grand chancelier du royaume. En ce moment, le brouillard se déchira, dit un contemporain, comme un rideau qui aurait laissé voir les deux armées. Des deux côtés, il y eut un instant de surprise et de terreur. Les Polonais crièrent au miracle. Mais ils virent déployés autour d'eux, en amphithéâtre, sur les collines qui terminaient la plaine, leurs trois cent mille adversaires. Le terrible Bogdan Chmielniçki touchait leur aile gauche, et avait couvert son front d'un vaste *tabor*, citadelle de chars également redoutable pour l'attaque et utile pour la retraite : les Tartares fermaient le vaste demi-cercle, en agitant dans les airs leurs flèches empoisonnées, et poussant des cris horribles. On reconnaissait, à un immense drapeau blanc qui flottait près de lui, le kan Isla, entouré de tous les sultans ses fils. Les Polonais observaient avec inquiétude ces princes, renommés pour leur science dans la magie comme pour leur courage : on aurait bravé leurs armes ; on redoutait leurs enchantements.

De son côté, l'ennemi était troublé. Les serfs soulevés de la Russie avaient lâché pied, en voyant leurs maîtres en face, pour la première fois et de si près. L'archevêque de Corinthe, pour relever leur courage, promena son crucifix dans les rangs, soutenu de tous ses moines grecs qui criaient comme lui : Religion et liberté ! En même temps, dans les lignes polonaises, l'évêque grand chancelier de la Pologne, courait à cheval, le Saint-Sacrement à la main, exaltant le miracle dont l'armée venait d'être témoin, promettant des prodiges nouveaux, et criant avec Jean-Casimir : Religion et patrie !

Cinq heures s'étaient écoulées dans ces hésitations. Enfin, le roi donna le signal : le prince Jérémie Visniowieçki s'élança sur les bandes dont il avait soulevé la vengeance ; plusieurs palatinats le suivirent. L'ennemi à son tour se précipita du haut des collines au-devant du choc, et les champs de Beresteczko furent en feu. On combattit longtemps avec des succès divers. La victoire semblait passer tour à tour des esclaves aux maîtres, des drapeaux de l'Église grecque à ceux de l'Église latine. Marc et Jean Sobieski montèrent plusieurs fois à l'assaut de ces hauteurs hérissées de fer ; Marc vit la fuite des barbares. Jean resta sur le champ de bataille, atteint à la tête d'une blessure qui fit d'abord désespérer de lui.

C'étaient les Tartares qui s'étaient débandés les premiers. Jean-Casimir avait fait voir de près à leurs sultans le casque qu'Innocent X lui avait donné. Rome et la Pologne l'emportaient. Bogdan, au désespoir, s'éloigna un moment de ses Cosaques, qui tenaient encore, pour courir après le kan fugitif, et le ramener, s'il se pouvait, au combat ; mais rien ne put vaincre le prince de Crimée. Et, soit ressentiment de reproches trop vifs, soit simplement calcul perfide, ce barbare saisit son allié, et l'entraîna captif, dans sa fuite précipitée, sur la Kiovie.

Les Cosaques s'enfermèrent dans leur tabor au nombre de trente mille. Animés par l'archevêque de Corinthe, ils tinrent dix jours en échec l'armée royale, fortifiée de l'artillerie de tous les châteaux voisins. Ce ne fut que pressés par la faim, et assiégés régulièrement, qu'ils se résolurent à sortir de ce camp retranché qui devenait un tombeau. Vingt mille périrent dans les marais. Trois cents de ces malheureux, enfermés dans une île, arrêtèrent quelque temps la poursuite des vainqueurs. Frappé de leur courage, le grand-hetman Potoçki leur offrit la vie. Pour toute réponse, ils jetèrent au fond de l'eau ce qu'ils avaient d'or, afin de n'être pas une proie profitable, et ils continuèrent à faire payer cher leur défaite. Un seul était resté debout : il trouva moyen, au dire des relations polonaises, de tenir trois heures en suspens toute l'armée. Des Allemands, le poursuivant dans les marécages, finirent par l'abattre à coups de faux.

Les troupes royales saisirent dans le tabor des Cosaques, le secrétaire intime du kan des Tartares, celui de Bogdan, la mitre, la sainte-ampoule, les ornements de l'archevêque de Corinthe, et, dit-on, le sabre bénit qu'il avait apporté

à l'hetman. L'ardent apôtre du schisme grec périt dans sa fuite, sauvé par cette mort des supplices que lui réservaient des ennemis exaspérés et victorieux. Les débris de l'insurrection se réfugièrent derrière le Borysthène. Ce revers entraîna la soumission des rebelles en Lithuanie. Ceux de Cracovie et de Posen furent abattus du même coup. A peine assurée de son succès, la pospolite se sépara en toute hâte et chacun rentra dans ses foyers. Quelque temps après, toutefois, les Polonais ayant appris que le fils de Bogdan devait se rendre avec une puissante armée en Moldavie, voulurent le surprendre. Ils l'assaillirent, au nombre de quarante mille hommes à Batowiz, sur le Boh, dans la province de Podolie qui confine à la Bessarabie. Hélas ! ils furent cernés et exterminés. Sept grands tertres, élevés à cette place, rendent encore aujourd'hui témoignage du désastre de la Pologne.

A cette nouvelle, la république se crut perdue. On s'enfuyait, de Cracovie même, jusqu'en Allemagne. La cour songea à se retirer sur la Baltique. Jamais l'effroi ne fut plus grand. L'élite de la noblesse, la plupart des officiers importants de la couronne avaient péri. Au nombre des victimes de cette grande journée, on comptait Marc Sobieski. Il tomba, dit-on, au pouvoir du kan des Tartares, qui lui fit trancher la tête. Jean, de son côté, étant retenu au lit par une nouvelle blessure, ne s'était pas trouvé à la sanglante mêlée de Batowiz. L'âme de Théophile Sobieska reçut de la mort de l'un de ses fils, de l'absence de l'autre, deux coups presque également cruels. Cette femme, qui rappelait Sparte, s'enfuit désolée loin de la Pologne. Elle n'y retourna plus. Elle croyait son nom en péril. Il allait être plus grand que jamais !

Le désastre de Batowiz est raconté de mille façons diverses. Les chefs de l'armée polonaise périrent-ils les armes à la main ? reçurent-ils la mort dans le camp ennemi ? est-ce le kan des Tartares qui commit cette barbarie ? est-ce Timothée Chmielnicki, ou bien son père ? nul ne le sait. Cependant, Jean Sobieski crut toujours que son frère avait été massacré après la victoire. Il imputait cette atrocité à ceux qui avaient déjà immolé ainsi son oncle Jean Danilowicz, et ce fut sur les infidèles qu'il se crut obligé toute sa vie de punir cet attentat. En effet, le génie de Bogdan n'était pas de commettre des crimes inutiles. Il n'égorgeait guère que trahi et vaincu. Vainqueur au delà de toute espérance, il désavoua sa victoire près du roi de Pologne ; ce furent des ambassadeurs qu'il envoya à Varsovie, au lieu des hordes victorieuses qu'on attendait ; il fit tout pour rétablir cette paix, sans cesse troublée par des séditions ou des batailles.

Casimir avait trop souffert de la défaite pour ne pas désirer une prompte revanche. Il se remit bientôt en campagne. Les volontaires, qui, depuis le désastre de Batowiz, faisaient seuls tête à l'insurrection, se réjouirent à son approche. Jean Sobieski, cette fois, était du nombre. Il était resté enchaîné, pendant quinze mois, par un pieux dévouement, dans les plaines de Volhynie. Mille petits combats exerçaient son courage, sans satisfaire son ardeur pour la

vengeance, ni sa passion pour la gloire. Les âmes communes peuvent s'irriter dans ces luttes inutiles, où de grands coups s'accomplissent loin de tous les regards, sans que la patrie sache ce qu'on fait pour elle. Jean Sobieski, heureux de servir son pays, même à l'insu du monde, se dédommageait des ennuis d'une campagne stérile en réunissant dans ses tentes toutes les jouissances du monde policé. La peinture, la musique, la philosophie remplissaient ses loisirs. Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie traversaient l'Europe, pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un jeune officier qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée à moitié sauvage. Il suivait avec un intérêt curieux les expériences et les découvertes de Gassendi, de Galilée, de Huygens, de Wallis, de Borelli, d'Harvey, de Cassini. Avec les travaux qui changeaient la face du monde, marchaient de pair, dans ses méditations, ceux de Descartes qui faisaient une révolution au delà de ces limites. Son imagination, passionnée pour la recherche de la vérité, restait attentive, parmi toutes les distractions de la guerre, aux controverses qui agitaient alors le sein de l'Église. Pendant toutes ses expéditions, les doctes écrits de Voetius, d'Hersent, de Labadie, de Pascal, venaient fidèlement, de compagnie avec une tragédie de Corneille ou une comédie de Molière, prendre place dans la bibliothèque de campagne de ce seigneur polonais, qui partageait ses journées entre le plaisir d'étudier et celui de combattre.

L'approche du roi ne fit pas naître sous les pas du jeune staroste la récolte de gloire qu'il s'était promise. Toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches inutiles, dans des escarmouches ignorées. Nul succès décisif ne marqua une guerre qui devait, disait-on, abattre sans retour l'insurrection.

Dans toutes ces expéditions cependant, Jean Sobieski fit preuve d'un rare talent militaire, joint à une bravoure sans égale. Il en fut de même, un peu après, dans la lutte que la Pologne eut à soutenir contre les Suédois et leur illustre chef Charles-Gustave. En juillet 1656, notamment, il prit une grande part à la mémorable bataille livrée entre les Polonais et les Suédois aux portes de Varsovie. Ces derniers arrivaient par la rive droite de la Vistule. La ville règne le long de la rive gauche ; le village de Praga occupe seul l'autre bord. Les Polonais, et les Tartares leurs alliés couvraient les approches de ce faubourg. Le roi était au milieu de ses lignes, et la reine, séparée par le fleuve de l'ennemi et de Jean-Casimir, contemplait le choc des deux armées du haut d'une redoute, sur un point escarpé du rivage, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, défendue par une casaque de Tartare contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Dans une de ces sanglantes journées, elle porta le ravage au milieu des rangs suédois, en pointant à propos les pièces de sa batterie sur leurs escadrons. Une autre Française, la palatine de Sandomir, Mme Zamoyska, était aux côtés de sa royale amie, s'instruisant ainsi des devoirs d'une reine. Dans cette bataille sans cesse renaissante, la noblesse polonaise fit des prodiges

sous les yeux de ces femmes qui admiraient ses exploits. Jean Zamoyski avait redoublé de vaillance. Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des Allemands et des Suédois ; les Tartares qu'il commandait n'avaient jamais été plus terribles : ils allèrent planter leurs lances sur la poitrine de Charles-Gustave jusqu'au milieu de ses gardes. Jean-Casimir combattit lui-même en soldat. Mais Czarnieçki avait affaire à deux généraux encore plus savants que lui, et, après cette longue bataille, Varsovie retomba au pouvoir de l'étranger.

Tout semblait perdu lorsque l'intervention de Mazarin auprès du tzar détermina celui-ci à entreprendre une expédition contre Charles-Gustave, ce qui rétablit les affaires de la Pologne. Jean-Casimir, recouvrant enfin un peu de liberté et de repos, en profita pour récompenser les services de ses fidèles serviteurs : Jean Sobieski reçut la dignité de grand-enseigne ; l'étendard de la patrie fut solennellement confié à ses mains.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Victoires et conquêtes de Sobieski. — Son mariage. — Dignités dont il est revêtu. — Une bataille de dix-sept jours. Éclatant triomphe.

A cette époque la Pologne ne jouissait de la paix que par éclaircies : après un court répit elle était obligée de reprendre les armes. En juin 1660, ce furent les Cosaques qui envahirent tout à coup son territoire avec une ardeur furibonde. Ils essuyèrent d'abord de sanglantes défaites. Le prince moscovite Khawanskoï, qui assiégeait Lachowice, fut écrasé dans la journée de Polonka, près Slonim, sur la frontière de Pologne, par Sapiéha, Paç et Czarnieçki. Il ne se releva que pour être écrasé de nouveau, près de Mohilow. Le prince Dolgorouki, près de Czausy, sur la Pronia, eut le même sort. Le prince Troubetzkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Shérémétieff vint aussi, avec cent mille hommes et un train de cent pièces de canons, se briser à Lubertow, en Volhynie (13 septembre), devant l'armée de la couronne que commandaient le vieux grand-hetman et Lubomirski. L'aile gauche, sous les ordres du grand-enseigne, fit des merveilles. Sobieski eut ses dragons détruits dans leur laborieuse victoire. Les coups de l'ennemi désespéré abattirent à ses côtés tous ses officiers. Préservé comme par miracle, il poursuivit avec vigueur la retraite

vengeance, ni sa passion pour la gloire. Les âmes communes peuvent s'irriter dans ces luttes inutiles, où de grands coups s'accomplissent loin de tous les regards, sans que la patrie sache ce qu'on fait pour elle. Jean Sobieski, heureux de servir son pays, même à l'insu du monde, se dédommageait des ennuis d'une campagne stérile en réunissant dans ses tentes toutes les jouissances du monde policé. La peinture, la musique, la philosophie remplissaient ses loisirs. Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie traversaient l'Europe, pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un jeune officier qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée à moitié sauvage. Il suivait avec un intérêt curieux les expériences et les découvertes de Gassendi, de Galilée, de Huygens, de Wallis, de Borelli, d'Harvey, de Cassini. Avec les travaux qui changeaient la face du monde, marchaient de pair, dans ses méditations, ceux de Descartes qui faisaient une révolution au delà de ces limites. Son imagination, passionnée pour la recherche de la vérité, restait attentive, parmi toutes les distractions de la guerre, aux controverses qui agitaient alors le sein de l'Église. Pendant toutes ses expéditions, les doctes écrits de Voetius, d'Hersent, de Labadie, de Pascal, venaient fidèlement, de compagnie avec une tragédie de Corneille ou une comédie de Molière, prendre place dans la bibliothèque de campagne de ce seigneur polonais, qui partageait ses journées entre le plaisir d'étudier et celui de combattre.

L'approche du roi ne fit pas naître sous les pas du jeune staroste la récolte de gloire qu'il s'était promise. Toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches inutiles, dans des escarmouches ignorées. Nul succès décisif ne marqua une guerre qui devait, disait-on, abattre sans retour l'insurrection.

Dans toutes ces expéditions cependant, Jean Sobieski fit preuve d'un rare talent militaire, joint à une bravoure sans égale. Il en fut de même, un peu après, dans la lutte que la Pologne eut à soutenir contre les Suédois et leur illustre chef Charles-Gustave. En juillet 1656, notamment, il prit une grande part à la mémorable bataille livrée entre les Polonais et les Suédois aux portes de Varsovie. Ces derniers arrivaient par la rive droite de la Vistule. La ville règne le long de la rive gauche ; le village de Praga occupe seul l'autre bord. Les Polonais, et les Tartares leurs alliés couvraient les approches de ce faubourg. Le roi était au milieu de ses lignes, et la reine, séparée par le fleuve de l'ennemi et de Jean-Casimir, contemplait le choc des deux armées du haut d'une redoute, sur un point escarpé du rivage, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, défendue par une casaque de Tartare contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Dans une de ces sanglantes journées, elle porta le ravage au milieu des rangs suédois, en pointant à propos les pièces de sa batterie sur leurs escadrons. Une autre Française, la palatine de Sandomir, Mme Zamoyska, était aux côtés de sa royale amie, s'instruisant ainsi des devoirs d'une reine. Dans cette bataille sans cesse renaissante, la noblesse polonaise fit des prodiges

sous les yeux de ces femmes qui admiraient ses exploits. Jean Zamoyski avait redoublé de vaillance. Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des Allemands et des Suédois ; les Tartares qu'il commandait n'avaient jamais été plus terribles : ils allèrent planter leurs lances sur la poitrine de Charles-Gustave jusqu'au milieu de ses gardes. Jean-Casimir combattit lui-même en soldat. Mais Czarnieçki avait affaire à deux généraux encore plus savants que lui, et, après cette longue bataille, Varsovie retomba au pouvoir de l'étranger.

Tout semblait perdu lorsque l'intervention de Mazarin auprès du tzar détermina celui-ci à entreprendre une expédition contre Charles-Gustave, ce qui rétablit les affaires de la Pologne. Jean-Casimir, recouvrant enfin un peu de liberté et de repos, en profita pour récompenser les services de ses fidèles serviteurs : Jean Sobieski reçut la dignité de grand-enseigne ; l'étendard de la patrie fut solennellement confié à ses mains.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Victoires et conquêtes de Sobieski. — Son mariage. — Dignités dont il est revêtu. — Une bataille de dix-sept jours. Éclatant triomphe.

A cette époque la Pologne ne jouissait de la paix que par éclaircies : après un court répit elle était obligée de reprendre les armes. En juin 1660, ce furent les Cosaques qui envahirent tout à coup son territoire avec une ardeur furibonde. Ils essuyèrent d'abord de sanglantes défaites. Le prince moscovite Khawanskoï, qui assiégeait Lachowice, fut écrasé dans la journée de Polonka, près Slonim, sur la frontière de Pologne, par Sapiéha, Paç et Czarnieçki. Il ne se releva que pour être écrasé de nouveau, près de Mohilow. Le prince Dolgorouki, près de Czausy, sur la Pronia, eut le même sort. Le prince Troubetzkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Shérémétieff vint aussi, avec cent mille hommes et un train de cent pièces de canons, se briser à Lubertow, en Volhynie (13 septembre), devant l'armée de la couronne que commandaient le vieux grand-hetman et Lubomirski. L'aile gauche, sous les ordres du grand-enseigne, fit des merveilles. Sobieski eut ses dragons détruits dans leur laborieuse victoire. Les coups de l'ennemi désespéré abattirent à ses côtés tous ses officiers. Préservé comme par miracle, il poursuivit avec vigueur la retraite

toujours menaçante des barbares. Shérémétieff s'enferma, près de Cudnow, dans un camp fortifié, comme dans une citadelle ; les généraux polonais, sur l'avis de Sobieski, l'y laissèrent sous la surveillance d'un groupe de Polonais et de Tartares, et, ils coururent hardiment sur son allié, Georges Chmielnişki, qu'ils trouvèrent retranché à Slobodyszcza, sur des hauteurs hérissées d'artillerie. Georges comptait soixante-dix mille hommes, Cosaques ou Moscovites. Le grand-enseigne était arrivé ; il prend ses dispositions, livre l'assaut, plante l'étendard de la Pologne sur les parapets de l'ennemi, taille en pièces toute cette armée, et Georges Chmielnişki épouvanté vient à la tête de quelques milliers des siens faire sa soumission à la république.

Cependant Shérémétieff attendait dans son camp de Cudnow que le Cosaque vînt le délivrer. C'est l'armée polonaise victorieuse qu'il voit apparaître. Le choc fut terrible, la défense acharnée. Sobieski eut deux chevaux tués sous lui. A la fin Shérémétieff, toute son armée, soixante-sept bouches à feu, un matériel immense tombèrent au pouvoir des Polonais.

L'Europe, désœuvrée alors, prêtait plus d'attention encore que les années précédentes aux événements du Nord. La double victoire de Slobodyszcza et de Cudnow jeta au loin un éclat merveilleux. Jean Sobieski prit place dans l'esprit du public de France et d'Europe parmi les grands capitaines de son temps. On ne se lassait pas d'admirer ce qu'il avait fait, tandis que lui-même s'affligeait de n'avoir pas fait davantage. Les résultats d'une aussi grande journée, pensait-il, auraient pu être plus brillants encore. Kiow aurait dû être emporté, l'Ukraine envahie, la Moscovie menacée. Mais les prospérités de cette campagne étaient finies. La faute n'en fut point à Sobieski. Couronné de gloire, il voulait porter plus loin ses armes : le grand-maréchal arrêta son jeune lieutenant, et l'obligea de mettre son armée en quartiers d'hiver.

Des dissensions s'étaient produites entre la Lithuanie et la Pologne, puis au sein de la Pologne elle-même. Sobieski, le grand patriote, en gémissait. Aussi ce fut un beau jour pour lui que celui où, après une longue lutte intestine, un traité fut conclu à Iaworow (3 juillet 1663). Le roi livra à l'armée le trésor de l'État, donna des garanties pour le reste des arrérages, renonça à ses projets de succession, enfin promit de se porter sur-le-champ à la rencontre des Moscovites, qui se disposaient par d'immenses apprêts à tirer un parti décisif des déchirements de la république. L'armée se pressa triomphante et soumise autour de Jean-Casimir et de Louise de Gonzague. Les soldats joignirent le cri de Vive le roi ! au cri national de Dieu bénisse la Pologne ! A dater de ce moment, Sobieski put se mettre en marche, à la tête de l'avant-garde, pour les terres russiennes.

Le grand-enseigne balaya devant lui les bandes cosaques ou moscovites jusqu'au Borysthène, et Jean-Casimir revit à Ryszczew, entre Tretchimirow et la métropole de Kiovie, ce beau fleuve échappé, depuis quatorze ans, à ses lois. Il fallut le franchir. Les Tartares devaient marquer le chemin à la ca-

valerie polonaise. Ils se placèrent, suivant la coutume de leur nation, sur des radeaux de bottes de paille ou de roseaux, tenant par la queue leurs chevaux lancés à la nage, et les chassant à coups de fouet vers l'autre bord. Le roi suivit avec toute l'armée (13 septembre). Il passa en vue de la vieille capitale des Russiens ; et, sa gauche appuyée au grand-hetman Sapiéha, et à Michel Paç, maintenant second hetman de Lithuanie, qui suivaient tous deux la grande route de Moscou par la Russie-Blanche, sa droite commandée par Jean So-



SIGISMOND, roi de Pologne. (P. 15.)

bieski et soutenue par les Tartares, il s'enfonça fièrement, avec Czarnieçki et Zamoyski, dans les terres de l'Ukraine, tout glorieux de poursuivre les Cosaques et les Moscovites, au cœur même de l'hiver, jusque dans leurs foyers. Sobieski, chargé de soumettre les tribus cosaques, faisait tout plier, tout fuir. Cinquante villes lui ouvrent leurs portes. On remonte ainsi la Desna. On passe Novogorod, on arrive devant Gluchow, clef de toute la Moscovie. Jean-Casimir opère, sous les murs de cette place, sa jonction avec l'armée de Lithua-

nie, et, fort de ce puissant secours, il entreprend un siège dont le succès ouvrira à ses invasions l'empire des tzars.

Deux jeunes Français, les comtes de Guiche et de Louvigny, fils tous deux du maréchal de Grammont, qui avaient voulu voir ces contrées lointaines, s'élancèrent les premiers à l'assaut. Ils ne purent que montrer leur inutile valeur à ces barbares, qui avaient alors des Français en tête pour la première fois. Le comte de Guiche fut blessé sur les murailles mêmes de Gluchow. Les assauts n'intimidèrent pas la garnison ; il fallut entreprendre un siège régulier. Jean-Casimir se consolait de ces retards en contemplant la vaste étendue de territoire conquise par ses armes. Il voyait Sobieski maître de l'Ukraine, les Cosaques partout vaincus. Mais dès le moment où l'armée polonaise avait établi ses tentes, des légions furieuses étaient sorties de terre autour d'elle, et, ayant à peine en tête quelques poignées d'ennemis, elle est accablée, sur les derrières et sur les flancs, de bandes innombrables ; elle est assiégée dans le camp de Gluchow plutôt qu'assiégeante. L'habile Alexis, qui avait attendu ce moment pour s'avancer avec toutes ses forces, approchait à grandes marches. Jean-Casimir commanda la retraite et se porta sur la Lithuanie. Le grand-enseigne eut ordre de se replier dans la direction du Borysthène. Il sut le faire sans perte. Mais l'armée royale souffrit du froid et de la faim, de son désordre et de sa terreur. Les Lithuaniens, le roi à leur tête, n'arrivèrent qu'à moitié détruits sous le canon de Mohilow. Les Moscovites, désespérant d'entamer la Pologne, du côté où la couvrait la retraite savante de Sobieski, poursuivirent de place en place la fuite de l'armée royale, et achevèrent par des victoires les conquêtes commencées pour eux par les frimas.

Irrité de ces désastres, Jean-Casimir s'en vengea sur quelques Cosaques sans défense. Il enleva Georges Chmielnişki à sa retraite pour le jeter dans les fers, et fit fusiller, sous prétexte de trahison, l'hetman Vykowski, qu'il avait investi du palatinat de Kiovie en récompense de son attachement à la Pologne. C'était perdre une seconde fois par la violence les domaines déjà perdus par les revers.

Pour comble de malheur, la Pologne vit revivre encore les querelles intestines qui si longtemps l'avaient désolée. Jean-Casimir avait cru devoir mettre le grand-maréchal Lubomirski au ban de la république, comme traître au roi et à la patrie. Les confédérations provoquées, leurs entreprises sur les biens du clergé dirigées ou soutenues, les secrets du sénat divulgués, les soldats payés pour élire criminellement un protecteur ou même un nouveau roi, l'étranger servi par des intelligences et des complots, tels étaient les principaux chefs d'accusation. L'infortuné fit sa soumission, mais le roi et la reine voulaient des vengeances ; ils ne se laissèrent pas fléchir. C'était courir au-devant de la guerre civile ; elle éclata.

Lubomirski s'enfuit d'abord jusque sur les terres de l'empire ; tant d'intérêts se rattachaient à sa cause, que l'Autriche et la Pologne furent aussitôt

remplies d'armements effectués pour sa querelle. Impitoyable, Jean-Casimir voulut que le procès du prince fût poursuivi. Sur cinquante-trois juges, quarante-cinq le condamnèrent à la perte de ses honneurs et de ses biens. Trente-six votèrent de plus la mort. A cette nouvelle, Lubomirski épouvanté s'enfuit de son armée et chercha un asile sur les terres de l'empire.

Sur ces entrefaites, le bruit d'armements toujours plus formidables en Silésie encouragea les mécontents de l'intérieur, et les deux partis se disposèrent méthodiquement à la guerre civile. Dans cette lutte, où tous les intérêts étaient étrangement confondus, le succès devait dépendre de la décision de l'armée. Une partie demeurait confédérée pour la cause de Lubomirski ; d'autres paraissaient fidèles au sénat et à la royauté ; le reste flottait encore. Dans ce péril, le roi remit au vainqueur de Slobodyszcza, pour s'assurer les corps chancelants, le bâton de grand-maréchal de la couronne, dont Lubomirski venait d'être judiciairement dépossédé. Sobieski se trouvait ainsi le premier des ministres, le premier des dignitaires de la Pologne. Czarnieçki hérita du bâton d'hetman de campagne, ou second hetman, qu'un caprice de faveur avait donné quelques années auparavant à Lubomirski ; un caprice contraire le remettait enfin aux mains de celui qui était depuis longtemps reconnu pour un des meilleurs généraux de la Pologne.

Par malheur, ces mains fatiguées ne devaient pas le porter. Czarnieçki, épuisé à force de travaux plutôt que d'ans, mourait à ce même moment dans une simple cabane de Volhynie, où, surpris par la souffrance, il avait cherché un abri. Le lieu qui fut consacré par cette grande perte publique, s'appelle Sokolowka, près Dubno, sur le Styr. A l'illustre guerrier succéda encore Sobieski. Sobieski avait été étranger jusqu'alors aux mouvements des factions. La faveur publique attachée à son nom, ses sentiments français, son autorité sur l'armée, fixaient sur sa personne la préoccupation et la faveur royales. Pour prix de seize années de sacrifices et de combats sans relâche, il devenait tout à coup le citoyen le plus considérable de son pays par la première des charges politiques et la seconde des charges militaires. Ce choix entraîna la plupart des régiments indécis sous l'étendard de la royauté.

Le nouveau grand-maréchal quitta les frontières dont il était depuis si longtemps le fidèle gardien. Il lui fallut venir à Varsovie pour recevoir les bulawas ou bâtons de ses charges et disposer ses moyens de défense contre l'invasion des troupes impériales.

Dans ce voyage, il fit la connaissance de Mme Zamoyska, devenue veuve alors. La Pologne perdait prématurément ce palatin de Sandomir, Zamoyski, le plus populaire de ses grands seigneurs, et l'un des plus éclairés comme des plus braves. La palatine, qui était la brillante Marie-Casimire d'Arquien, comptait à peine trente et un ans. Sous ses voiles funèbres, sa taille, ses traits, son regard, sa conversation exerçaient encore un puissant empire. Elle plut à Sobieski et le mariage fut promptement résolu.

En Pologne, c'étaient le roi, les grands, les maîtres, qui engageaient la foi de leurs subordonnés. Matthieu Matczynski, jeune officier qu'unissait à Sobieski une de ces amitiés guerrières communes chez les races du Nord, alla donc en grande pompe, une couronne de romarin et de pierreries à la main, demander à la reine sa dame d'honneur. Le messager célébra, suivant l'usage, dans une longue harangue, les exploits miraculeux et les incomparables vertus du héros qui l'envoyait. La reine répondit, par la bouche de son chancelier, en portant au ciel les attraits, la modestie, les dons brillants de Mme Zamoyska. Elle promit la main de la palatine et lui plaça au front la précieuse couronne déposée à ses pieds par le fidèle Matczynski.

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât trois jours et que des fêtes peu édifiantes l'accompagnassent ; la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution si ancienne. Un matin donc (5 juillet), avant le lever du soleil, le grand-maréchal se rendit au palais en personne, précédé de Cosaques et d'heiduques de sa garde, qui agitaient des torches, suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses clients, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures, lui-même resplendissant de diamants et d'or, son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes et de saphirs. La reine mena les deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du saint-siège, Odescalchi, cette union que de si étranges événements suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus ; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XI ; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

Sur le seuil de la chapelle l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poètes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand-maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de l'un et de l'autre. Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoyski ! Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi ; à une heure du matin, il durait encore. Le roi, la reine, des personnages de distinction, enfin les deux époux dans leurs atours magnifiques prenaient part au festin dans la salle du trône. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parents des mariés, sous le nom de gospodarz et gospodini, ou maîtres et maîtresses de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se pressaient autour de la table royale, portant à genoux la santé de Leurs Majestés Sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent ; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge étendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparu-

rent, annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Varsovie.

La matinée du lendemain fut consacrée à la réception des présents. Mme Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra éclatante de parure et de beauté sur le trône même de Louise de Gonzague, dont elle semblait faire un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Matthieu Matczynski lut tout haut la liste des seigneurs, réunis la veille au banquet royal ; et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établissait une émulation de largesses entre tous les grands de la cour ; le chancelier de la reine, qui répondait pour Mme Sobieska aux compliments des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles. Un second banquet et un second bal remplirent le cours entier de la nuit suivante.

Enfin, le troisième jour se leva. Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande-maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage, de peur qu'on ne les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelque cent mille livres le prix du banquet ; ce n'étaient que quartiers de chevreuils, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait, par des flots de fumée, les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les clameurs joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit des instruments ; les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part à la fête commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs conflits, les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts, apportés par les convives disparurent aussi, mais ce n'était pas qu'ils fussent brisés ; la plupart des convives n'étaient point en état, plus que leurs laquais, de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin, au milieu d'un désordre toujours croissant ; les plus belliqueux des assistants mettaient les armes à la main. Les coups de sabre étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante, et une affreuse mêlée.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent. Le roi, la reine, les dames, une foule de grands les suivirent. Plusieurs se plaignirent d'être privés le lendemain, dans ce mariage de veuve, des marches triomphales et des promenades de trophées usitées dans les autres mariages. Les propos des assistants

continuaient à se mêler au bruit des querelles et des fanfares de la salle voisine, que Jean-Casimir était déjà sorti de la chambre d'hyménée et des murs de Varsovie, pour aller, la nuit même, sans rentrer au palais, se réunir à son armée afin d'arrêter les progrès de Lubomirski, maître de la Petite-Pologne entière.

Le grand-hetman Potoçki, chargé de ses quatre-vingts ans, prit le commandement des troupes royales. La guerre embrasa le royaume depuis les monts Carpathes jusqu'à la mer Baltique. Sobieski remplit son poste dans l'armée ; il défendit contre les confédérés les approches de Varsovie, et Lubomirski domina dans tous les palatinats de l'ouest et du nord.

Après quatre mois de marches stériles et de vains combats, les deux armées se trouvèrent en présence sous les murs de Thorn (7 novembre 1666). Une grande bataille semblait devoir vider cette querelle. Les forces étaient égales ; deux chefs habiles se montraient à la tête des deux partis : ils craignirent de verser des flots de sang en pure perte, peut-être de compromettre leur renommée : Lubomirski, d'un côté, Sobieski et le roi, de l'autre, s'éloignèrent sans coup férir.

Effrayé d'une première campagne sans résultats décisifs, Lubomirski demandait à traiter, et à traiter avec celui qui avait hérité de ses honneurs. Il trouvait dans Sobieski le génie le plus propre à pacifier ces longues discordes. Tel était l'ascendant que le grand-maréchal prenait de jour en jour par son désintéressement, par sa modération, par son dévouement à la chose publique, que les débats des diétines de Russie ayant exigé sa présence, on attendait avec impatience, dit une gazette française de ce temps, son retour à Varsovie. « Car, y est-il ajouté, son intelligence dans les affaires ne le rend pas moins considérable dans le conseil que sa valeur dans les armées [1]. » On ne savait pas alors que celui qui obtenait ces louanges serait bientôt un grand roi.

Une trêve fut conclue (17 mars). La Pologne respira. Une diète extraordinaire devait prononcer sur les différends de Lubomirski et de la couronne. Cette assemblée, dépositaire de tant d'espérances, se réunit enfin. Elle siégeait depuis près de deux mois, quand Maskowski, chargé de fonctions spéciales à la diète, se lève, salue le roi avec un respect insolent, et s'élance hors des comices en les déclarant dissoutes. Maskowski, disait-on, avait reçu deux mille écus pour cet attentat, et les deux partis s'en renvoyèrent l'accusation. On l'imputait à Léopold, à la reine, à Lubomirski. Quels que fussent les coupables, la Pologne expia cette trahison par de nouveaux malheurs.

Lubomirski reparut en armes, au cri de liberté ! La reine, malade de chagrin et avide de vengeance, courut se mettre à la tête de l'armée. Les deux camps se joignirent à Montwy (11 juillet), non loin d'Inowroclaw, dans le palatinat de Kuïavie, contrée marécageuse, coupée de lacs et de rivières, où Jean-Casi-

1. *Gazette de France* du 20 février 1666.

mir, fort de vingt-cinq mille hommes, quand son adversaire n'en avait pas vingt mille, compromettait, en attaquant, l'avantage du nombre. Toutefois, n'écoutant que l'ardeur dont l'enflammait la reine, il donne l'ordre à ses troupes de franchir le Noteç qui le séparait des rebelles. Vainement Sobieski a voulu l'arrêter, en lui représentant les périls d'une position mal choisie, en parlant de paix, en présageant un revers. Jean-Casimir s'est élancé ; sa cavalerie se perd dans les marais ; Lubomirski la foudroie, la disperse, la ramène vaincue. Sobieski ne peut que sauver les débris de l'armée royale, se retirer sur Varsovie, couvrir cette place, retarder par des manœuvres savantes les progrès des confédérés, et profiter à la fois de ses ressources pour ressaisir la victoire et de sa faiblesse pour imposer la paix à Jean-Casimir. Inquiet d'avoir en tête un si habile adversaire, Lubomirski ne demandait pas mieux que de déposer les armes. Un traité fut signé à Lengoniwçz sur la Piliça. Par ce traité, le roi renonçait à ses plans d'élection, la plus chère pensée de la reine Louise. De son côté, le chef des rebelles, content d'avoir obtenu gain de cause pour la lettre de la constitution et pour la politique de l'Autriche, renonçait à ses honneurs. Il vint, dépouillé de ses charges, fléchir le genou dans le camp de Jarossyn devant son maître vaincu (8 août), et se retira, aux termes du traité, en Silésie, pour y attendre dans l'exil le pardon du roi et celui de la Pologne.

Au même moment, le comte de Palfi, représentant de l'opposition hongroise, expiait au fond des cachots sa foi imprudente dans les libertés de sa patrie. Le comte de Buat avait la tête tranchée à la Haye sur un échafaud. L'incendie de Londres accusait la fureur opiniâtre des partis britanniques. En faisant écorcher vif à Moscou un sectaire qui niait qu'un second baptême fût nécessaire à des chrétiens convertis au schisme grec, le tzar Alexis, d'ordinaire si habile, ouvrait témérairement son empire à des dissensions sanglantes, et un synode de toute l'Église d'Orient, convoqué à Moscou pour les finir, devait encore les exaspérer ! Le grand siècle, si justement cher à l'orgueil de la France, ne fut décidément un âge d'or ni pour les peuples, ni pour les grands, ni pour les têtes couronnées.

Sobieski avait profité des premiers instants de la trêve pour voler sur les frontières ; on le vit mener au combat sous un même drapeau les troupes confédérées et les troupes royales, battre les Moscovites et tenir en respect les Tartares, alliés changeants qui menaçaient la république de leur furie.

Mais ces derniers reparurent bientôt au nombre de quatre-vingt-mille et s'élancèrent à travers les plaines de la Volhynie, changées en déserts par les dernières invasions. Réconciliés avec cette race ennemie, par le goût du pillage, les Cosaques accoururent sur leurs pas ; le torrent arriva jusqu'au cœur de la Pologne. M[me] Sobieska fut sur le point d'être enlevée dans Zolkiew ; repoussé par le grand-maréchal, le flot, en se retirant, laissa derrière lui la terreur. Le Turc, qui se sentait rassuré du côté de la noblesse française et du côté des Impériaux par la guerre de Flandre, faisait d'immenses efforts pour terminer enfin

la guerre de Candie, et venger les injures de Saint-Godard, en étendant ses établissements dans la Hongrie. Il arma à grand bruit, afin de venir en Pologne consommer l'œuvre de son avant-garde de barbares.

Dans ces périls, la cour se hâta de mettre un terme à la guerre prolongée de Moscovie. Une trêve de seize ans fut conclue à Andruskow, le 14 janvier; mais Alexis ne l'accorda qu'au prix de la cession définitive d'une grande partie de la Russie-Blanche, de la Sévérie entière, de l'Ukraine, des deux rives du Borysthène, de tout ce que l'insurrection des Cosaques et la fortune du tzar avaient, depuis quinze ans, détaché du royaume de Pologne.

Ce malheureux royaume semblait une proie réservée à ses voisins. Rulhière assure avoir vu, dans le département des affaires étrangères, les pièces d'une négociation, ouverte dès ce temps-là entre les puissances limitrophes pour procéder au partage. Louis XIV détourna la tempête ; il se hâta de donner connaissance au roi de Pologne du complot des cours. Sa conscience se serait refusée à laisser périr un peuple qui professait la même foi que lui.

Casimir, en butte de tous côtés à des tempêtes, restait sans conseil et sans courage (juin). La nouvelle d'imminents périls arriva ; les Tartares et les Cosaques, qui avaient été repoussés d'abord, revenaient à la charge avec une nouvelle furie et des forces nouvelles ; cette fois, les Turcs prenaient décidément leurs dispositions pour envahir la Pologne et la subjuguer. Le roi recourut en vain, suivant l'usage, aux puissances étrangères dont les Polonais imploraient l'assistance dans tous leurs périls, sans jamais l'obtenir. Louis XIV avait commencé le cours de sa vie guerrière ; ennemi pour un moment de la Grande-Bretagne, et pour toujours de l'empire, il remplissait la Flandre de ses victoires. La mort d'Alexandre VII laissait le Saint-Siège vacant. Venise n'avait les yeux que sur Candie ; enfin la prévoyance ambitieuse d'Alexis se complaisait dans les dangers de la Pologne.

Le Brandebourg seul promit à la république l'assistance de quelques compagnies d'armes. Mais qu'était le secours du grand électeur dans ces extrémités ? La Pologne n'avait ni troupes ni finances, et, comme le roi, elle semblait avoir perdu tous ses soutiens. Les héros de la guerre de vingt ans n'étaient plus. Leurs derniers représentants, le vieux Sapiéha, grand-hetman de Lithuanie, et le grand-hetman de la couronne, Poto̧cki, qu'Henri IV avait compté parmi ses pages, venaient de succomber sous le faix des ans. Michel Paç, qui succéda au premier, ne possédait quelque ascendant et quelque renom que dans le grand-duché. Le prince Démétrius Visnioviecki languissait. Iablonowski n'était encore qu'un soldat renommé. « Heureusement, écrivait alors un contemporain, il nous reste Sobieski, le seul général au monde à qui on ne puisse être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui sache être prodigue de sa fortune comme de sa vie pour le salut de son pays, le seul à qui il soit arrivé de paraître à sa patrie un plus sûr boulevard que des places fortes et des armées. »



RAGUSE. (P. 102.)

Casimir, afin de retrouver pour lui-même et de donner à son pays un appui solide, réunit au bâton de grand-maréchal que Sobieski avait déjà, celui de grand-hetman de la couronne. Jamais encore le même citoyen n'avait possédé à la fois ces deux offices, dont l'un est le premier des postes civils, l'autre le premier des postes militaires. Un seul homme devenait ainsi également puissant dans la guerre et dans la paix. Il avait sous sa main le palais, l'administration, l'armée ; mais les Polonais ne murmurèrent pas de voir le vainqueur de Slobodyszcza porté si haut. Si quelqu'un pouvait renverser les Tartares, c'était celui qui avait déjà su les vaincre et les commander.

Sobieski fut arraché, pour sauver son pays, aux douceurs du premier repos que sa vie agitée eût connu jusqu'alors, un repos embelli par le mariage. Les deux époux se séparèrent : Marie-Casimire, pour fuir l'invasion et revoir la France ; le grand-maréchal pour courir à l'ennemi.

L'invasion fut soudaine et effroyable. Les Cosaques s'élancèrent les premiers et virent accourir à eux, au cri de religion et de liberté, le paysan de Volhynie, toujours ardent à écraser ses maîtres. Ils avaient à leur tête un homme moins habile, plus grossier et encore plus féroce que Bogdan Chmielniçki. Sans avoir les mêmes griefs, Doroszenko était plus altéré de sang. Il marquait sa route par une longue traînée d'assassinats et d'incendies. Les Tartares l'aidaient à ne pas laisser âme vivante ni pierre sur pierre. Ils étaient plus de quatre-vingt mille. Toute la maison de Gieray amenait ses hordes terribles, sous la conduite du sultan Galga ; c'est ainsi que se nommait le frère du kan de Crimée. Le kan Adel Gieray avait confié à ses lieutenants l'étendard triangulaire consacré par la foi des peuples ; trois mille janissaires les appuyaient, avant-garde d'une armée de plus de deux cent mille hommes qui s'assemblaient en grande hâte sur les bords du Danube. Au même instant parut à Varsovie un envoyé turc qui déclarait la guerre. Achmet Kiurperli était impatient de tourner contre la chrétienté la puissance musulmane, depuis longtemps perdue dans des fureurs intestines. La république crut voir fondre sur ses provinces toutes les forces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Moins de dix mille reîtres et nationaux demi-nus étaient tout ce que la Pologne avait à opposer à ce débordement de barbares ; ou plutôt, elle n'avait que Sobieski. Le chanoine Zaluski, un des hommes considérables de son temps, écrivait alors : « Mon oncle, le vice-chancelier de la couronne, s'est écrié, à la lecture des dépêches qui annoncent l'invasion des ennemis, leurs forces et notre faiblesse, que notre bonne étoile nous avait donné ce héros, seul capable d'affronter, avec une poignée d'hommes, des amas d'ennemis. Rien ne peut ébranler ce grand cœur. Le trésor est vide : ses revenus y suppléent. Nous n'avons pas de troupes ; mais lui seul est une armée. Il grève de dettes son patrimoine pour acheter des armes, établir des magasins, enrôler des soldats. »

La sédition avait dispersé, autant que la terreur, le peu de troupes à moitié allemandes qui défendaient les frontières : ce que le nouveau grand-hetman en

put rallier refusait de marcher au combat, s'ils n'étaient payés de leurs arrérages. Ils réclamaient douze millions : l'État ne les avait pas. Sobieski sut leur persuader de se contenter de faibles acomptes, avec des hypothèques pour le surplus de leur créance ; il grossit leurs rangs, à force de sacrifices par des levées à ses frais ; il rassembla ainsi en quelques semaines vingt mille hommes autour de son étendard, et, se portant en avant, il obligea les bandes immenses des assaillants à une marche plus circonspecte et plus lente, par quelques grands coups frappés avec bonheur sur leurs avant-postes. Il courut ensuite à Kamiéniéç, ravitailla cette place, unique boulevard de la Pologne ; puis se confia, pour tout sauver, à un coup d'audace, de désespoir, de génie.

Il avait imaginé de diviser sa faible armée, de lancer sa cavalerie dans des routes convenues sur le front et les ailes des barbares, d'aller droit à eux avec moins de cinq mille hommes, de se ranger pour les laisser passer devant lui, puis de se jeter, comme une victime dévouée, dans le camp de Podhaïce, au milieu de leurs hordes sans nombre. Il compte les obliger ainsi à suspendre leur marche, à ne s'occuper que de le détruire, et, sous l'abri des fortifications de son camp, comme du milieu d'une citadelle, il leur fera une guerre d'extermination ou il périra, mais après les avoir épuisés. Ses plans arrivèrent au grand Condé, qui les trouva magnanimes et rien de plus : il ne croyait point à d'autres succès pour le grand-hetman, que celui de mourir quelques jours avant sa patrie. Les Polonais en jugèrent comme le héros de Chantilly. Dès que la troupe se vit éloignée de la cavalerie, jetée sur les derrières de l'ennemi sans espoir de vaincre ni de fuir, séparée de son pays par les lignes profondes du Cosaque et du Tartare qui couvraient déjà la Galicie, la Petite-Pologne et la Lithuanie, les soldats se soulevèrent. Ils se disaient trahis ; ils se croyaient perdus. Sobieski n'eut qu'à passer dans les rangs et parler ; sa singulière magie triompha aussitôt de ces terreurs. Ils tombèrent à genoux, virent sans effroi l'ennemi s'arrêter, revenir sur ses pas, marcher à eux pour les écraser. Ils reçurent le choc sans s'émouvoir. Tout en disputant le terrain pied à pied, le grand-hetman s'élança dans un défilé, fortifié à l'avance, au milieu duquel les barbares qui le poursuivaient, tombèrent par milliers ; après avoir fait un horrible carnage, il s'enferma enfin dans le camp retranché qui l'attendait.

Podhaïce, qu'il avait choisi pour théâtre d'un héroïque sacrifice ou d'un combat fabuleux, est une petite ville forte, patrimoine des Potoçki, à quatorze lieues de Léopol, sur les frontières du palatinat de Russie. Le siège fut mis aussitôt devant les murailles par ces bandes immenses. On vit alors le chef d'une petite armée, devant les sommations d'ennemis qui semblaient devoir tout mettre en poussière, répondre qu'il les déclarait perdus et menacer leur tête. Toute la puissance des assaillants vint en effet se briser contre le camp de Podhaïce. Une bataille de seize jours, seize jours éternels pour la Pologne, qui, tout entière en suspens, priait Dieu dans ses temples, et espérait

en Sobieski. Cette bataille inouïe usa l'immense armée qui avait contre soi des fortifications et un homme de génie, qui avait pour soi le nombre, l'ardeur, la confiance et les conjectures inquiètes du grand Condé.

Sobieski avait compté que Jean-Casimir profiterait de ce laborieux sursis pour réunir la pospolite, et opposer à l'invasion, après la chute de Podhaïce, le corps entier de la noblesse. Mais Jean-Casimir restait sans armée. La noblesse de la Grande-Pologne, éloignée du théâtre des dangers, ne répondit pas à l'appel de la couronne, parce que la saison des neiges était venue, et que les chevaux pouvaient périr de faim et de misère. La Petite-Pologne refusait de marcher parce que la grande déniait ses services à la patrie ; pour punir l'une et l'autre Pologne, en les livrant toutes deux à l'extermination, le palatinat de Russie déclara qu'il renonçait à se défendre, qu'il ouvrirait aux tribus de l'Ukraine et de la Crimée tous les passages. Jamais nation ne s'était ainsi abandonnée elle-même. Par bonheur, elle ne fut pas abandonnée de Sobieski.

La dix-septième journée du siège de Podhaïce s'était levée (15 octobre 1667). Il sortit des fortifications avec sa faible armée déjà décimée par ses succès, et la rangea en bataille au pied de ses retranchements. Les divisions de cavalerie, auxquelles il avait donné l'ordre de se trouver sous les murs de cette même place à tel jour, arrivèrent fidèlement au moment convenu. Les paysans du voisinage, las des dévastations des Tartares et frappés d'admiration pour les prodiges qu'accomplissait le grand-hetman, accoururent en armes. Les valets, d'ordinaire épars, se rallièrent autour du héros et lui formèrent une seconde armée plus nombreuse et non moins brave que la première. Enfin, il fit à Dieu une prière et engagea la bataille. Déjà épuisées de leurs longs assauts, manquant de tout, ébranlées par la surprise et le respect, assaillies à la fois de toutes parts, les hordes ennemies plièrent bientôt, s'enfuirent, furent mises en pièces. Au lieu de la mort, l'habile capitaine trouva la victoire, une victoire complète et décisive. Le sultan Galga, pour réunir ses débris, demanda la paix. La république était sauvée.

Sobieski n'avait garde de repousser les dispositions pacifiques d'ennemis trop nombreux pour que leur désespoir ne pût pas encore être terrible. Il chargea son compagnon, Stanislas Iablonowski, palatin de Russie, qui avait glorieusement combattu, de traiter avec les barbares. Les négociations furent faciles et promptes. Les Cosaques et les Tartares n'avaient pu rester en bons termes durant toute une campagne. On savait même que les Zaporogues venaient d'attaquer la Crimée. Le sultan Galga conclut une alliance offensive et défensive avec la république qu'il était venu renverser.

Doroszenko fit un traité à part ; il promit de se soumettre quelque jour à la couronne, et de restituer à la noblesse les terres qu'elle avait possédées en Ukraine. C'étaient des clauses sur lesquelles on pouvait peu compter ; mais elles attestaient l'utile effroi de ces vaincus innombrables ; et, en effet, à peine la paix de Podhaïce était signée, qu'ils se mirent à évacuer à marches forcées

les palatinats envahis. Les populations fugitives purent rentrer dans leurs domaines. Elles trouvèrent aux lieux où étaient leurs villes, des cadavres, des ruines, du sang. Le reste de la Pologne, sauvé miraculeusement de tels désastres, courait dans les temples rendre grâces à Dieu des succès de Sobieski. Jean-Casimir s'y précipita. Jamais un seul homme n'avait répandu une si vive joie sur tout un peuple.

L'Europe retentit des merveilles de Podhaïce. Le grand Condé sut gré du démenti qu'un génie militaire lui avait donné. Toujours en prévenance avec la gloire, Louis XIV voulut, au retour de sa rapide conquête de la Franche-Comté, tenir sur les fonts baptismaux, avec la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, le premier-né du grand-maréchal de Pologne. L'enfant auquel Marie d'Arquien donna le jour, à Paris, sous ces brillants auspices, s'appela Jacques, comme son grand-père le castellan de Cracovie, et Louis, comme le roi de France. La république ne demeura point en reste d'hommages. L'armée de Podhaïce fut reçue partout sous des arcs de triomphe ; et lorsque, après avoir suivi pas à pas la retraite des barbares, exterminé les maraudeurs, ravitaillé Bialacerkiew sur le Borysthène, assuré toutes les frontières, Sobieski annonça qu'il allait venir, aux termes des lois, rendre compte à la nation rassemblée en comices des actes de son commandement, la diète se leva tout entière en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée.

CHAPITRE TROISIÈME.

Nouveau départ de Sobieski pour l'armée. — La campagne dite miraculeuse. — Admirable conduite du héros dans sa patrie. — Son parfait désintéressement. — Tragiques aventures à Chocim. — Le plus inespéré de tous les triomphes.

Cependant le roi Casimir avait abdiqué, désirant passer dans la retraite les dernières années de sa vie. Si grande était déjà la gloire de Sobieski que beaucoup de nobles le proposèrent pour lui succéder. Mais tout à coup un seigneur, Opalinski, lui opposa un gentilhomme ignoré, ruiné, valétudinaire, sans talents et sans services comme sans renommée, recommandable seulement parce qu'il était fils du prince Jérémie qui s'était rendu populaire par sa haine féroce contre les Cosaques : c'était Michel Visniowieçki. Rien n'égale la sagacité des

masses ; la petite noblesse démêla dans cette combinaison un complot de ceux qui auraient voulu un roi originaire de la France, et ne pouvant mieux les punir qu'en les prenant au sérieux, elle s'assembla à la hâte, sous la présidence d'un Lubomirski, et l'ordre équestre tout entier se mit à remplir les airs de l'acclamation : Vive le roi Michel Korybuth Visniowieçki ! On se regarde, on s'étonne. Les sénateurs accourent. A mesure qu'ils se présentent, des coups de sabre, des outrages, des huées les accueillent. On les oblige de redire le cri d'inauguration. Le grand-hetman de Lithuanie, Michel Paç, le répète avec ardeur, moins satisfait de voir le trône ouvert à l'un de ses parents que fermé à son rival, au grand-hetman de la Pologne. Cette satisfaction jalouse gagne les cœurs de quelques palatins ; ils recueillent les voix. D'escadrons en escadrons courent les hourras joyeux en l'honneur de Michel Korybuth. En moins de deux heures, ce Michel était élu roi.

On ne pouvait contester à l'élu de la Pologne la grandeur de la naissance. Il descendait de Korybuth, frère du roi Jagellon, et un moment roi de Bohême. D'ailleurs, la mémoire du prince Jérémie était restée chère à l'ordre équestre, par son zèle furieux contre les hérétiques et les Grecs, aussi bien que contre les Cosaques. Mais l'humble existence de Michel avait mis son extraction en oubli : il était parvenu, par sa nullité personnelle, à étendre jusque sur son berceau le voile de sa propre obscurité.

Les guerres des Cosaques, si follement provoquées, avaient ruiné la maison de Visniowieçki. Le jeune Michel ne vivait que d'une pension de trois mille six cents livres qu'il tenait de la feue reine. Toute son ambition avait été d'obtenir dans la maison d'une archiduchesse d'Autriche une clef de chambellan. Il avait trente ans, et nul fait d'armes n'avait honoré son courage. Son corps débile ne se fût pas plié aux travaux de la guerre. Les plaisirs de la table, les satisfactions d'un appétit monstrueux faisaient toutes ses jouissances. L'étude de l'italien et du français, langues qu'il entendait assez bien, pour les avoir apprises à la suite de Louise de Gonzague, sa bienfaitrice, était toute son illustration. Au bruit d'un tel choix, Casimir s'écria : « Quoi ! ils ont couronné ce pauvre homme ! » Korybuth lui-même eut la droiture de s'étonner de son élévation, d'en rougir, même d'en pleurer. Il se cachait, comme Claude, pour dérober sa tête à ce fatal honneur. Quand on l'eut trouvé dans la foule des électeurs du palatinat de Sandomir, qu'on l'eut mis sur un char, traîné au milieu des comices, salué de génuflexions et de hourras unanimes, il ne douta point que ce ne fût une raillerie, et que ses concitoyens ne se jouassent de lui. On le contraignit enfin à rester couvert devant la nation découverte et inclinée. A cette vue, il pleura : c'est l'unique éloge que cette ombre de roi devait mériter.

Le *liberum veto* fut sur le point de rendre un service à la Pologne, en évitant à la diète cette honte, à la république cette calamité. Quelques coups de sabre firent justice des oppositions. Les jeunes Zamoyski voulurent peu après protester contre l'avènement. Fils du vaillant Jean Zamoyski, ils étaient

en procès alors avec leur tante la princesse Griselda Visniowieçka, qui s'était emparée de leur héritage : cependant les menaces les ramenèrent ; Sobieski apporta aussi son suffrage, pour ne pas prolonger les malheurs de la patrie. La force obligea le primat Praznowski à proclamer solennellement le nouveau monarque.

A peine revenu de son étonnement, et contraint de prendre au sérieux sa grandeur, le malheureux Korybuth se précipita de l'excès de l'humilité dans celui de l'orgueil. A ce faîte des honneurs et de la puissance, la tête a tourné quelquefois à de plus forts que lui. La royauté ne lui suffisait plus ; il la lui fallait absolue, ou, du moins, dans la surprise de l'avoir pour chef, on entendit ainsi ses prétentions. Animé déjà de l'esprit de la cour qui avait favorisé son élévation, il ne se soumit, assure-t-on, à jurer les conventions qu'avec une restriction mentale dont il ne tarda point à se vanter ; tous les obstacles irritaient ce fantôme ; et le plus grand de tous ne pouvait manquer d'être à ses yeux Sobieski. Ces deux hommes devaient sentir également que l'un n'était pas fait pour obéir à l'autre. La monarchie héréditaire n'a point de ces périls. Roi obscur, parvenu incapable, Michel s'aperçut tout d'abord qu'il n'était pas le citoyen le plus grand de la république ; il se prit d'une haine violente pour un sujet plus glorieux et plus puissant que lui. Cette haine est tout son règne; il ne vécut que pour faire du mal au grand-maréchal, au grand-hetman de la couronne, et tous les coups qu'il voulut porter a son lieutenant retombèrent sur la patrie.

Déjà des démêlés de famille avaient, depuis longtemps, divisé la princesse Griselda Zamoyska Visniowieçka et la maison de Sobieski. Le prince Démétrius, second hetman de la couronne, s'était fait l'ennemi personnel de son supérieur. Son cousin étant devenu roi, il espéra écraser le grand-hetman. Les mêmes sentiments, les mêmes rivalités rallièrent autour du nouveau monarque la maison entière des Paç. Michel, celui d'entre eux que ses services avaient élevé au poste de chef des armées de la Lithuanie, était, comme il arrivait toujours, en guerre ouverte avec le chef des armées polonaises. Il ne supportait pas sans douleur le spectacle de l'éclat qui environnait son collègue ; ses frères, ses parents, depuis les débuts de Sobieski dans les comices où Jean-Casimir fut élu, étaient entrés dans tous ses ressentiments contre le héros de la Pologne. Inquiets de voir leur ennemi arriver au trône, ils avaient vivement embrassé la proposition d'y élever l'obscur Visniowieçki. Dès lors Christophe Paç, le grand chancelier, homme d'expérience, ministre habile, s'empara du nouveau règne et l'asservit. Une haine, une jalousie, sans doute aussi une origine communes, servirent de liens entre le trône, le prince Démétrius et les ambitieux Lithuaniens. Ordre de choses étrange que celui où la même passion de l'envie pouvait réunir dans les mêmes complots, contre un grand citoyen, ses inférieurs, ses collègues et son roi !

Cependant, au milieu de la surprise générale de l'avènement, quand tout

le monde se demandait qui avait fait un semblable choix, et que la petite noblesse l'imputait au ciel pour n'en pas répondre, les grands, que cette élection blessait comme un revers personnel et comme une calamité publique, s'étaient groupés autour du primat et de Sobieski pour détrôner Michel. Le primat Praznowski, homme ardent, dont le pouvoir, dans l'interrègne et dans les comices, avait été violemment méconnu, voulut à tout prix sa revanche en renversant le misérable maître qu'une élection illégale lui avait donné. C'était livrer la patrie aux hasards de la guerre civile : Sobieski s'y opposa. Mais, dans cette malheureuse Pologne, les affaires publiques et les intérêts privés se tenaient de si près que la guerre civile avait été sur le point d'éclater pour une querelle de quelques grands entre eux.

Le prince Michel Radziwill avait reçu de Jean-Casimir le bâton de grand-maréchal de la Lithuanie. L'ambitieux Michel Paç prétendait à cette charge de plus ; il voulut en dépouiller l'illustre possesseur. Radziwill avait épousé la duchesse veuve d'Ostrog, sœur de Sobieski : les grands embrassèrent sa querelle ; la petite noblesse prit aussitôt fait et cause pour Michel Paç. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine ; toute la Pologne était là sous les armes. On avait évité les déchirements dans la question de la royauté, on les retrouvait pour une dispute de deux seigneurs. Sobieski intervint ; il déclara qu'abandonner à la fois son beau-frère et la justice n'était pas en sa puissance, qu'il tirerait enfin du fourreau sa patiente épée, et l'on vit alors ce qu'il aurait pu faire. A l'instant, le parti des Paç fléchit ; le prince Radziwill resta en possession de ses honneurs ; et, fatigué du spectacle des discordes auxquelles il voyait la république livrée pour longtemps, Sobieski s'enfuit vers de plus dignes champs de bataille, à la tête de son armée.

Les Cosaques ne restaient pas inactifs. Le terrible Doroszenko profita des divisions de la noblesse pour exercer ses fureurs : tels étaient ses ravages, que le prix courant d'un esclave polonais, prêtre ou gentilhomme, mais qui avait passé la force de l'âge, était tombé, dans les marchés des Tartares, à une prise de tabac. Le grand-maréchal s'occupa de réunir une armée, de châtier les délinquants, de rappeler aux Cosaques la terreur de son nom, et il ne s'éloigna un moment de leurs tentes que pour aller à Cracovie rehausser de sa présence l'inauguration de Korybuth. Les Paç, le prince Démétrius, les Lubomirski, toujours liés d'intérêts avec la petite noblesse, le vice-chancelier Olszowski engagé aussi dans cette faction, s'étaient seuls rendus, avec le peuple des nobles, à l'appel de Visniowieçki. Tous les grands se tenaient obstinément à l'écart. Aucune femme, si ce n'est la grande chancelière de Lithuanie, ne para ces fêtes de sa présence. Pour ne pas tremper dans les déchirements de la république, Sobieski vint porter le sceptre devant ce roi, qu'il jugeait, plus qu'un autre, indigne de le tenir.

Mme Sobieska, ses amis dévoués, entre autres Iablonowski, dont le zèle s'affligeait de n'avoir pu, en demandant un Piast, arriver à proposer pour roi le

vainqueur de Slobodyszcza et de Podhaïce, quelques sages enfin, qui auraient voulu réconcilier les factions, profitèrent de la démarche magnanime du grand-maréchal, pour essayer de rétablir la concorde entre le roi et lui. Ils espéraient déterminer l'alliance de Michel avec la jeune duchesse d'Ostrog, fille de la princesse Sobieska Radziwill. Mais d'autres desseins préoccupaient l'orgueilleuse Griselda Visniowieçka, et son fils, et la nouvelle cour. Le cri qui avait fait un roi de Korybuth retentissait, pour ainsi dire, encore, que déjà le comte de Schafgotch, ministre de l'empereur, s'était précipité dans l'intimité de l'heureux Visniowieçki pour lui offrir la main de la sœur aînée de son maître. Il était dans la destinée de la maison d'Autriche d'avoir toujours des archiduchesses en réserve pour tous les potentats, qu'ils fussent princes, gentilshommes ou soldats heureux. Celui-ci n'avait pu parvenir à être chambellan de la princesse qu'on lui proposait pour compagne : c'était Eléonore. Elle se dévoua sans peine aux projets de Léopold ; le maladif époux qu'on lui présentait était roi ; c'était assez.

Mais la Pologne n'était pas aussi facile à entraîner qu'Eléonore. En réaction, quelques semaines auparavant, contre l'influence française, c'était maintenant de l'influence autrichienne que les esprits s'effrayaient. La maison d'Autriche avait toujours ét impopulaire dans la république. Nul prince de son sang n'était parvenu à obtenir la couronne ; on attribuait aux mariages de Sigismond Wasa avec des archiduchesses les préoccupations despotiques de son règne. Plus les Paç pressaient cette alliance pour donner du relief et, au besoin, un appui à leur ombre de roi, plus les grands criaient que ce serait la ruine des libertés publiques : la petite noblesse déconcertée ne savait que répondre à des plaintes qui partaient aussi de ses rangs, d'un bout du royaume à l'autre.

Déjà, disait-on, l'influence de la politique autrichienne se faisait sentir dans les conseils de Michel. Il se jouait décidément des engagements qu'il avait pris. N'avait-il pas déclaré à Prazmowski lui-même, au prélat dont la main venait d'épancher l'huile sainte sur son front, qu'il ne se croyait pas tenu de garder envers les hérétiques ses serments protecteurs ? N'avait-il pas aussi, malgré le vœu de la constitution, disposé des charges vacantes avant d'être sacré ? Quelques starosties restaient encore ; la diète de couronnement le prie de les réserver pour les seigneurs polonais réfugiés de l'Ukraine, dépouillés comme lui de leurs champs paternels par les victoires de la nation cosaque : dès le lendemain, il les distribue à ses favoris ! Dans le même moment, il acceptait la toison d'or, que le grand Etienne Batory avait dédaignée, et prêtait le serment ordinaire des chevaliers : malheureux roi, ajoutait-on, qui oubliait à la fois ce qu'il devait aux libertés publiques et ce qu'il devait à la royauté ! Un cri d'indignation s'éleva contre les influences auxquelles toutes ces transgressions étaient imputées, et une considération plus décisive vint fortifier l'opposition universelle qui se prononçait contre ce mariage.

Au milieu des fêtes du couronnement, arriva la nouvelle de la chute de Candie (2 septembre). Après vingt-cinq années de combat, trois d'un siège régulier, la mort de cent mille Ottomans et des prodiges de constance, cette place était tombée au pouvoir de Mahomet IV. Une foule de volontaires français, sous la conduite du duc de La Feuillade, le jeune et vaillant comte de Saint-Pol-Longueville, le chevalier de Vendôme, depuis grand prieur de France, qui n'avait pas quinze ans, le chevalier d'Harcourt, d'autres princes des maisons de Lorraine et de Bouillon, des Lusignan, des Dampierre, des Beauvau, des Colbert, des Castellane, le maréchal de Bellefonds, le marquis de La Mothe-Fénelon et ses deux fils, le jeune Sévigné, dont le nom devait



Bataille de Rocroy. (P. 20.)

être si illustre mais non par lui, s'étaient en vain jetés dans la place ; beaucoup avaient péri. Après eux, le duc de Beaufort trouva, dans les ouvrages avancés des Turcs, une mort qu'il avait cherchée tant de fois dans les guerres civiles, dans les guerres étrangères, dans les combats singuliers, sur toutes les mers. Avec ce brave prince, qui avait été le roi des halles de Paris, qui n'était plus que le docile lieutenant de Louis XIV, tombèrent une foule de gentilshommes. On citait presque tout entière cette compagnie de mousquetaires de la maison du roi, qui avait compté dans ses rangs Jean Sobieski. Le souvenir de leur fin héroïque se conserva jusqu'à nos jours. Le duc de Navailles prit seul le commandement de ces débris. Des conflits d'autorité, et peut-être le sentiment de son impuissance à défendre une

place qui n'avait pour remparts que des décombres, pour garnison que des squelettes mutilés, le déterminèrent à faire voile pour la France. Les Maltais, les Génois, tous s'enfuirent. De tous les étrangers, de tous les Français il ne resta que Montbrun de Saint-André : son habile courage ne suffisait plus. Le grand François Morosini, qui avait illustré le nom vénitien par cette défense admirable qu'on appela une guerre de géants, fut contraint de songer à la couronner par une honorable transaction. Il lui en coûtait plus de traiter que de mourir. Mais ce sacrifice était plus utile à la république, et il fit mieux que capituler. Il prit sur lui, sans autorisation du sénat, de pacifier l'Orient, espérant pouvoir faire payer, au prix de conditions glorieuses, les ruines qu'il allait livrer. Achmet Kiuperli, heureux de mettre à fin la laborieuse entreprise dans laquelle ses prédécesseurs échouaient depuis tant d'années, fit à son adversaire un pont d'or : une paix définitive fut conclue ; et Candie passa au pouvoir des barbares.

Quelques restes de soldats et de colons vénitiens s'embarquèrent sanglants pour l'Italie. Les Candiotes, descendants de ces Grecs d'Idoménée que les gazettes du temps appellent simplement *les naturels du pays*, se retirèrent dans les hauts lieux, invaincus et libres. Le grand vizir épuisa ses efforts pour les rappeler dans les villes ouvertes et dans les plaines, en interdisant à ces courages indomptés l'accès des places fortes. Les promesses échouèrent comme les menaces ; ils s'obstinèrent à tenir cachés, dans ces montagnes poétiques, leur vieille nation, ses adversités, ses espérances et ses autels. Le calme renaquit sur les mers. Tranquille maintenant du côté de cette citadelle chrétienne, qui dominait auparavant et inquiétait tous les domaines de l'islamisme, et que trois princes du sang chrétien avaient défendue, la puissance ottomane tourna toutes ses vues vers l'Occident et le Nord. Venise, épuisée par la guerre et rassurée par sa paix récente, Venise seule respira. Du reste, la chrétienté tout entière se sentit menacée.

Le coup était si cruel, le danger si prochain, que Clément IX (Jules Rospigliosi), l'un des plus dignes pontifes qui aient honoré la chaire apostolique, en mourut de douleur. Les conseils de Vienne et la diète de Cracovie s'en émurent. Mais Léopold pressa plus vivement que jamais le mariage que lui promettait l'alliance de la répubiique polonaise. La Pologne au contraire s'alarma davantage des liens qui semblaient devoir l'enchaîner à la fortune de l'empire, et pouvaient même attirer sur elle seule la colère de l'Ottoman. Les grands et les nonces de l'ordre équestre s'agitèrent. Louis XIV envoya à leur aide l'habile M. de Lionne, son ministre, qui n'avait pas encore entrepris une négociation où il n'eût réussi. Cette fois, ses grâces et son esprit échouèrent devant la résolution intéressée de Michel. Michel avait besoin de compter sur les secours d'un voisin puissant pour le maintenir contre l'irritation croissante des partis. La diète était pleine d'orages ; lui-même traînait toutes les affaires en longueur, pour arriver au terme des six semaines sans que son mariage

et le procès des Zamoyski eussent occupé l'assemblée. Tout à coup, un nonce nommé Olizar la rompit (12 novembre). C'était la première fois que la diète de couronnement expirait dans de semblables déchirements.

Aussitôt, le roi, les grands, l'ordre équestre, de jeter feu et flamme contre ce coup d'État de l'anarchie, en se l'imputant à l'envi ; la noblesse, de courir aux armes dans les palatinats ; l'armée de se confédérer. Tout devient confusion et alarmes. Plus épouvanté que jamais, Michel se jette décidément dans les bras de l'Autriche. Il précipite le mariage (décembre), sans avoir l'indispensable aveu du sénat. Le vice-chancelier Olszowski va chercher à Vienne l'archiduchesse, sans lui porter les présents d'usage, faute d'avoir pu obtenir quelques bijoux à crédit chez les Juifs de Varsovie. Les rigueurs de l'hiver n'effraient pas Éléonore (janvier 1670) ; une débâcle même, qui emporte le pont du Danube, n'arrête point cette princesse, impatiente de voler vers l'époux couronné qui l'attend. Elle passe le fleuve sur les glaces, fait jusqu'à dix lieues par jour, traîne des régiments après elle pour intimider la noblesse qu'on disait résolue à la repousser, arrive enfin sur le seuil de la république polonaise, au monastère de Czenstochowa. L'heureux monarque est accouru sur cette extrême frontière. Il y reçoit Éléonore le 28 février 1669. Le lendemain, elle est reine de Pologne, et, à la pointe du jour, son royal époux part en poste pour aller assister à l'ouverture de la diète de Varsovie (5 mars), et braver les assauts d'une opposition désormais inutile.

Le vice-chancelier Olszowski s'était retiré dans son évêché de Kulm ; il n'osa point affronter les comices. Tous les grands se tenaient loin de la capitale, refusant de reconnaître cette reine qui leur était imposée sans l'assentiment de la république, par une violation des lois; ils armaient à grand bruit pour venger cette injustice. Les nonces, qui avaient été élus dans l'esprit de la haute noblesse, parce que l'influence des grands était puissante sur les diétines, et que Michel, par ses fautes, leur prêtait des forces, les nonces répondaient par des cris dociles aux protestations des sénateurs absents. Les Paç, leurs Lithuaniens et l'or de l'Autriche luttaient seuls contre l'indignation générale. Sous les yeux de Michel, un nonce royaliste eut le bras emporté d'un coup de sabre, en pleine diète, par un de ses adversaires. Le revenu de la reine ne put être fixé. On parlait tout haut de chasser le roi.

Au milieu de ces désordres, la Pologne avait à repousser une invasion furieuse des Cosaques, sans presque s'en apercevoir, grâce à un grand homme, qui savait avec quelques poignées de soldats, allemands pour la plupart et mal armés, mal nourris, mal vêtus, plus mal payés, diviser l'ennemi, le battre, le rejeter au delà du Dniester. C'était toujours Sobieski. Le roi était obligé de lui écrire, pour le remercier de ses immenses services, au nom de la république ; et on se demande si ce fut une intention malicieuse du ministre tenant la plume, ou une naïve confession de Michel, qui glissa dans la dépêche royale cette louange singulière, « que l'envie elle-même était réduite à reconnaître

qu'après Dieu, c'était à lui seul, chef d'une si faible armée, que la Pologne devait encore une fois son salut. »

Le grand-maréchal voulait qu'on se hâtât de profiter de ses victoires pour pacifier l'Ukraine par des concessions. Conseillé par l'Autriche et fidèle aux souvenirs de sa famille, le roi embrassa le parti de l'entêtement et de la fierté. La diète aurait prononcé entre les deux opinions ; Michel la fit dissoudre comme toutes les précédentes, et les Cosaques appelèrent à leur secours une puissance formidable.

La nation cosaque, inquiète et belliqueuse comme la Pologne, comme elle mal régie et mal bornée, luttait en vain contre l'influence fatale qui la vouait à la servitude. Bogdan avait su la maintenir indépendante ; il ne put la constituer. Libre par lui du joug de la Pologne, elle retrouva, après lui, le danger de l'esclavage dans l'alliance des Moscovites, secoua ces liens menaçants, et se mit à chercher de tous côtés une main qui fût secourable sans être pesante. Ainsi faisaient inutilement, depuis tant de siècles, les Moldaves, les Valaques, les Transylvains, les Serviens, tous ces frêles débris de la domination slavonne. Les Cosaques du Don, sous la conduite de Stefan Bazin, s'étaient jetés en furieux sur l'empire des tzars, avaient envahi ses provinces orientales, asservi les rivages de la mer Caspienne, menacé, sur tous les chemins de Moscou, la fortune d'Alexis, et sauvé ainsi la Pologne des vengeances que méditait ce prince, après l'élection de Korybuth. Les Cosaques de l'Ukraine n'étaient pas éloignés de traiter avec la république. Sobieski savait à la fois les vaincre et les apaiser. Mais, repoussé par Visniowieçki et menacé par les armes de son lieutenant, Doroszenko prit le parti de recourir à la protection du Grand-Seigneur, comme les princes du Danube. Le métropolitain de Kiow, Tukalski, l'encourageait à tourner ses regards vers la capitale de l'Église d'Orient. La suzeraineté du Turc semblait à tous les dissidents moins onéreuse que celle des couronnes catholiques. En ce moment, l'empire ottoman retentissait d'armements mystérieux. Pour affermir autant qu'honorer son administration, et imposer aux janissaires par sa gloire, Achmet Kiuperli Ogli s'apprêtait à quelque immense effort contre la chrétienté, sans bien savoir où porteraient ses coups, quand deux peuples chrétiens vinrent se placer sous la protection de la Porte, pour échapper à de plus rudes maîtres : c'étaient les Cosaques d'un côté, les Hongrois de l'autre.

Les Hongrois faisaient depuis longtemps de vaines tentatives pour défendre contre la maison d'Autriche, qui régnait sur eux par droit électif, leurs libertés héréditaires. Les protestants surtout étaient menacés sans cesse dans leurs franchises. Poussés à bout, ils tirèrent l'épée. Les plus grands seigneurs du royaume marchaient à la tête de l'insurrection, ou pouvaient facilement y être impliqués : la cour impériale, dit-on, en fut ravie. C'était pour elle une occasion magnifique de soumettre la liberté hongroise au glaive de ses soldats allemands, d'enlever les villes, de raser les places fortes, de déposséder les ma-

gnats de leurs châteaux paternels et les réformés de leurs temples, de détruire enfin des institutions importunes, dût-on faire ainsi de ce royaume, c'est-à-dire de ses comtés du Nord, les seuls qui eussent échappé aux Turcs, une proie facile pour ces barbares déjà maîtres de Strygonie, de Bude, de Serin, de Newhausel même, des deux tiers enfin de la Hongrie. Cette campagne de Léopold contre ses sujets fut courte et heureuse. Il ne restait plus qu'un château à emporter. Chavagnac le serrait de près. Un seul homme parvint à descendre du haut des murailles, et à s'évader au travers du camp autrichien. Ce fut le vaillant comte Émeric Tékéli.

La liberté hongroise sembla sortir, avec lui, du milieu des ruines et se dérober au glaive impitoyable. Émeric trouva un refuge à la cour d'Abaffi, prince de Transylvanie. Là se réunirent tous les proscrits. Là tous les mécontents dirigèrent leurs regards, attendant des secours. La guerre civile s'organisa, et les chefs, trop faibles contre l'empereur, implorèrent l'assistance de la Porte, et peut-être sa suzeraineté.

Le grand-vizir continuait ses préparatifs avec sa lenteur et sa circonspection habituelles. Il voulait les avoir terminées avant de jeter le gant à la chrétienté. Il ne donna d'abord aux magnats de Hongrie que des promesses, peut-être pour laisser la politique autrichienne exaspérer davantage tous les cœurs ; et, comme les Cosaques étaient divisés, qu'Hanenko, chef des Zaporogues, placé hors de la portée des Polonais et près des terres du kan, près de la mer Noire, se liait par des traités avec la république, Kiuperli lança sur la Pologne, pour affermir Doroszenko dans ses prétentions à l'hospodorat, un effroyable débordement de Tartares.

Sobieski était toujours l'unique boulevard de sa patrie. Il lui fallait soutenir seul l'effort des hordes déchaînées ; seul lutter contre ce torrent, borner l'étendue de ses ravages par des manœuvres savantes et des coups heureux, l'obliger enfin à rebrousser chemin, et à laisser libres les champs désolés de la Volhynie. Michel Paç et ses Lithuaniens se gardaient de marcher au secours du grand-hetman de la couronne, et le roi songeait-il à convoquer la pospolite, ce n'était point pour reconquérir et défendre les frontières. C'était pour défendre son orageuse royauté contre la colère des grands.

Michel ne s'appartenait plus. Léopold l'avait entouré d'Allemands, officiers d'Éléonore, qui dominaient ses conseils. Le primat, le grand-trésorier, tous les sénateurs mécontents se confièrent à Louis XIV. Une correspondance en chiffres fut saisie, qui révélait le secret de leurs intelligences avec la cour de Saint-Germain. L'ordre équestre s'indigna. On répandit le bruit qu'une flotte de cinquante voiles allait paraître dans la Baltique, portant à la Pologne la volonté de Louis, ses armées, ses trésors et le bras de fer de Condé. On assura que c'était la France qui avait déchaîné les Tartares, qu'elle les tenait à sa solde, que ces brigands ne se servaient plus que de monnaie française. Un libelle, trouvé sur le maître-autel de la cathédrale de Saint-Jean, exaspéra les esprits,

en imputant ces trahisons aux premiers citoyens de la république, et entre autres au plus grand de tous. Les sénateurs épouvantés, Prazmowski, le prince Michel Radziwill, Mme Sobieska, Morsztyn, s'enfuirent à Dantzig, pour armer des défenseurs sous la protection des libertés de cette ville, et se tenir près des secours. La faction autrichienne et la faction française partageaient ainsi la Pologne ; malheureuse nation qui apprenait avec une indignation impuissante, par le nom même des partis contraires, qu'elle pouvait n'être un jour qu'une proie saignante entre les serres de l'étranger !

Les complots de la faction de France avaient assuré dix-huit mois de vie au malheureux Michel. Sûr d'obtenir la majorité dans les élections prochaines, il espérait pouvoir traiter les grands de la Pologne comme son beau-frère traitait ceux de la Hongrie, incarcérés, mis à la question, jugés par le conseil aulique. C'était surtout Sobieski qu'il voulait renverser. Le prince Démétrius Visniowieçki faisait appliquer à la torture les Tartares captifs, pour obtenir d'eux la déclaration que le grand-hetman, leur obstacle et leur terreur de tous les temps, les avait appelés sur la Pologne. Ces malheureux ne comprenaient pas l'interrogatoire qu'on leur faisait subir, au milieu des supplices ; ils croyaient rêver ; aucun n'accorda un mensonge aux fureurs des bourreaux. Sobieski, pour toute vengeance, fit brûler au milieu de son armée le libelle royal, dénonça aux diétines, dans une circulaire où l'indignation était tempérée par le mépris, les manœuvres de son lieutenant, et sauva le poste important de Bialacerkiew, non loin du Borysthène, des entreprises de Doroszenko et de ses alliés.

Les grands revinrent en armes, de Dantzig, pour assister aux diétines, qui furent la plupart rompues et ensanglantées. Prazmowski ne craignit pas de se présenter à la diète. Au moment où il parut, Michel et ses ministres donnaient connaissance à l'assemblée de lettres subversives qu'il avait écrites aux palatinats. Prazmowski, sans s'étonner, se lève, avoue ces lettres, les justifie en formulant un acte d'accusation éloquent contre le monarque qui a trahi sans cesse les lois, l'honneur national et ses serments. Michel stupéfait obtient des nonces actuels, la plupart dévoués à ses intérêts, la levée de la pospolite, pour tenir la diète sous le bouclier, et imposer aux grands par les fureurs de la multitude nobiliaire. Cependant, il ne peut arracher la condamnation de Morsztyn et des amis du grand-trésorier, dans l'affaire des négociations clandestines avec la France. La diète elle-même demande l'éloignement des officiers d'Éléonore. L'autorisation du sacre de cette princesse est tout ce qu'accorde l'assemblée, et l'archiduchesse ceint le bandeau royal, conduite à l'autel par Jean de Witt, qui s'était donné la peine de venir solliciter l'accession impuissante de Michel à une nouvelle triple alliance.

Rien n'avait été réglé pour le ravitaillement de Kamiéniéç, point de mire de toutes les expéditions étrangères, et dont les murailles tombaient en ruines. Le roi refusa même la pospolite, inutilement rassemblée, au généralissime qui

demandait à grands cris des secours. Il contestait à Sobieski les prérogatives de sa charge, aux troupes leur solde et leur pain, pour affaiblir ce dernier rempart de la république qui l'importunait. Sobieski dévorait tous ces outrages : il fournissait à tous les besoins avec ses revenus, occupé seulement de rester à son poste, loin des intrigues et des complots des partis. Il voyait tout s'agiter sur les frontières ; les Tartares porter en avant toutes leurs hordes ; la Moldavie se hérisser de bataillons arrivés du fond de l'Asie ; l'immense attirail de guerre de Candie, trois ou quatre cents pièces de canon, se déployer sur le Danube. Une flotte nombreuse s'apprêtait dans les ports de la mer Noire. Achmet Kiuperli et son maître passaient, au cœur de l'hiver, de perpétuelles revues dans le vaste camp d'Andrinople. Sept cents chameaux arrivèrent dans les monts de la Thrace, comme au temps de Sésostris, chargés de denrées récoltées sur les rives du Nil. Issu du sang des Grecs, le vizir recrutait surtout ses troupes dans l'Attique et le Péloponèse. Des forteresses, élevées partout sur le sol de la Grèce, pour assurer sa soumission paisible, annonçaient assez des projets d'expéditions lointaines.

Sobieski ne se lassait pas de crier que l'orage était réservé à la Pologne : autrement, pourquoi ces mouvements de troupes le long de la mer Noire? Pourquoi ces trois cents bâtiments de transport réunis dans Constantinople? Le kan des Tartares ne venait-il pas d'être déposé pour faire place à Sélim Gieray, l'ennemi personnel des Polonais? La prise de possession de l'Ukraine n'était-elle point le premier intérêt de la Porte, fortifiée ainsi de toutes les ressources et du courage d'un peuple belliqueux, maîtresse dès lors de tous les affluents de la mer Noire, établie au centre des états du Nord, et libre de porter à son gré ses coups sur la Moscovie, la Pologne ou la Hongrie? Toutes ces représentations étaient inutiles : aveugles comme leur roi, tandis que Michel refusait à Sobieski la pospolite, de peur de fortifier un lieutenant dangereux, les diétines refusaient au roi la levée de dix mille hommes, dont il voulait se réserver le comandement direct au préjudice du grand-hetman, et elles les refusaient de peur de fortifier la couronne!

Cependant Achmet Kiuperli Ogli cachait peu ses desseins ; il en vint même à emprisonner six envoyés polonais aux Sept-Tours. Mais il prodiguait à Léopold, qu'il ne voulait pas avoir à combattre en même temps, des promesses d'amitié. La Porte ayant déclaré que nul appui ne serait donné aux Hongrois rebelles, Vienne triompha. Les échafauds furent aussitôt dressés ; tout ce que la Hongrie possédait de grand par les services et la naissance y monta ; le comte Zrini, qui avait, ainsi que tous les siens, illustré et prodigué sa vie sur les champs de bataille en combattant pour Léopold ; le comte Frangipani, le comte Nadasti, le plus grand seigneur et le plus illustre capitaine du royaume, l'ami particulier de l'empereur, furent les premières victimes. Nadasti était condamné sur un roman de conspiration et d'empoisonnement qui n'était pas sérieux ; il fut égorgé entre quatre murailles. Le cabinet de Vienne faisait argent de ces

meurtres ; des confiscations immenses lui servaient à dégager le domaine impérial grevé de dettes. Si la Porte venait à donner des ombrages, aux exécutions succédaient les amnisties. La confiance succédait-elle à l'effroi dans le gouvernement impérial, de toutes parts se multipliaient, à l'encontre des protestants, des riches, des nobles, les exécutions lucratives. La révolution française n'a pas inventé l'affreuse recette de battre monnaie sur le billot.

Louis XIV avait l'œil sur les troubles de l'Orient : lié d'intérêts avec la Porte, il tenait par elle Léopold en échec du côté de la Hongrie ; et, négociant toujours avec les grands de Pologne le détrônement de Michel, il appelait sur la république, pour punir et fatiguer sa soumission aux influences autrichiennes, le poids de la puissance ottomane. L'empire se trouvait ainsi enserré dans les liens de la politique française, et comme s'il eût favorisé ces combinaisons, Alexis fit un traité particulier de paix et de commerce avec le kan des Tartares. Vainqueur enfin de Stefan Bazin et des hordes du Don, le tzar avait à rétablir l'ordre dans ses vastes États. Des espèces de potences collectives, formées de grandes et nombreuses lignes de perches solides qu'on prolongeait à l'entour des villes, permettaient de pendre à la fois des centaines de Cosaques et de paysans désarmés. Alexis avait ainsi l'espoir d'en finir à la longue avec les factieux. Mais il lui restait encore beaucoup à faire : l'extermination a le désavantage d'être moins prompte, quoi qu'elle fasse, que la bonne politique. Temps affreux ! Et c'est là le grand siècle que nous célébrons sans mesure, parce que nous ne considérons jamais qu'un coin de terre qui s'appelle la France, et où nos yeux éblouis admirent l'éclat de vingt génies et la splendeur de Louis XIV !

Rien ne gêna donc les hordes de Bialogrod et de Crimée dans leurs projets hostiles contre la Pologne. Cette terrible avant-garde de Kiuperli, conduite par le nouveau kan, grossie de quelques milliers d'Osmanlis, escortée de Doroszenko et de ses Cosaques, fortifiée du secours des exhortations religieuses du métropolitain de Kiow, se présenta, sans rencontrer d'autre obstacle que la faible et indigente armée de Sobieski. Le malheureux Michel, qui n'avait pas la consolation de pouvoir pendre ou décapiter ses adversaires, mais qui avait la fortune de voir leurs complots déjoués par la levée de boucliers de la petite noblesse, pensa à marcher avec sa pospolite au secours de la patrie. Il s'avança, entouré de ses escadrons inutiles, jusqu'au château de la veuve de Lubomirski, alla ensuite visiter sa mère à Zamosç, et se garda de passer outre ; plus loin il eût rencontré les Tartares.

Sobieski n'avait pu songer qu'à jeter quelques troupes dans les villes et aux passages d'une défense facile. Il couvrit de sa personne Kamiéniéç, affaiblit tour à tour les bandes éparses qui saccageaient les provinces, mit l'épouvante dans leurs rangs par la promptitude de ses mouvements et la violence de ses coups, les obligea enfin de lâcher prise, quand déjà elles s'étaient désaltérées aux flots de la Vistule, et que Varsovie les croyait à ses portes. Ses manœuvres savantes, qui le montraient présent partout, firent hésiter les paysans des deux

Volhynies, prêts à se jeter dans les bras des musulmans, pour soustraire leur foi et leur liberté au joug d'un Visniowieçki ; cet étonnement de la population avait heureusement gagné les Tartares.

Dès que Sobieski les voit ébranlés, il rallie ses différents corps et, par une marche hardie à travers la Podolie qu'occupent les barbares, il se porte sur le Borysthène. Les brigands, chargés de dépouilles, tremblent pour leur retraite ; ils se précipitent dans le désordre d'une armée vaincue : l'habile capitaine les divise, les bat en maintes rencontres, s'enfonce dans les terres où règne Doroszenko, et que, depuis bien des années, les pas d'une armée polonaise n'ont point foulées ; il emporte tour à tour Czetwertinka, Batow, Stanislawow, Human, Mohilow, Braclaw, Iampol, Raskow, places importantes, l'ancienne ceinture de la Pologne, sur la limite des déserts de la Bessarabie ; il rétablit ses communications avec les Moscovites, rouvre les vieilles voies du commerce, et rend respectable à l'étranger cette république déchirée, que ses fils oublient de défendre. La Pologne avait vu l'armée lithuanienne se débander sans coup férir ; Michel Paç écrivait simplement à son collègue, impatient de ses retards, qu'il n'avait plus d'armée, et les palatinats rappelaient leurs détachements de la Pospolite, pour ne pas se dévouer, disaient-ils, à des sacrifices que les autres provinces n'affrontaient pas. « Gloire et reconnaissance immortelle au Très-Haut, écrivit à Sobieski le vice-chancelier de la couronne ; il a relevé par votre main puissante cette patrie qui s'était abandonnée, qui se refusait à elle-même ses secours. Nous ne pouvons dignement célébrer, mais nous bénissons de bouche et de cœur, nous admirons, nous vénérons, les héroïques exploits par lesquels vous avez dépassé les vœux mêmes de votre pays. » Attentive à cette guerre, que les mystérieux et éternels armements des Turcs rendaient importante pour toute la chrétienté, l'Europe l'appela une *campagne miraculeuse*.

Ces triomphes ne suffisaient pas à Sobieski. Il aurait voulu pouvoir dicter la paix aux Cosaques et aux Tartares, l'obtenir ainsi glorieusement de la Porte, et il demanda du renfort. Sur ces entrefaites, trois ponts furent jetés sur le Danube par le grand vizir, pour porter en avant les forces amassées depuis si longtemps dans la Romélie, et Sobieski réclama plus vivement des secours. On lui répondit qu'il n'en devait pas attendre, et que la campagne était finie ; le prince Démétrius s'en retourna même dans la capitale, emmenant tous ceux qui voulurent le suivre. Par bonheur, des troubles, suscités à Constantinople par la sultane Valideh, entretenus par les janissaires, fortifiés par une agression des Arabes sur la Mecque, obligèrent Kiuperli à suspendre ses vengeances. Mais que ne devait-on pas redouter pour l'avenir d'un peuple livré, par le choc de passions égoïstes, à ce délaissement ? La fatigue, le chagrin peut-être, mirent le grand-hetman aux portes du tombeau. La grande maréchale accourut de Dantzig, où elle se tenait toujours réfugiée, pour donner ses soins à son mari mourant. La Pologne, affaissée comme lui, était tout entière en proie à de sombres terreurs. Trois femmes blanches avaient été vues

traçant sur les portes des villes de mystérieux caractères que nulle main humaine ne pouvait effacer. Elles-mêmes ne pouvaient être saisies. Les fontaines, affirmait-on, coulaient du sang ; les présages, les prophéties funestes, se multiplièrent. Au milieu de prospérités inattendues, tout le monde pressentait des malheurs.

Une foule de complots déchiraient le sein de l'État comme autant de cancers. Michel profita de la maladie de Sobieski pour avancer sa conspiration contre ce grand homme. Il lui contesta toutes ses prérogatives, prétendit même le dépouiller de sa garde, séparer de lui sa suite. L'armée de la couronne se sentait blessée dans tous les coups dirigés sur le chef qui lui donnait depuis tant d'années et la victoire, et sa solde, et du pain. Cette armée, que le grand-hetman, à son départ, avait eu peine à établir en quartiers d'hiver sur ces frontières lointaines, dans des solitudes ennemies, cette armée, qui ne se voyait plus nourrie, payée, vêtue, et qui soutenait seule depuis si longtemps le poids de la guerre, se débanda tout à coup ; quelques compagnies restèrent à peine sous les drapeaux. Mais, abandonnant leur poste pour se rapprocher de leur général sur son lit de souffrance, elles vinrent à Sambor, dans le palatinat de Russie, prendre leurs quartiers, après s'être réunies, par un acte de confédération, dans la promesse de n'obéir qu'à des chefs de leur choix.

Michel, qu'aucun obstacle ne gênait en Ukraine, puisque son grand-hetman et son armée n'y étaient plus, s'avisa de prendre ce temps pour y lever les revenus de sa maison, dépossédée depuis vingt années par les victoires de Bogdan, réintégrée, à ce qu'il croyait, par celles de Sobieski. Les exacteurs de la princesse Griselda furent reçus à coups de hache et de lance. Les villes, reconquises un moment, rouvrirent leurs portes à Doroszenko. L'effroi gagna toute la Volhynie ; les émissaires du métropolitain Tukalski purent la parcourir en tous sens ; en haine des souvenirs du prince Jérémie, par zèle pour la foi grecque, ces provinces se mirent à invoquer de leurs vœux les Turcs comme des frères, les Tartares comme des libérateurs.

Cependant un chiaoux s'était présenté sur les frontières, au nom du Grand-Seigneur, et s'avançait dans le royaume. Il parut à Varsovie : on attendait avec impatience son message. C'étaient des plaintes impérieuses du sublime sultan son maître, sur l'invasion que l'armée polonaise et Sobieski s'étaient permise au sein des provinces qui avaient sollicité et obtenu la protection de la Porte Ottomane. Mahomet IV déclarait que l'Ukraine faisait désormais partie de son empire, que Doroszenko était constitué prince de la nouvelle woïewodie, qu'en l'outrageant on avait outragé le trône même des fils d'Osman. La Pologne n'avait qu'à choisir entre des réparations ou la guerre.

Ce coup de foudre accabla d'abord les Polonais. Michel seul n'en fut pas ému. On ne put obtenir de lui qu'il pensât à des préparatifs de défense. Assembler des soldats, c'était donner des partisans à Sobieski, s'il se rétablissait; et pourquoi prévoir la guerre ? Les Turcs ne sont-ils pas plus prodigues de

menaces que d'effets ? L'empire n'était-il pas d'ailleurs une proie plus digne de tenter leur ambition ? Ils ne fondraient certainement que sur la Hongrie.... En ce moment, les officiers du palais employaient toute une armée à creuser des glacières dans les montagnes de Chocim, sur les rives du Dniester, pour assurer le service de la bouche du sultan pendant les fatigues d'une campagne d'été.

La colère que la faction française avait ressentie de l'élection hostile de Michel Korybuth, n'était que trop justifiée et trop entretenue par ce règne ignare, inerte, honteux, qui n'avait d'action çà et là que contre la gloire et contre les lois. Inutile fardeau, embarras funeste de la république, les grands résolurent de déposséder Michel ; et, comme la crainte de susciter une guerre de plus à leur pays, en irritant Léopold, arrêtait encore quelques sénateurs, le primat s'avisa de mettre dans la confidence de ses complots l'empereur même, qui les approuva pour avoir en Pologne un roi plus capable de le bien servir. Aussi exigea-t-il seulement qu'un prince orthodoxe, ami de l'Autriche et célibataire, héritât du trône de son beau-frère Korybuth, et que l'archiduchesse Éléonore n'en descendît pas. Elle-même est initiée à ces mystères; elle y prête les mains de grand cœur, sous la condition qu'on s'assurera d'avance l'assentiment du Saint-Siège à son mariage avec le nouveau roi, et que ce nouveau roi sera le brave et malheureux Charles de Lorraine. Toutes ces transactions furent traitées suivant les formes de la diplomatie ; l'empereur réglait que l'infortuné Michel restituerait la dot d'Éléonore, fallût-il confisquer sur la princesse Griselda Visniowieçka son château de Zamosç ! Il était stipulé qu'un Français ne pourrait être appelé au trône, dans l'intérêt des franchises publiques, toujours périclitantes, disait Sa Majesté Impériale, sous les lois d'une maison aussi essentiellement despotique ! Le monarque, qui était si attentif pour les libertés polonaises auprès des grands de Pologne, continuait son extermination méthodique des grands et des libertés de la Hongrie.

Sobieski, dont la santé n'inspirait plus d'inquiétudes et dont l'opinion puissante devait, en un moment décisif, fixer les destins publics, fut consulté par les grands seigneurs sur tout ce qui se passait. « Quoi ! s'écria-t-il, vous déserteriez vos alliances et vos maximes, vous feriez une révolution ! Pourquoi ? pour que la patrie reste sous le joug de l'étranger ; pour que l'on continue de décider à Vienne des actes de la Pologne! Ne savez-vous pas ce que l'Autriche a fait de la Bohême et de la Hongrie ? Ne savez-vous plus ce qu'elle a déjà fait de nous ? N'est-ce point la cour impériale qui a instruit Korybuth à mépriser les lois ? Ne reconnaissez-vous pas ses conseils dans cette inaction stupide qui nous livre sans défense aux coups de l'Ottoman, et appelle ainsi, sur notre pays, un orage destiné d'abord à l'empire ? Loin de nous à jamais l'influence de cette maison également astucieuse, égoïste, altière et oppressive! »

Mme Sobieska et tous les palatins qui l'entouraient n'eurent pas de peine à lui démontrer que l'État était perdu si les rênes ne passaient à des mains

plus actives, plus fortes, plus loyales, plus habiles ; on ajoutait que, dans l'effervescence de l'indignation publique, une catastrophe était devenue inévitable. « Si Dieu veut qu'une révolution s'accomplisse, dit-il, qu'elle soit utile à l'indépendance comme à la liberté ! qu'elle nous délivre des Autrichiens comme des musulmans, et restons fidèles à nos vieilles maximes ! Il est une famille de rois qui pourrait par sa puissance nous défendre, et ne peut par son éloignement nous asservir. Si vous voulez des alliés utiles et sûrs, prenez un Bourbon ; des rois d'illustre naissance, un Bourbon ; des chefs éclairés, un Bourbon. Si vous voulez talents et vertus, prenez le comte de Saint-Pol, aujourd'hui duc de Longueville. »

Ce prince ne semblait pas devoir exciter les vieux ressentiments de la petite noblesse comme le duc d'Enghien, puisque ce n'était plus l'héritier adopté par Louise de Gonzague. Dernier rejeton des Dunois, il était fils de la célèbre duchesse de Longueville, et neveu du grand Condé. La Fronde l'avait vu naître ; l'hôtel de ville le tint sur les fonts baptismaux, et lui donna le nom de *Paris*. A peine devenu homme, il était allé combattre pour la chrétienté à Candie, et s'y était illustré entre Beaufort et Vendôme. C'était l'âme de saint Louis, le cœur de Dunois et l'esprit de sa mère. Les grands le choisirent.

Ici revenait la difficulté de l'Autriche. Mais Prazmowski avait une merveilleuse fécondité d'expédients. Il fait à Éléonore la nouvelle confidence des grands, lui promet, sans doute à l'insu de Sobieski, le jeune prince français, et voit dans cette alliance une combinaison qui accorde tous les intérêts, qui peut-être même pacifiera le monde. L'archiduchesse, cachant à l'empereur, à Lorraine, au roi, aux Paç, et à tous les chefs de la faction de Korybuth les négociations secrètes qu'un frère du primat Prazmowski conduisait à Paris avec la cour de France, attend l'événement sans inquiétude : de quelque manière que la fortune se prononçât entre Charles de Lorraine, le neveu de Louis XIV ou Korybuth, elle se croyait sûre toujours d'un royaume et d'un époux.

Nous avons, de compte fait, quatre conjurations parallèles contre le malheureux Michel : celle de l'empereur, celle de la reine, celle du primat, celle des autres grands ; il y avait de plus les complots de Michel, des Paç, de Démétrius contre Sobieski ; ceux de l'ordre équestre contre les sénateurs, ceux de la population schismatique contre la Pologne ; ajoutons encore la confédération de l'armée de Sambor, pour ses privilèges, sa solde, et son grand-hetman.

Une diète s'assembla sous ces auspices le 26 janvier 1672. Michel, qui ne se faisait pas illusion sur les sentiments de sa femme et de son beau-frère, voulut se concilier l'Autriche, au risque d'exaspérer davantage la république. Il ne trouva rien de mieux que de se vêtir à l'allemande pour donner acte de sa sujétion ; c'était prendre livrée. Tout portés qu'ils fussent pour lui, les nonces frémirent. Aux cris excités dans l'assemblée par cette malencontreuse idée, succédèrent les querelles, les réconciliations, les vengeances particulières; deux

mois furent employés ainsi. Des affaires publiques, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée, de l'invasion imminente, du Turc enfin, pas un mot. Seulement, une députation des troupes de Sambor vint porter plainte contre un décret fort illégal, fort inconvenant, et de plus fort ingrat, de Michel, qui supprimait une partie de la rente promise à Jean-Casimir. Les tribuns militaires saisirent cette occasion pour présenter, dans un éloge emphatique de ce Casimir, naguère l'objet de tant de haine, une satire sanglante du pauvre monarque qui les écoutait ; quelques nonces applaudirent. La diète cassa le décret, et elle-même fut aussitôt rompue. Les grands accusèrent Michel de cet attentat ; Michel en accusa les grands.

Sobieski, dans son active convalescence, ne se lassait pas d'écrire au roi et à la diète qu'il était plus que temps d'aviser à refaire une armée ; qu'il fallait traiter avec Doroszenko, déjà effrayé du métier d'hospodar et de la perspective du cordon ; que Kamiéniéç surtout, Kamiéniéç, le boulevard et la clef de tout le midi de la Pologne, attendait des réparations, des vivres, une garnison, un commandant sûr ; que les hostilités s'ouvriraient bientôt ; qu'il savait par ses Juifs de Zolkiew, qu'une flottille de six cents bâtiments légers avait déjà transporté, des côtes d'Asie à l'embouchure du Borysthène, cent vingt mille hommes, soixante mille chevaux, des chameaux en grand nombre, et des mortiers, des munitions pour assiéger dix autres Candie. Michel répondait toujours que traiter avec des rebelles serait messéant, qu'armer contre le Turc était superflu. Ce fut chose convenue à Varsovie que la faction de la haute noblesse rêvait cette grande guerre pour inquiéter le gouvernement du roi ; et en un même moment, on vit Louis XIV publier son manifeste contre la Hollande, Mahomet IV arborer l'étendard du prophète, et le jeune comte Tékéli rentrer sur les terres de l'obéissance de l'empereur, en ralliant les protestants et les nobles à un drapeau qui portait cette devise : Pour la liberté hongroise !

Une nouvelle diète avait été convoquée (18 mai). Les nonces territoriaux partagèrent la sécurité de leur roi ; ils s'indignaient de l'obstination des grands seigneurs à troubler de leurs cris d'alarme le sommeil de la patrie. Korybuth, charmé de ces dispositions et résolu d'en tirer parti, manda tous les sénateurs absents. Ils vinrent bien accompagnés. Sobieski vint à son tour ; Michel l'avait poursuivi de sommations réitérées ; la diète avait déclaré qu'elle ne continuerait pas ses travaux qu'il ne l'eût éclairée de ses lumières. Il arriva donc ; mais en même temps advint ce que le roi n'avait pas prévu. Tous les sénateurs se précipitèrent à sa rencontre. Les nonces se rendirent en corps, conduits par leur maréchal, au-devant du défenseur fidèle de la patrie. La population entière se pressa sur sa route ; il semblait que ce fût toute une révolution et aussi tout un avenir meilleur qui était attendu. Michel, pour ne pas rester seul dans son palais, et pour opposer couronne à couronne, prit le parti d'aller aussi lui-même, avec sa garde allemande, au-devant du lieutenant qu'il travaillait depuis trois ans à renverser. De peur de paraître offensé

de ces hommages, il donna permission au vice-chancelier de la couronne de célébrer le héros, ce que le vice-chancelier fit magnifiquement : « Aimable dans la conversation, disait-il, grave dans ses réponses, ferme sans être dur dans ses maximes, sévère et non cruel dans ses jugements, respecté de ceux même qu'il frappait, et prouvant qu'il en voulait au crime, non au coupable, à la maladie, non au malade, ce héros vêtait la toge sans déposer le hoqueton ; il unissait, par un noble mariage, l'honneur de Bellone à la dignité de Mars, restait Mars en devenant sénateur, et joignait la pompe de ses lauriers à celle d'honorifiques faisceaux. » L'assemblée, ravie de tant d'éloquence, répéta ces louanges tout d'une voix.

Prazmowski était impatient de porter les derniers coups. Il interpelle en pleine diète Michel sur son trône, lui reproche toutes les violations qu'il a commises, toutes ses soumissions aux ordres de Vienne, l'accuse enfin du dessein de livrer la patrie aux barbares, et lui déclare qu'il doit descendre du trône de gré ou de force. C'était la seule alternative qui lui fût laissée (22 juin).

Korybuth pâlit, les nonces poussèrent des cris de rage. Sobieski, auquel les conjurés étaient loin d'avoir confié toutes leurs manœuvres, essaya en vain de pacifier les esprits : la diète fut rompue. Le roi s'enferma dans son palais ; les nonces s'enfermèrent avec lui. Tout ce qu'il y avait de Lithuaniens dans la capitale se pressa autour des Paç, et Varsovie présenta l'espect d'une ville prise d'assaut quand la citadelle tient encore.

Les conjurés, maîtres de l'arsenal et de toute la cité, attendaient d'un instant à l'autre leur candidat au trône, dont l'arrivée était promise. Il ne vint pas. Il assistait, avec tout ce qu'il y avait de princes du sang de France, au célèbre passage du Rhin. Les Hollandais, qui avaient fait montre de défendre le rivage, venaient de mettre bas les armes ; soit fougue brutale et fumée de vin, comme dit Voltaire, soit méprise, comme disent la plupart des relations contemporaines, et faute d'avoir entendu l'échange des demandes et des promesses de quartier, le 12 juin 1672, le duc de Longueville s'élança, le sabre à la main, au milieu des bataillons ennemis ; un feu terrible accueillit sa furie, et la France pleura les triomphes achetés si cher par sa mort.

Tandis que Iablonowski, la princesse Michel Radziwill, une foule de seigneurs, Mme Sobieska, se pressaient à Dantzig, sous prétexte de se dérober aux périls de l'invasion ottomane, mais en effet pour conduire le jeune prince sous des arcs de triomphe au trône de Pologne, son cercueil traversait les Pays-Bas et la Picardie, pour venir, près des ossements de ses aïeux, chercher un tombeau. Le public, dit Mme de Sévigné, était *assommé* de ce désastre. La seule consolation fut d'apprendre qu'aussi indépendant des exemples de Condé que des passions de Louis XIV, le jeune prince s'était secrètement confessé, avant de partir pour l'armée.

On peut croire que les grands de Pologne ne furent pas moins *assommés* de cette catastrophe que le public français. Prazmowski voulut, sur-le-champ,

trouver un successeur au neveu du roi de France ; il fallait, après l'éclat qu'on venait de faire, l'avoir sous la main. Ernest de Brunswick se présenta ; mais il était luthérien, évêque d'Osnabruck, et marié ; et quoiqu'il ne demandât pas mieux que de lever tous les empêchements, changer à la fois d'état, de religion, de femme, c'était un peu trop. De tels arrangements exigeaient beaucoup de temps. L'entreprise avorta.

Korybuth, l'empereur, les Paç, instruits du dessein des grands par leur ébahissement même, avaient eu le temps de se remettre du trouble de ces découvertes. Éléonore redevint attachée à son époux, et rentra dans le parti de l'empereur son frère. L'Autriche promit main-forte. Le grand-hetman de Lithuanie répondit de ses soldats ; la petite noblesse, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer Michel en haine des grands, et qui tenait à lui comme à sa conquête et à son image, se leva pour le défendre. Il put reprendre l'offensive.

Au milieu de cette anarchie, la nouvelle arriva que les Turcs étaient décidément en guerre avec la Pologne, que même l'empereur Mahomet IV, le grand vizir, deux cent mille hommes et trois cent quarante bouches à feu battaient en brèche les murs ruinés de Kamiéniéç-Podolski. Le sultan faisait alors ses premières armes ; il avait quitté Andrinople le jour même du passage du Rhin et de la mort du duc de Longueville. A ce bruit, la Pologne sembla tomber des nues. On eût dit que le cabinet de Varsovie n'eût jamais entendu parler de Turcs, d'armements, de déclarations de guerre. Dans cette extrémité, Michel et la Pospolite qui l'entourait prirent le parti de nier l'évidence. On déclara ces nouvelles controuvées, ces alarmes factieuses. Lançant alors un manifeste où il taxait le roi de trahison, Sobieski indigné partit pour courir aux barbares.

Le journal officiel de France raconta que le grand-maréchal et la grande-maréchale étaient partis de Varsovie, l'un par terre, l'autre par mer, pour la province de Russie située au pied des monts Carpathes. Ceci ferait croire que la France n'était guère plus avancée alors en géographie que la Pologne ne l'était en politique et en bon sens.

La république ne paraissait pas devoir manquer de défenseurs, car elle était hérissée de lances. Tous avaient couru aux armes. Michel rassemblait autour de lui la pospolite. Le primat avait une armée dans sa résidence épiscopale de Lowicz. Tous les grands recrutaient des hommes. La hache des Lithuaniens brillait après un long repos ; l'empereur envoyait des troupes au secours de ses alliés. Mais Michel suppliait son beau-frère de garder ce secours importun que commandait Lorraine ; il était moins alarmé de l'invasion des Turcs que d'une prophétie populaire, annonçant que l'année ne finirait pas sans qu'un Lorrain régnât sur la Pologne. Ceux de la haute noblesse pensaient surtout, dans leurs armements, à sauver leur vie. Les Lithuaniens juraient d'exterminer les ennemis du roi. L'ordre équestre ne croyait qu'à un danger imminent, celui de tolérer plus longtemps de grandes fortunes, qu'à une nécessité prochaine, celle

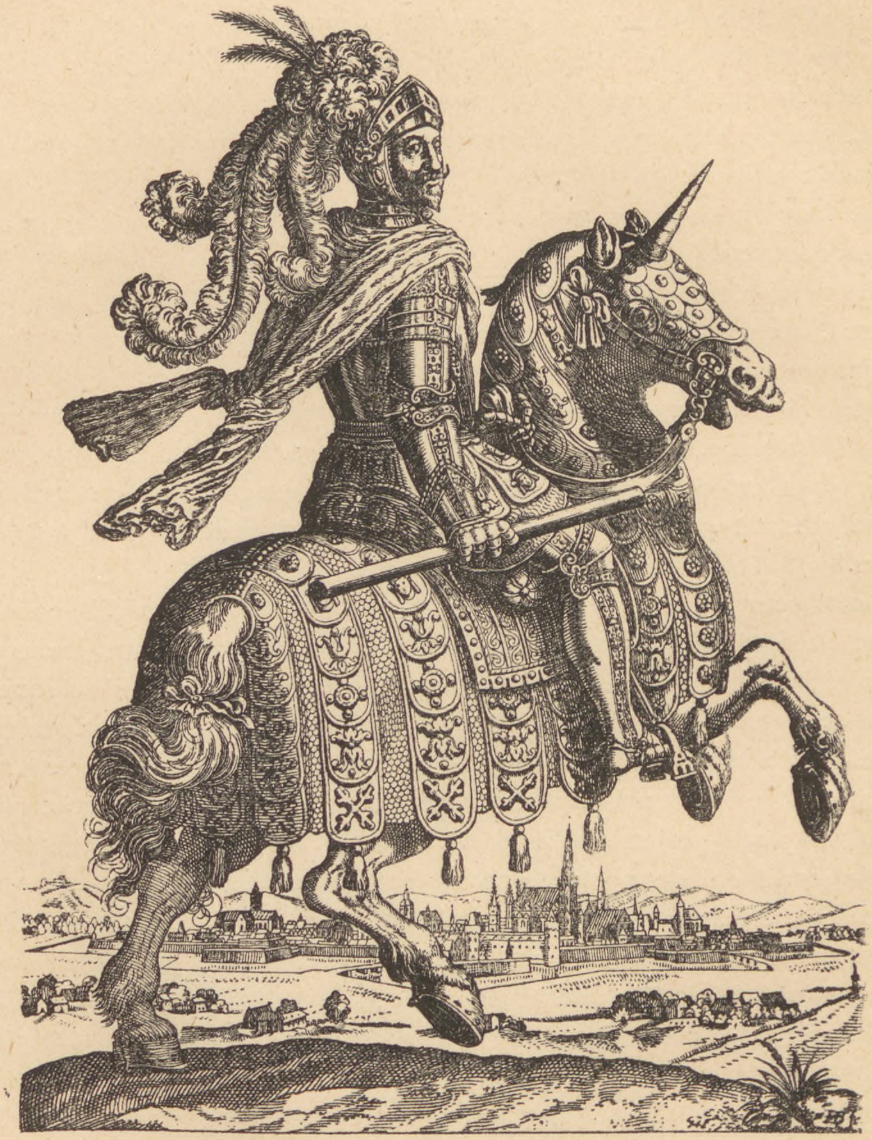
d'accomplir par quelque loi agraire un rapide nivellement. En conséquence, la Pospolite se confédéra avec le monarque contre les adversaires de ce prince, désignés sous le nom de mécontents et d'ennemis du peuple électeur. Cette confédération, formée pour le salut de la religion, de la république et du roi, sous la foi de serments terribles, se disposait à proscrire, et non pas à combattre. Des tables fatales, où toutes les illustrations de la Pologne prenaient place, allaient être dressées. Korybuth n'avait qu'une affaire, c'était d'y faire inscrire Sobieski. Pourquoi non? Cornelis et Jean de Witt, en Hollande, venaient bien d'être jetés dans les fers et appliqués à la torture ; c'étaient là les affreuses vengeances du parti qui avait voulu confier les destins des Provinces-Unies aux mains du jeune prince d'Orange ; et le peuple d'Amsterdam, trouvant les formes trop lentes pour le supplice de ces grands hommes, se mit à les massacrer......

Les dangers de Sobieski ne pouvaient trouver indifférents les compagnons de ses travaux. Au bruit de tant de fureur et à la vue de ce mépris des lois, l'armée de Sambor se lève, vole auprès de son général, l'entoure, et jure de défendre, de venger, de suivre au bout du monde celui qui, depuis près de vingt ans, lui a ouvert tous les chemins de la victoire. « J'accepte vos serments, répond-il, et la première chose que j'exige de vous, c'est de sauver la Pologne. »

L'heure des grands dangers était en effet venue, Mahomet IV s'avançait, à marches forcées, sans rencontrer d'autre obstacle que le génie de Sobieski. Mais, cette fois, le grand-hetman n'avait plus affaire à des hordes indisciplinées qu'on étonnait avec une manœuvre, et qu'on rejetait au delà des frontières avec un succès. C'était l'armée de Candie, son artillerie formidable, son savant capitaine et le prestige de la présence du chef des Osmanlis, qu'il fallait renverser. La lutte ne pouvait être ni soutenue, ni tentée. Les troupes de Sambor n'allaient pas à quatre mille hommes. A peine furent-elles de six mille, quand Sobieski eut à la hâte rallié ses compagnons et armé ses paysans. Avec cette poignée de combattants, que pouvait-il faire devant les lignes épaisses sous lesquelles tremblaient l'Europe et l'Asie? Il essaya de jeter des renforts et des vivres dans Kamiénièç, ce fut en vain, il était trop tard. Créature de Michel, le gouverneur avait cru faire merveille en refusant l'entrée de la place à l'ennemi de son maître. Cet homme pensait encore à la guerre civile, tandis que les musulmans faisaient jouer les mines sous ses remparts.

Kamiénièç-Podolski est situé sur une roche escarpée, dont le Smotrycz baigne le pied, en vue du Dniester, sur la frontière de la Moldavie, entre la Transylvanie et la métropole de Kiow. Cette ville, capitale de la Podolie, était la seule place forte de quelque considération qu'eussent les Polonais. Après avoir tout fait inutilement pour décider la cour à entretenir ses murailles, Sobieski s'épuisa en efforts pour pouvoir disputer aux Turcs cette grande proie. Les Turcs l'avaient déjà saisie. Moins d'un mois de siège leur suffit pour se

rendre maîtres d'une forteresse, dont on disait jusqu'alors que Dieu seul avait pu la bâtir, et que lui seul pourrait la prendre. Kiuperli dut cette conquête au même art de miner les places qui avait obligé Morosini à capituler enfin sur des monceaux de ruines : le gouverneur polonais avait peu de munitions, peu



Le grand-maréchal, resplendissant de diamants et d'or et son cheval ferré d'argent et caparaçonné. (P. 36.)

de soldats ; il se rendit. Quelques artilleurs se firent sauter sur leurs bastions plutôt que d'avoir leur part d'un si grand désastre.

La Moscovie, la Pologne, la Hongrie, se trouvaient démantelées du même coup. Si ce coup était rude pour la république, s'il inquiéta l'empire, c'est ce dont fera juger la lettre suivante, curieux témoignage de l'influence de cette

catastrophe en Europe, de la lenteur des communications en ce temps-là, du tour des esprits dans la grande compagnie, et de l'ignorance où l'on était décidément de la géographie du Nord sous Louis XIV. Mme de Montmorency écrivait en ces termes, trois mois après, à Bussy-Rabutin exilé :

« M. de Turenne ne donnera point de bataille. On dit que les troupes allemandes se retirent à cause d'une révolte de protestants en Hongrie. Les troupes de Brandebourg se retirent aussi à cause de l'irruption que le Turc a faite *dans la Prusse ducale, où il a pris Kamiéniéç*, dont le roi de Pologne (Jean-Casimir, abbé de Saint-Germain des Prés), est si fâché, qu'il en est tombé en apoplexie.

« Je vous envoie un couplet qu'on dit être du comte de Guiche ; c'est sur l'air des ennuyeux.

« Le roi de Pologne (toujours Jean-Casimir) tombe de deux jours l'un en apoplexie. Je ne croyais pas qu'on fût sujet à ce mal comme à la migraine : c'est que les rois ne sont pas faits comme les autres hommes. »

Le bruit de la chute de Kamiéniéç n'était parvenu qu'au bout de trois semaines à Varsovie. Michel et ses nobles furieux persistèrent dans le parti de ne voir dans ces nouvelles que des manœuvres ennemies ; sur la publication des dépêches du grand-hetman, on cria à l'imposture et à la trahison (17 septembre).

Bientôt pourtant arrivèrent de toutes parts des flots de gentilshommes, de prêtres, de femmes, de paysans qui fuyaient, emportant leurs richesses et traînant après eux leurs troupeaux. La pospolite, dont le roi était environné, leur assura que Kamiéniéç était inexpugnable, que les Turcs n'avaient pas violé le sol de la république, qu'ils n'y songeaient même pas. Et, comme ces malheureux criaient qu'ils n'avaient que trop bien vu les barbares ; que l'Ukraine, exaspérée par une politique hautaine et vexatoire, s'était empressée d'ouvrir devant eux ses portes ; que les Tartares et les Cosaques, leurs terribles avant-coureurs, avaient déjà mis la Podolie et les deux Volhynies à feu et à sang ; que l'empereur des Turcs, ou, comme l'on disait, le César de Constantinople, marchait à la tête de l'armée ottomane, que cette armée avait touché le seuil du palatinat de Russie ; qu'en trois jours Varsovie pouvait la voir devant ses murs, la pospolite indignée se mit à maudire les traîtres qui avaient apparemment donné des habits de musulmans à leurs gardes et à leurs serfs, pour semer ainsi la terreur dans le royaume. Michel se hâta d'appeler à la défense de son trône, non contre l'étranger, mais contre les factions, tous les nobles fidèles, et cette multitude en délire se confédéra, le roi à sa tête, pour défendre contre les mécontents le prince que le vœu national avait élu.

Cependant, Mahomet IV était arrivé sous les murs de Léopol ou Lemberg, l'une des plus grandes et des plus riches cités de la Petite-Pologne, la capitale de la Russie-Rouge, à quatre-vingt-quinze lieues de Varsovie. Sobieski écrivait qu'il n'avait nul moyen de la défendre. Les habitants imploraient le secours de

la république. L'infidèle avait déjà incendié les faubourgs. La Vistule ne roulait que des embarcations chargées de la noblesse fugitive. Il fallut se soumettre enfin à croire que la Pologne était en guerre avec les Ottomans, et grande fut la surprise, plus grande la frayeur. La capitale se trouva déserte en deux jours. Avec Kaméniéç, la patrie semblait perdue. Mais Michel se contenta de tourner ses regards du côté de Thorn et de la Baltique. La pospolite eut peine à l'entraîner avec elle au-devant des armées musulmanes.

La confédération royale planta ses tentes à vingt-six lieues de Varsovie, au confluent du Vieprz et de la Vistule, dans le bourg de Golembe, du palatinat de Lublin. Comme les coureurs de l'ennemi ne tardèrent pas à paraître, nombre de confédérés disparurent ; Michel se hâta d'envoyer dans le camp des Turcs pour demander la paix et la conclure à tout prix.

La moitié du royaume était envahie. Le grand-hetman, l'unique champion de son pays guerroyait avec quelques milliers d'hommes sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belz et de Léopol, les bandes musulmanes. Il faisait de sa petite armée une muraille mobile qui couvrait partout la république.

Toujours présent là où il sait que son bras peut frapper de grands coups, Sobieski apprend que les fils et le frère du kan des Tartares, après une course heureuse au cœur du royaume, se retirent à travers les défilés des monts Carpathes, entraînant un butin immense. Aller à eux, franchir le Dniester à la nage malgré les cris de ses soldats qui le suivent au travers des glaçons, arriver au milieu des montagnes de Stryi, tenir sa petite troupe cachée dans les forêts de Bednarow pour pouvoir choisir le lieu et l'heure de l'attaque, présenter bientôt le combat aux sultans vingt-cinq ou trente fois plus forts que lui, les battre près Kalusz, les poursuivre, les exterminer, tout cela est l'affaire de peu de jours ; et, en courant après Nuradin et Galga, princes du sang de Gieray, qui fuyaient, Sobieski arrive devant une vaste troupe de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les barbares emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient trente mille. Leurs chaînes tombent ; ils entourent le héros qui les a brisées, qui même prodigue l'or pour leur donner des vêtements et du pain. Ils tendent vers lui leurs mains reconnaissantes, se disputent les bords de son manteau pour les presser contre leurs lèvres et les mouiller de leurs larmes. Ils n'ont pas assez de cris, pas assez de bénédictions pour le payer de ce bienfait immense qui les rend à leurs familles en même temps qu'à la liberté, et lui, le cœur éperdu de joie, ne sait que tomber à genoux et à son tour bénir Dieu, qui a permis que sa vie comptât une telle journée.

Il se relève, et tente davantage. Le gros de l'armée turque était sous Léopol. Une avant-garde de quarante mille hommes s'était avancée de cette place sur la Vistule. Mahomet IV campait à Buczacz, vers les frontières de la Petite-Pologne et de la Podolie, satisfaisant, au milieu de ces montagnes sauvages, sa passion de la chasse. La milice entière des janissaires et des spahis le défen-

dait contre tous les dangers. C'est là que Sobieski veut porter ses coups. Il dérobe sa marche, se glisse à travers les fleuves, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisir et de pillage, y sème la terreur et la mort, le disperse, pénètre jusqu'aux tentes impériales, s'empare du quartier même des femmes, et plonge dans le désespoir le jeune potentat qui, du pied des monts Carpathes, faisait trembler sous ses lois Athènes et Memphis, Jérusalem et Babylone.

La victoire de Kalusz et le coup de main de Buczacz étourdirent ce qui restait du camp royal de Golembe. Rassurés par les négociations que Korybuth avait entamées, les confédérés s'occupaient alors de s'ériger en tribunal pour faire le procès à la plupart des sénateurs, au lieu de concourir à sauver du joug ottoman leur malheureux pays. Ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de députer quelques seigneurs près du grand-hetman afin de le remercier de ses travaux ; ils l'invitèrent en même temps à se rendre au sein de la pospolite, et à se lier à eux par le serment de la confédération. Le grand-maréchal se contenta de répondre qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire : c'était de combattre les Turcs et les Tartares.

Mais déjà il n'y avait plus de guerre. Michel l'avait terminée en un jour. Il la termina en se livrant à la merci des barbares. Par un traité conclu secrètement à Buczacz, il avait abandonné à la Porte l'Ukraine, la Podolie, Kamiéniéç, tout ce qu'elle voulait, enfin ; et non content de se désister aussi des prétentions de la Pologne sur les provinces du Danube, il abaissa la république au rang de ces provinces, en stipulant l'humiliation d'un tribut annuel, comme signe de dépendance et de vasselage. Le chef des Polonais n'était plus qu'un hospodar.

Les procédés de Visniovieçki prouvaient qu'il avait profité à l'école du cabinet de Vienne. Signer ce traité sans le concours des conseils nationaux, c'était manquer à la constitution du pays autant qu'à sa gloire. Quand les conditions, qu'il s'efforçait de tenir cachées, furent enfin à peu près connues, un cri général d'indignation s'éleva. Les grands surtout tonnèrent. Ils auraient attaqué cette transaction, eût-elle été constitutionnelle et glorieuse ; illégale et honteuse, les confédérés de Golembe la défendirent. Voilà les partis ! Tels ailleurs on les a vus à l'œuvre.

Comme au temps de la guerre de Lubomirski, une révolution sociale et politique menaçait la Pologne. Qu'aurait-elle produit ? on ne peut bien le dire ; mais probablement des maux sans compensation, le nivellement plus que l'égalité, une anarchie sans gloire. L'abrutissement et l'exhérédation des classes inférieures ; par suite la dépopulation, la pauvreté, la faiblesse qui naissaient de ce premier principe mauvais, étaient des causes de destruction dont les effets n'eussent sans doute pas été moins rapides, alors même que du sein d'une révolution seraient sorties, pour la classe privilégiée, pour la classe propriétaire et libre, des combinaisons nouvelles.

Les grands, toujours liés d'intérêt avec la France, avaient changé de maximes depuis que la lutte était ouverte. Dans le principe, ils avaient attaqué la constitution, maintenant ils étaient appliqués à la défendre. Ils avaient voulu d'abord se rapprocher des formes de la royauté héréditaire et fortifier la couronne, parce que c'était fortifier leur puissance ; ils voulaient aujourd'hui, avant tout, renverser un roi élu sous l'empire d'influences et de passions ennemies.

Ivre d'audace après la retraite des Turcs, comme toute faction qui revient d'un grand effroi, la confédération de Golembe ne connut plus de mesure. Elle se mit à égorger ceux de ses membres qui conseillaient des tempéraments. C'est ainsi que les révolutions procèdent. La condamnation à mort des cent citoyens les plus illustres du royaume, la confiscation de leurs biens, l'injonction à tout gentilhomme de se réunir aux confédérés sous les mêmes peines, tels furent les premiers actes de cette assemblée extraordinaire, qui s'intitulait *kolo* ou cercle, comme l'ordre équestre dans les diètes générales, et qui, se réunissant à cheval, dans un camp, sous l'œil du roi, mais en réalité sous la présidence d'un simple gentilhomme élu maréchal, promulguait ainsi, en l'absence du sénat, des jugements et des lois. Cent mille nobles accoururent pour avoir leur part de cette curée de la puissance publique. Michel, qui commençait à s'effrayer de leur violence, prit le parti de faire venir à Zamosç, pour sa garde, Hanenko et ses trois mille Zaporogues, restés fidèles à la couronne. La pospolite, blessée apparemment de ces défiances, imagina de décerner à Hanenko la possession des biens et des revenus ecclésiastiques du primat qu'elle avait proscrit. Seulement, il fallait que le chef des Cosaques conquît, sur l'intrépide archevêque et sur le camp de Lowicz, cette étrange dotation.

Mais Hanenko était schismatique. La décision du kolo parut généralement sacrilège. Clément X s'offensa de la condamnation d'un prélat, légat-né du siége apostolique, et supprima la rose d'or que ses prédécesseurs avaient coutume d'envoyer aux rois de Pologne en témoignage de bienveillance. A la nouvelle de cette disgrâce, les confédérés se troublèrent, et dès lors tout leur fit ombrage ; ils résolurent de sommer le grand-maréchal de se rendre parmi eux, s'essayant ainsi à frapper contre lui de plus grands coups. C'est le propre des factions d'être poussées aux dernières violences par la peur même ou le remords qui devraient les arrêter.

Les députés de la pospolite furent accueillis dans l'armée avec des malédictions. Sobieski eut peine à sauver leurs jours. Les confédérés fulminèrent enfin les décrets contre le vainqueur de Kalusz ; ils défendirent à ses soldats de lui obéir. Ses soldats, à la nouvelle de ces emportements, tombent à genoux, tirent le sabre, jurent éternelle adhésion à leur illustre chef ; fiers d'avoir soutenu mille combats pour la patrie, ils s'indignaient des attentats d'une pospolite qui n'avait pas combattu. Le lendemain, après une communion générale, ils s'engagent, par un pacte de confédération, à défendre envers et contre tous

la religion, la république, la constitution et le grand-hetman (24 novembre 1672). La Petite-Pologne se joignit à eux de toutes parts ; Michel vit marcher sur lui une armée plus nombreuse que tout ce qui s'était depuis longtemps porté à la rencontre de l'étranger.

Il se passa dans le camp royal un événement fort extraordinaire. Les valets d'armes de la pospolite, les palefreniers, les conducteurs de ses soixante mille chariots, occupaient leurs loisirs à saccager la contrée. Les mots de liberté et d'égalité, les projets de loi agraire à l'encontre des grands, qui retentissaient sans cesse dans la tumultueuse assemblée de leurs maîtres, finirent par émouvoir ces âmes engourdies. Eux aussi s'érigèrent en cercle délibérant ; ils eurent une tribune, lancèrent à leur tour les décrets, et ce second kolo fut de plus un bazar où le butin fait sur les chaumières et les châteaux du voisinage était méthodiquement vendu à l'enchère. Chacun pouvait se présenter pour racheter son bien.

Nulle contrée au monde n'offrit jamais un tel spectacle. Il y avait à la fois cinq confédérations armées et délibérantes ; celles des grands, des troupes, des Lithuaniens, de l'ordre équestre et des valets. Il y avait de plus sur les frontières une armée autrichienne, que Léopold, au milieu de ses embarras en Hongrie et dans l'empire, Léopold, toujours à la veille d'avoir la guerre avec les Turcs et avec Louis XIV, trouvait moyen d'entretenir en Moravie, dans l'espoir de donner enfin au duc de Lorraine une couronne.

Tout autre pays, avec tant de foyers brûlants, aurait vu éclater mille fois les embrasements de la guerre civile. En Pologne, la guerre civile ne s'alluma point. Cette malheureuse nation s'entendait en discordes. C'était affaire réglée, pour ainsi dire, par les coutumes et par les lois. Sauf quelques assassinats et quelques brigandages de plus, les choses allaient leur vieux train ; et lorsqu'on s'y attendait le moins, ces factions furieuses se dispersèrent sans coup férir.

Dépourvue de vivres et de fourrages dans un pays épuisé, inquiète de l'audace des valets, et lasse de délibérer tout le jour sous un ciel glacé, la pospolite prit le parti de rompre ses lignes, en laissant cinq mille gentilshommes pour représentants ou gardiens de sa puissance. Les grands licencièrent une partie de leurs troupes ; l'armée prit ses quartiers d'hiver, et Sobieski, fatigué du spectacle de l'anarchie, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs.

Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses États, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France. C'étaient de magnifiques témoignages de son estime royale. Mais Sobieski n'aurait pu se résoudre à abandonner sa patrie, et l'avenir lui réservait encore bien plus que ne pouvait offrir Louis XIV.

La confédération royale, en se séparant, avait délégué son souverain pouvoir à une *Convocation*, sorte de diète qui pouvait être ainsi établie dans les temps d'orage, avec le privilège de siéger en une seule chambre, de délibérer à la pluralité des suffrages, et de n'être point rompue par le *liberum veto*. On voit que la constitution polonaise avait mille recherches pour les factions. Elle

abondait en précautions et en garanties pour leurs intérêts. Quelques confédérés pouvaient ce que ne pouvait point la république entière, et la république n'avait pas sur leurs assemblées la terrible puissance qu'un seul homme exerçait si souvent contre le corps auguste de la représentation nationale. Comme ailleurs on organise l'ordre, ainsi en Pologne on avait organisé l'anarchie.

La Convention s'assembla (janvier 1673). Dépositaire des pleins pouvoirs de la petite noblesse, elle se montra d'abord pleine du même esprit et des mêmes passions. Elle reconnaissait pour son maréchal (ou président) le maréchal de la confédération de Golembe, Stanislas Czarnieçki, ordonnateur des armées de la couronne. C'était un homme de parti chez lequel la finesse s'alliait à la violence. Aussitôt cette élection terminée, le procès des mécontents fut repris. Il fut poussé avec fureur. Tous les monastères, toutes les corporations, toutes les troupes, toutes les villes reçurent l'ordre de prêter le serment de la confédération. On décréta une nouvelle armée, en nommant de nouveaux dignitaires pour la commander. La révolution semblait devoir s'accomplir sans obstacle.

Cependant un parti modéré avait pénétré dans l'assemblée ; il osa se produire ; deux prélats respectés, le prince Florian Czartoryski et l'évêque de Cracovie étaient à sa tête. Derrière eux se montrait Éléonore, qu'étonnaient les brutalités d'un parti populaire, et qui sentait que Charles de Lorraine ne saurait arriver au trône sur les ruines de toutes les grandes maisons du royaume. Les Paç, qui avaient frayé à l'archiduchesse le chemin du trône de Korybuth, étaient entrés dans toutes ses vues. Eux-mêmes reconnaissaient enfin que l'imbécile Michel ne pouvait plus régner. La paix de Buczacz était pire qu'une abdication et qu'un suicide ; car il y avait de plus la honte, une honte universellement sentie. Les Lithuaniens, chauds défenseurs de l'autorité royale, mais aussi éloignés du penchant à une égalité farouche que des maximes d'une turbulente liberté, entrèrent à l'envi dans le parti nouveau qui s'interposait pour finir de trop longues discordes. C'est ainsi qu'en tout temps, et en tous lieux, des combinaisons imprévues viennent toujours dissoudre les factions qui abusent de la puissance. Les masses se retirent d'elles ; et ce poids inerte, mais décisif, en se déplaçant, fait bientôt pencher la balance. Ainsi se révèlent et se perpétuent, au milieu de mouvements contraires qui ne semblent que des caprices de la destinée, les éternelles lois du monde politique, les inévitables justices du ciel.

L'ouverture des négociations fut décidée ; la reine se porta pour médiatrice, et Sobieski accourut à Lowicz pour fléchir le primat, tourner vers des idées conciliantes le parti des grands, recevoir les députés de la convocation, et rendre le repos à la république. L'entreprise était difficile. A Varsovie, on parlait d'amnistie ; à Lowicz, on ne voulait que justice, et par ce mot on entendait le châtiment des factieux qui avaient jugé sans pouvoir et condamné sans procès.

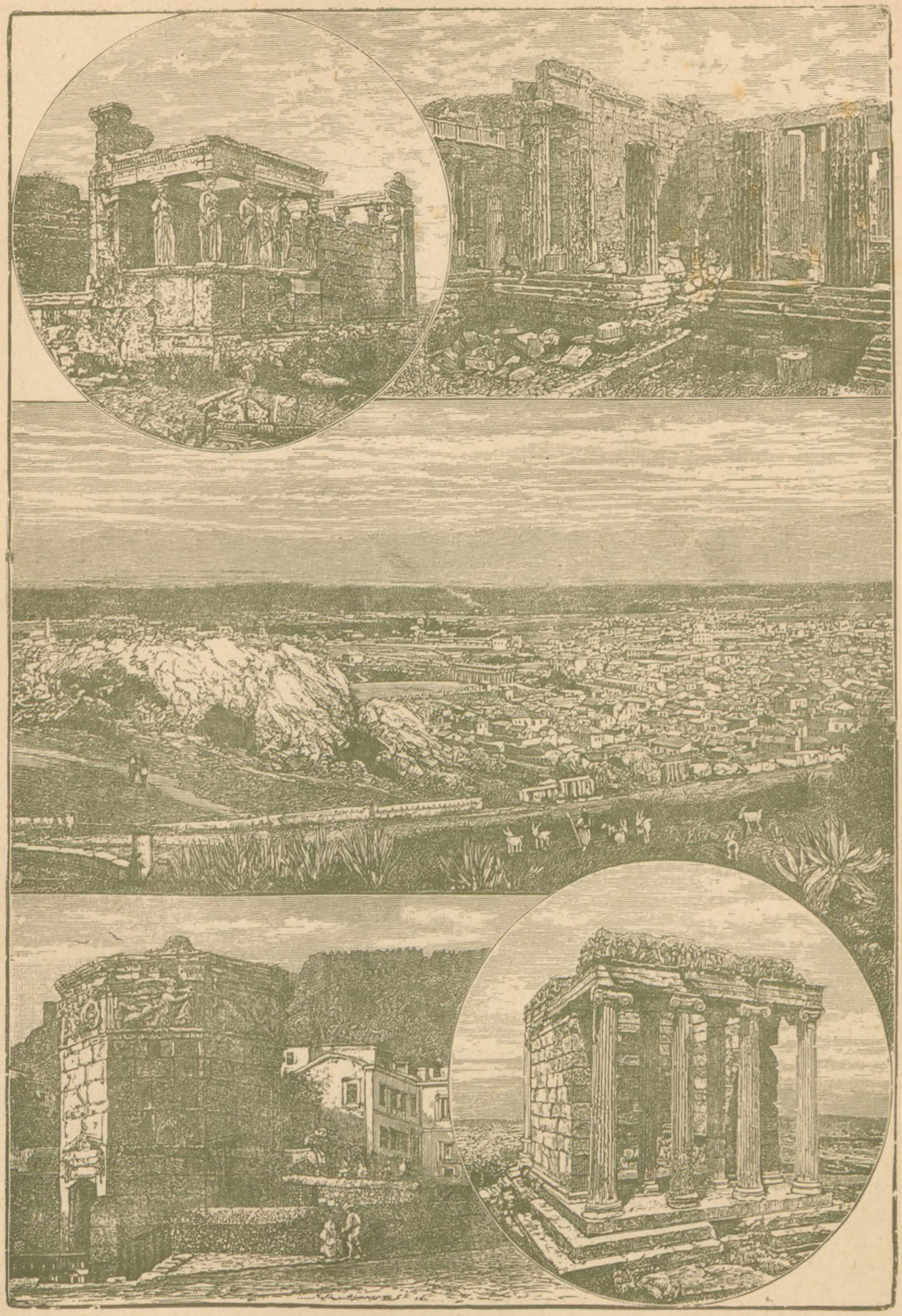
Les grands voulaient de plus le rétablissement des anciennes formes de la république, la suppression de la confédération royale, la réunion d'une diète légitime, une foule de garanties secondaires, etc.

Au milieu de ces débats, les esprits s'échauffèrent. Le parti violent espérait briser les négociations. Korybuth, effrayé du rôle qu'avait pris la reine, conspirait avec les perturbateurs de la paix publique. Parmi les conseillers d'Éléonore, plusieurs voyaient avec chagrin l'importance que ressaisissait le grand-maréchal dans cette transaction. Tout à coup un pauvre gentilhomme prend la parole dans l'assemblée, et déclare qu'il a d'importantes révélations à faire ; que la patrie a été vendue à l'infidèle ; qu'un homme a livré Kamiéniéç moyennant douze millions, et que cet homme est Sobieski. A ce nom, la Convocation se lève indignée. Cent voix demandent que le calomniateur soit jeté dans les fers. Les instigateurs de cette délation abominable ont peine à calmer la vertueuse colère des assistants. Michel intervient : toute dénonciation ne doit-elle pas être accueillie dans l'intérêt même de l'accusé ? N'y va-t-il point de la gloire du grand-hetman, de sa fidélité ? le député Lodzinski n'a-t-il pas annoncé des preuves et des documents ? On ne peut refuser de l'entendre, sauf à faire justice de lui, s'il était reconnu plus tard pour calomniateur. Ces réflexions du trône sont appuyées par quelques orateurs, ennemis personnels du capitaine que l'Europe avait surnommé la terreur des Turcs, et le roi recommande au maréchal de l'assemblée de veiller à la sûreté de Lodzinski. Le complot était atroce : il réussit mal à ses auteurs.

Sobieski, frémissant, se sentait poussé à la vengeance. Son armée voulait marcher sur Varsovie, et laver cette injure dans des flots de sang ; il parvint à calmer cette fureur, et s'achemina vers la capitale accompagné de tous les grands. La nouvelle de son arrivée produisit à Varsovie une impression extraordinaire. La maison royale de Viasdow, toute décorée des trophées de Zolkiewski, fut aussitôt préparée pour le proscrit illustre. Le roi envoya le grand-chambellan complimenter celui dont il avait voulu mettre la tête à prix. La Convocation le fit supplier de venir prendre place dans son enceinte. Il semblait que ce fût lui qui apportât l'amnistie à tout un peuple de coupables.

Ses conditions furent modérées : l'abolition de toutes les procédures illégales, le changement de la Convocation en diète régulière, c'est-à-dire le maintien des nonces actuels, avec la réintégration du sénat ; enfin la rupture du traité de Buczacz, voilà pour la république ; pour ce qui était de lui, il voulait le prompt jugement de l'infâme Lodzinski, et des excuses de tous les membres de l'assemblée qui avaient paru prêter l'oreille aux mensonges de son accusateur. Toutes ces conditions obtinrent l'assentiment de l'assemblée ; les cris des opposants se perdirent dans les transports de la joie publique.

Un mémoire que le grand-maréchal expédia sur les moyens politiques et militaires de soutenir la lutte avec honneur contre les Ottomans, excita un enthousiasme unanime. La diète, légalement constituée, sollicita de nouveau le bienfait de sa présence par un pressant message. « Pouvait-il, disait-elle, y avoir des conseils nationaux sans le héros en qui revivaient tous les grands capitaines, puisqu'il n'était pas une de leurs vertus qui ne brillât en lui ? »



ATHÈNES. (P. 175.)

Il vint prendre sa place dans la diète (14 mars) au milieu d'une pompe triomphale. Quelques nobles qui avaient attaqué sa renommée, allèrent lui demander pardon de ces emportements sur le seuil de son palais. Le maréchal de la confédération, Czarnieçki, plia le genou sur son passage et implora la grâce du malheureux délateur qui s'avouait coupable d'un détestable mensonge. Mais Sobieski ne se contenta pas de ses excuses, il voulut un jugement. Lodzinski, qui s'était évadé, fut ressaisi dans la maison du prince Démétrius. Ce misérable ne confessa pas seulement son infamie. On reconnut que toutes les circonstances qu'il avait rapportées étaient mensongères et absurdes ; on sut encore qu'une somme de mille francs et la promesse de n'être pas abandonné l'avaient porté à cet attentat. Condamné à mort, il attendait toujours que le roi vînt à son aide, et le sauvât. Le roi, condamné en quelque sorte avec lui, ne pouvait rien pour son salut. Mais nulle sentence capitale ne peut être exécutée sans l'intervention du grand-maréchal, et Lodzinski vécut.

La diète poursuivit et termina tranquillement ses travaux. On eût dit que cette assemblée, née parmi tant de convulsions, serait la première, depuis bien des années, qui eût réglé avec quelque calme les affaires de l'État, et achevé en paix sa carrière. On n'eût pas non plus prévu cette rapide révolution, qui, sans coup férir, par le simple effet de la puissance d'une bonne renommée, rappela autour de Sobieski les hommages de la Pologne. Le maréchal de la diète, dans le discours d'adieu, célébra « cette modération et cette sagesse du héros qui sauvait tour à tour la liberté par ses vertus et l'indépendance par ses exploits. La nature, ajoutait l'ancien chef des confédérés de Golembe, la nature, étonnée de tant de grandeur, regarde ses mains, et s'interroge sur cette vaste création sans pouvoir se répondre : elle avait oublié qu'il fût en sa puissance de produire de tels ouvrages ; car, dans tout le cours des siècles passés, elle n'a point enfanté d'homme égal au sauveur de la république, et sans doute elle n'en enfantera point dans le cours des siècles futurs. » De nos jours, on a dit plus laconiquement : Dieu créa Bonaparte, et se reposa.

La diète avait décrété la formation d'une armée de soixante mille hommes, pourvu à l'entretien des places fortes, établi des impôts de guerre, cherché au dehors des alliances. Elle maintint une décision précédente de la Convocation, qui conférait à la ville lithuanienne de Grodno le privilège de servir, comme Varsovie, de siége aux comices. Une diète sur trois devait se tenir désormais dans le grand-duché. Le cri des Lithuaniens, dont alors l'influence était grande, les Paç, Michel, avaient obtenu cette innovation ; on ne put la révoquer. La Lithuanie promit, en retour, une coopération puissante dans la campagne qui allait s'ouvrir contre l'infidèle. La république achetait bien cher une simple promesse ; car c'était raviver les distinctions nationales, et infirmer l'œuvre unitaire des Jagellons. Les derniers débats apprenaient trop combien le souvenir et peut-être l'espoir d'une séparation vivaient profondément dans les cœurs.

La diète avait remis aux mains du grand-maréchal ses pleins pouvoirs pour

la paix et la guerre. Ainsi, Michel ne régnait plus. L'autorité, aussi bien que l'influence, se partageait entre Éléonore et Sobieski. Les conseils se tenaient chez la reine, et la volonté de Jean y était décisive. Le primat Prazmowski n'eut pas la joie de contempler le triomphe de sa politique : cet inquiet génie s'éteignit dans sa victoire. Mais ses médecins furent anoblis ; Michel avait même été contraint de l'aller visiter sur son lit de mort. Ce malheureux prince devait peu lui survivre.

L'été s'écoula en préparatifs de guerre, des préparatifs comme on pouvait en attendre d'un tel état de choses : point d'hommes, point de matériel, point d'argent. Les impôts n'avaient pas été acceptés par les diétines de relation, ou n'étaient point payés. On comptait cent mille livres dans le trésor : c'était à peine de quoi accréditer des ambassadeurs près les puissances chrétiennes pour solliciter des secours. Le nonce du Saint-Siége avait à remettre une offrande de cent mille livres envoyée par Clément X. Le légat craignit que, dans le délabrement des finances, cette faible subvention ne fût employée à tout autre usage que la guerre sainte, et il ne s'en dessaisit que pour la confier à Sobieski. La diète avait permis qu'on eût recours à la vente du trésor de Cracovie. C'étaient des joyaux et des tapisseries dont la valeur était estimée très haut. Les Juifs en donnèrent un faible prix, qui excita aussitôt les avides prétentions des soldats et celles de la Lithuanie. La guerre civile fut sur le point de s'allumer pour cette misérable proie ; les différends ne s'apaisèrent que lorsque Sobieski eut été constitué dépositaire du trésor, en attendant que les arrérages de l'armée fussent payés, et que le procès du grand-duché avec la Pologne fût jugé par la république. Jusque-là, tout recrutement se trouvait suspendu. On n'avait de soldats que pour troubler la paix, point pour suivre la guerre avec sécurité.

On fut heureux, avec tant d'affaiblissement et de misère, que l'Europe restât détournée par ses propres déchirements de projets et d'entreprises hostiles. Le grand-électeur, qui avait d'abord été injurieux et, par conséquent, menaçant pour les Polonais, qui était allé jusqu'à faire arrêter un homme à Varsovie pour le faire mourir à Königsberg, le grand-électeur pliait sous la fortune de Turenne, et sa mobile politique cherchait dans les traités des ressources qu'il n'avait pas trouvées dans les combats. Léopold, voyant la Porte Ottomane engagée dans de longues hostilités contre la Pologne, enlevait Montécuculli à ses expéditions sanglantes de Hongrie. Pour empaler les nobles par centaines, il ne fallait plus qu'un bourreau ; le grand capitaine allait chercher sur le Rhin des travaux plus dignes de son génie. Le roi d'Espagne, en continuant de vivre, avait trompé les calculs des deux potentats qui s'étaient partagé son héritage. Rien ne les empêchait plus de se combattre, et l'empereur entraînait tous les États soumis à la maison d'Autriche dans la lice qu'il ouvrait contre l'ambition de Louis XIV. Louis, qui avait cru écraser la Hollande faible et seule, la trouvait forte du génie de Guillaume, et assistée de l'Europe entière. Plus loin, ces Écossais devenus rois, les Stuarts étaient ébranlés par les cris du parlement

d'Angleterre, dans leur alliance mercenaire avec le roi de France. Le roi de France comptait autant d'ennemis que de frontières ; mais, ayant autant de grands capitaines que d'ennemis, doué de ce génie du courage, de la persistance, de la majesté qui impose aux hommes, il présentait à ses adversaires un front aussi haut qu'à ses sujets. Il levait des impôts et des armées, emportait Maestricht, intimidait Strasbourg après avoir obligé Frédéric-Guillaume à crier merci, menaçait enfin la Franche-Comté, d'une façon aussi haute qu'il jetait en exil Bellefonds, Villeroi, Lauzun, qu'il pardonnait à Catinat une désobéissance rachetée par ses larmes, qu'il tenait Fouquet dans les fers, La Fontaine dans la disgrâce, et versait les pensions sur Boileau, Racine ou Molière, alliant ainsi toujours l'éclat à la force, la grandeur et la gloire à la vanité et au péril d'une volonté absolue.

La Porte Ottomane restait l'étroite alliée du roi, ou plutôt, comme elle disait trop bien, du sultan de France. Louis excitait sa colère contre l'Empire. Mais Achmet Kiuperli voyait la Pologne s'agiter pour briser ses chaînes, et il mettait sa politique à conserver chez le jeune empereur, son maître, l'orgueil d'avoir, en une campagne, conquis deux vastes provinces, emporté l'une des places les plus fortes de l'Europe, rangé parmi ses tributaires le royaume des Jagellons, étendu ainsi en quelque sorte jusqu'à la Baltique un empire qui touchait à la mer Caspienne et au golfe Adriatique, à la mer des Indes et aux sources du Nil. Le tribut n'était pas payé. Michel n'avait pu d'abord trouver les vingt-deux mille ducats qu'il devait ; maintenant, la république ne songeait même plus à les chercher. Par là, Kiuperli se croyait obligé de nouveau à porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube. Ce fut vainement qu'il vit se succéder des mouvements militaires chez les Persans, des rébellions en Egypte, des désordres à Constantinople, dans le Péloponèse une rapide insurrection de Maïnotes et de tous les Grecs, que soulevait le chevalier d'Harcourt, général des galères de Malte, le digne héritier du vaillant d'Aux-Romégas dans le siècle précédent. Vainement, enfin, ses propres desseins sur la Hongrie partageaient l'attention du vizir. Il résolut d'avoir réparation de l'embarras imprévu que lui donnait la Pologne.

Sept ponts jetés sur le Dniester annoncèrent assez quel nouvel effort il allait tenter. Mahomet IV s'avança aussitôt de sa personne sur le Danube. Ce prince ne rêvait que vengeances et conquêtes. C'était maintenant le royaume entier qu'il voulait soumettre, et, dans ses parties de chasse, dans ses revues, à table, la nuit même, on l'entendait crier : Dantzig ! Dantzig ! C'était trahir le secret des plans ambitieux et de la puissance colossale que rêvait Achmet Kiuperli (juillet).

Le tzar Alexis craignait pour Kiow et son Ukraine en deçà du Borysthène. Il remplit l'Europe d'ambassades chargées de proposer une ligue contre l'Ottoman, supplia le Saint-Siège même de se placer à la tête de la croisade nouvelle, ne trouva d'accueil que chez les Polonais ; et, les voyant plus compromis que

forts, il prit le parti de traiter avec la Porte, résolu d'attendre, de ses affinités religieuses et politiques avec les populations limitrophes, des chances qui pourraient compenser pour lui les dangers de ce funeste voisinage. Secondé par son beau-père, le sage ministre Narishkin, il s'occupa plus que jamais de former une armée régulière, de lui donner une forte discipline ; d'étendre à la noblesse et aux cités les habitudes et les bienfaits de l'ordre ; d'ouvrir au faste, qu'il aimait, ces contrées sauvages ; de ramener au giron de l'Eglise grecque les populations dissidentes ; d'appuyer enfin à la civilisation, à l'obéissance et à la religion, la durée de son pouvoir et la grandeur de son empire. C'était précisément ce que faisait en France Louis XIV. Le tzar venait d'avoir, le 30 mai précédent, un cinquième fils, qui, séparé du trône par tant de degrés, devait y monter bientôt pour continuer et affermir avec une gloire immense l'ouvrage de son père. Ce fut Pierre Ier.

Les Polonais restaient seuls pour soutenir le poids de la guerre contre les ennemis du nom chrétien ; la paix de Buczacz rompue par son ascendant, Sobieski répondait de l'avenir ! Dans une position si difficile, pressé entre tant d'inimitiés et de périls, cette responsabilité avait de quoi effrayer l'âme la plus hardie. Fallait-il attendre le choc de bandes terribles, sans point d'appui, sans places fortes, sans confiance, avec tous les désavantages de la défensive, quand les apprêts de l'ennemi seraient terminés, et qu'on ne pourrait plus songer à le combattre ? ou bien devait-on l'aller chercher au cœur de la Podolie, à travers des montagnes, des marécages, des forêts, des déserts ? L'hiver commençait à sévir, et la nation manquait toujours d'union, de finances et d'armée ; le grand-hetman de Lithuanie se faisait éternellement attendre au rendez-vous ; et le roi Michel multipliait autour du grand-hetman de Pologne les embûches et les entraves ! Il finit par ne rien imaginer de pis pour son lieutenant que de se porter à la tête de l'expédition projetée. Il n'était pas éloigné de donner à entendre que c'était une manière d'éviter les trahisons. Des trahisons, la plus grande était sa présence. On eût dit que la Porte elle-même présidait à ses conseils, tant le génie de Sobieski avait de fils à rompre pour entraîner en avant ce roi hostile, ce collègue jaloux, ces soldats inquiets. Sous la tente et dans les marches, on entretenait la troupe de ses privations inutiles et de ses prochains malheurs. Dans les conseils de guerre, Michel Paç, au lieu d'avis, prodiguait des railleries : traitant de croisade ridicule cette guerre d'honneur et de salut, il assurait qu'il avait pris des munitions pour marcher droit à Jérusalem. Il fallut trois semaines à Michel pour se rendre de Varsovie au camp de Skwarawa, à quelques milles de Léopol. La volonté patiente du grand-hetman de la couronne surmonta tous les obstacles ; l'armée fut organisée et le plan d'opération résolu. Comme le conseil hésitait encore, le vice-chancelier Olszowski s'écria que le sort en était jeté, qu'on avait passé le Rubicon ; et, malade de dépit, ou de peur, a-t-on dit, dévoré d'ailleurs par un ulcère qui le rongeait depuis longtemps, le roi ne songea plus qu'à fuir.

L'inquiétude irritait ses maux ; il avait laissé la reine se disposant à faire un pèlerinage au monastère de Czenstochowa, et il craignait qu'elle ne se rapprochât point sans secrets desseins du camp impérial de Silésie. Sobieski invita Korybuth à s'occuper du moins d'assembler une armée nouvelle, pour que la patrie ne restât pas sans défense, si l'élite de la Pologne venait à périr avec lui sous les coups des barbares. Michel le promit et disparut.

Quatre espèces de troupes composaient les armées lithuaniennes et polonaises. Il y avait, 1° les mercenaires, soit Hongrois, Moldaves et Valaques, soit Cosaques ou Tartares, et la plupart Allemands, qui eussent été peut-être le nerf et la force de ces armées, si, au moindre retard dans la solde, ils n'eussent tourné leurs armes contre le gouvernement qui avait affermé leur courage ; 2° les quartiens, ou troupes permanentes, ainsi nommés de ce que le quart des revenus royaux était consacré à les entretenir ; 3° les volontaires, nom également attribué aux compagnies ou régiments d'ordonnance dont se composait la garde des grands seigneurs, et aux levées extraordinaires que la noblesse faisait à ses frais dans les graves conjonctures ; 4° enfin la pospolite, c'est-à-dire la convocation de tous les gentilshommes, qui, après trois sommations du roi, étaient obligés de se rendre à la guerre sous les ordres de leurs palatins, mais ne devaient à l'État que quelques mois de service, ne pouvaient être entraînés au delà des frontières, et qui, sachant bien se battre, savaient peu manœuvrer et encore moins obéir. On a vu que cette levée en masse ne servait guère qu'à montrer la faiblesse de la république et ses discordes. On n'y recourait presque plus que dans les guerres civiles. Les légions de valets d'armes, de domestiques, de conducteurs d'équipages qui encombraient les camps, auraient pu être comptées comme une cinquième branche de la force militaire de la Pologne, si ces hommes, naturellement braves et belliqueux, n'avaient porté dans les rangs plus de discorde par leur pillage que d'utilité par leur concours.

Toutes ces troupes de nature diverse manquaient de lien. Obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance, ne connaissant pas les rudes bivouacs de nos armées, elles marquaient leur passage par la dévastation, et s'embarrassaient d'un attirail effroyable de fourgons, destinés moins à porter les provisions et les tentes qu'à rapporter le butin. Elles n'avaient point de corps du génie distinct de l'artillerie, ce qui pourrait bien n'être pas un élément d'infériorité autant qu'on le pense aujourd'hui ; car il est douteux, si on ose le dire, que les armées, pour la conduite des sièges, l'établissement des fortifications de campagne et tout le reste, gagnent par la spécialité de ces services solidaires plus qu'elles ne perdent par leur discorde. Mais, ce qui était funeste, l'artillerie polonaise ne se composait que de quelques batteries de pièces d'un petit calibre, et ne possédait d'habiles officiers que quelques Français, dont un, Le Masson, qui figura dans toutes les guerres du temps, arriva au commandement supérieur de l'arme. Du reste, depuis longues années, l'artillerie fixait tous les soins de son général Martin Kontski, reconnu pour l'un des hommes de guerre les plus

habiles de ce temps. L'infanterie était peu nombreuse ; une partie des mercenaires et des quartiens la composait ; mais dédaignée, nue, souvent sans chaussure et sans armes, elle servait à creuser les fossés, jeter les ponts, abattre les forêts, beaucoup plus qu'à paraître sur le champ de bataille. On considérait toujours les fantassins comme des serfs à qui la pioche et la cognée convenaient mieux que des armes. Nous avons vu le brave Étienne Czarnieçki encourir la haine de l'ordre équestre, malgré ses immenses services, par son estime pour cette force précieuse. Sobieski voulait avoir dans ses lignes une moitié de fantassins ; mais deux obstacles presque également difficiles à vaincre s'étaient toujours rencontrés : les préjugés du pays et la pénurie du trésor.

Le corps entier de la pospolite, les volontaires, les valets d'armes même, et une partie des mercenaires et des quartiens combattaient à cheval. La cavalerie légère était peu estimée ; les quartiens, les reîtres, les Valaques, la composaient, distribués en régiments de dragons ou compagnies volantes, qui, pour être la partie la moins noble de la gendarmerie polonaise, n'en était pas la moins ferme et la moins expérimentée. Ces corps étaient d'ordinaire vêtus à l'allemande et se confondaient dans le nom de troupes étrangères. C'était la grosse cavalerie qui passait pour la force de l'armée ; là du moins se réunissaient l'orgueil, la richesse et le nombre. On divisait ces escadrons éclatants en pancernes et hussards, ceux-ci armés de toutes pièces, bardés de fer, eux et leurs chevaux, portant casque et cuirasse, munis d'arcs, de carabines, de lances pesantes, de cimeterres ; ceux-là couverts d'une cotte de mailles qui tombait de la tête sur les épaules, et n'ayant que le sabre et le mousqueton : tous remarquables par la richesse de leurs équipages et suivis de valets aux accoutrements bizarres, aux peaux de bêtes fauves, aux grandes ailes de plumes noires par lesquelles ils croyaient épouvanter l'ennemi. Tous ces corps s'enorgueillissaient de ne compter dans leurs rangs, comme le disait leur adage, que des hommes mesurés tous dans le même boisseau, c'est-à-dire également nobles, également pourvus du droit de n'obéir qu'à Dieu et à leur épée, également destinés peut-être à succéder un jour au trône des Piasts et des Jagellons. Les hussards et les pancernes portaient le nom commun de Towarzisz, qui veut dire *camarades*. C'est ainsi qu'ils s'appelaient entre eux, et que le roi les appelait lui-même, comme n'étant que *primus inter pares*, le premier entre des égaux. On a vu, de nos jours, quelque chose de semblable à ce vocabulaire et à cet esprit : l'exemple n'a pas réussi !

Le camp de Skwarawa se composa surtout de ces compagnies brillantes. La grande noblesse avait partagé avec Sobieski la responsabilité de la rupture du traité de servitude et d'ignominie : elle voulut partager les périls de l'entreprise. Au dernier moment, tous accoururent. Il n'y eut pas une maison illustre qui ne comptât dans les rangs plusieurs de ses fils. Depuis la première expédition de Jean-Casimir contre les Cosaques, il ne s'était pas vu d'armée où brillassent tant d'illustrations. Depuis longtemps même, la Pologne n'en avait pas eu d'aussi

nombreuse : plus de trente mille hommes se trouvèrent réunis. Dans ce nombre, Michel Paç n'avait amené que huit mille Lithuaniens. On ne comptait presque pas de troupes allemandes. Kontski avait quarante pièces de canon, et le roi s'était dessaisi de sa garde, corps superbe et instruit, qui malheureusement n'était que de quinze cents hommes.

Ces apprêts avaient été lents ; le 11 octobre seulement, le lendemain du départ de Michel, Sobieski put porter ses enseignes en avant.

Son plan de campagne était simple et vaste : Kamiéniéç ne pouvait pas être repris ; les Polonais, sans ingénieurs, sans mortiers, sans discipline, sans trésor et surtout sans constance, ne pouvaient entreprendre un tel siège, l'entreprendre en présence des Cosaques, des Turcs et des Tartares. Il fallait aller droit aux troupes ottomanes, les battre, les rejeter hors des provinces chrétiennes, traiter à quelque prix que ce fût avec Doroszenko, ramener les Moldaves et les Valaques au protectorat de la Pologne ; et Kamiéniéç, placé dès lors loin de la portée des secours à cent cinquante lieues du territoire turc, retombait de lui-même aux mains des Polonais. Déjà on savait que les Cosaques s'agitaient, toujours impatients, sous le poids de la nouvelle domination qu'ils s'étaient donnée. Les infidèles avaient exaspéré les paysans grecs de la Podolie par leurs efforts pour s'y domicilier sur-le-champ comme d'anciens maîtres ; Sobieski s'était assuré des intelligences nombreuses à Yassy et à Bukharest. Pour rallier les hospodars à ses drapeaux, il n'avait qu'à y rallier la victoire.

Voici l'état des forces ennemies. Les Tartares accouraient ; ils étaient déjà arrivés sur le Borysthène, et le colonel Rapp les arrêtait quelques instants dans Bialacerkiew. Ces hordes avaient plus de soixante mille chevaux. Doroszenko était sous les armes avec ses Cosaques ; mais on le redoutait peu, il ne se déciderait qu'après la fortune. Les Ottomans couvraient de leurs troupes toute la Podolie ; ils avaient changé tous les villages en places fortes et toutes les églises en mosquées. Au centre de la province Kamiéniéç et Braclaw renfermaient des garnisons puissantes dans leurs remparts, ainsi qu'une artillerie formidable et des munitions pour trois ans. Sur l'extrême frontière, du côté de la Moldavie, et dominant le plateau de la rive méridionale du Dniester, s'élevait Chocim, où le séraskier Hussein, qui commandait dans toute la contrée, campait à la tête d'une armée de vétérans qu'on portait au nombre de quatre-vingt mille hommes. Il y avait là quarante mille spahis et janissaires. C'était la force de l'empire turc. Caplan pacha, en pleine marche à travers la Moldavie, se portait avec trente mille hommes sur la première ligne d'opérations ; enfin, d'autres troupes étaient échelonnées depuis Iassy jusqu'au camp du Grand-Seigneur sur le Danube, et de là jusqu'à celui d'Andrinople.

Le dessein de Sobieski était de tourner la Podolie, de laisser derrière soi Kamiéniéç et Chocim, d'aller, au travers de la Moldavie, droit à Caplan pacha : après l'avoir détruit, on passerait sur le ventre des corps dispersés, pour traiter avec les hospodars et revenir sur la Pologne, afin d'exterminer à Chocim, à

Braclaw, sous Kamiéniéç, dans une campagne d'hiver, ces troupes de l'Afrique et de l'Asie, surprises d'être attaquées du côté du midi, de ne plus communiquer avec la Porte, de n'avoir pour ressource que de se retirer sur les champs de la Lithuanie ou les rivages de la Vistule. Avant que Mahomet IV



Étendard de Mahomet envoyé au pape par Sobieski. (P. 90.)

se fût ébranlé, que la belle saison fût venue, une paix glorieuse aurait rendu à la Pologne le repos dont elle avait tant besoin et les respects de l'étranger.

Sobieski, pour couvrir sa marche, avait envoyé le grand-enseigne de la couronne, Sieniawski, officier qui avait de la tête et du cœur, sur le front de l'ennemi, avec ordre d'enlever tous les avant-postes. L'heureux grand-enseigne était parvenu à jeter l'alarme sur la ligne entière des Turcs, jusqu'au cœur

de l'Ukraine, en soumettant les villes de Satanow, de Jarmolincé, de Zinkowicz et de Bar. A l'aide de cette diversion, le grand-hetman parvint, avec son armée, aux rives du Dniester. Les bords n'étaient pas défendus ; mais, à la vue de ce fleuve, chargé de glaçons, qu'il fallait franchir à la nage pour mettre cette barrière entre soi et la patrie, l'armée s'épouvanta. Les ordres du grand-hetman, transmis par le prince Démétrius aux Polonais, par Michel Paç aux Lithuaniens, ne s'exécutèrent pas. Michel Paç lui-même refusa obéissance. On avait traversé des montagnes et des marais au milieu desquels jamais troupes ne passèrent. Maintenant, il s'agissait de s'enfoncer dans les terres ennemies, solitudes effroyables où on ne trouverait ni cités ni hameaux, mais où se rencontrerait à chaque pas une armée. L'entreprise s'offrit aux imaginations dans toute sa grandeur. Devant soi, autour de soi, des Turcs sans nombre ; derrière, des déserts sans ressources et sans fin !... Quelle était cette tentative de l'homme qu'on avait accusé d'avoir vendu Kamiéniéç aux infidèles ? S'y prendrait-il autrement s'il voulait leur livrer à la fois tous les défenseurs de la patrie ? Des mouvements extraordinaires entre le second hetman de la couronne et le grand-hetman de la Lithuanie accréditèrent ces terreurs. Sourdement encouragée, la rébellion passa de rang en rang ; les soldats coururent tous à la fois aux armes, impatients de les tourner contre l'auteur de tant de maux déjà soufferts, préludes de maux plus grands.

Sobieski vint à eux. C'était le même regard devant lequel la révolte faiblissait, bien des années auparavant, quand il n'était pas encore rayonnant de gloire. C'était toujours cette éloquence impérieuse qui avait mille moyens de faire arriver au fond des cœurs les noms de devoir et de patrie. Pourtant des mercenaires fatigués, une noblesse mutinée l'entendaient mal. « — Des vivres ! criait-on, des vivres ! — Nous en trouverons dans les plaines de la Moldavie. — Du repos ! — Je vous en promets à tous sous les tentes des barbares, si vous êtes vainqueurs ; sinon, nous en aurons dans le ciel. » L'armée répondait qu'elle voulait s'en retourner dans ses foyers. « — Vous n'avez qu'une manière d'y revenir, c'est de me suivre, de combattre, de vaincre. Car autrement ma résolution inébranlable est de m'enterrer ici, et maintenant il ne dépendrait pas de vous de n'y être pas enterrés avec moi. Voyez où vous êtes ! Qui vous sauverait ? » Le Dniester fut franchi !

On rencontra sur l'autre rive le prince des Valaques, Étienne Petryczaïko, errant et fugitif. Il s'échappait du camp des Turcs, et promit l'appui des siens ; d'heureuses nouvelles arrivèrent aussi du hospodar de Moldavie. On sut en même temps que Caplan pacha pressait sa marche. C'était à lui que Sobieski voulait courir, et déjà on avait laissé derrière soi la vaste forêt de la Bukovine ; on avait côtoyé le Pruth et ses rives marécageuses pendant plusieurs jours ; deux jours de repos avaient à peine refait l'armée de sa lassitude : l'épouvante saisit de nouveau officiers et soldats. Le conseil de guerre déclara qu'on n'irait pas plus loin ; les généraux annoncèrent même la résolution de ramener leurs

troupes, si on prétendait les entraîner malgré eux. Sobieski ne comprenait pas ces alarmes. Il avait tant de fois fait des miracles avec des poignées d'hommes, que, se trouvant à la tête de près de quarante mille combattants, il croyait pouvoir défier la fortune et tout renverser devant lui.

L'obstacle qui l'arrêtait était plus fort que lui. Il lui fallut renoncer à passer outre. Attendre Caplan de pied ferme et donner ainsi au séraskier Hussein le temps d'accourir à son tour était impossible. Il tourna vers Chocim, jugeant que, s'il pouvait triompher d'Hussein et de son armée, il reviendrait ensuite sur Caplan, et poursuivrait ses grands desseins. Son plan était changé, non détruit.

Chocim est un château fort, situé à quatre lieues de Kamiéniéç, mais hors du territoire polonais, sur les escarpements de la rive droite du Dniester, inexpugnable du côté du fleuve, et entouré partout ailleurs de ravines profondes ; un pont jeté sur les ravines le liait au camp retranché où Hussein pacha avait établi son armée. Ce camp, défendu par d'anciens ouvrages, s'étendait le long du Dniester sur de hautes collines dont le pied, hérissé de rochers aïgus, se perdait, du côté de la Moldavie, le seul qui fût abordable, dans des précipices taillés à pic et d'impénétrables marécages. L'art des Ottomans avait joint des fortifications régulières à celles de la nature ; et la plaine, que dominait au loin cette colonie militaire à la manière des Romains, était coupée de canaux et de ruisseaux rapides dont on avait encore armé les rives d'épaisses palissades. Une artillerie puissante achevait de rendre cette place d'armes formidable ; là reposaient, sous des tentes magnifiques, le généralissime turc et ses soixante ou quatre-vingt mille vétérans. Tout à coup l'armée polonaise parut (9 novembre 1673) ; elle déploya sur-le-champ autour des retranchements ennemis ses nombreuses enseignes, et prit position, presque sous le feu des batteries musulmanes.

Déjà, une fois, les mêmes lieux avaient vu se décider les destins de la Pologne. Cinquante ans auparavant, le palatin Jacques Sobieski avait conquis et signé glorieusement la paix sous les murs de Chocim. C'était ce même camp au pied duquel, après le désastre du Kobylta, la puissance du jeune empereur Osman était venue se briser. Mais, cette fois, les rôles étaient changés. Les Turcs tenaient le camp retranché, et le fils de Jacques combattait dans la plaine. Le petit nombre avait à livrer l'assaut ; le grand nombre n'avait qu'à se maintenir derrière des remparts mieux fortifiés, mieux armés de canons qu'au temps où Osman et ses trois cent mille hommes ne surent pas emporter ce poste sur la faible armée de Vladislas. Aujourd'hui, on n'y comptait que des soldats blanchis dans les succès ; et les assaillants étaient de jeunes troupes, presque toutes levées à la hâte, mal armées, indisciplinables ; ils campaient dans un champ aride, sans point d'appui et sans refuge comme sans provisions ; l'hiver et ses misères infinies étaient pour eux des ennemis de plus : ils avaient à vaincre le ciel et la terre. Des fossés profonds, des lits de torrents, des murailles de rochers étaient l'unique champ de bataille qui leur fût

offert pour joindre un ennemi pourvu de tout, tranquille sous ses tentes somptueuses, et se confiant dans son nombre autant que dans ses remparts. Ces lieux, pleins de si grands souvenirs, accablaient l'âme des Polonais, loin de l'exalter. La nuit s'écoula dans les pressentiments sinistres ; le général avait, comme ses soldats, le cœur dévoré d'angoisses. L'entreprise qu'il allait tenter était surhumaine à tous les yeux excepté aux siens. Il n'y avait pour son armée de salut que dans le succès, et, trop fondé à craindre que les trahisons de la haine et de la peur ne le lui ravissent, il sentait les reproches de son pays et ceux de la postérité peser sur sa mémoire.

Le lendemain il disposa tout pour l'attaque. Le grand-hetman de Lithuanie lui déclara l'attaque impraticable, et annonça la résolution de fuir. « Fuir n'est plus possible ! s'écria Sobieski. Nous ne pourrions qu'aller chercher honteusement la mort dans les marais, sous les coups des barbares, à quelques lieues d'ici : mieux vaudrait la trouver sur leurs murailles. Mais pourquoi ces terreurs ? Rien ici ne m'étonne... hormis ce que j'entends ! Vos menaces sont notre unique danger. Vous ne les exécuterez pas. Si la Pologne doit être effacée du rang des nations, — et, à ce qui se passe, on pourrait croire qu'un tel destin nous est réservé, — vous ne voudrez point que nos enfants puissent dire que, si un Paç n'avait pas fui, ils auraient une patrie ! »

Le Lithuanien, vaincu par les cris des Sapieha et des Radziwill, promit de combattre. Sobieski rangea ses bandes chancelantes en bataille, et les Turcs se préparèrent à braver, derrière leurs retranchements, l'attaque désespérée des chrétiens. Iablonowski, appuyé au Dniester, commandait l'aile droite ; le brave palatin avait devant lui le château même de Chocim. La Lithuanie formait l'extrême gauche et avait affaire à un camp séparé, moins fort d'assiette et de résolution ; quelques milliers de Valaques et de Moldaves y combattaient avec le prince Georges Cantacuzène, hospodar de Moldavie, sous l'étendard du croissant. Le prince Démétrius, Stanislas Czarniecki, le grand-enseigne, tenaient le centre avec le grand-hetman. Les quarante pièces de campagne, distribuées sur le front de ce vaste demi-cercle, battaient en brèche les palissades qui défendaient les approches des retranchements. Kontski fit, sous le feu de l'Ottoman, des prodiges de courage et d'adresse. Dès le soir, un assaut put être tenté, et, quand la nuit fut venue, l'armée chrétienne des deux principautés, en passant du camp des infidèles sous le drapeau chrétien, fit entrer avec elle la confiance dans les escadrons polonais : on ne déserte guère que pour le côté où doit être la victoire.

Le temps était affreux. La neige tombait à flots ; les rangs en étaient obstrués. Malgré cet obstacle, Sobieski tint ses troupes sous les armes et manœuvrant pendant le cours de la nuit tout entière. Le matin les trouva perdues dans la neige, engourdies de froid et de souffrance. Ce fut alors qu'il donna le signal si longtemps attendu par les deux armées. « Compagnons, s'écria-t-il en parcourant les lignes, ses habits tout couverts de frimas ; com-

pagnons, je vous livre un ennemi plus qu'à moitié vaincu. Vous avez souffert : les Turcs sont épuisés. Ces hommes d'Asie ne pouvaient tenir aux vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler ; le froid les a battus pour nous. Voyez-les tomber par troupes, et nous, nous sommes debout encore ; nous aurons la force de courir jusqu'à eux ! Il n'en faut pas plus pour sauver la république de la honte et du vasselage. Soldats de la Pologne, songez que vous combattez pour la patrie, et que Jésus-Christ combat pour vous ! »

Sobieski avait entendu trois messes depuis le lever de l'aurore. On ne comptait pas celles que Iablonowski et beaucoup d'autres seigneurs s'étaient fait dire. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours (11 novembre). Les chefs fondaient un grand espoir sur sa puissance ; les religieux, qu'ils avaient amenés avec le reste de leur maison, parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre des Français, et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était slave de naissance. Comment douter du triomphe, quand sa gloire était plus que jamais intéressée, dans un tel jour, à obtenir de Dieu des miracles ?

En effet, le grand-hetman avait poussé une dernière reconnaissance le long des retranchements ennemis ; il revint portant sur ses traits la victoire, et criant : « Mes compagnons, dans une demi-heure nous logerons sous ces tentes dorées ! » Il avait reconnu que le point sur lequel il comptait porter les coups décisifs n'était défendu que par quelques troupes à moitié assoupies ; et, ordonnant plusieurs fausses attaques pour distraire l'attention de Hussein, il pointa sur les palissades qu'il voulait franchir une batterie déjà dressée. Tous les soldats se souvinrent qu'on avait voulu traîner ces pièces ailleurs, et qu'une puissance surhumaine les avait clouées au lieu d'où maintenant elles foudroyaient heureusement les obstacles et frayaient un chemin pour arriver à la victoire ou au martyre. Qui pouvait méconnaître dans ce prodige la main de saint Martin de Tours ?

En ce moment, l'armée s'inclina sous la bénédiction d'un Père de la Société de Jésus, Przeborowski, confesseur du grand-hetman ; la prière finie, Sobieski, mettant pied à terre, lança son infanterie sur la tranchée qui venait d'être ouverte ; le sabre à la main, lui-même la guidait, « avec toute la résolution, dit une gazette du temps, qu'on pouvait attendre d'un si grand homme. » Les valets d'armes s'étaient élancés sur ses traces, pour se gorger de butin. Cette race avide et féroce ne craignait pas d'avouer qu'elle convoitait une proie. Les fossés furent atteints, comblés, franchis ; on arriva d'un bond au pied des rochers. Le grand-hetman, après ce premier effort, avait à peine eu le temps de remonter à cheval, que déjà, sur les hauteurs du camp escaladé, flottaient l'étendard de la croix et l'aigle de la Pologne: Potrykowski, Dönhoff, Koryçki avaient les premiers pris possession des remparts et arboré leurs enseignes. A cette vue, un hourra de triomphe et de joie s'éleva des rangs polonais jusqu'au ciel. Les Turcs furent consternés. Ils avaient été étourdis de cette attaque si

brusque, à une heure où ils ne croyaient plus que les chrétiens persistassent dans la folie de tenter l'assaut. Cette terrible nuit d'une vaine attente les avait en effet désemparés. A la fois rassurés et abattus, ils ne s'étaient défendus un moment contre les assaillants que par l'avantage de la position et du nombre. Précisément alors, Hussein, trompé par une démonstration de Czarnieçki, se précipitait vers l'autre extrémité du camp. Les spahis pensèrent qu'il fuyait, et le désordre fut à son comble.

Cependant, les janissaires couraient aux armes ; ils formaient leurs rangs, et les milliers de valets, dont l'audace avait emporté cette citadelle escarpée, en se livrant sur-le-champ au pillage des tentes ottomanes, étaient devenus eux-mêmes pour l'infidèle une proie facile. Par bonheur, Sobieski avait eu le temps d'employer ses fantassins à niveler le sol, et à frayer des sentiers à travers les rochers jusqu'au sommet des collines. Les compagnies des Leszcynski s'y précipitent. La division de Iablonowski s'élance ; ses hussards et ses pancernes, le poing armé de la lance aux flammes éclatantes, escaladent à cheval ces escarpements qu'il ne semblait pas que l'infanterie même pût gravir. Inactif jusqu'alors, Paç se réveille ; toujours le rival de Sobieski, il court avec les siens, au milieu de tous les obstacles et de tous les périls, pour essayer d'arriver le premier dans le camp de l'infidèle. C'était trop tard. Déjà la lance de guerre du grand-hetman de la couronne brillait sur les hauteurs ; appliqué à rétablir l'ordre au milieu de ses escadrons qui arrivaient débandés par l'assaut et par le succès, Sobieski se disposait à livrer bataille au sein de cette ville de tentes qu'il pensait avoir à conquérir.

Mais l'étonnement et le désordre des assiégés, les cris des femmes, les grands coups de cette cavalerie bardée de fer, invulnérable, armée de toutes pièces, composée de jeunes gentilshommes qui brûlent de signaler leur foi et leur courage, ces charges sous lesquelles tout est écrasé, ne laissent aux Turcs ni le temps de se reconnaître, ni celui de se défendre. Ce n'est point un combat, c'est un carnage. Soliman, pacha de Bosnie, à la tête de plusieurs milliers de janissaires, essaye de se frayer un passage au travers des escadrons, et de chercher dans la plaine un champ de bataille ou un refuge. Le prince Démétrius Visniowieçki, le prince Constantin son frère, et les Potoçki, dont les troupes n'ont pas donné encore, accueillent Soliman ; ils le taillent en pièces. Démétrius et les Lithuaniens arrivent ensemble, à travers ces débris, dans la place envahie. Alors il n'y a plus que cris de désolation et de terreur, qu'efforts désespérés pour fuir. Un pont de bateaux unissait les deux rives du Dniester et mettait Chocim en communication avec Kamiéniéç. C'est là que les Turcs affluent, se tuant entre eux, pour arriver à l'étroit passage. Vain espoir ! Sobieski a pensé à tout. Son beau-frère Radziwill s'est glissé dans le fond des ravines ; il se trouve comme par miracle maître du pont et de la porte qui le commande ; l'unique ressource des fuyards est de se jeter du haut de la falaise dans le fleuve. Vingt mille hommes tombent : la moitié ont péri sur la grève ; le

reste trouve la mort dans les eaux rapides et à demi glacées qu'ils essayent de franchir. Insatiables de carnage, des hussards, conduits par Athanase Myaczynski, les poursuivent à cheval dans le lit du Dniester, et les sabrent jusqu'à extermination au milieu des flots. On dit que pendant plusieurs lieues ces flots funestes ne roulaient que du sang et des cadavres.

L'effroyable boucherie dura trois heures ; la hache, la lance, le cimeterre avaient, dans l'enceinte seule du camp, jonché le sol de quarante mille morts, dont la moitié janissaires et spahis. Sobieski s'était saisi de l'étendard de Hussein, présent de Mahomet IV ; il l'envoya comme un hommage filial au chef de l'Eglise, selon quelques historiens : selon Chodzko, ce trophée resta toujours à la Pologne. Le prince Michel Radziwill avait abattu de sa main le malheureux séraskier. Une foule de pachas se rencontraient parmi les morts. La plaine était couverte de blessés et de fugitifs que les vainqueurs recevaient à merci par lassitude de tuer ; mais, d'un bout des retranchements à l'autre, il n'y avait plus, dans les bandes infidèles, âme vivante. Alors le Père Przeborowski, dressant un autel au milieu de ce sépulcre fumant, donna sa bénédiction aux soldats de la croix. Ce n'était plus comme celle qu'un autre Père de la Société, au même lieu, il y avait quarante ans passés, donnait à Zolkiewski et à son armée, dont la dernière heure avait sonné. Cette fois, triomphants, fatigués de vaincre, les yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, les Polonais, inclinés sur leurs armes, entonnèrent l'hymne de louange au Dieu des armées.

Parmi les combattants s'était signalé, aux côtés du grand-hetman, son jeune beau-frère, le comte de Maligny La Grange d'Arquien : on dirait qu'il ne peut se tirer un coup de canon, dans aucun coin du monde, sans qu'un Français s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de Mme Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous ces braves en reportaient l'honneur à l'apôtre de France et au grand-hetman.

De cette immense armée ottomane qui tenait en alarme la Moscovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne, rien ne restait que les trophées de Chocim et des monceaux de débris. Le vainqueur employa tout un jour (12 novembre) à ensevelir ces débris sanglants sous un mohila, sorte de montagne et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du Nord dont ils étaient les derniers représentants. Le grand Zolkiewski, au fond de son tombeau, put se sentir vengé.

Deux historiens de Sobieski, fort amoureux de la gloire de leur héros, racontent que des représailles barbares, ou une politique plus barbare encore, le déterminèrent à tuer après la victoire tous ceux que la victoire avait épargnés. Nous n'avons trouvé nul fondement à ce récit, dans aucune relation contemporaine. Des historiens, peu partiaux pour l'illustre Polonais, tels que Connor, ne parlent pas de cette monstruosité : on y verra au contraire que les

grands seigneurs polonais, lorsqu'ils rentrèrent dans leur pays, traînaient, entre autre butin, un immense attirail de captifs. Le fort de Chocim restait à prendre ; il capitula, et le pacha de Kaminiéç fut si touché de la manière dont le vainqueur traita la garnison, qu'il lui renvoya, en présent, une centaine de prisonniers polonais. Tout cela dément la barbarie qu'on suppose. Elle est démentie encore par le caractère de Sobieski ; elle l'est par sa politique, car il voulait conquérir la paix : c'était assez des victimes tombées les armes à la main, pour rendre la Porte Ottomane tout à fait pacifique, ou bien tout à fait intraitable.

A la nouvelle de ce désastre, Caplan pacha, qui venait grossir l'armée de Chocim, mit le feu à son camp de Cécora, et s'enfuit au delà du Danube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monuments de leur passage la dévastation et l'incendie. Yassy fut saccagé en même temps qu'affranchi ; les Moldaves et les Valaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces ; l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grâces dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, disait-on [1], sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut tout entière de joie et d'admiration, comme si, tout entière, elle échappait à l'gnominie du tribut et à des chances de servitude.

Prompt à user de la victoire, Sobieski enleva ses troupes au repos et au pillage, pour aller prendre possession des deux provinces qui se livraient à lui, et nettoyer la rive gauche du Danube en coupant les ponts, afin de ravir aux Turcs tout moyen et tout espoir de retour. Paç ne parlait que de se tourner du côté de la Lithuanie et d'entraîner ses troupes. Cette menace touchait peu désormais le généralissime ; il poursuivit sa course victorieuse. L'armée de la couronne était en pleine marche pour aller planter sur le Danube les enseignes de la Pologne : tout à coup arriva la nouvelle que le roi Michel n'était plus.

On eût dit que la journée de Chocim était trop grande pour compter dans ce triste règne. La maladie qui consumait Korybuth l'avait enlevé, dans les murs de Léopol la veille même de la bataille, après un mois de souffrances aiguës ; et, comme il y a dans la mort une vue plus équitable des choses de ce monde, il nomma par son testament, au nombre de ses exécuteurs testamentaires, Jean Sobieski. Ce malheureux prince avait détruit sa santé par sa voracité effrayante, que nul avis des médecins, nulle remontrance de sa mère ne purent jamais contenir ; c'était la seule jouissance qu'il connût. On l'avait vu, recevant de la municipalité de Dantzig mille pommes de la Chine, dévorer en quelques heures ce présent. Sa cour citait de lui d'autres traits extraordinaires. C'était par là qu'il se distinguait du commun des hommes.

Aussi ses entrailles étaient-elles horriblement rongées d'ulcères. Près de

1. *Gazette de France*, année 1673. Relation de la bataille de Chocim.

mourir, il appela en vain Éléonore ; cette princesse s'était trop tard acheminée vers lui. De tous les sénateurs, de tous les grands qui formaient son ministère ou sa maison, le vice-chancelier Olszowski se dévoua seul à l'assister dans son affreuse agonie. L'infortuné aurait expiré dans le silence et dans la solitude, si ses derniers regards n'eussent rencontré un aga et tout son cortège de musulmans se croyant victorieux, qui faisaient grand bruit pour arriver jusqu'à son lit de douleur, et y déposer les paroles du divan. Olszowski eut peine à les éloigner. Une caisse mystérieuse, que ces messagers funestes ne voulaient ouvrir qu'aux yeux du roi, les faisait soupçonner d'apporter à Korybuth le cafetan d'honneur ou plutôt de servitude. Michel expira sans recevoir le honteux présent qu'il avait mérité, sans voir tous les palatinats députer vers Sobieski leurs plus illustres citoyens et dresser des colonnes triomphales à la gloire du sauveur de la patrie. Cette mort prématurée lui fut une délivrance aussi bien qu'à son pays.

Ainsi finit Michel Korybuth Visniowiecki, à l'âge de trente-cinq ans, après quatre ans et quelques mois de royauté. On ne peut considérer ce règne sans une pitié profonde. Tout y est calamité pour le prince aussi bien que pour les peuples. Il vit au milieu des trahisons. A ces disgrâces privées se joignent de toutes parts les malheurs publics. Il ne connaît de l'ambition que ses désespoirs. Son âme est toujours en proie ou à l'envie ou à l'épouvante. Enfin, ses chagrins semblent dépasser ses fautes. On dirait que la Providence châtie la médiocrité à l'égal du crime, chez ces hommes, faut-il dire privilégiés ou misérables ? qui ont accepté l'honneur de gouverner les autres.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Armements universels. — Terreur qu'inspire aux Turcs Jean Sobieski. — Il est élu roi, sous le nom de Jean III. — Graves événements au dedans et au dehors du royaume. — Joie des Polonais.

L'archevêque de Gnezne, légat du Saint-Siège, était légalement interroi. Il annonça aux palatinats et aux districts, par des circulaires qu'on appelait *universaux*, la mort du prince, et son propre avènement à la régence. Il se hâta aussi, suivant l'usage, de fermer tous les accès du territoire polonais aux étrangers, d'ordonner que les lettres arrivant du dehors aux sénateurs fussent

décachetées, et que celles qu'ils pourraient écrire à l'armée fussent saisies ; de prohiber la sortie des chevaux et des armes ; de garnir de troupes les frontières ; de faire abattre les arbres des chemins pour rendre sa police plus facile : précautions bizarres qui attestaient la faiblesse de la constitution et les alarmes



Armure de Jean Sobieski. (P. 110-111.)

des sages, mais qui ne suffisaient ni pour prévenir les invasions, ni pour arrêter les intrigues de l'or de l'étranger.

L'archevêque fit aussi fermer tous les tribunaux, afin de marquer que la justice était tarie à sa source ; il prépara la formation des tribunaux extraor-

dinaires de Kaptur, cours souveraines, nommées ainsi du capuchon qui les avait apparemment distinguées autrefois : c'étaient des sortes de prévôtés puissantes, destinées à maintenir l'ordre public dans ce sommeil de l'autorité suprême. En même temps, Czartoryski ordonna que chaque Polonais tînt ses armes préparées comme dans un grand danger : singulière nation, qui marquait si bien, durant les interrègnes, son effroi de l'anarchie et rendait de tels hommages à la royauté absente, pour remettre l'anarchie en vigueur dès que le pouvoir royal viendrait à revivre !

Czartoryski avait publié d'abord la prohibition accoutumée des réunions publiques, des danses, des jeux, de tout ce qui troublerait dans son recueillement le veuvage de la patrie. Mais cette loi ne fut pas observée ; ceux qui l'avaient faite ne pouvaient prévoir un règne comme celui de Michel, ni une journée comme celle de Chocim. Dans le temps où la nouvelle de ce magnifique fait d'armes parvint à Varsovie, de vives sollicitudes préoccupaient tous les esprits sur le sort de l'armée ; Éléonore croyait Sobieski perdu, et l'aga de Mahomet IV exigeait avec hauteur du sénat le tribut qu'il était venu lever sur Michel mourant. Aussi la joie publique fut-elle égale aux terreurs qui l'avaient précédée ; cette joie tint de l'ivresse. Les temples, les places, les foyers domestiques retentirent de chants de triomphe. La formalité du deuil national se perdit dans les longues fêtes de la victoire. Il fallut que la reine elle-même le quittât, pour prendre part à ces fêtes. En ce moment, arriva la dépouille du roi qui n'était plus. Michel revenait occuper sa place dans le palais de Varsovie, et y attendre, suivant l'usage, sur un lit de parade, qu'un autre siégeât au trône, pour pouvoir s'acheminer enfin, sous la conduite de son héritier, parmi les joies d'un couronnement, vers le dernier séjour des monarques polonais. Le char funèbre de Korybuth passa inaperçu sous les arcs de triomphe dressés à son glorieux rival. Tout le monde était occupé à célébrer le héros de la Pologne ; personne ne songeait à honorer son roi.

En échange de la nouvelle de ses prodiges, l'armée avait appris cette mort de Korybuth. Maîtresse alors de Yassy et de toute la Moldavie, elle était en pleine marche vers le Danube. Le Grand-Seigneur s'était enfui de Silistrie jusqu'à Constantinople, au bruit des désastres d'Hussein, et un corps de vingt-cinq mille Turcs, qui couvrait la Valachie, venait d'être écrasé sous les pas des Polonais victorieux. En apprenant l'interrègne, cette armée triomphante s'émut et s'arrêta. Les officiers, les généraux s'assemblèrent en tumulte. Quand s'accomplirait l'élection ? quel chef serait donné à l'armée ? quel roi à la république ? « Ayons, dit Sobieski, un prince de génie assez éprouvé pour conduire la guerre, d'âge assez mûr pour aimer et vouloir la paix ! » En parlant ainsi, il songeait à Condé. Paç lui supposa d'autres pensées. « Ayons, avant tout, s'écria le Lithuanien, un prince célibataire, pour qu'il puisse s'unir à l'archiduchesse Éléonore, nous épargner ainsi la charge d'un douaire dispendieux, et conserver à notre patrie l'utile alliance de la cour impériale. » Dé-

sertant alors les enseignes du grand-hetman de la couronne, il entraîna ses troupes loin du théâtre de leurs communs services.

Une émulation de désertion et de fuite se prononça aussitôt dans les rangs polonais. Des palatinats entiers abandonnaient leur poste. On avait à mettre en sûreté les dépouilles de l'Orient, et à se rapprocher de cet autre champ de bataille qu'une élection allait ouvrir devant les passions contraires. Sobieski était resté presque seul. Les ordres souverains du primat l'enlevèrent aux débris de son armée sous un prétexte frivole. Tout plein alors de l'espérance de *remplir sa victoire*, ainsi que s'exprimaient les gazettes françaises, entouré des députés moldaves et valaques qui lui demandaient et des chefs et des lois, prêt à rejeter Caplan pacha fugitif dans la Bulgarie, instruit des soumissions hâtives de Doroszenko, heureux enfin d'avoir en un jour changé la face de l'Orient et du Nord, il voyait tout lui échapper, en un jour. Caplan suspendit sa retraite précipitée. La Valachie retomba dans ses hésitations. Le hospodar de Moldavie, deux fois transfuge, courut à Constantinople. Les Turcs de Kamiéniéç reprirent courage. On n'entendit plus parler des transactions méditées par Doroszenko. L'Ottoman ne pouvait comprendre qu'une armée victorieuse eût ainsi disparu. C'était le fait d'institutions contraires aux conditions d'existence d'un peuple continental et menacé. Michel avait servi mal sa patrie jusque dans le cercueil.

Pendant ces revers de fortune, l'Europe n'était pleine que de la victoire fabuleuse dont les résultats couraient de tels hasards. Il semblait qu'en couronnant de gloire le front de Sobieski, le lendemain même du jour où la mort avait précipité Visniowieçki du trône, la Providence eût voulu marquer son successeur du sceau de l'élection divine. Les feuilles officielles de France disaient que le grand-maréchal « s'était rendu par là digne du trône qu'il avait sauvé ». Clément X, en retour de l'étendard des infidèles, lui envoya l'épée bénite, présent accoutumé du Saint-Siège aux monarques polonais ; l'éloquent journal du grand siècle, la correspondance de Mme de Sévigné, six mois avant que la diète d'élection se réunît, s'exprimait ainsi :

« Il y a *une nouvelle de l'Europe* qui m'est entrée dans la tête ; je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez que le roi de Pologne est mort. Le grand-maréchal, mari de Mlle d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turcs. Il a gagné une bataille si pleine et si entière, qu'il est demeuré quinze mille Turcs sur place. Il a pris deux bassas ; il s'est logé dans la tente du général ; et cette victoire est si grande, *qu'on ne doute point* qu'il ne soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, et que la fortune est toujours pour les gros bataillons. Voilà une nouvelle qui m'a plu. »

La *nouvelle de l'Europe* était singulièrement hasardée. C'est que l'Europe de Mme de Sévigné jugeait des chances de Sobieski par sa gloire ; on oubliait les passions déchaînées au sein de sa patrie et au dehors. L'hetman de campagne, Démétrius Visniowieçki, la reine, les Paç, appelaient à grands cris le duc de

Lorraine, et les Paç entraînaient à peu près toute la Lithuanie. L'ordre équestre semblait devoir continuer d'appartenir à Éléonore. Cette princesse écrivit elle-même aux diétines, afin de leur recommander ses intérêts ; elle envoya une personne de confiance engager à Vienne ses pierreries en même temps que solliciter des subsides de son frère, pour ajouter à tous ses moyens d'entraînement. Encouragé par ses promesses, Lorraine quitta l'armée du Rhin ; il accourut sur la frontière, présentant au parti d'Éléonore l'appui de son bras, à défaut de plus puissants secours. L'empereur aussitôt leva une nouvelle armée pour garnir les confins de la Silésie et de la république. Le royaume fut inondé de pamphlets, où l'injure était prodiguée à tout ce qui faisait ombrage au candidat de la cour impériale. Sobieski était alors à Zolkiew, consacrant les soins de sa vive tendresse à la grande-maréchale, dont une subite maladie avait mis les jours en danger. On répandit le bruit qu'il l'avait empoisonnée pour pouvoir prétendre à la main d'Éléonore. Ses amis, de leur côté, assurèrent que c'était Éléonore qui avait préparé ce crime pour pouvoir offrir sa main au héros de la Pologne. L'une des deux versions aurait probablement été adoptée par l'histoire, et se serait établie dans l'opinion de la postérité, si Mme Sobieska avait succombé. Elle guérit.

Quand l'Europe vit la brigue et les chances de Charles de Lorraine, tout ce qu'il y avait de princes qui s'ennuyaient de vivre sur les marches des trônes, tourna un regard ambitieux du côté de la Pologne. Ces princes n'auraient pas songé à se porter pour compétiteurs du vainqueur de Chocim. Mais Charles, avec tout l'éclat de sa jeunesse et de ses succès, leur imposait moins : des candidatures, des émissaires, des présents, de l'or, arrivèrent presque à la fois de tous les bouts du monde. On compta jusqu'à dix-sept compétiteurs. C'étaient Émile de Brandebourg, l'un des fils de l'électeur Frédéric-Guillaume ; le prince d'Orange, illustre alors par l'admirable défense de sa patrie, et plus tard roi d'Angleterre ; Jacques Stuart, duc d'York, frère du roi Charles II, qui briguait aujourd'hui une couronne élective en attendant le droit de perdre, sous le nom de Jacques II, ses trois royaumes héréditaires ; Georges de Danemark, frère de Christiern V, à qui la reine-mère donnait trois millions de florins pour soutenir sa candidature, mais qui, malgré ses offres d'abjuration, trouvait, comme tous ces princes, un obstacle décisif dans sa foi protestante. C'étaient encore l'impétueux Don Juan d'Autriche, le prince de Parme, le duc de Mantoue, le jeune Rakoczy, Maximilien de Bavière, le duc de Modène François II, le duc Thomas de Savoie, le bâtard de Soissons, les deux Vendôme, d'autres princes du sang de France. Puis, il n'était pas de familles souveraines qui, pour tenter la Pologne, ne présentassent à ses suffrages ce qu'elles possédaient de plus brillant en valeur et en renom. La maison d'Este, celle de Gonzague étaient aussi sur les rangs. Michel Abaffi, prince de Transylvanie, s'y plaçait, apportant pour dot ses richesses, sa bravoure et une nouvelle barrière contre les Ottomans. Le tzar Alexis Michaïlowitsch proposait toujours son fils Fédor,

frère aîné de celui que l'univers connaîtra sous le nom de Pierre le Grand. Le vieux duc de Neubourg, Jean-Guillaume, reprenait avec ardeur la brigue qu'il avait soutenue dans la dernière élection sous les auspices des cours de Vienne et de Saint-Germain. Enfin, nombre de Polonais, les gens de guerre surtout, convaincus qu'il fallait à la fois des trésors et des armées pour lutter contre le prince de Lorraine, pensaient, comme Sobieski, au grand Condé.

Le 15 janvier se réunit à Varsovie la diète qu'on appelait de Convocation, celle où la Pologne fixait par ses représentants le jour et le mode de l'élection d'un roi. A peine assemblés, les comices cherchèrent dans leurs rangs le vainqueur de Chocim. Inquiets de régler les intérêts publics en l'absence de ce grand citoyen, le sénat et les nonces l'appelèrent malgré les efforts de la reine. Mais il ne vint pas. Son âme était blessée des manœuvres et des calomnies des partisans de Charles et d'Éléonore. Vainement la diète condamna un libelle de cette faction, injurieux pour la mémoire de Jean-Casimir et de la feue reine, à être brûlé par la main du bourreau ; rien ne put le fléchir.

Quoique absent de la diète, son génie parut y présider : elle fut calme et sage. Les Paç, auteurs et soutiens de la grandeur de Michel, voulurent que l'exclusion fût donnée à un Piast dans l'élection prochaine. Ils alléguaient pour prétextes tous les malheurs du règne précédent : c'était se faire arme contre Sobieski de leur propre ouvrage. Les nonces, aussi bien que les grands, avaient à cœur de ne pas faire cette injure au nom polonais ; ils refusèrent aussi de décréter que le nouveau roi dût être nécessairement célibataire. De toutes les qualités que pût avoir un prince, c'était celle qu'appréciait le plus Éléonore. La diète ne se crut point le droit d'entraver, par des délibérations prématurées, la volonté de la république. On se borna au soin de voter les impôts de guerre et d'envoyer partout des ambassadeurs, sans oublier même le Portugal, pour solliciter des subsides. L'assemblée décida enfin qu'il n'y aurait que trois semaines au lieu de six, pour les travaux de l'élection. Sur ces entrefaites, Sobieski écrivit, de Zolkiew, qu'il importait de mettre un terme prochain aux dangers de l'interrègne, parce que les Turcs, revenus de leur terreur, et impatients de châtier dans le sang ce qu'ils appelaient la rébellion de Chocim, recommençaient à porter en avant leurs lignes profondes : les nonces fixèrent tout d'une voix au 20 avril l'ouverture des comices qui devaient donner un roi à la Pologne.

On avait deux manières de pourvoir à l'élection. Ce grand acte de la puissance nationale s'accomplissait ou par une diète simple, composée des mandataires du pays, le sénat et les nonces territoriaux ; ou par une diète à cheval, assemblée terrible de l'ordre équestre, c'est-à-dire de la nation entière, accourant en armes pour élever son nouveau chef sur le pavois. Avant de se séparer, la Convocation décida l'adoption du premier mode, celui qui offrait le moins de chances, sinon aux manœuvres de l'étranger, du moins aux attentats des partis et au déchaînement des discordes civiles.

La fin de l'hiver s'écoula dans les sollicitudes et les agitations de l'interrègne: mouvements des palatinats pour tenir les diétines, nommer des députés à la diète électorale et dresser leurs instructions souveraines; explosions partout renouvelées des mille conflits de la Pologne et de la Lithuanie, de la petite et de la haute noblesse, des divers palatinats, des principaux seigneurs entre eux ; ces querelles irritées par la grandeur du débat ; les factions prenant un corps, un nom, un but, et, à peine formées, aussitôt vendues, aussitôt terribles et implacables ; ces scènes d'emportements désastreux et de honteux trafics, étalées devant le cercueil royal ; près de cette dépouille glacée, une veuve, une reine faisant jouer tous les ressorts afin de porter le sceptre en des mains amies, et de passer elle-même, avec le sceptre et la couronne, à leur nouveau possesseur; plus loin, l'Europe attentive et avide ; les émissaires secrets jetés en avant ; les armées portées sur toutes les frontières de la Pologne ; en même temps les ambassades magnifiques s'avançant à grand bruit, de tous les coins de la chrétienté, pour venir marchander ce trône, que, cent ans plus tard, on ne se donnera plus la peine d'acheter : tel est le spectacle qu'offrait alors au monde cette république sans corps de nation, cette monarchie sans fixité, dont l'existence ne tenait plus qu'à la faiblesse, aux discordes et aux illusions de ses voisins, ou à la grandeur d'un homme. Pendant que le royal héritage mettait ainsi la Pologne en feu, Sobieski semblait aux uns trop bien savoir, aux autres ignorer absolument ce qu'il y a de puissance dans le repos des hommes considérables ; il se reposait des longues agitations de sa carrière auprès de Marie d'Arquien rendue à la vie, et de là encore il tenait en respect, par son seul voisinage, le Moscovite, le Turc et le Tartare.

On devine quelles affaires et quelles intrigues venaient le chercher jusque dans sa solitude. Tous les agents de l'étranger, tous les meneurs des factions, tous les grands couraient de Varsovie à Zolkiew, et tous essayaient d'entraîner dans leurs brigues le vainqueur de Chocim. On circonvenait surtout Mme Sobieska ; les Impériaux essayaient sur elle toutes leurs séductions dans l'espoir de l'attacher aux intérêts d'Éléonore. La cour de Vienne avait entrepris de profiter de l'état languissant de l'archevêque interroi et de la retraite de Sobieski, pour faire remettre les rênes de la république à la veuve de Korybuth ; des troupes autrichiennes cernaient la Petite-Pologne, prêtes à soutenir cette prétention extraordinaire. Le grand-maréchal sortit alors de son repos ; il jeta des troupes dans Cracovie, à Czenstochowa, sur toute la frontière. Et, comme le Turc poussait ses armements avec une vivacité effrayante, que le tzar Alexis portait sur le Borysthène près de cent mille hommes, sous prétexte de défendre ses provinces de l'invasion des Osmanlis, Sobieski s'occupa de fortifier les passages du Dniester, de jeter des partisans jusque dans Yassy, et de recomposer la milice. A la tête d'une commission militaire, successivement réunie à Léopol et à Lublin, il employait l'interrègne à mettre en sûreté la république partout menacée.

Les diétines, cependant, poursuivaient leurs travaux orageux. Tous les partis essayaient là leur pouvoir. Chacun voulait obtenir l'exclusion de ses adversaires. La Lithuanie, docile au vœu des Paç, exclut les Piast. Dans leur inquiétude d'obéir à un fils de la Pologne, plusieurs des palatinats du grand-duché allèrent jusqu'à déclarer que la vieille union des deux États serait rompue si ce véto n'était pas respecté. Les diétines polonaises, sans donner l'exclusion à personne, partagèrent leurs affections entre la foule de princes qui briguaient les suffrages. Georges de Danemark semblait avoir les vœux des provinces occidentales du royaume, celles où la réforme comptait le plus de partisans. Éléonore agréa ce nouveau prétendant. Soit feinte pour détourner de Lorraine les haines des partis, soit résolution d'écarter, à quelque prix que ce fût, l'influence française, soit encore triomphe passager du prince de Lobkowitz sur la faveur de Charles, Léopold promit d'intercéder pour le prince danois près le Saint-Siège, et d'obtenir les dispenses nécessaires à la reine afin de l'épouser.

Cependant les ambassadeurs arrivaient en grande pompe, interrogeant les factions, donnant beaucoup, promettant davantage, apportant à chaque seigneur considérable des lettres de leurs maîtres, où la prière se produisait sans dignité et la corruption sans déguisement. A mesure qu'on approchait du terme de la tourmente, les orages s'amassaient ainsi sur un seul point du territoire. Les palatinats étaient devenus tranquilles en devenant déserts. Les religieux, les paysans et les bourgeois y restaient seuls ; c'est à Varsovie que tout affluait. Les sénateurs et les nonces territoriaux avaient devancé les ministres des couronnes; sur les pas des membres de la diète accourt par habitude, par cupidité, par orgueil, par passion, l'ordre équestre presque tout entier. Une innombrable population de domestiques de rangs divers, nobles la plupart comme leurs maîtres, augmentaient ce concours immense. Presque tous les corps de l'armée y brillaient. Les Juifs, à la fois marchands, médecins, conseillers, intendants, créanciers de la noblesse, les Juifs s'étaient aussi précipités, comme sur une proie longtemps attendue, sur cette province de Mazovie dont Varsovie est le chef-lieu, et dont le séjour leur était interdit en tout autre temps que la tenue des diètes d'élection. Ce n'était pas trop de la campagne de Varsovie, transformée à six lieues à la ronde en un vaste camp, pour servir de demeure à tous les hôtes que la capitale voyait se presser sous ses murailles, et de champ de bataille à tous les partis qui venaient y poursuivre la victoire.

La plaine de Vola, à l'occident de Varsovie, en allant vers l'Allemagne, avait été consacrée, depuis l'élection d'Étienne Batory, au camp électoral. Henri de Valois y fut élu le premier, un siècle auparavant. Là venait d'être élevé, aux frais de la république, un vaste pavillon de bois, le szopa [1], où l'interroi et le sénat siégeront. Ce n'était autrefois qu'une sorte de dais d'honneur, soutenu simplement par des colonnes légeres et ouvert de tous côtés. Main-

1. De ce mot slave se sont formés l'anglais *shop* et le français *échoppe*.

tenant, des fossés l'entourent comme une citadelle ; il est fermé aux regards ainsi qu'aux agressions, depuis que les violences de la petite noblesse ont porté le trouble dans le collège des grands et mis en péril jusqu'à leur vie. C'est là qu'ils tiennent leur *rota*, leur cercle délibérant ; trois entrées restent toujours ouvertes, celles de l'occident et du midi, pour la Grande et la Petite-Pologne, celle de l'orient pour la Lithuanie ; les délibérations ont lieu en plein air, afin que l'ordre équestre puisse avoir l'œil sur ses représentants.

Déjà, l'impatiente pospolite bat cette enceinte de ses flots bruyants, comme une armée qui attend le signal pour livrer l'assaut. Les innombrables faisceaux d'armes, les tables immenses autour desquelles chaque faction réunit ses clients ; mille joutes au javelot ou à la lance ; mille escadrons qui croisent leurs manœuvres ; mille cortèges de palatines, de castellanes, de sénatrices qui vont distribuant des exhortations et des largesses ; mille cavalcades de gentilshommes qui se promènent, suivant l'usage, leur hache à la main, luttent de vitesse, et débattent en courant les plus chers intérêts de la république ; nombre de combats nés de l'ivresse et finis dans le sang, toutes ces scènes de tumulte, de plaisir, de discussion, de guerre, vraies images de la Pologne, remplissent au loin la plaine.

L'arène est fermée par un cercle vaste et profond de tentes qui embrassent entre leurs flèches sans nombre, comme dans une ceinture épaisse, et le champ de Vola, et les bords de la Vistule, et les clochers de Varsovie. C'est une autre ville, une autre capitale qui a ses marchés, ses jardins, ses hôtelleries, ses monuments. Là, les grands déploient leur opulence asiatique ; là, il y a rivalité de faste entre tous les nobles, entre tous les palatinats : l'étranger qui voit pour la première fois ce luxe digne des derniers peuples dont l'existence ait été errante et nomade, ne se lasse pas d'admirer tantôt ces hôtels immenses, ces portiques, ces colonnades, ces galeries, de toiles peintes ou dorées, tantôt ces châteaux-forts d'étoffes de coton et de soie avec leurs ponts-levis, leurs tourelles, leurs créneaux. Grâce aux dernières victoires, les Turcs ont fait les frais de la plupart de ces magnificences. Tel est un palais qui surpasse tout le reste en richesse aussi bien qu'en grandeur. A voir le nombre des écuries, des cuisines, des salles de bain ou de conseil, l'élégance de leur architecture orientale, le haut prix des tentures, le goût des dessins, la profusion des baguettes, des pommes, des croissants d'or, on dirait quelque sérail des califes, transporté par enchantement du fond de l'Asie aux rives de la Vistule. La victoire a fait ce prodige : ce sont les tentes du lieutenant de Mahomet IV à Chocim. L'écu de Sobieski absent les décore. Ses clients, ses concitoyens du palatinat de Russie se font gloire de s'y montrer établis. En contemplant les trophées où éclate la splendeur des Osmanlis, la foule étonnée prend une opinion plus haute encore du sauveur de la Pologne et de son dernier triomphe.

Les Lithuaniens campaient sur la rive droite de la Vistule, et le grand-hetman du duché, Michel Paç, ayant amené toute son armée comme pour dicter des



Ils avaient besoin de s'entr'égorger. (P. 108.)

lois à la Pologne, Sobieski avait envoyé au régiment de Donhoff l'ordre d'occuper le pont qui unissait les deux rives. Paç alors s'empare de toutes les maisons de Varsovie que l'or lui peut livrer, et on ne tarde pas à savoir qu'il y a entassé, jusque dans les caves mêmes, des gens de guerre. Ces dispositions ennemies n'annonçaient que trop d'affreux déchirements. Il y avait guerre entre la Lithuanie et la Pologne. Chaque rencontre était un combat; les hostilités s'étendaient jusqu'au jeu sanglant des *Clopêcs*, confédérations d'enfants de la ville, ou de pages et de valets qui s'amusaient d'ordinaire à se former en troupes, à élire un maréchal, choisir un champ de bataille, et se combattre à outrance. Cette fois, ils se sont distribués en troupes lithuaniennes et polonaises, ont arboré les couleurs des deux États, pris même des armes à feu pour mieux simuler les procédés de l'ordre équestre, et ils portent au loin le trouble par leurs marches, la désolation par leurs assauts. Leurs chocs ensanglantent la plaine ; les villages sont en feu ; les huttes sauvages dont se composaient alors les faubourgs de Varsovie, sont envahies sans cesse et saccagées dans ce jeu terrible : il fut inventé apparemment pour dresser l'enfance à la guerre civile, et mettre à la portée du servage même les jouissances de l'anarchie !...

On le pressent assez : tandis que, dans l'élection précédente, la république était scindée en partis nombreux, parmi lesquels dominaient ceux des grands et de l'ordre équestre, cette fois les anciennes discordes se perdirent pour un moment dans des combinaisons nouvelles. Il ne se prononçait que deux factions domestiques. Les rivalités de deux hommes, de deux généraux illustres les avaient formées : c'était la Lithuanie et la Pologne.

Il ne devait non plus y avoir que deux grandes candidatures. Les diètes polonaises étaient devenues d'autres champs de bataille, où se rencontraient les puissances qui luttaient pour l'empire du monde. A mesure qu'approchait le moment où les travaux du camp électoral allaient s'ouvrir, il était plus facile de reconnaître que tous les concurrents s'effaçaient, écrasés dans le respect du *peuple électeur*, par les sollicitations des deux cabinets, des deux dynasties, des deux potentats qui tenaient la chrétienté partagée sur leurs différends : c'était l'empereur d'Autriche et Louis XIV.

Ainsi, la foule des princes sans crédit et sans puissance, qui avaient compté sur leur nom, leur bonne mine ou leur étoile pour charmer Éléonore et la Pologne, étaient à peu près tombés dans l'oubli. La brigue de Georges de Danemark s'était épuisée avec les trois millions qu'il avait reçus de sa mère ; le cabinet impérial ne pensait plus à lui. La diversité de culte suffisait pour écarter le prince de Transylvanie, malgré la riche dot qu'il apportait. Le tzar et son fils ne furent pas plus heureux. Alexis parlait moins cette fois d'appuyer ses prétentions de cent mille hommes : sa puissance lui était un obstacle plutôt qu'un secours. Les Lithuaniens de qui seuls il pouvait espérer bon vouloir et assistance, craignaient de compromettre le succès de leur cause en portant quelques voix sur lui. Vainement les moines grecs voulurent se montrer pour ranimer le zèle de

la religion : ils firent que la Pologne cria au schisme ; et les ambassadeurs moscovites ne réussirent qu'à exciter par leur air sauvage, leur saleté, leur bas négoce de pelleteries du Nord, la risée de Varsovie. En ce temps-là, si les légations russes se montraient fréquemment à l'Europe, ce n'était pas dans l'unique intérêt de la civilisation et de la politique. Les marchands en crédit obtenaient de la faveur du prince l'envoi et le privilège de la plupart de ces ambassades. Un grand seigneur était mis à la tête de l'expédition pour en couvrir le véritable but par l'éclat de sa naissance. Sous le nom de gentilshommes, une armée de marchands l'environnaient. Le tzar leur donnait de riches habits qu'ils devaient rétablir au retour dans les garde-robes impériales, et le knout faisait justice de quiconque avait gâté outre mesure, dans les orgies accoutumées, ces ornements d'emprunt. D'énormes convois de fourrures formaient les bagages de la légation ; campant tous ensemble dans les cours des bâtiments qu'on leur donnait pour demeure, ils se gorgeaient d'eau-de-vie, et vendaient leurs denrées, jusqu'à ce que, les chalands venant à manquer, on déclarait la mission finie. Lors même que les missions étaient sérieuses, la diplomatie moscovite ne marchait pas sans que le trafic fût de compagnie avec elle ; il faisait toujours, avec l'ivrognerie et la brutalité, le fond de son nombreux cortège· A côté de ce spectacle, toutes les magnificences de l'Europe policée se pressaient dans les murs de Varsovie. Honteux de leur première prédilection qui était toute barbare, les Lithuaniens, que la ferveur religieuse avait fait hésiter un moment, se rangèrent, avec les autres palatinats du grand-duché, au vœu d'Éléonore ; la Lithuanie se trouva unanime pour porter Charles de Lorraine.

Léopold, toujours ambitieux de plier la république au double joug de ses intérêts et de ses maximes, brûlait d'y prolonger le règne de sa sœur. Elle obtint sans peine qu'il secondât de toute sa puissance le vœu du grand-duché pour l'élévation de Charles. Le crédit de Lobkowitz était ébranlé ; ce ministre, qui avait en haine l'illustre Lorrain, allait tomber du faîte de la puissance dans l'exil et les cachots, et le Lorrain captait de plus en plus les bonnes grâces de l'empereur, en cachant à ce protecteur ombrageux son caractère aussi bien que son génie. Il plaisait par un certain air médiocre et borné, qui ne l'empêchait pas de gagner des batailles. Pour employer le langage d'un contemporain, « il se traduisait selon l'esprit secret et jaloux de la cour impériale. » Le comte de Shafgotch, ambassadeur de Léopold, eut ordre d'offrir à tous les grands seigneurs polonais, pour les lier à la faction lithuanienne, des titres de princes du saint-empire ; on croyait connaître ceux qui avaient reçu de lui des joyaux de cent mille écus.

Charles était le seul des candidats dont les couleurs fussent hautement arborées. Mais on ne doutait point, dans le champ de Vola, qu'il ne trouvât, cette fois encore, un rival redoutable dans le vieux duc de Neubourg. Ce n'était plus pour lui que le duc briguait l'élection: c'était pour Philippe, l'aîné de tous ses fils, âgé de quatorze ans. Nombre de Polonais sembaient disposés à aimer dans

le sang bavarois une opposition héréditaire à la maison d'Autriche, d'immenses richesses, des promesses plus grandes encore et l'appui du roi de France.

Inquiet des chances de Charles de Lorraine, qui était son ennemi personnel, Louis XIV s'était résolu à porter son influence sur quiconque pourrait s'ériger en prétendant sérieux. Il avait trop à cœur d'écarter le prince lorrain, pour compromettre son crédit dans la tentative d'élever au trône un prince de son propre sang. Bien que victorieux encore, et même conquérant, dans sa lutte contre l'Europe conjurée, il voyait les dangers s'amasser autour de sa couronne. Les Hollandais balançaient toujours sa fortune. Ils avaient attaché le peuple anglais à leur cause, et le peuple anglais forçait la main à son roi. L'Allemagne était en feu. L'inimitié de l'Espagne entraînait celle de la plupart des puissances de l'Italie ; la muette obéissance des Français eux-mêmes ne laissait pas que de cacher des agitations menaçantes. Le chevalier de Rohan, l'un des plus puissants noms de France, la marquise de Villars, d'autres seigneurs, accusés d'avoir voulu vendre aux Hollandais une petite place des bords de la Seine, allaient avoir la tête tranchée, pour quelque grand complot que l'histoire, docile aux déclarations officielles de la chambre ardente, désigne simplement comme une ignoble transaction, mais où le nom des coupables dit assez qu'il y avait de plus hauts mobiles : les gazettes d'Amsterdam, en effet, célébrèrent un prétendu projet d'ériger en république la Normandie et la Bretagne. Sous le poids des guerres et des victoires, le malaise de la nation allait croissant. Louis sentait le besoin d'alliés ; l'adoption de Philippe de Neubourg engageait dans ses liens une des plus opulentes maisons d'Allemagne, héritière de la maison palatine, et unie par le sang aux successeurs des Vasa. C'était attaquer à la fois Léopold dans l'empire, en Pologne et dans le Nord.

Tels étaient les deux compétiteurs entre lesquels la république et l'Europe semblaient devoir être partagées. Les cours furent obligées de se distribuer, selon leurs alliances, et les factions selon leurs penchants, sous les deux bannières. De la sorte, un même intérêt confondit les noms de France, de Pologne et de Neubourg, d'un côté ; de l'autre, ceux de Lithuanie, de Lorraine et d'Autriche. Mais il s'en fallait de beaucoup que le parti français fût aussi compacte et aussi assuré que celui des Paç. Le parti français n'avait point de lien. C'était surtout en haine du vœu exprimé par les palatinats du grand-duché que les palatinats de la couronne se consacraient au service du duc de Neubourg, candidat de Louis XIV. La France comptait encore des ennemis invétérés dans les rangs de la petite noblesse. Les grands, une fois délivrés de l'importun Visniowieçki, ne laissaient pas que d'être enclins aussi à prendre fait et cause pour sa veuve, par ambition, par jalousie, par plaisir d'obéir à une fille des Césars, par penchant pour ce trône impérial qui les décorait de titres pompeux. Dans le sacerdoce, mêmes fluctuations : il suffisait que le haut clergé eût embrassé, depuis le temps de Louise de Gonzague, les intérêts du roi de France, pour que les moines et les curés prissent à cœur la cause du prince

de Lorraine. On prétend qu'ils répétaient, d'après les émissaires de Charles, que les maisons de Bouillon, de Guise, de Lorraine, desquelles il était issu, comptaient trois cents bienheureux. En vantant à la république ce saint patronage, ils produisaient d'autant plus d'impression que le candidat soutenu par la France avait contre lui son extrême jeunesse, sa famille nombreuse, qui semblait devoir tomber à la charge de la république, par-dessus tout son extraction allemande. L'antipathie des Slaves et des Teutons ne s'était pas perdue dans le cours des siècles, et il se trouvait que le client de Louis était le plus germanique des compétiteurs, celui de Léopold le plus français. Ce fut l'un des arguments les plus décisifs de la Lithuanie : il était curieux d'entendre les partisans de l'Autriche vociférer, sous les tentes et dans les orgies, ce proverbe populaire :

« Poki swiat swiatem
« Polak Niemcowi nie bedzie bratem [1]. »

On leur répondait par ce mot du grand Zamoyski : « Il y a trois choses dont il faut que la Pologne se défie : la puissance ottomane, la guerre civile et les intrigues autrichiennes ! »

La discorde régnait donc au sein de la Pologne même, comme entre la Pologne et le grand-duché. Ce n'était dans le champ de Vola qu'affreuses clameurs et chocs meurtriers ; l'armée du grand-duché tout entière osait brandir ses armes contre ses adversaires du bord occidental de la Vistule. Louis XIV était loin pour porter du secours à ses partisans, tandis que, campé dans la Silésie à la tête d'une armée impériale, et réunissant là, dans de perpétuelles orgies, les gentilshommes de la Petite-Pologne, qui venaient s'enivrer à leur aise et partaient après avoir reçu un petit écu par tête, le prince de Lorraine annonçait assez l'intention de faire valoir ses titres les armes à la main. La lice n'était pas encore ouverte devant les concurrents que déjà la malheureuse Pologne entendait de tous côtés la guerre gronder dans ses murs comme à ses portes.

Enfin, le jour dont l'attente tenait en suspens et la Pologne, et la chrétienté, et la Porte Ottomane, le jour où la diète d'élection devait être ouverte, se leva (20 avril). Le matin, le sénat, les délégués de l'ordre équestre, l'archevêque qui représentait la royauté, allèrent, dans la vieille cathédrale de Saint-Jean, implorer les lumières divines pour le choix auquel se liaient tant de destinées. Les trois ordres se rendirent ensuite au palais des rois, et entretinrent la reine Éléonore des regrets de la patrie pour le prince qu'on se félicitait d'avoir perdu; puis, les nonces territoriaux, les palatins, les castellans, les évêques, le prélat, chef de l'assemblée, montèrent à cheval pour s'acheminer vers le champ de Vola, entourés de soixante ou quatre-vingt mille gentilshommes dont chacun pouvait, au bout de quelques heures, être roi, et qui tous portaient dans leur con-

1. Le monde aura pris fin,
Avant qu'un Polonais puisse aimer un Germain.

tenance, quelquefois jusque sous la livrée d'un maître, l'orgueil de ce vain et funeste privilège. C'était un curieux spectacle que cette dernière représentation des champs-de-mai antiques, que cet immense concours où des armes et des vêtements, traditions de la vie sauvage aussi bien que les lois, se mêlaient aux pompes d'un luxe désordonné. L'habit français ne se montre point dans cette solennité toute nationale. Les fils des Sarmates semblaient vouloir se cacher, comme leurs pères, sous les peaux de bêtes fauves, en ayant soin de les cacher elles-mêmes sous les pierres et l'or. Leur bonnet est de pied de panthère ; des aigrettes de plumes d'épervier ou de héron le surmontent ; des agrafes éclatantes le décorent ; la robe de martre ou de zibeline est doublée de satin, de velours, de brocard ; le doliman est tissu d'argent, la ceinture émaillée de pierres précieuses ; partout brillent sur les fourrures les nœuds de diamants. La main de chaque seigneur est ornée d'un riche anneau où ses armoiries sont gravées ; c'est, comme dans l'ancienne Rome, le signe de reconnaissance de l'ordre équestre : nouveau témoignage d'antiques rapports de races, de coutumes, de traditions entre les peuples du Nord et quelques-unes des peuplades qui ont fondé la ville éternelle.

Rien n'égale dans ces somptuosités le luxe des armes. Ce ne sont que doubles poignards, doubles cimeterres semés de brillants, boucliers d'un travail précieux, haches d'argent damasquinées d'émeraudes ou de saphirs, arcs et carquois d'or, qu'on ne porte plus guère que dans les fêtes, en souvenir des vieux usages de la patrie. Les chevaux participent de ces mélanges de barbarie et de raffinement ; souvent ferrés d'argent, souvent peints de couleurs bizarres, ils ploient sous le poids des étriers arabes, des sabres, des lances, des framées de rechange, par lesquels les sénateurs marquaient leur état. Les évêques se distinguent d'ordinaire par des chapeaux gris ou verts, des soutanes flottantes, magnifiquement brodées ; dans la foule de l'ordre équestre, point de gentilhomme si humble qui n'essaye de rivaliser avec ces magnificences. Beaucoup portaient en fourrures, et surtout en instruments de guerre, toute leur fortune. Beaucoup avaient vendu leur vote à un ambassadeur ou leur liberté à un homme puissant, pour se faire honneur de quelques ornements de plus aux yeux de leurs concitoyens. Et le peuple, dont les regards éblouis contemplaient toutes ces merveilles, était presque sans vêtements ! La longue barbe des manants, leur saleté, leurs jambes nues, indiquaient, moins encore que leur air triste et pâle, toutes les misères de la servitude.

Chaque palatinat avait des chambellans qui balançaient dans les airs son étendard. C'est autour de cette enseigne révérée que tout ce qu'il y a de nobles libres se rallie, s'agite, s'enivre de patriotisme et de liberté. Le reste fait tumultueusement cortège aux grands, aux patrons adoptés, et se perd dans les rangs des troupes régulières que ces riches seigneurs traînent après eux : ce sont tantôt des régiments étrangers, allemands, valaques, cosaques, tartares qu'ils ont à leur solde, des heiduques hongrois qui étalent à pied leurs livrées;

tantôt des compagnies de volontaires, soit pancernes bardés de fer, soit hussards chargés de cuirasses éclatantes, soit pacolets ou valets d'armes avec le justaucorps de peaux de loup et l'inutile épouvantail de grandes ailes de plumes d'aigles, dispendieuses milices que l'ennemi n'a jamais vues si nombreuses, et qu'ombrage l'immense cortège d'une forêt de lances aux flammes légères. Une grande pique d'or, chargée de panaches éclatants, attirait, quoique baissée, tous les regards. C'est le bountzounk, qui remplace à la guerre le bulawa ou bâton de commandement des grands-hetmans. Le bulawa d'argent et d'or brille aussi aux mains d'un écuyer. Ce sont des towarzisz lithuaniens qui portent ces enseignes. Le grand-hetman, qui s'en fait précéder, n'est pas celui de la couronne, c'est Michel Paç.

Près de lui marchent tous les siens : le grand-chancelier Christophe Paç, son cousin ; Casimir Paç, évêque de Samogitie, frère de Christophe ; Nicolas Paç, évêque de Vilna ; Étienne Paç, palatin de Troko, frère de Michel ; Jérôme Paç, fils d'Étienne, et connu en conséquence sous le nom de Palatinide de Troko ; Paul Paç, staroste de Samogitie ; un autre Paç encore qui était grand-chambellan, tous puissants par leur accord, leurs charges et leurs richesses. La foule des courtisans s'agitait autour d'eux. Sobieski ne s'était pas décidé jusqu'alors à venir prendre sa part des soins et des perplexités du champ électoral. Lui absent, c'était sur les Paç que semblait reposer la Pologne·

La diète enfin prit possession de ce kolo, de ce szopa, humble et nu, mais riche de souvenirs· Aux bords du fossé, l'œil fixé sur les nonces assis en plein air, se distribuèrent dans la plaine ces cent mille spectateurs à cheval, qui se disputaient le terrain, pour rester dans la ligne des bannières de leur palatinat, plantées au milieu du kolo. Leurs armures étincelantes éclairaient le champ de Vola de mille feux, et déjà les sabres brillaient hors du fourreau. Ces citoyens, qui venaient assister dans les comices à l'élection du premier magistrat de la république, étaient des hommes de guerre impatients de toute trêve, avides de combats. Ils avaient besoin de s'entr'égorger pour s'étourdir sur le chagrin de ne pas disposer eux-mêmes du sort de leur pays.

La diète avait pour président l'interroi, qui fut souvent remplacé, en l'absence d'autres prélats de la Grande-Pologne, par le vertueux et sage évêque de Cracovie, André Trzébiçki. Les deux ordres ne délibéraient-ils pas ensemble, c'était aussi le primat ou son suppléant qui présidait, dans le szopa, la chambre des sénateurs. Le cercle des nonces avait à élire son président sous le nom de maréchal de l'ordre équestre. Ce devait être le premier soin du kolo, et, contre l'usage, ce choix fut prompt ; il fut paisible. Un Lithuanien, ami du grand-hetman de la couronne, le grand trésorier Sapiéha, esprit prudent et ferme, se vit élevé à ce poste important, de l'aveu de tous les partis.

Quelques jours se perdirent dans les travaux préliminaires : l'adoption des *pacta-conventa*, l'examen des *exorbitances* ou griefs de la république sous le dernier règne, puis un échange infini de serments entre le primat, les sénateurs,

les députés et les grandes charges, soit de la couronne, soit de la Lithuanie, qui prenaient tous le ciel et la terre à témoin de leur sincère abjuration des discordes passées, et de leur horreur profonde pour les brigues, la corruption, les partialités. Pendant ce temps, les factions se comptaient dans la plaine. Le nom des candidats auxquels chacun s'était dévoué ou vendu courait dans les rangs, excitant ici les murmures, là des acclamations, plus loin les menaces et les défis sanglants. Jamais élection ne s'était annoncée sous de plus sombres auspices. C'est que l'or des étrangers coulait à flots. La nation qui, depuis vingt-cinq ans, avait vu la Suède, la Moscovie, le Brandebourg, la Porte Ottomane, Bogdan, Doroszenko, les Tartares échouer invariablement dans leurs efforts conjurés pour l'asservir, avait donné au monde une haute idée de sa puissance. Comment les couronnes n'eussent-elles pas tout fait pour entraîner dans la balance de leurs intérêts d'état ou de famille cet empire si vaste, ce peuple si vaillant et couvert de tant de gloire !

En se présentant avec un train brillant pour solliciter les suffrages de la nation assemblée, les envoyés des compétiteurs eurent soin de mettre au trône de Pologne des prix énormes.

Charles de Lorraine proposait de donner à l'armée neuf mois de solde, de lever cinq mille hommes à ses frais pour soutenir le poids de la première campagne contre les Turcs, de prendre cinq cents gentilshommes pour sa garde, d'élever deux places fortes sur les frontières turques et moscovites, enfin d'ouvrir en Lorraine une école militaire pour la jeune noblesse polonaise, et de consacrer aux intérêts de la république les revenus du duché, quand il l'aurait hérité de son oncle et ressaisi sur le roi de France. Philippe était plus magnifique. Outre les deux places de guerre, un gymnase en Allemagne, une garde brillante, il promettait une année de solde à l'armée, et un secours de vingt-six mille hommes levés à ses dépens pendant toute la durée de la guerre contre l'infidèle. C'était beaucoup, mais non plus que ne pouvait faire le vieux duc de Neubourg. Charles offrait moins de garanties. Les joyaux du duché, que son oncle était loin de lui abandonner, formaient toute sa richesse et presque toute son espérance. Mais ses partisans criaient que le trésor de l'Autriche lui serait ouvert, et on accueillait avec transport leurs promesses. Les émissaires de la France assuraient en vain que l'armée offerte par Philippe serait prise dans les vieilles bandes de Luxembourg et de Turenne. Les murmures de l'assemblée annonçaient trop que la multitude avait peu de penchant à placer son espoir sur ce prince. Visiblement, le candidat impérial, qui avait passé sa jeunesse à la cour de Saint-Germain et qui portait un nom illustre dans notre histoire, était, de moment en moment, plus près de plaire au parti français que le candidat allemand de la France, malgré tous les efforts et tout l'ascendant de Louis XIV.

Les Paç l'emportaient donc. Pour mieux marquer et assurer leur victoire, ils entreprirent de profiter de l'absence de Sobieski pour obtenir que l'exclu-

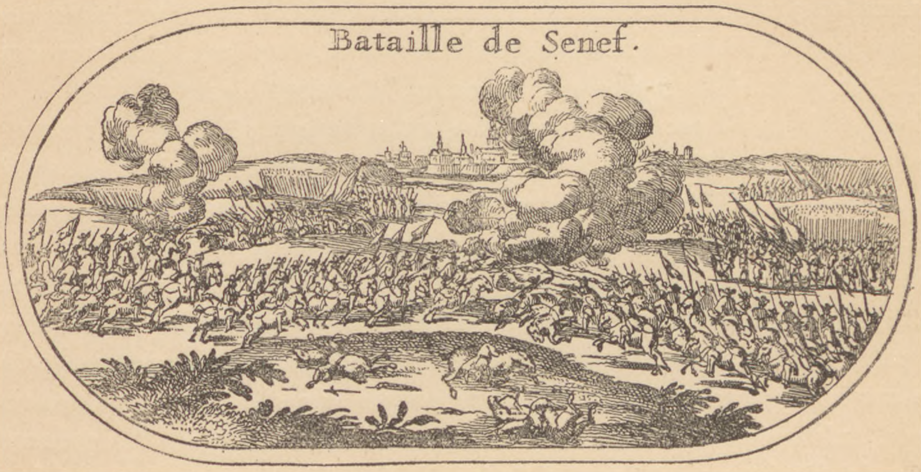
sion fût donnée à tout Piast, comme, dans l'élection précédente, on l'avait donnée expressément au grand Condé. C'était une faute ; car ils mettaient ainsi en doute eux-mêmes la validité de l'exclusion déjà prononcée par les diétines de Lithuanie, et perdaient, dans la poursuite d'un vain triomphe et d'une vengeance vaine, un temps qu'ils auraient mieux fait d'employer à brusquer l'élection ou à la conquérir. Les esprits s'échauffèrent. L'un des Paç déclara que celui-là serait infâme qui porterait un de ses concitoyens, un de ses égaux, au rang suprême. C'était nommer eux-mêmes le candidat de leurs terreurs, qui pouvait si aisément devenir celui de la Pologne. La Pologne se sentit tout entière outragée. Quoique la sagesse de Sapiéha, maréchal de l'ordre équestre, tempérât l'exaspération des débats, ce fut un sujet de discorde ajouté à tant d'autres discordes ; et un troisième parti se forma aux dépens des deux autres, qui parla de repousser les compétiteurs de races étrangères pour placer la couronne de Pologne au front d'un Polonais. Un seul était possible. La haine aveugle des Paç avait porté les vues sur Sobieski.

Sur ces entrefaites, Sobieski fut annoncé. La Pologne ne l'avait pas revu depuis la journée de Chocim. A son approche, les arcs-de-triomphe couvrirent de nouveau les chemins ; la chaire répéta ses louanges ; Varsovie entier se leva ; l'ordre équestre courut au-devant de lui pour le contempler et lui rendre hommage ; d'illustres sénateurs furent députés à sa rencontre ; les enfants demandaient à leurs pères quel était cet hôte pour lequel on tapissait les routes de tentures et de fleurs, et si c'était le roi si longtemps attendu. Cette marche du grand-hetman de la couronne était en effet toute royale, toute victorieuse. Les respects des populations, arrivées de toutes parts sur la route pour se mettre à genoux devant lui et le voir, les harangues des magistrats, les honneurs que lui rendait le clergé, retardaient son arrivée, et ses regards excitaient l'impatience publique. Enfin, il parut le 2 mai. Agé alors de près de cinquante ans, Sobieski était toujours, malgré l'embonpoint qui commençait à épaissir sa taille, l'un des hommes les mieux faits de son temps. L'ardeur du soldat respirait encore dans ses traits réguliers, à côté de la gravité du politique ; l'élégance, l'affabilité, la courtoisie du seigneur de haute naissance s'alliaient admirablement dans tout son air à la mâle fierté du héros. Ce génie qui ordonna tant de campagnes et gagna tant de batailles rayonnait sur son large front ; cette vive éloquence qui ne connut point de rivale éclatait dans ses regards ; on sentait que le feu pénétrant de ses grands yeux jaillissait d'une âme passionnée pour tout ce qui parle aux grands cœurs : la gloire, la foi, la patrie.

Tout, en lui et autour de lui, parlait de ses belles qualités ou de ses belles actions. Il était, pour ainsi dire, revêtu de ses trophées. Les armes qui brillaient à ses côtés rappelaient les victoires qui les lui livrèrent et celles où il les porta. A la croupe de son cheval pendait un bouclier d'or semé de pierres précieuses, et présentant à tous les yeux, dans d'habiles sculptures, quelques pages de sa vie tracées à la façon d'Homère. L'arc qui flottait sur son épaule

charmait le peuple autant que le cimeterre des vizirs. On savait qu'un homme des anciens temps n'eût pas mieux que lui tendu cette arme pesante, et qu'aucun de ceux qui étaient là ne l'eût aussi adroitement maniée. Les drapeaux enlevés à Chocim ornaient sa marche. Il les apportait pour les offrir, disait-il, au roi qui serait élu. Son escorte était peu nombreuse : quelques compagnies d'armes seulement et un régiment de dragons marchaient près de lui. Mais entre ces compagnies brillait une troupe, monument superbe de ses victoires. C'étaient des janissaires devenus, de ses captifs, ses soldats et ses défenseurs. Chacun se pressait pour les contempler. On entendait de loin leurs grosses caisses, leurs trombones, leurs psaltérions, leurs cymbales aiguës, musique éclatante et sauvage qui retentissait en Europe pour la première fois. Ainsi a fait de nos jours, au retour de l'expédition d'Égypte, le premier consul Bonaparte.

Sobieski s'était rendu au vœu de la diète ; il prenait part à ses travaux, et



Le vainqueur de Nordlinge courait à Senef. (P. 114.)

les débats suivaient leur cours bruyant, quand de longues salves d'artillerie suspendirent les querelles. Le sénat sortit du szopa pour siéger au kolo, et la noblesse, s'élançant sur la route de Varsovie, courut border la haie de ses escadrons. L'Europe venait prendre séance, par ses ambassadeurs, au milieu de ce peuple qui s'assemblait encore sous la voûte du ciel, pour recevoir lui-même des ambassades et choisir ses rois. Les plus illustres sénateurs introduisirent tour à tour dans le cercle les représentants des couronnes. Le nonce du Saint-Siège, Buonvisi, eut audience le premier. Il se contenta de demander à la Pologne l'adoption d'un roi catholique, d'un roi résolu et capable de pousser avec vigueur la guerre sainte contre les perpétuels ennemis et les fléaux les plus terribles du nom chrétien. Dans sa pensée, c'était désigner Charles de Lorraine.

Le lendemain, fut reçu l'ambassadeur du chef du saint-empire. Le comte de Shafgotch recommanda la fille des Césars à l'intérêt de la république, et le prince de Lorraine à ses suffrages. Don Pédro de Ronquillos, muni des pou-

voirs de l'Espagne, mais perdu dans la foule diplomatique, parla dans le même sens ; il se tenait caché, suivant l'usage, sous un titre obscur, depuis que les diètes avaient fait l'injonction aux légations espagnoles de céder le pas à celles du roi de France. Les envoyés de tous les princes de l'Italie, ceux de l'Angleterre et de la Hollande appuyèrent successivement l'ennemi de Louis XIV. Il n'y eut que le grand-électeur et le roi de Suède, engagés dans des alliances contraires, qui soutinssent ensemble la candidature de Philippe de Neubourg : il était leur parent. Pour prononcer leurs harangues, et, en quelque sorte, déposer leurs votes dans ce sénat de tout un peuple, les ministres de la chrétienté se plaçaient au banc des grands dignitaires, et, la foule se pressant pour les entendre, chacun obtenait la parole à son tour: tous étaient obligés de féliciter d'abord la Pologne, et avec elle le monde chrétien, sur l'immense victoire de Chocim ; tous chargés, comme à l'élection précédente, de multiplier les efforts pour porter la couronne ailleurs que sur la tête du héros de cette grande journée. Comment ne pas voir que l'étranger, admis en quelque sorte aux honneurs de la voix consultative dans ces grandes délibérations, voudrait un jour davantage ? Maintenant ils conseillaient ; ils commanderaient bientôt.

Louis XIV avait accrédité, pour son ambassadeur plénipotentiaire près la Pologne assemblée, l'évêque de Marseille, Forbin-Janson, habile et spirituel prélat. Une tempête l'avait jeté sur les côtes d'Angleterre. Il arriva enfin le 8 mai, renoua les relations de la cour de Versailles avec la plupart des grands, se rendit promptement populaire par sa magnificence et ses largesses ; puis, entouré de seigneurs brillants, escorté par toute la maison militaire de Sobieski, par quatre-vingts carrosses, par des pages et écuyers sans nombre, précédé d'une musique guerrière qui charmait le peuple par ses fanfares, il se rendit au kolo, enleva tous les assistants à force de bonne grâce et d'éloquence, recommanda Neubourg, et reçut d'André Trzébiçki cette réponse : que la Pologne demandait au ciel l'adoption d'un prince tel que Louis XIV. Ses succès dépassèrent l'attente de ses amis et de ses ennemis. Plus que jamais alarmée, Éléonore multiplia les efforts ; elle mit en gage ce qui lui restait de joyaux pour racheter les électeurs déjà vendus au duc de Lorraine, et qui chancelaient. Cette princesse allait sollicitant des voix avec le double empire de son sexe et de sa grandeur. Le primat Czartoryski, ne pouvant plus agir, parlait encore pour Lorraine. Le comte de Shafgotch et le comte de Tuff, envoyé de Charles, redoublèrent d'efforts ; mais ils étaient à bout de largesses, et un ascendant plus grand que le leur dominait désormais l'assemblée.

Tout était plein de Sobieski. Sa voix n'avait pas été encore entendue ; il n'avait pas laissé percer ses opinions et ses vœux ; il ne faisait que promener un regard sérieux autour de lui comme pour étudier ce nouveau champ de bataille: du reste, son unique soin était de remplir la charge de grand-maréchal, de ramener l'ordre dans l'assemblée ; son bâton d'ébène se rompait souvent entre ses mains à force de frapper la terre. Dans l'irritation croissante des partis, on

cessa de s'assembler au kolo, après avoir prolongé au delà du terme de trois semaines qui avait été prescrit, la durée de la diète. Ceux du grand-duché se groupaient tumultueusement autour des Paç. Ceux de Pologne avaient pour président l'évêque de Cracovie, qui remplissait presque toujours les fonctions d'interroi. Sobieski fait signe enfin qu'il veut parler ; un silence profond s'établit aussitôt : il déclare que la république a besoin d'un chef, homme d'expérience et de courage, qui puisse suppléer par la grandeur de son nom à la faiblesse publique, et couvrir à la fois contre l'Orient et l'Occident, contre le Nord et le Midi, les frontières partout menacées. Le Bavarois est un enfant qui n'a pas encore paru sur les champs de bataille : à part toute autre objection, il ne peut convenir ; le Lorrain est un brave soldat, peut-être sera-t-il un jour un habile capitaine : il ne l'est pas encore, et la Pologne n'est pas plus en position de faire l'éducation de ses rois, que de leur donner le temps de grandir ; un troisième candidat peut seul concilier tous les intérêts et tous les partis.

La foule, en suspens, attendait ce qui allait suivre. Sobieski prononça enfin ce nom que tant de milliers d'hommes cherchaient à lire dans ses regards. La Pologne était lasse de la médiocrité : Condé était un puissant génie. La Pologne voulait un roi qui sût la défendre : c'était un guerrier chargé de victoires. La Lithuanie, le primat, nombre de sénateurs, voulaient un sang illustre : c'était le grand Condé !

Il serait difficile de dire quel trouble chacun des mots de cette courte harangue fit naître au milieu des assistants. Il semblait que Louis XIV et tout son cortège de grands hommes apparussent aux côtés de Sobieski pour donner un maître à la Pologne. L'ancienne faction de Lubomirski s'étonna. Les amis particuliers du prince de Neubourg se troublèrent. Quelques esprits circonspects, qui craignaient auparavant l'alliance de Léopold, craignirent la guerre avec l'empire ; d'autres qui avaient été affermis, par les cris hostiles des Paç, dans le désir de voir un Polonais régner sur la Pologne, n'aimaient pas un étranger : et pourtant c'était le grand Condé !

Cette proposition porta le désordre dans le camp lithuanien. Tout ce qui formait, parmi les Polonais, l'ancienne faction de France, tous les grands et leur clientèle, accoururent, adoptant avec transport le héros de Chantilly. L'ordre équestre avait contracté l'habitude de voir dans le grand-hetman le génie tutélaire de la patrie ; tous ceux qui avaient foi dans sa sagesse passèrent du côté de ses conseils : le nombre en était grand ; son armée salua d'acclamations joyeuses ce nom cher à la victoire. Elle semblait fière d'avoir été jugée digne d'un tel chef.

Nul doute que Condé n'eût été roi si les Paç, plus habiles, eussent embrassé sa cause. Mais la haine est de mauvais conseil. Elle les poussa encore à contester au grand-maréchal l'honneur de disposer de la couronne. C'était oublier promptement qu'il aurait pu tenter davantage. Ils multiplièrent de toutes parts les complots pour traverser ses vœux ; et ils ne trouvaient rien à opposer au

héros français, hormis sa gloire ! Suivant eux, la fortune l'avait épuisé par ses longues faveurs ; il y avait plus de trente ans qu'il s'était mis à gagner des batailles ; trente ans de travaux lui avaient pour jamais fermé l'accès des camps ; il se survivait à lui-même dans la molle retraite de Chantilly, et une vieillesse hâtive couronnait de ses infirmités une gloire prématurée... Tandis qu'on parlait ainsi dans le camp de Vola, le vainqueur de Nordlinge courait à Senef.

Éléonore et tous les siens entreprirent de faire de leur soulèvement contre le neveu de Louis XIV une ligue sainte. Des pamphlets sans nombre redisaient les services rendus par les ancêtres de Charles de Lorraine à la cause du ciel : Jérusalem et le saint tombeau conquis par l'un d'eux, nos guerres de religion pleines de ces princes, les croisades plus encore. En même temps, on semait contre Condé les accusations d'hérésie et d'impiété. « N'était-il pas notoire qu'il ne croyait pas en Dieu ; qu'il faisait gras le vendredi ; que le prince Boguslas Rodziwill, calviniste, s'était entendu avec lui sur tous les points ; qu'il ne s'était point confessé depuis son enfance ? Et pourquoi Louis XIV voulait-il imposer cet orgueilleux despote à la Pologne, sinon pour purger la France de ses souillures ? » Un pamphlet du vice-chancelier Olszowski propagea ces bruits, et les a fait arriver, dans ces termes mêmes, jusqu'à nous.

Ces discours ne laissaient pas que de faire une vive impression, et tout était confusion, fureurs, alarmes. Le szopa semblait une citadelle assiégée par plusieurs armées, ivres de colère et de vengeance. Le sang coulait ; il allait couler à flots et personne ne savait plus pour qui le répandre. Les maisons étaient fortifiées. Des deux côtés, on ne marchait que par troupes nombreuses. Les milliers de soldats, cachés par les Paç dans les quartiers qui environnaient celui du grand-hetman de la couronne, s'étaient tout à coup découverts, et cette escorte accompagnait partout le grand-hetman de Lithuanie, le grand-chancelier, les évêques de Vilna et de Samogitie, le palatin de Troko. Leurs adversaires s'étaient mis de leur côté en mesure de se défendre. Sobieski, tranquille pendant ces préparatifs de guerre, mais portant dans le calme de sa contenance un dédain menaçant, et les chefs lithuaniens, emportés, pleins de fureur, étaient en présence comme des ennemis toujours prêts à en venir aux mains. Leur choc devait entraîner dans la mêlée la république entière ; mais on sentait que la partie n'eût pas été longtemps égale entre eux : les sages étaient ceux qui, redoutant une double élection, et, par suite, des guerres civiles sans fin, désiraient une bataille, pour voir se vider en une seule journée ces terribles différends.

Depuis vingt-neuf jours, les destinées de la nation polonaise flottaient au milieu d'affreuses perplexités. Celui qui avait été fixé pour la conclusion des débats allait se lever. Sobieski déclare que tout lui est facile pour éviter des malheurs à son pays ; qu'il renonce à son vœu le plus cher, à l'élection du grand Condé, et il propose un tempérament, qui est aussitôt accepté par la Pologne. Six évêques, à la tête desquels marchait celui de Cracovie, sont députés à Éléonore. Elle les reçoit, entourée de tous les Lithuaniens qui la dirigent. Trzé-

biçki lui déclare que les Polonais sont prêts à entrer dans une transaction qui lui conservera le trône ; qu'ils renonceront à y porter un prince du sang de France ; que de son côté elle doit sacrifier Charles de Lorraine, et consentir à donner sa main au jeune prince de Neubourg. A ces mots, la reine jette sur les prélats un regard courroucé, et se tournant vers les Paç : « Dieu et l'empereur mon frère, dit-elle, m'ont placée sous la protection de la république ; je me repose avec confiance sur la république du soin de mes intérêts. Quant à ce qui est de l'élection, je suis aussi sans alarmes ; mes amis ne m'abandonneront pas. » — « Jamais ! s'écrie en même temps toute sa cour, et le grand-chancelier de Lithuanie, qui était auprès d'elle, continue avec hauteur : « Tout ceci cache des pièges que je vois trop bien. Mais qu'on sache une chose : c'est que, les couronnes n'ayant recommandé que Neubourg et Lorraine, il n'y a que l'un des deux qui puisse être roi. » — « Je prétends, ajoute le grand-hetman Michel Paç, que ce soit Lorraine, et je vais au kolo ! »

Les évêques s'inclinèrent et sortirent, étonnés d'apprendre que la recommandation, que le vœu des couronnes pût être proclamé nécessaire à l'élection d'un roi. La république se trouvait constituée ainsi dans la dépendance de l'étranger, et l'était par un de ses citoyens.

Sobieski se promenait avec Forbin-Janson dans les jardins du palais de Casimir, sa résidence, quand il apprit ces funestes discours et la menace altière du grand-hetman de Lithuanie : « Eh bien ! dit-il froidement, moi aussi je vais au kolo. » Puis pressant les mains de l'évêque de Marseille : « Soyez tranquille, ajouta-t-il ; les Impériaux ne régneront pas sur la Pologne. » A ces mots, il prend son arc, brandit sa hache, s'élance sur son cheval, et entouré de sa garde, suivi de tous les siens, il court au champ de Vola.

C'était l'heure même où les suffrages devaient être enfin recueillis. Mais déjà la réponse de la reine était connue. Une terreur panique s'était aussitôt propagée. Au lieu des espérances qu'on avait formées pour ce grand jour, on voyait les armes prêtes à trancher le différend. Les habitants de Varsovie avaient fermé leurs maisons. Les Juifs, campés dans la plaine, s'étaient enfuis avec leurs trésors. Les soldats couraient sur les rivages de la Vistule pour en interdire l'approche à l'armée du Grand-Duché, et les Lithuaniens, embarqués sur mille nacelles, s'élançaient de tous côtés dans le camp électoral. Dans ce camp régnait une sorte de calme terrible, celui qui précède le combat. Là s'étendent, sous les enseignes des chefs, deux lignes profondes que le kolo sépare. Les deux armées, les deux factions, les deux peuples vont en venir aux mains.

Sobieski cependant paraît. La Pologne rompt ce grand silence pour accueillir son héros par de bruyants transports ; elle agite avec fureur ses lances, ses javelots, ses cimeterres, ses framées, lui demandant le combat. Les Lithuaniens frémissent ; déjà ils se précipitaient au-devant du choc, quand l'évêque de Cracovie, à cheval sous le szopa, au milieu du kolo, donne un signal. Aussitôt les cantiques sacrés se font entendre, entonnés par le chœur des évêques.

Ce sont les prières solennelles par lesquelles on clôt d'ordinaire les débats. Au milieu du tumulte, André Trzébiçki n'a pensé qu'à le dominer par la double autorité du langage de la religion et des formes de la loi. Il a réussi. Le silence a régné tout à coup. Les hymnes seuls retentissent dans cette foule éperdue, sur ce théâtre de tant de fureurs ! Dieu est obéi chez cette nation sans obéissance. Et, quand le chant religieux d'une nation entière est achevé, le ferme prélat ordonne que chaque palatinat s'assemble, suivant les coutumes, autour de son palatin et de sa bannière pour donner sa voix. Tout obéit encore : les deux lignes se rompent en autant d'escadrons épars, autant de cercles délibérants qu'il y a de palatinats dans la république. La république entière prend ainsi part à l'élection. C'est avec la Russie-Rouge que vote Sobieski. Ses concitoyens, fiers de lui, l'entourent avec orgueil. Leur président est Stanislas Iablonowski. Illustre par tout ce qui élève les hommes, la naissance, le savoir, l'éloquence, les précieux services, les charges éminentes, ce seigneur, dont on a dit qu'il laissait à douter s'il était plus utile au conseil ou dans les camps, s'exprime ainsi :

« Parvenus au terme de cette orageuse discussion, nous sommes tous d'accord sur ce que doit être notre roi, dans les circonstances qui nous pressent. Nous savons que la couronne est un fardeau pesant. Reste à voir qui est le plus de force à le porter.

« Il n'est plus question du prince de Neubourg. Le prince de Lorraine possède des titres à l'estime de la Pologne. Il en pourrait avoir à ses suffrages, s'il était moins dévoué à un cabinet de qui nos pères n'ont jamais voulu tenir ni des princes, ni des exemples. Je pense comme nos pères. Je déclare que j'opposerai au candidat de l'empereur mon *veto*.

« Rempart de la république chrétienne, la Pologne veut à sa tête un nom glorieux, et Condé est le premier capitaine de notre âge. Ce matin, je me suis humilié devant Dieu pour chercher des lumières au pied de la croix sur une décision qui doit finir le deuil de mon pays. Je sais bien qu'en nommant Condé, je ne me préparerais point de remords. Sa renommée répond pour lui, et cependant ce grand homme n'aura pas non plus mon suffrage.

« Condé est vieux, son tempérament affaibli ; et nous pouvons avoir un prince dans la maturité de l'âge et du génie. Condé fut élevé, il a vieilli, dans un autre gouvernement, d'autres mœurs, d'autres préjugés que les nôtres ; et nous pouvons avoir un roi qui comprenne la liberté et l'égalité, qui les chérisse, dont le serment soit sincère quand il jurera d'être, à la vie et à la mort, dévoué de cœur à la sainte cause de nos lois. Condé ignore notre tactique, nos armes, notre système militaire ; il ignore notre langue et notre histoire ; il ignore jusqu'aux campagnes, aux grandes actions, que dis-je ! jusqu'au nom même de chacun d'entre nous ; il lui faudra un siècle pour connaître nos visages ; et nous pouvons avoir un chef, compagnon et juge de nos travaux, citoyen de notre patrie !... Je demande qu'un Polonais règne sur la Pologne. »

Un long murmure d'approbation interrompit le palatin de Russie. Ces cris : « Un Piast ! un Piast ! [1] et Dieu bénisse la Pologne ! » retentirent au loin et fixèrent sur la Russie l'attention du kolo. De toutes parts, on accourut.

« Si nos ancêtres, continua Iablonowski, eurent quelquefois recours à des étrangers pour les élever au rang suprême, ce fut parce qu'ils redoutaient les luttes sans fin de compétiteurs égaux. Aujourd'hui ce péril n'est pas à craindre : la preuve, c'est que tous vos regards viennent, sans hésitation, comme sans calcul, de se fixer sur un seul d'entre nous. »

Des acclamations plus vives encore interrompirent longtemps le palatin ; il reprit enfin d'une voix plus haute :

« Parmi nous est un homme que le salut de la république, assuré dix fois par ses conseils et par ses victoires, a déjà établi dans les respects du monde et dans les nôtres comme le plus grand, le premier des fils de la Pologne. En le plaçant à notre tête, nous ne ferons que consacrer l'ouvrage de sa propre gloire, heureux de pouvoir honorer, par un titre de plus, le reste d'une vie dont pas un jour ne s'est écoulé qui n'ait appartenu à la république ; plus heureux de pouvoir, pour notre propre salut, affranchir d'entraves déplorables, investir de force et de puissance le patriotisme et le génie ! Dans cette élection, rien ne sera donné au hasard. Nous savons qu'un tel roi maintiendra notre nation au rang qu'elle occupe dans l'univers, puisque lui-même l'a déjà maintenue à ce haut rang ou l'y a portée. Celui-là ne fera pas de nous la proie de l'étranger. Il ne fera pas de lui-même un vassal de l'infidèle. Tout ce que nous pourrions souhaiter d'un prince ou en attendre, il l'a reçu en partage de sa vertu et de sa fortune... Une dernière considération me touche. Polonais, si nous délibérons ici en paix sur l'élection d'un roi, si les plus illustres dynasties briguent nos suffrages, si notre puissance a grandi, si notre liberté est debout, si même nous avons une patrie, à qui le devons-nous ? Rappelez-vous les merveilles de Slobodyszcza, Podhaïce, Kalusz, Chocim surtout, noms immortels, et prenez pour roi Jean Sobieski ! »

Un long applaudissement couvre les paroles du palatin. Une seule voix proteste : celle de Sobieski, repoussant ce funeste honneur au nom de la paix intérieure et de la paix du dehors, mieux affermies sous un prince issu du sang des rois ; au nom de la prospérité publique, intéressée à des alliances puissantes ; au nom enfin, dit-il, des titres de Condé et des intérêts de la Pologne. « Magnifiques seigneurs ! » s'écrie alors Maximilien Fredro, castellan de Léopold, personnage grave et respecté, « vous savez quels dangers nous environnent. Vous entendez le bruit des armements du Turc. la marche de ses troupes, ses cris de vengeance, ses ordres de sujétion et de repentir. La vie de la république n'est qu'un long et noble combat contre les ennemis du monde chrétien. Prenez pour roi le héros dont la vie semble avoir été prédestinée par le dévoue-

1. Piast était le nom d'un duc de Pologne, qui avait fondé une dynastie, appelée ensuite *les Piast*.

ment de tous les siens à n'être qu'un long et noble combat contre les infidèles et qu'une longue victoire. Prenez celui de tous les candidats dont le nom est le plus grand, le plus terrible pour eux ; celui qu'ils seraient le plus prompts à exclure s'ils avaient voix délibérative parmi nous: celui que le Dieu des chrétiens a marqué de son sceau dans les champs de Chocim, au premier jour de l'interrègne. C'était, il vous en souvient, un samedi comme le jour où nous sommes ; le doigt de Dieu est là. Je vote pour Jean Sobieski. »

Ces derniers mots furent à peine entendus, la Russie avait déjà étouffé la voix du castellan sous ce cri unanime : Vive le roi Jean Sobieski ! Cracovie, bien qu'ayant pour palatin l'aîné des Lubomirski, le répète aussitôt. Étienne Czarnieçki, quoique ancien maréchal de la confédération de Golembe, n'en est pas moins le premier à entraîner la Podlaquie. Treize palatinats confondent leurs vœux. De proche en proche, ce cri s'est étendu aux extrémités du camp électoral. Les bannières de la Pologne, agitées par les chambellans, se sont inclinées devant ce grand nom. Des voix même sortirent du milieu de la Lithuanie, qui le répétèrent avec transport. Tous ceux qui avaient des griefs contre Neubourg ou contre Condé embrassaient avec joie cette nouvelle solution, que beaucoup d'esprits appelaient de leurs vœux depuis le jour où le nom d'infâme avait été donné à quiconque oserait la provoquer. Quatre frères puissants de la Lithuanie, les Sapiéha, conspiraient pour ce dénoûment. Le vice-chancelier Olszowski, le serviteur le plus fidèle du roi Michel et l'un des promoteurs de sa haute fortune, croyait devoir continuer à tenir pour des Piasts et sentait le besoin d'expier son premier choix. Toute l'ardente noblesse dont les escadrons pressaient le kolo, et les soldats qui avaient couru à la victoire depuis vingt années sur les pas du grand-hetman, tiraient le sabre en criant : « Nous périrons tous, ou nous aurons pour roi Jean Sobieski ! » Cette multitude, maintenant ivre de joie, semblait avoir remporté une victoire de plus, et compter les nouveaux triomphes qui allaient, sous un tel roi, couronner ses armes.

Les Paç, uniquement occupés depuis le commencement des comices, à éloigner ce candidat dont personne encore n'avait prononcé le nom, qui n'était porté que par sa gloire et que tout le monde s'attendait à voir élu, les Paç luttèrent de toute leur puissance contre le vœu de la Pologne. Ils couraient à travers ce même champ où était née, il y avait vingt-six ans, leur inimitié contre Jean Sobieski, essayant de rallier les amis qui chancelaient, et d'opposer les noms unis de Lorraine et d'Éléonore au nom que répétait sans dissentiment la Pologne entière. Démétrius et Constantin Visniowieçki, presque seuls entre les Polonais, faisaient cause commune avec eux. Nonces, sénateurs, évêques, ministres, dignitaires, tous se félicitaient de l'inspiration, disaient-ils, qui avait fini l'interrègne. Déjà les dissidents ne se sentaient plus en sûreté dans la plaine.

Le soir était venu. Neuf heures avaient sonné. Mais un de ces jours si longs sous les cieux du Nord promettait encore de vives clartés. La Pologne demandait que l'évêque de Cracovie recueillît les suffrages, conformément à ce

qui avait été prescrit, et que le résultat fût sur-le-champ proclamé. « Je m'oppose, s'écria Sobieski ! Songez à quelle nation il s'agit de donner un prince, à la plus libre qu'il y ait sur la terre, et tant de précipitation s'accorderait mal avec la liberté. A Dieu ne plaise que je voulusse accepter la couronne, s'il fallait empiéter sur les droits de la liberté publique, si un seul suffrage devait être contraint ou étouffé ! Mille fois plutôt obéir toute ma vie, que de commander à un seul de mes concitoyens malgré lui ! Il ne serait pas digne de moi d'arriver au trône d'une façon furtive, à la nuit tombante, quand personne



Les Juifs campés dans la plaine s'étaient enfuis avec leurs trésors. (P. 115.)

n'aurait eu le temps de se reconnaître dans une résolution si soudaine. Je demande qu'il ne soit point passé outre, et, en le demandant, je déclare qu'à défaut d'autre opposition, il y a mon *veto !* »

On se récria. Pendant ce débat un nuage de poussière s'éleva dans la plaine. Ce nuage était gros de guerre civile. C'étaient tous les Paç et leur cortège qui profitaient de ces démêlés pour fuir, laissant après eux, dans le kolo, la colère et le deuil. La diète crut voir une confédération de Lithuaniens se former, le Lorrain se joindre à eux avec son armée, tous les orages qu'on avait pressentis éclater sur la république. Cependant, à Varsovie, Éléonore

était en pleurs ; elle n'avait désormais ni royaume, ni époux. Marie d'Arquien allait régner à sa place. Déjà la foule des courtisans, les grands et leurs femmes se précipitaient dans le palais de Sobieski. L'archiduchesse sut que l'ambassadeur de Louis XIV, triomphant, avait donné à cette nouvelle cour l'exemple de saluer du titre de Majesté la grande-maréchale et son époux. Quelle désolation pour l'ex-reine !

Néanmoins, il s'en fallait de beaucoup que la cause de l'Autriche fût perdue. Tandis que les hommages se pressaient autour de madame Sobieska, l'habile grande-maréchale reprochait à son mari d'avoir compromis sa fortune et celle de ses enfants par ses généreuses protestations en faveur du droit des Paç ; elle avait raison selon l'ambition : elle avait tort selon la grandeur d'âme, et peut-être selon la vraie politique. C'est le malheur des hommes publics qui ont le cœur et l'esprit hauts de n'être jamais compris, dans leurs générosités, de ceux qui les appuient. Un écrivain, fort impartial et fort bien instruit [1], prétend que Sobieski opposait à tous les reproches dont il était assailli l'intention sérieuse de refuser la couronne ; il ajoute que sa femme eut besoin de tout son empire pour le plier à ce joug brillant. La foule des historiens n'a pas manqué de voir uniquement dans toutes ces hésitations des manœuvres, dans ces générosités leur côté habile. Heureux les peuples, quand les hommes d'État mettent ainsi leur habileté dans les procédés magnanimes ! Ici cette habileté était hasardeuse ; car, une chose certaine, c'est que, si l'élection eût été faite avant la lente arrivée de Sobieski, ou bien si ses ennemis avaient consenti à l'élévation du grand Condé, ou bien encore si Éléonore s'était résignée au sacrifice de Charles de Lorraine, Jean n'aurait pas été roi. Le délai dans lequel il venait d'entraîner la diète donna à la faction impériale les moyens de recommencer le combat, et rien n'était plus facile à prévoir. Les Paç se retranchèrent aussitôt dans le faubourg de Praga, sur la rive droite de la Vistule, et l'un d'eux se rendit, dès le soir même, au greffe du sénat pour y déposer la protestation du grand-duché, fondée sur ce que l'élection manquerait de légalité, faute d'être unanime et conforme aux cahiers des diétines de Lithuanie. Le bruit de cette protestation, répandu sur-le-champ, étonna les esprits les plus décidés. Les indifférents et les timides flottèrent. Quelques nobles, gens de conscience dans le trafic de leur vote, croyaient leur honneur intéressé à soutenir jusqu'au bout la cause de la maison d'Autriche, à laquelle ils s'étaient vendus. D'autres que touchait l'humiliation d'une femme et d'une reine, ceux qu'offensait l'élévation d'un de leurs égaux, ceux encore dont les femmes voyaient avec colère la fille d'un gentilhomme français monter à ce haut rang où des filles de roi avaient presque seules brillé jusqu'alors, où deux fois à peine des dames polonaises de rang quasi-royal étaient montées, tous ces mécontents, à titres divers, se prononçaient pour la protestation, et toute la nuit

1. *Mémoires du Chevalier de Beaujeu.*

s'écoula dans ces angoisses : nuit menaçante, qui devait enfanter des guerres civiles et de longs déchirements, ou bien un grand règne.

Les ennemis du grand-maréchal épuisèrent, dans Varsovie et sous les tentes, leurs derniers moyens de corruption et d'entraînement. Ils rassemblaient tous les bruits injurieux qu'on avait pu semer sur Sobieski : « Ses richesses, disaient-ils, ne venaient pas toutes de ses pères ; les Turcs, qu'il avait tant de fois vaincus, étaient bien pour quelque chose dans toute cette opulence, et ils n'y avaient pas contribué seulement par leurs dépouilles. Pourquoi n'était-il point parvenu à faire lever le siège de Kamiéniéç ? C'est là qu'il faudrait une fois porter la lumière, et ne pas toujours parler de batailles qu'apparemment il n'avait pas seul gagnées. La procédure où Lodszinski succomba était loin d'avoir tout éclairci. Tous les moyens ne lui étaient-ils pas bons ? C'était une chose publique, que, dans cette élection même, il s'était mis en même temps à la solde de Neubourg et de Condé, trompant à la fois tous ceux qui le payaient, et employant leur or à gagner sur eux des voix pour lui-même. Sa modération prétendue n'était qu'une hypocrisie ; sa longue absence, qu'un moyen d'éclat ; sa motion en faveur du prince français, qu'une intrigue pour accroître la discorde et en profiter. Tous les candidats se trouvant affaiblis par ces pratiques, un homme lui faisait obstacle, homme de si haute renommée, que son opposition seule était une condamnation Eh bien ! le vénérable primat, le prince Florian Czartoryski, venait tout à coup de tomber roide mort! Cette catastrophe obligeait de se rappeler que Michel Korybuth avait succombé à sa mystérieuse maladie, le jour même du combat de Chocim, comme pour laisser la place vacante à son ennemi. Jeunes et vieux avaient ainsi le même destin !... Sans doute, ce pouvait être par une permission de Dieu, par une sorte de miracle ; mais il était surprenant que Dieu n'en fît pas plutôt en faveur de monsieur de Lorraine, dont la famille était, au su de tout le monde, fort bien avec le ciel. »

Si ces discours calomnieux n'excitaient qu'indignation dans le camp, on réussissait mieux auprès des grands seigneurs, en leur montrant la naissance peu illustre de la grande-maréchale, l'orgueil de cette femme qui avait osé dès longtemps aspirer à la couronne, son habileté à tout séduire, son ardeur à tout gouverner, cet empire ridicule dans sa maison, qui promettait à la Pologne un règne pareil à celui de Jean-Casimir, alors que Louise de Gonzague, digne institutrice de Marie d'Arquien, régentait le roi et la république pour leur commun malheur.

Deux Françaises agitaient les camps. Eugénie de Mailly, grande-chancelière de Lithuanie, arrivée en Pologne sous Vladislas, au même titre que Marie de La Grange-d'Arquien, avait passé du service de la princesse de Gonzague à celui de l'archiduchesse d'Autriche. Elle défendait à la fois la cause des Paç et celle d'Éléonore, animée peut-être par des rivalités de femme à cette fidélité pour sa maîtresse et pour son mari. De son côté, Mme Sobieska n'était pas inactive. Il y allait d'une couronne, et son œil pénétrant plongeait dans l'avenir

pour voir se perpétuer sur le trône, comme les Piasts et les Jagellons, la race de ses fils. Elle avait près de quarante ans alors. Depuis près de trente, elle habitait la Pologne ; déjà femme charmante au sortir de l'enfance, elle était jeune encore et belle maintenant sur le retour de son âge. Une taille et des airs de reine, des traits distingués, une beauté altière avec des grâces touchantes, des manières à la fois persuasives et impérieuses, tout semblait annoncer que le ciel l'avait formée pour le rang suprême. Elle employa les heures qui lui restaient à mettre en œuvre tous ses moyens de ramener les voix. Les chapeaux de cardinal, les bâtons de dignitaires, les palatinats, les starosties, ne lui coûtèrent point à promettre, sauf à ne tenir ensuite que ce qui plairait à la fortune.

Le prince Michel Radziwill, vice-chancelier de la Lithuanie et beau-frère de Sobieski, avait travaillé, de son côté, à rompre la ligue de ses compatriotes. Ses richesses étaient immenses ; elles étaient royales. Un pèlerinage à Jérusalem l'avait illustré. Il devait à ses charges et à ses lumières une influence étendue. Ses efforts et ceux de sa femme, la princesse Sobieska-Radziwill, ébranlèrent tout ce qu'il y avait d'hommes considérables qui se laissaient entraîner à l'entreprise d'opérer une scission armée. Les Sapiéha accusaient, comme lui, de crime et de folie cette disposition à sacrifier aux passions de quelques hommes le repos de tous, et à entamer la guerre civile pour écarter du gouvernail de la république un concitoyen que tous les peuples du monde seraient heureux d'avoir pour roi. Ces discours firent une vive impression. Les gentilshommes et les soldats du Grand-Duché étaient sensibles aux triomphes de la commune patrie ; le nom de Sobieski avait été béni mille fois dans leurs villes et dans leurs camps. Plusieurs palatinats abandonnèrent décidément les Paç, pour engager leur foi à Radziwill. Tandis que les irrésolus ou même les ennemis revenaient au candidat de la Pologne, ses partisans s'affermissaient dans leur choix en comptant ses travaux, ses victoires, ses sacrifices, ses périls, le nombre de fois où le sort de la république n'avait tenu qu'à lui.

Sobieski et, plus que lui, la grande-maréchale s'étaient hâtés de fournir à leurs amis des arguments de plus. Ils promirent de payer, sur leurs propres revenus, la pension qui serait assignée à la veuve du feu roi, de renoncer à quelques créances considérables sur l'État, de racheter les pierreries engagées de la couronne, de fonder une école militaire pour la jeune noblesse, de bâtir deux places fortes au gré de la diète, enfin de fournir la solde des troupes de la république durant six mois. Ces promesses annoncent ce qu'était, en Pologne, la fortune d'un grand seigneur de ce temps ; la plupart des princes étrangers n'avaient pas offert davantage et auraient moins tenu. Suivant l'usage, des libéralités royales vinrent aussitôt à l'appui de ces engagements, et, tandis que le silence et le deuil commençaient à régner sur la rive droite de la Vistule, dans le camp du Grand-Duché, le jour, en se levant, trouva, au contraire, la plaine de Vola couverte de banquets, où la noblesse et l'armée polonaise ache-

vaient de se passionner, parmi des flots de vin de Hongrie, pour le héros de la Pologne.

Dans ces festins, dont le pain, le sel, le fenouil et la bière faisaient surtout les frais, les soldats célébraient la bravoure du héros ; les chefs, son coup d'œil rapide, son admirable sagacité, cette puissance de génie qui, suppléant en lui à tous les désavantages du terrain et du nombre, lui avaient toujours livré, comme une proie dévouée, des ennemis qui semblaient devoir mille fois l'écraser, lui et la Pologne.

Les évêques et les chanoines vantaient la piété fervente du candidat en même temps que le vaste savoir qui rehaussait le mérite de sa foi docile. Mais ce que le clergé racontait surtout avec admiration, ce qu'il opposait aux calomnies du parti contraire, c'était l'immense service que le grand-hetman de la couronne avait rendu à tous les propriétaires de la contrée, aux paysans, aux starostes, aux églises, en abolissant un des privilèges les plus importants et les plus funestes de sa charge. Le chef de l'armée pouvait mouvoir les troupes et les cantonner à son gré. Habituées à vivre et à s'enrichir de pillage dans leur pays comme chez l'étranger, leur passage était une calamité, leur séjour un désespoir. On vit souvent les grands-hetmans acquérir des biens immenses en promenant leurs quartiers de district en district, comme une menace de dévastation, et obligeant les malheureux paysans, les communautés, les chapitres à se racheter, par de lourds tributs, du fléau qui pesait sur eux. Sobieski avait tout fait pour tarir à jamais cette source de richesses coupables ; il s'était efforcé de détruire un déplorable privilège, en fixant les garnisons sur les frontières : on pouvait attendre de son règne l'affermissement de ces sages innovations. Tel était l'homme dont on accusait la conscience ; celui qui avait tant de fois fait la guerre aux ennemis de son pays avec les revenus de son patrimoine ; celui de qui l'existence, dominée par un soin unique, la patrie, s'était écoulée dans le perpétuel sacrifice de tout ce qui tient de plus près au cœur des hommes, ses affections, ses inimitiés même, son temps, sa vie et sa fortune!

La matinée entière s'écoula dans ces discours. Le retentissement de cent mille voix confondues, le cliquetis de cent mille glaives agités parmi des hourras et des serments, ces lances, ces étendards promenés dans les festins et abaissés devant un nom cher à la victoire, tous ces transports, au milieu de tant de magnificences guerrières et de tant de graves discussions, donnaient au champ électoral un singulier air de conseil, de camp, de fête, d'orgie. Un étranger n'aurait pu dire si cette multitude se préparait à délibérer ou à combattre, si elle avait l'ivresse qui précède le choc ou celle qui suit la victoire ; elle-même ne le savait pas.

La diète s'assembla sous ces auspices. L'évêque de Cracovie couronna l'œuvre commencée si habilement par sa sagesse. Il éloigna de la Pologne les guerres civiles qui grondaient sur elle.

La reine avait tout fait pour le dissuader de se rendre au champ électoral.

Elle lui avait écrit plusieurs fois, en sollicitant ce dernier témoignage du zèle qu'il lui consacrait jadis. Mais il ne put se résoudre à jeter ainsi dans l'anarchie l'assemblée et la république. Après quelques retards, il parut sur les deux heures de l'après-midi, au sein du kolo. Les Paç s'y rendirent à son exemple ; ils s'y rendirent pour protester contre ce qui s'était fait la veille, et disparurent. Tout se trouvait annulé.

Les Polonais demandèrent cependant qu'il fût passé outre à l'élection, et que l'évêque proclamât le roi de leurs vœux, Jean Sobieski. Secondé encore par celui sur lequel roulaient ces débats, Trzébiçki eut la prudence et le courage de se refuser à cette violation des lois, qui aurait tout rendu illégitime. Il ne déclara pas non plus la diète dissoute, et députa les hommes les plus considérables du sénat auprès des Paç, pour leur demander, au nom de la patrie, de ne pas la livrer aux déchirements, alors que la Suède, le Brandebourg, la Moscovie, l'Empire, et surtout la Porte, pesant de tout leur poids sur ses frontières démembrées, n'avaient plus qu'un pas à faire pour se rencontrer au cœur de la république.

Dans ce dernier essai de leurs forces, les Paç n'avaient senti que leur impuissance. La Pologne s'était tout entière pressée autour de Iablonowski ; la Lithuanie s'était partagée, mais inégalement, entre Michel Radziwill et les opposants. Un petit nombre seulement de districts s'étaient jetés avec eux sur l'autre rive de la Vistule. L'évêque de Vilna et le grand-maréchal du duché Polubinski leur parlèrent le langage de la prudence. Ils se sentirent vaincus. Ils plièrent. Nicolas Paç vint avec Polubinski annoncer que, si on voulait honorer le jour du repos en remettant au lendemain la suite des débats, les dissidents reparaîtraient alors dans la diète. Des cris s'élevèrent aussitôt de toutes parts. L'assemblée ne voulait point de délais. Sobieski ou la mort ! Longue vie au roi Sobieski ! Le roi Jean III pour jamais ! Mais Sobieski déclara, une fois encore, qu'il n'accepterait pas la couronne si son élection n'était pas légale et, par conséquent, unanime. Il supplia que la grâce demandée par ses ennemis leur fût accordée sur-le-champ. Appuyé à son bras, l'évêque de Cracovie leva la séance, et s'éloigna, au milieu des coups de pistolet, d'arquebuse, de mousquet, par lesquels s'exprimaient en même temps l'allégresse et l'indignation publiques. Les feux de joie, les lanternes innombrables attachées aux fenêtres, éclairèrent cette nuit, la dernière de l'interrègne. Le lendemain (lundi 21), le vainqueur de Slobodyszcza, de Podhaïce, de Kalusz, de Chocim, fut entraîné malgré lui au kolo pour s'entendre proclamer roi.

Il le fut, à l'unanimité. Les Lithuaniens, conduits par leur grand-chancelier, déclarèrent adhérer à l'élection, et saluèrent leur glorieux adversaire d'acclamations loyales. Le docteur Connor raconte, et beaucoup d'historiens ont répété, que, pour obtenir cette nécessaire unanimité, il fallut que l'interroi et le sénat prissent prétexte, contre le grand-hetman de Lithuanie, de la violation du domicile d'un gentilhomme, pour lui appliquer les dispositions d'une loi qui

punissait de l'exlusion des assemblées toute offense aux droits de l'ordre équestre. Ce récit nous semble peu digne de foi. Ce n'est guère pour des hommes comme Michel Paç que de telles lois sont faites. Privé violemment du droit d'élire, il eût certainement levé l'étendard de la guerre civile. Ses parents, ses amis auraient du moins protesté ; ils ne se fussent point résignés au chagrin d'apporter leur suffrage à un ennemi, de lui faire cortège dans sa marche triomphale. Si le fait était exact, il faudrait croire que Paç lui-même provoqua cette délibération pour se dispenser de donner sa voix au rival qu'il avait en haine depuis plus de vingt-cinq ans.

Ce fut par forme que les sénateurs recueillirent les suffrages de chaque palatinat, les écrivirent, les comptèrent ; que l'évêque régent, montant à cheval, demanda par trois fois s'il y avait encore des oppositions ou des griefs : il proclama enfin que Jean Sobieski était roi. Les grands maréchaux de la couronne et du duché, ou leurs représentants, répétèrent trois fois ce cri déjà répété par la noblesse et l'armée ; ce cri que le peuple de Varsovie avait porté aux deux extrémités de l'horizon ; devant lequel s'inclinèrent à la fois les enseignes des palatinats, des compagnies d'armes, des régiments étrangers, des troupes de la république ; que les fanfares guerrières, les cloches de la ville et les salves de l'artillerie saluèrent de leurs bruits confondus. Tout à coup, sur un signe de l'évêque de Cracovie, un profond silence régna ; les mille bannières s'inclinèrent ensemble, et les évêques entonnèrent un dernier hymne sacré ; les assistants, chœur innombrable formé de tout un peuple, redirent les accents religieux ; puis, l'hymne achevé, les acclamations recommencèrent, et le sénat, les nonces, la noblesse, s'acheminant vers la cathédrale de Saint-Jean, allèrent avec Jean Sobieski rendre grâces à Dieu de son élévation, sous l'œil de Marie d'Arquien et de son fils Jacques-Louis, le filleul de Louis XIV, désormais nommé le prince de Pologne. Cette cérémonie sainte s'accomplit parmi les transports de l'émotion la plus profonde et de la plus vive joie que nation ait montrée. La Pologne semblait sauvée de l'étranger et de l'anarchie. Chacun comptait les jours prospères assurés à la république. Les femmes criaient : « L'Allemand ne tiendra plus garnison dans Varsovie ! » ou bien : « Les Cosaques ne ravageront pas nos champs ! » ou bien encore : « Les infidèles peuvent nous envoyer demander des tributs ! » En exprimant ainsi son allégresse, la foule se disputait le bonheur de baiser les vêtements du héros, faute de pouvoir arriver jusqu'à ses mains ou à ses pieds. Si jamais citoyen n'avait fait plus pour sa patrie, jamais patrie n'avait fait plus pour un de ses fils.

Les Polonais remarquaient, avec une pieuse satisfaction, que l'élection avait duré trois jours, comme le triomphe de Chocim, et les mêmes jours pendant lesquels s'était prolongée cette victoire. Au moment où Sobieski prit possession du rang suprême, où une Française devint avec lui reine de Pologne, où l'évêque de Marseille, en habits pontificaux, reçut le nouveau roi sur le seuil de la cathédrale et le complimenta au nom de son maître, Louis XIV donnait l'assaut

à la citadelle de Besançon, et la Franche-Comté était pour toujours associée aux destinées de la France.

Du temple, Jean monta au palais pour saluer une dernière fois Éléonore. Il lui promit un riche douaire, et tenta de fléchir ses resentiments par des hommages et des largesses. Dès le lendemain (22 mai), l'altière archiduchesse s'éloigna de Varsovie ; elle se retira à une lieue de la capitale, pour y attendre de nouvelles et meilleures chances. Sa faction prétendit faire à Sobieski une loi de répudier Marie d'Arquien pour épouser la veuve de Michel Korybuth. On comptait que ce dessein serait avidement accueilli par la foule, que le peuple s'ébranlerait, en haine de l'étrangère, pour son illustre reine, que la petite noblesse aimerait à conserver sur le trône la veuve de Visniowieçki, que Sobieski serait contraint de se soumettre ou d'abdiquer. Cette proposition blessait également ses affections, son orgueil et sa religion. Il se sentit outragé de la pensée qu'il ne pût pas anoblir assez celle qui était déjà sa compagne, la mère de ses enfants, pour la couronner, et que lui-même eût besoin de l'alliance d'une archiduchesse pour paraître tout à fait digne du rang suprême. Marie-Casimire était d'ailleurs mille fois plus nécessaire à sa tendresse que le bandeau des rois à son ambition. Il aurait renoncé à tous les biens plutôt qu'à Marie d'Arquien. « Je n'ai pas authentiquement promis, s'écria-t-il, d'accepter les fonctions de roi ; il n'y a pas encore de contrat entre nous. Si votre sceptre est à ce prix, vous pouvez le garder ! »

Sur ces entrefaites, parvint à Varsovie la nouvelle des progrès du Turc et du Tartare. Le kan s'avançait à la tête de tout son peuple ; Caplan Pacha se fortifiait dans Yassy ; l'empereur Mahomet IV était en marche à travers les champs de la Bulgarie. On apprit ces nouveaux dangers le jour même de la fête du Saint-Sacrement. Jean, et avec lui Marie-Casimire, éclatante de beauté et d'atours, allèrent à la procession dans l'éclat d'une magnificence héroïque. Devant eux étaient portés les soixante-six drapeaux enlevés par Sobieski à Chocim. Quand la procession parut sur le parvis, ces drapeaux, dépouilles de l'infidèle, s'abaissèrent et tapissèrent le pavé sous les pas du prêtre portant le Dieu des chrétiens. Tous les assistants tressaillirent. Quand avait-on vu la croix recevoir de tels hommages ? Où aurait-on trouvé ailleurs un roi qui fît ainsi à Dieu litière de ses trophées ?

L'élection des rois n'est consommée que lorsque le prince a signé les *pacta conventa*. Pendant que la diète discutait cet acte, Sobieski déclara qu'un examen plus attentif de ses revenus lui avait fait voir qu'au nombre des conditions onéreuses souscrites par ses amis en son son nom il en était une qui dépasserait probablement ses ressources, celle de payer, durant six mois, la solde de toutes les troupes de la république. Malgré leur désir d'annuler l'élection, ses ennemis osèrent peu insister sur cette déclaration loyale, qu'avec moins de probité il n'eût pas faite, et malgré laquelle il tint ensuite plus encore qu'il n'avait promis. Iablonowski fit décider qu'on passerait outre. Mais le parti vaincu voulut,



BRUXELLES, *au temps de Sobieski.* (P. 192.)

pour venger ses revers, poser à l'autorité royale de nouvelles limites. On demandait que le droit de paix et de guerre, celui de lever des troupes, celui de les conduire à l'ennemi et de paraître sur les frontières, lui fussent enlevés. Ç'aurait été charger de chaînes et désarmer le bras qui pouvait seul défendre la Pologne. On prétendait aussi lui imposer l'obligation d'une alliance éternelle avec la cour de Vienne. C'était le règne de Michel qu'il s'agissait de perpétuer. Jean répondit que ses concitoyens pouvaient disposer de la couronne s'ils n'avaient pas assez de confiance en lui pour la lui donner telle que ses prédécesseurs la portèrent, et le cri public intervint ; la diète n'insista point. Vainement quelques nonces s'opiniâtrèrent ; vainement ils lancèrent leur véto sur l'assemblée ; toute chance d'établir la guerre civile était épuisée. Christophe Paç le sentait. Plus habile que le reste de sa maison, sachant se plier de bonne grâce à la nécessité, il ramena les récalcitrants, et le lendemain, dans la cathédrale de Saint-Jean, Jean Sobieski, debout à l'autel, reçut solennellement le diplôme de son élection, des mains de l'évêque de Cracovie assis et couvert. Il prêta serment le 5, aux *pacta conventa*. Christophe Paç, qui remplaçait le grand-chancelier de la couronne mourant, et Polubinski, qui remplaçait le grand-maréchal de Pologne passé roi, proclamèrent l'avènement de Sa Majesté Sacrée le roi Jean III. Les bénédictions du peuple leur répondirent ; les ambassadeurs, le comte de Shafgotch à leur tête, se hâtèrent de porter au nouveau potentat les assurances de la vive joie que son élévation donnerait à leurs maîtres. Le plus vrai de tous peut-être, à son propre insu, était le comte de Taff, disant que Charles de Lorraine serait consolé de son revers en apprenant qui était son heureux compétiteur. Il ajoutait que ce prince n'aurait pas consenti à se mettre sur les rangs, s'il avait cru y trouver un si grand homme.

Sobieski était définitivement élu. Pour prendre les rênes du gouvernement, il lui fallait encore recevoir l'onction sacrée. L'interrègne devait se prolonger d'après la loi, le primat ou son suppléant devaient tenir en main les pouvoirs, jusqu'au jour où l'huile sainte coulerait sur son front : le sacre avait été fixé à la fête de saint Jean. Mais ces apprêts auraient pris du temps ; les trésors de la république s'y seraient épuisés ; les intérêts de la Pologne pouvaient d'un moment à l'autre appeler son défenseur suprême sur les frontières, et Jean III était toujours le citoyen qui ne voyait que son pays, le grand-hetman qui ne songeait qu'à vaincre. Il déclara que les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accorderaient mal avec les dangers d'une invasion. En de telles conjonctures, le casque, disait-il au sénat, irait à son front mieux qu'un diadème. C'était se priver de la douceur de placer sans retard sur la tête de Marie-Casimire le bandeau de Louise de Gonzague et de l'archiduchesse Éléonore. Le sacrifice était grand ; car, si la mort l'eût surpris dans l'intervalle, sa chère Mariette, ainsi qu'il la nommait, se fût trouvée déchue des droits de la royauté. « Mais je sais bien, répétait-il souvent dans le cercle de ses amis intimes, quand sa résolution était combattue, je sais bien pourquoi la nation m'a mis sur le trône. Ce n'est

pas pour représenter, c'est pour combattre. Ma mission est de faire la guerre aux Turcs. C'est ma consigne de roi. Je la remplirai d'abord. A plus tard les fêtes ! »

La diète, touchée de sa grandeur d'âme, voulut que dès ce moment il fût roi. Elle décida que son sceau privé, appelé sceau de la chambre, suffirait, jusqu'au temps de l'inauguration, pour consacrer tous les actes de l'autorité royale. Son règne avait commencé du jour où la république lui avait remis ses destins. L'acte de son élévation se trouva ainsi consommé sans retour.

La pensée publique, dans l'Europe entière, avait d'avance désigné Sobieski au trône, alors même que la Pologne, distraite par les brigues et les partialités, portait ailleurs ses suffrages. Mais, quoique prévue, cette nouvelle captiva comme un grand événement l'attention des peuples et des rois. En l'apprenant, l'impératrice mère s'évanouit, et ce coup ne tarda pas à la conduire au tombeau. Le cabinet de Vienne s'était seul obstiné à ne pas prévoir ce qui venait de se passer. Il fut consterné. La Suède, la Hollande, les Anglais, malgré des alliances contraires, applaudirent à cette élévation d'un grand homme. Rome retentit de solennités tour à tour saintes et profanes, à la gloire du défenseur de la chrétienté ; Clément X prépara pour lui l'épée bénite et la rose d'or ; le cardinal Nitard, représentant de la branche espagnole de la maison d'Autriche près le Saint-Siège, multiplia les fêtes. Le maréchal d'Estrées, ambassadeur de Louis et parent de la nouvelle reine, fut solennellement félicité par le sacré collège. Le général des Jésuites, qu'on plaçait avec quelque raison au rang des puissances, écrivit au roi de Pologne pour le complimenter à l'instar des têtes couronnées ; il le fit en ces termes :

« Il ne pouvait advenir rien de plus désirable que de voir monter sur le trône celui qui était la colonne de la république, et que le monde entier célébrait comme le vengeur du monde chrétien. Il n'y a point de mots pour exprimer la joie qui a rempli cette capitale de l'univers catholique. On ne rencontre personne qui ne prodigue les plus vives louanges à cette élection bienheureuse, et n'y voie un gage assuré des miséricordes particulières de la Providence pour la nation polonaise, et pour la république chrétienne tout entière : l'une et l'autre sont maintenant en sûreté. Au milieu de l'allégresse commune, celle de la Société n'a pas besoin d'être signalée. Puisse Votre Majesté daigner en juger par ses bienfaits ! Je consacre et je voue cette humble Société *(minimam societatem)* au service de Votre Majesté, et je la recommande respectueusement à sa protection.

« Le plus soumis de ses serviteurs,

« JEAN-PAUL OLIVA. »

A Paris, la joie fut, s'il se pouvait, plus grande que partout ailleurs. La nouvelle arriva par une lettre de Marie-Casimire, qui portait : « A M. le marquis d'Arquien, père de la reine de Pologne. » Monsieur, duc d'Orléans, alla aussi-

tôt chez son capitaine des gardes pour l'embrasser, et Louis, prenant acte de cette élection comme d'une nouvelle victoire, fit publier une feuille officielle qui se terminait ainsi :

« On peut dire que jamais élection ne s'était faite en Pologne avec plus d'éclat. C'est une espèce de miracle que le ciel, qui comble sans cesse la France et son auguste monarque de ses plus particulières grâces, a voulu opérer en faveur de leur plus ancien et plus constant ami, pour le bien de la Pologne.

« Voilà comment Sa Majesté triomphe partout, à la confusion de ses ennemis, soit dans ses armes, par les soins qu'elle prend en personne de les rendre victorieuses ; soit dans ses négociations, par la sage conduite des ministres qu'elle sait choisir, avec toutes les qualités qui leur sont nécessaires.

« L'évêque de Marseille ne manquait d'aucune, et d'abord qu'il parut à Varsovie, il satisfit tellement les Polonais par sa haute mine, par sa grâce, par son honnêteté et par ses discours, qu'il s'attira l'amour et le respect d'un chacun d'eux ; et, ayant ainsi grandement avancé la victoire qu'il s'était préparée sur leurs esprits, il l'acheva sans peine par cette éloquence avec laquelle il s'expliqua dans le kolo. S'étant donc rendu maître de leurs sentiments, il lui fut aisé d'en disposer selon les occurrences, pour le bien de la république et pour la gloire du roi son maître. C'est pourquoi, comme il reconnut qu'on tournait les yeux sur les seigneurs de Pologne, et qu'il n'était plus question des étrangers, il ne balança point à porter les intérêts de celui que chacun jugeait le plus digne de la couronne, et il n'oublia rien en cette occasion pour faire triompher le bon parti.

« Afin que vous jugiez aussi à votre tour de l'équité du choix de l'illustre Sobieski, il faut que notre histoire ajoute au récit de son élection le premier de ses portraits, qui, sans doute, vont paraître ici de toutes parts.

« Nous avons tracé plusieurs fois l'image de sa valeur et de toutes les qualités qu'il a d'un grand capitaine, dans les relations de ses batailles, dont la dernière, près de Chocim, a été *la plus célèbre et la plus complète* qui se soit remportée *depuis plusieurs siècles*, et dont l'importance, dans la conjoncture de la mort du roi de Pologne était telle, pour le salut de cet état-là qu'on ne saurait assez l'exagérer.

« Voici ce qu'il est pour sa personne et pour ses autres vertus. C'est l'un des plus beaux hommes et des mieux faits qui se puisse voir. Il est d'une taille avantageuse et d'une mine grave, néanmoins tempérée par une telle douceur, qu'il inspire tout à la fois par là le respect et l'amour. Il est éclairé autant qu'on le peut être, notamment dans les mystères d'état, et sait parler juste sur toutes sortes de matières ; il est exemplaire dans la religion par sa piété et par sa charité ; il est affable pour tout le monde, et, enfin, il pardonne si facilement les injures qu'il a reçues, qu'on a remarqué avec étonnement qu'il n'a jamais

voulu se venger des calomnies de ses ennemis que par ses belles actions. Après cela, quels avantages les Polonais ne doivent-ils pas espérer de son gouvernement, et que pourra-t-on ajouter désormais à leur bonne fortune ? »

Au dehors, en effet, les Polonais affermissaient leur patrie par ce grand choix, dans la considération que les dernières années leur avaient acquise. Le nom de Sobieski les faisait compter dans la balance des Etats pour le poids de sa gloire, et il n'y avait alors d'éclatant en Europe que la fortune de la France et de son roi. Le prince d'Orange ne faisait que commencer sa carrière. L'Angleterre participait de la faiblesse corrompue des Stuarts. La Suède, effacée, semblait se remettre en silence des règnes de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave, et se préparer à enfanter Charles XII. Le grand-électeur, Frédéric-Guillaume vieillissait. Un voile épais cachait tout le Nord. Les Moscovites continuaient à n'être connus que sous le nom de Scythes barbares : personne ne soupçonnait qu'un de ces barbares qu'on appelait le tzar Alexis, façonnât dans ses déserts glacés un empire immense et formidable. Jean Sobieski et le peuple qui venait de le placer à sa tête, jetaient au contraire un immense éclat. Dans cette longue querelle de la France et de l'Empire qui partageait le monde, la Pologne, par ses alliances ou seulement sa neutralité, semblait devoir fixer la fortune indécise ; et, dans cette autre grande lutte de l'islamisme et du monde chrétien, dont le champ de bataille était depuis deux cents ans en Europe et allait être transféré au cœur de l'Allemagne, seuls encore les Polonais pouvaient, avec le secours d'un puissant génie, combattre utilement pour l'indépendance, le culte, les lois, la civilisation de l'Occident. La Porte n'était pas tellement orgueilleuse et bornée, qu'elle ne mesurât l'obstacle opposé à ses conquêtes. Achmet Kiuperli s'affligea de la grandeur du vainqueur de Chocim, comme le faisait l'empereur Léopold, dont ce devait être le salut.

Au dedans, personne ne douta qu'un avenir paisible et prospère ne commençât pour la Pologne. En un moment, les vieilles discordes des factions s'évanouirent : la joie et le calme régnèrent d'un bout de la république à l'autre. Les traces des terribles démêlés, qui, la veille, semblaient devoir tout détruire, se trouvèrent effacées comme par enchantement. Les grands seigneurs qui avaient le plus vivement contesté l'élection se pressèrent autour de Jean et de Casimire. Michel Paç ramena tranquillement son armée dans le grand-duché. Christophe donna des fêtes à l'illustre couple dans sa maison de Belvédère. Le roi promit au chef de la maison de Lubomirski ce bâton de grand-maréchal de la couronne, qu'il avait dû à l'exil du père lors des soulèvements de l'ordre équestre. Le vice-chancelier Olszowski. ordonnateur du mariage d'Éléonore, fut élevé au siège primatial que la mort de Czartoryski avait laissé vacant. Supplié par la diète de conserver encore les fonctions de grand-hetman, Jean ne laissa point ignorer qu'il les réservait au prince Démétrius, autrefois si violent, si injuste envers lui. Enfin, presque aucun de ses ennemis ne fut oublié dans la distribution de

ses bienfaits : ses amis semblaient l'être dans sa reconnaissance, et ils ne murmuraient pas. Dès le premier jour de son avènement, il avait compté cent mille florins à l'armée lithuanienne, deux cent mille à l'armée polonaise, soixante mille au palatin de Russie pour les fortifications de Léopol, trois cent mille aux Juifs de Vienne et de Varsovie pour le rachat des joyaux de la couronne. Le comte de Shafgotch était venu aussi déclarer qu'à la considération d'un si grand prince, l'Autriche verserait sur-le-champ dans les trésors de la république deux cent mille florins dus depuis longtemps au roi Michel. Ravie de ces générosités et de ces succès, la Pologne n'était plus qu'une famille rangée autour du plus illustre et du plus respecté de ses membres. La fête de saint Jean arriva et fut célébrée avec des transports inouïs. Ce jour-là, tous les ambassadeurs remirent au roi de Pologne des présents magnifiques au nom des couronnes. Un envoyé du kan des Tartares était accouru. Il se prosterna la face contre terre, au pied du trône, et annonça que son maître s'interposerait pour déterminer le divan à la paix, et mériter ainsi les bonnes grâces d'un si puissant monarque. On vit avec étonnement le roi répondre tour à tour en turc, en français, en italien, en allemand, en anglais, à ces représentants de l'Europe et de l'Asie. Au lieu de souffrir de son obéissance à un concitoyen, la cour s'en félicitait.

Éléonore comprit enfin que son règne était passé : elle s'enfuit tout de bon à Czenstochowa. De toutes ses tentatives pour lutter contre la fortune, elle n'avait recueilli que des défaites de plus. Il lui restait à subir les largesses de Jean, qui augmenta de vingt-cinq mille florins sa pension royale. Après avoir tenu trop longtemps à Thorn sa cour turbulente, elle quitta pour toujours la Pologne, et alla résider à Inspruck, comme gouvernante du Tyrol. Elle ne tarda point à donner sa main, malgré la différence des âges, au rival malheureux de Sobieski, à Charles de Lorraine, prince plus haut que Sobieski de naissance, et tout aussi haut de cœur, sans États, mais non sans gloire, longtemps le bouclier de l'Empire comme Jean l'était de la Pologne. La mort de son oncle lui avait conféré le titre stérile de duc de Lorraine. Charles ne vit jamais son patrimoine. L'alliance d'Éléonore, âgée alors de quarante ans, était pour lui un établissement considérable. Léopold avait hésité longtemps : il cherchait pour sa sœur une couronne. Quand il céda enfin, le malheureux, duc, courant à Vienne pour ses noces, se vit encore arrêté en chemin par les suites d'une blessure dont le plus habile des chirurgiens allemands, le bourreau de Nuremberg, ne put le guérir : il se rétablit pourtant, et de ce mariage sont issus les princes auxquels Marie-Thérèse a donné l'empire d'Autriche en héritage. Charles continua, tout le reste de sa vie qui fut courte et glorieuse, à s'illustrer dans les guerres contre la France et contre la Porte ottomane. Nous le verrons se rencontrer aux côtés de Sobieski sur les champs de bataille, et prouver, par sa magnanimité comme par son génie, qu'il aurait mérité d'emporter l'élection s'il n'avait pas eu un tel compétiteur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

La grande invasion de Mahomet IV. — Bataille de Léopol. — Siège de Podhaïce. — Le pont du Dniester brûlé. — Les périls et les victoires.

Quoique n'étant pas de race royale, Sobieski eut une cour magnifique ; comme les autres rois, il eut des grands officiers, des chambellans, une Garderobe, une Bouche, des tranchants, des échansons. Il portait les mêmes titres que ses prédécesseurs, avait sous les yeux leurs exemples, pouvait aspirer à leur autorité ; et, sur ce faîte des grandeurs, où d'ordinaire jouir et conserver semblent l'unique soin, le sien était nécessairement de conquérir ! Il voyait ses fils salués du titre d'Altesse, et même l'aîné d'entre eux appelé prince de Pologne, sans avoir d'héritage à prétendre. Il savait que leur destin était de tomber tout à coup, au jour de sa mort, de la première marche du trône dans la foule, pour se voir alors dépaysés au rang des sujets, comme lui-même l'était au rang des rois. Son ambition devait être de leur léguer sa grandeur. Le monde entier du moins lui supposait ce dessein : ses courtisans, pour se faire une gloire de le prévenir ; ses ennemis, pour compromettre sa puissance et sa renommée. Ajoutez toute une famille qui se pressait autour de lui, orgueilleuse de son élévation et avide d'honneurs. Il était également mal à l'aise entre ses proches, entre ses sujets, entre les souverains : autant ses concitoyens l'accusaient d'aspirer à la tyrannie, autant l'y poussaient ses proches, et autant les rois s'étonnaient qu'il prétendît avec eux à l'égalité.

Nul prince ne semblait plus propre que Jean Sobieski à écarter ces périls. Simple, désintéressé, fort oublieux de lui-même, fort ennemi du faste, tenant beaucoup aux institutions de sa patrie et point à sa propre grandeur, élevé déjà par le consentement universel des nations et par la première des consécrations, celle de la gloire, au-dessus du reste des hommes, tel était Jean III ; et pourtant il trouva dans les passions de ceux qui l'environnaient, il trouva dans les conjonctures mêmes d'amers chagrins et des chocs funestes ; tant il est vrai que les hommes ont beau être meilleurs que les institutions ! Elles ressemblent, dans l'ordre politique, à la fatalité des anciens : rien ne prévaut contre leur génie.

Les titres avaient en ce temps-là une grande importance, précisément parce qu'un régime nouveau, qui ne laissait subsister rien de fort, celui de la monarchie absolue, s'établissait en Europe. Tous les pouvoirs avaient à se classer. Le titre de Majesté, que les rois s'étaient attribué à l'imitation des empereurs, était encore refusé aux rois de Pologne, comme princes électifs, par l'empire et par

la France. Ces deux gouvernements les traitaient simplement de Sérénités, distinction dont la république ne laissait pas que d'être blessée. Jean aurait été heureux de concilier à son pays l'égalité entre les couronnes. Il espéra cette concession de l'estime et de l'affection de Louis XIV. André-Chrysostome Zaluski, neveu du nouveau primat, celui dont les *Lettres historiques et privées* sont le plus précieux monument de cette époque, débutait alors près de la cour de France dans la carrière politique. Il se trouva chargé de cette négociation. Tous ses efforts furent inutiles. Louis, qui se vantait au monde d'avoir donné à la république Jean III pour chef, Louis, qui entendait avoir en lui un auxiliaire docile, ne put se plier à l'avouer pour un de ses pareils. Cette grandeur d'un simple particulier, même dans des contrées lointaines, offusquait la majesté de sa couronne : il était importuné de ces beaux-frères de roi, de ces oncles, de ces neveux de reine qu'il comptait en foule dans sa cour. Où sa noblesse voyait une gloire, il était près de voir une offense et un péril. Marie-Casimire fut indignée de ses refus ; Jean en eut l'âme chagrine. Ayant à écrire à Versailles, il signa sèchement : Votre frère, Jean Sobieski.

Tandis qu'il pouvait donner ce nom de frère à Louis XIV, sa femme unissait à son orgueil de reine des ambitions moins hautes de fille et de sœur. Le jour même que Jean recueillait les acclamations du kolo, elle écrivait à Paris pour obtenir, en faveur de son père, des grâces de cour. A Varsovie, elle exigeait pour son frère, le comte de La Grange-Maligny, les fonctions d'ablégat de Pologne près le roi de France. Dans le même temps, Zaluski, revêtu de ce titre pendant l'interrègne, se présentait à Versailles dans l'ignorance de ces intrigues, pour faire sa charge ; la marquise de Béthune, sœur de Marie-Casimire, et le marquis de La Grange d'Arquien, leur père, remuaient ciel et terre dans les deux cours pour perdre l'envoyé polonais et assurer sa succession à Maligny. Jean était aussi révolté de tout ce bruit que Louis XIV s'en montrait étonné. C'est le fléau inévitable des hommes nouveaux que la foule de proches obscurs qui les assiègent pour exploiter leur fortune et la pervertir. Toutes ces misères étaient pour le roi de France des justifications de ses dédains, et pour le roi de Pologne les contre-poids de sa prospérité.

Cependant le reine créait au roi d'autres sollicitudes par son active intervention dans toutes les affaires. A peine montée sur le trône, elle s'était déjà aliéné le vice-chancelier Olszowski. Il se plaignait d'être dépouillé par elle de toutes les fonctions et de tous les droits de son ministère. C'est ainsi que, pressée de rémunérer l'assistance de l'évêque de Marseille, elle lui avait donné, sans l'intervention de la chancellerie, la recommandation de la couronne de Pologne pour le chapeau de cardinal. Ce fut aux yeux du chancelier un double tort.

De plus dignes soins occupaient le roi. On ne peut douter que Mahomet IV n'eût dessein d'asservir la république à tout prix. Dans les conseils du divan fermentait avec une ardeur nouvelle, depuis la soumission de toutes les places du Péloponèse et la chute de Candie, l'espoir de régner sur le monde chrétien.

L'islamisme voulait recommencer par le Nord les conquêtes qu'il avait accomplies, quelques siècles auparavant, par les rivages de l'Afrique, de l'Espagne, de la Sicile, de la Corse, de la Provence, jusque dans les plaines de la Loire et du Rhône. Achmet Kiuperli regardait la Pologne, faible et divisée, comme une position à prendre sur les derrières de l'Europe, entre les Moscovites qu'il méprisait, et l'empire qu'il eût ainsi tourné. Les ports de la Baltique tentaient son génie. De cette façon, la mer Caspienne, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la mer Rouge auraient été des lacs intérieurs du vaste empire de son maître : il aurait eu également des ports, des chantiers, des arsenaux, des flottes, sur l'Océan indien et sur les mers du Nord. La domination turque se serait trouvée couper en deux et dominer le monde.

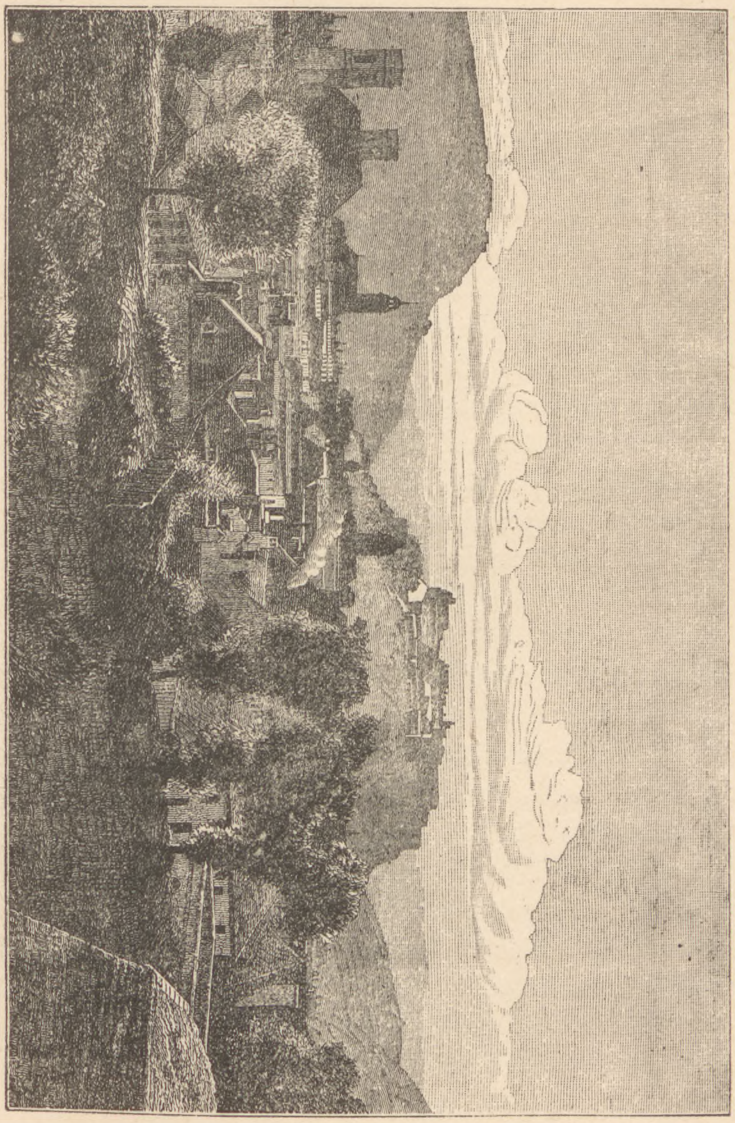
Achmet Kiuperli faisait marcher une nombreuse armée à l'appui de ses desseins. Dans l'élévation du vainqueur de Chocim, il ne voyait qu'un motif de précipiter son entreprise, avant que le nouveau règne se fût affermi, et que les dangers d'Alexis eussent réuni ce prince dans une alliance défensive avec la Pologne. Caplan-Pacha, personnage illustre parmi les musulmans comme petit-fils d'Acomat et beau-frère de Kiuperli, avait rallié sur les bords du Danube toutes les troupes échappées au désastre du sérasquier Hussein ; de nouvelles bandes lui arrivaient d'Europe ou d'Asie, et il les portait aussitôt en avant. Le grand-vizir vint présider aux apprêts ; les hospodars, Doroszenko et le kan des Tartares étaient convoqués ; le kan Selim-Gieray avait même ordre d'amener deux hommes par cazgan ou chaudron, c'est-à-dire par famille. Le rendez-vous était sous les murs de Chocim ; là furent les outrages, là devaient être les premières vengeances. Achmet Kiuperli voulait en avoir la gloire. Avant l'arrivée de son maître, il fait attaquer la place par Caplan-Pacha. Le gouverneur polonais Ochab s'intimide : il n'avait qu'une garnison faible et délabrée ; l'armée des barbares passait pour être de quatre cent mille combattants. Après un assaut, il se rend, et les Turcs assouvissent sur lui, sur la garnison, leur rage meurtrière.

Dans le même temps, un convoi turc, qui se rendait à Kamiéniéç, fut pris et l'escorte exterminée par Iablonowski. L'émir Célibey, qui la commandait, trouva la mort dans cette rencontre : c'était un Tartare renommé qui, au temps de Casimir, avait servi la Pologne sous Sobieski et obtenu de lui une étroite amitié ; il jouissait de la faveur la plus intime du grand vizir ; il comptait aussi parmi les favoris du kan et parmi ceux du Grand-Seigneur. Cet officier, oublié de l'histoire, eut l'étrange fortune que le roi de Pologne, le kan des Tartares, Achmet Kiuperli et Mahomet IV donnassent des larmes à sa mort.

Mahomet avait rejoint ses armées, environné de douze mille Serden Gietchdi. On nommait ainsi un corps de janissaires ou autres volontaires de l'empire, qui se vouaient à la mort en acceptant ce titre, phalange terrible que les sultans ne formaient qu'à l'approche des grands dangers. Comme il passait en revue ses vastes lignes, un espion fut trouvé dans les rangs. Le sultan le fit venir, lui

donna de l'or et le chassa, en lui recommandant seulement une chose : c'était de bien dire au roi de Pologne tout ce qu'il avait vu.

Jean n'était pas de force à défendre contre le torrent ces provinces lointaines et malveillantes ; il se replia. Il eut cette chance qu'au lieu de courir droit à Léopol et Cracovie, les Turcs se détournèrent sur l'Ukraine, soit, comme



La citadelle de Besançon. (P. 126.)

on l'a prétendu, que le kan des Tartares, secrètement favorable au roi et à la république de Pologne, conseillât ces résolutions par ombrage des progrès de la domination ottomane ; soit plutôt que les mouvements des Moscovites, qui portaient une puissante armée sur les frontières, inquiétassent le kan et Kiuperli.

L'agrandissement journalier de ce vieil empire grec du nord, déjà si vaste,

et les efforts constants d'Alexis pour l'étendre à la fois vers la mer Caspienne et vers la mer Noire, pouvaient échapper encore à l'Europe, et même au divan, mais non point aux princes de Crimée. Alexis pesait sur eux de tout son poids, depuis que les guerres de Bogdan lui avaient livré Kiow et un instant assujetti l'Ukraine. En ce moment, ce n'était pas moins de cent mille hommes qu'il assemblait aux ordres de Radamanowski, pour descendre le cours du Borysthène, sous prétexte de châtier ce qu'il nommait, comme Jean, la révolte de Doroszenko. L'œil perçant d'Achmet Kiuperli découvrit sans doute de ce côté un avenir et des dangers nouveaux ; dans un plan d'opérations où le monde signala une faute grave, peut-être serait-il bien de reconnaître une rapide et glorieuse prévoyance.

Quoi qu'il en soit, Mahomet IV et le grand homme qui guidait ses conseils, s'étaient enfoncés vers la droite. Bientôt Kunicza bombardé capitule ; Mohilow et Iampol, autres places des bords du Dniester, ouvrent leurs portes. Plus au nord, Ladyczin sur le Bog, que les Polonais ont défendu avec vigueur, dont les habitants ont obligé par leurs trahisons la garnison à se rendre, est détruite de fond en comble. Enfin, Human, place située sur les confins de la Tartarie, et la véritable métropole de l'Ukraine, voit le Grand-Seigneur paraître au pied de ses murs. Toute cette immense armée est arrêtée par des fortifications grossières. Le vainqueur de Candie entreprend un siège régulier. « Puisqu'ils n'en savent pas davantage, » dit alors, avec son admirable sagacité, le roi de Pologne, tranquille maintenant au milieu de l'effroi public, « je promets de rendre bon compte d'eux avant la fin de la campagne. » Il tint parole.

Le siège d'Human était conduit par Kara Méhémet, homme ambitieux, que son courage dans le désastre de Chocim n'avait pu préserver de la défaveur et de l'exil. Achmet Kiuperli et le sultan cherchaient les occasions de se défaire de cet inquiet génie. L'ordre lui fut donné d'emporter Human tel jour, sous peine d'avoir la tête tranchée. Les dispositions prises aussitôt pour donner l'assaut, il appela les notables à une conférence, leur déclara que si la place n'était pas rendue sur-le-champ, chacun d'eux serait mis à mort quand il faudrait enfin capituler, et, secondé par une insurrection des habitants, il escalada les remparts. Citoyens, soldats, paysans d'alentour, tout fut passé par les armes. Le reste de l'Ukraine se soumit sans coup férir. A l'exception du poste de Bialacerkiew que le colonel Rapp défendait toujours, et de Kiow maintenant occupé par les Moscovites, du Dniester au Borysthène tout fléchit sous la loi des musulmans.

Les Moscovites, de leur côté, après s'être étendus à cinquante lieues le long de ces rivages du Borysthène, récemment placés à la portée de leurs armes, avaient atteint Doroszenko, et le tenaient depuis un mois assiégé dans Czéhryn, sa place d'armes. Un secours que le Grand-Seigneur s'était hâté de lui envoyer fut détruit par Radamanowski. C'était la première fois que les Moscovites et les Turcs se rencontraient sur les champs de bataille. Les petits-fils d'Olga trouvèrent dans ce premier conflit une première victoire. Mahomet irrité se porta,

avec toutes ses forces, de son camp de Ladyczin, au-devant de ses nouveaux adversaires, pour les châtier. Ils ne l'attendirent pas, et se rejetèrent sur la rive gauche du fleuve.

Jean alors s'ébranla. Il avait voulu n'entrer en campagne qu'avec le secours de l'hiver. Les Lithuaniens arrivaient à peine, et Michel Paç ne paraissait au rendez-vous que pour se venger, par des outrages et des trahisons, de la grandeur de son rival. Il fit, dès le premier moment, mettre à mort, comme coupable d'indiscipline, un tambour qui avait obéi à un ordre direct du roi. Du reste, tous les grands entouraient le souverain ; les princes Démétrius et Constantin Visniowieçki s'étaient rendus des premiers à leur poste, et l'évêque de Marseille suivait Jean à cheval pour combattre auprès de lui les ennemis de la croix.

A son approche, les Turcs, que le froid et la faim commençaient à entamer, que les Tartares abandonnaient d'ailleurs pour se défendre des armées d'Alexis et mettre en sûreté dans la Crimée plus de cent mille esclaves enlevés aux provinces polonaises, les Turcs prirent l'alarme. Leurs lignes se replièrent de toutes parts ; le Grand-Seigneur montra l'exemple ; il ne s'arrêta qu'à Silistrie. On suppose que les mouvements du Sophi qui menaçait Babylone, et les intrigues toujours actives de la sultane Valideh dans Constantinople précipitèrent cette retraite sans combat. Les pachas, laissés sur le Dniester, ne songèrent point à se défendre dans la plaine. Leur unique soin fut de disperser leurs troupes dans les villes. Achmet Kiuperli rendit leur tâche plus facile, en renouvelant la population presque entière de ces contrées. Des *Croyants*, appelés de Tartarie, avaient remplacé la population chrétienne, qui fut transplantée dans le canton des quarante églises, sur diverses plages de la mer Noire, parmi les champs de Constantinople ; et dans tous ces lieux, le nom de Russes distingue, aujourd'hui encore, leurs descendants.

Jean, dans une marche rapide, qui lui fit donner le nom d'ouragan, enleva tous les postes, et réduisit à merci la plupart des garnisons. Tandis que Iablonowski investissait Kamiéniéç, il assiégeait Bar en personne ; il détruisait le sultan Adzil Gieray et ses Tartares accourus pour sauver cette seconde forteresse de la Podolie ; il l'emportait d'assaut à la tête de ses dragons, le jour anniversaire de la victoire de Chocim ; enfin il marchait sur Mohilow, la soumettait ainsi que Braclaw, Nimirow et dix autres places. En même temps, le référendaire de Léopold Rzewski prit Raskow de vive force, et Achmet-Pacha s'évada à grand'-peine pour aller apprendre son revers au divan. Radziwill mit le siège devant Pawolocz, où commandait André Doroszenko, frère de l'hetman. Czéhryn seul demeura libre : tout le reste de l'Ukraine reconnaissait de nouveau l'autorité de la république. Les Ottomans étaient captifs ; les Tartares avaient disparu. Les Russes et les Cosaques, vaincus par la clémence autant que par les armes, accoururent de toutes parts. Leurs prêtres et leurs bannières en tête, ils apportaient le pain et le sel, signe de la soumission commune. Conduits par le brave Hukol, un

de leurs chefs renommés, ils jurèrent fidélité éternelle à la couronne, en jetant de la terre par-dessus leur tête inclinée : de tous les serments, c'était parmi eux le plus solennel.

Pour ne pas perdre en quelques mois ses rapides conquêtes, le roi résolut de demeurer jusqu'à l'été campé dans ces déserts, à la tête de son armée : c'était faire violence à la coutume héréditaire et fatale des Polonais de retourner à leurs foyers chaque hiver, chargés du butin de la campagne. Jean comptait les retenir sous les drapeaux par sa présence, régler le gouvernement des provinces assujetties, et ouvrir lui-même des négociations décisives. Il distribua ses quartiers entre Kiow et les frontières de la Moldavie. Paç eut le poste de Bar, celui qui présentait le plus de ressources à une armée ; le roi s'établit de sa personne à Braclaw, dans des cantonnements affreux, où les chevaux n'avaient d'autres fourrages que la paille des toits, les hommes d'autres aliments que ceux qu'il fallait aller conquérir dans les champs de la Valachie. En vain, les grands, à la voix de la reine, le fatiguaient de leurs prières pour qu'au lieu d'hiverner sur ces frontières désolées, il vînt recevoir la couronne : pressé surtout de la mériter, et peu touché des occasions d'en jouir, il persista.

Déjà, il avait pacifié l'Ukraine en préservant les peuples des vengeances de la noblesse par une discipline sévère, et du pillage de la troupe par d'énormes largesses à ses compagnons d'armes : il avait plié au joug, par ses libéralités aussi bien que par ses exemples, cette armée également surprise de ne plus piller et d'obéir ; il obligeait la Porte à traiter de la paix ; Doroszenko, d'une capitulation ; la Moscovie, d'une alliance. Les Moscovites venaient d'ouvrir à Ladzyn des conférences pour unir la politique et les armes des deux couronnes contre l'Ottoman et le Tartare, leurs communs ennemis. Mahomet, après avoir refusé, dans sa fuite même, de lire une lettre du roi victorieux qui proposait la paix, était devenu plus traitable au bruit du congrès de Ladzyn. Kiuperli, découragé, inclinait l'esprit de son maître vers les négociations, et Doroszenko, près de se voir abandonné de ses alliés comme de la fortune, écrivait d'humbles lettres pour demander grâce. Quand le roi lui envoyait porter des paroles de clémence, il mettait son bonnet sur la tête du messager ; il lui ceignait son cimeterre, vives marques de dévouement et de soumission qui promettaient un prochain retour de la Russie aux lois de la Pologne. Au milieu de ces dispositions pacifiques, un coup décisif allait être frappé. Tout était prêt pour entreprendre, à la grande surprise des infidèles, sous les glaces et sous les neiges, le siège de Kamiéniéç : cette conquête ne pouvait manquer de rendre également faciles, également glorieuses la paix et la guerre.

Tout à coup les Lithuaniens, soulevés par leur grand-hetman, murmurèrent ; ils parlaient de retourner dans leur patrie : le roi marche à eux, passe dans les rangs, et ils promettent en pleurant de vaincre et de mourir avec lui. Paç demande à se retirer seul ; la permission lui est donnée. Il part et entraîne son armée. Beaucoup de Polonais l'imitent : Jean seul songeait à ne pas livrer la

Pologne sans défense, comme une place ouverte, aux ravages de l'étranger.

Dans sa douleur, à l'aspect de cette armée qui désertait, il se contenta de la poursuivre d'Universaux, déclarant aux Palatinats que c'était lui qui la chassait comme incapable et indigne de servir la république ; il ordonnait que les corps fugitifs missent bas les armes. La plupart obéirent : il avait eu besoin d'une admirable vertu pour se borner à châtier par le déshonneur des affronts qu'il pouvait laver dans le sang de son ennemi ; mais ç'eût été provoquer une guerre civile, et il en fallait moins pour épouvanter son âme polonaise : avec un tel régime, la guerre étrangère devait mener à la destruction de son pays.

Au bruit de cette trahison, la république entière s'émut (janvier 1675). Les grands se montraient indignés comme le peuple, et la Lithuanie comme la Pologne. Le primat Olszowski fulmina des anathèmes. Étonné de ce soulèvement, Michel Paç demanda grâce pour son crime. L'évêque de Vilna, le palatin de Troko, le grand-chancelier, tous les Paç enfin, recoururent à la reine, et lui-même écrivit pour solliciter, par l'intercession de Marie-Casimire, la clémence de son rival couronné. Jean pardonna : il permit à Paç de reparaître sous la tente, après avoir rallié autour de son bountzounk une nouvelle armée. Mais les regrets du Lithuanien ne pouvaient réparer le mal qu'avait produit sa faute. Le prestige qui naissait de la concorde de la Pologne sous les auspices de son roi, se trouvait détruit sans retour. Ce roi, restant comme une sentinelle dévouée dans les solitudes de l'Ukraine, avait étonné ses alliés et ses ennemis : on savait maintenant qu'il n'avait pas plus que ses prédécesseurs la puissance de tenir une armée polonaise sous les armes après quelques semaines d'engagement ; que des opérations suivies, des sièges, un plan de campagne, la conduite d'une longue guerre étaient, malgré son génie, livrés aux mêmes hasards. Il fallut abandonner l'investissement de Kamiéniéç. Le sultan Adzil Gieray revint braver, quelquefois même détruire les postes polonais. Doroszenko ne négocia plus que pour gagner du temps ; aux anciennes stipulations il ajoutait toujours la demande de concessions nouvelles. On remarque que ce barbare voulait, au nombre des privilèges de sa nation, le droit d'avoir des imprimeries. Mais l'astucieux Cosaque pressait sous main le divan d'envoyer, au cœur de l'hiver même, une armée châtier cette station obstinée sur les confins de la Turquie.

Le chancelier Christophe Paç, qui conduisait à Ladzyn les conférences ouvertes avec les Moscovites, reconnut avec douleur que, depuis la désertion de son frère, le ton des envoyés du tzar était changé. Ils avaient cessé de redouter la Pologne. Ils ne voulaient plus que s'approprier l'Ukraine entière parmi ses dépouilles, et, loin de consentir à acheter, au prix de la restitution de Kiow et de Smolensk, un traité d'alliance offensive et défensive contre les musulmans, ils demandaient satisfaction pour les pamphlets, qui, en discutant dans l'élection précédente les titres des divers compétiteurs, avaient combattu irrévérencieusement, disaient-ils, la candidature du prince Fœdor Alexiowitsch. Les conférences furent rompues.

Ainsi, toutes les mesures du roi se trouvaient renversées. L'hiver se passa en combats sans profit comme sans gloire sur la ligne du Borysthène, en préparatifs menaçants dans l'empire ottoman. en discordes au cœur de la Pologne. Les troupes qui avaient déserté, erraient d'un bout de la république à l'autre, mettant à feu et à sang les provinces, imposant des rançons, pillant les églises et les châteaux, traitant leur patrie en terre conquise, au lieu de la défendre. Le bruit des armées que la Porte assemblait à Bender pour en finir, comme elle le disait, avec cette nation rebelle qui avait méconnu les bienfaits du traité de Buczacz, faisait trembler la Pologne, déjà saccagée par l'invasion de ses infidèles soldats. Les ennemis du roi reprenaient faveur, en l'accusant d'avoir embarqué son pays dans cette guerre qui ne pouvait manquer d'aboutir à un affreux esclavage. Les Palatinats découragés ne donnaient ni trésors ni armée.

L'Europe imputa tous ces malheurs aux manœuvres de Léopold. Ce prince, en effet, ne pardonnait pas au roi son élévation ; il faisait d'ailleurs l'étrange calcul de s'effrayer moins de l'assujettissement des Polonais que de leurs victoires. Ces victoires auraient amené sur-le-champ la paix, et une paix pouvait appeler sur lui seul tout le poids de l'empire ottoman. La conquête de la Pologne devait être au contraire pour les Turcs un long et difficile travail. Les efforts de la cour impériale tendirent donc, dans tout le cours de ces événements, à entraver les préparatifs militaires du chef de la république. La cour qu'à cette époque Éléonore tenait encore à Thorn tournait contre Jean ses dernières armes. « Quoique l'exemple de ce héros, dit un historien du temps, dust porter tous ses sujets à travailler avecque la mesme application pour le salut de l'Estat, néanmoins les intrigues que les partisans de la maison d'Autriche continuoient pour brouiller les affaires de ce royaume, essayant de soulever la Petite-Pologne et la Lithuanie, eurent de l'effet ; ces projets produisirent une indignation que le roi, par une sagesse digne de son grand caractère, empêcha d'éclater. »

On découvrit dans le camp une conspiration contre sa vie. Son chef du gobelet fut convaincu d'avoir trempé dans le complot. Jean étouffa le procès pour ne pas accroître le trouble de la république. Son unique soin était de changer ses châteaux paternels en places fortes. et ses paysans en soldats : c'était à ses frais qu'il amassait des munitions pour approvisionner les places ; il se préparait ainsi à recevoir, en quelque sorte tout seul, le choc de l'une des plus terribles invasions qui eussent menacé sa patrie.

Cette fois, son système de guerre était changé ; il ne pouvait penser, dans sa faiblesse, à livrer des batailles. Il avait créé de tous côtés des forteresses, et multiplié les retranchements, pour user, s'il se pouvait, dans des sièges son formidable adversaire. Une armée de Cosaques, séduits par les procédés de Jean, se formait, au prix d'une veste de drap de France et d'un écu par homme, sous les ordres de Sierzko, hetman des Zaporogues, que la jalousie du pouvoir de Doroszenko et quelque culture, quelques goûts qui attestaient des mœurs polies pour un barbare, attachaient à la Pologne. Pawolocz, si bien défendu que fût

ce poste par dix mille Russes ou Tartares, venait de tomber au pouvoir de Michel Radziwill. Tout à coup l'armée ottomane se présenta. Les neiges et les glaces avaient à peine disparu, que le torrent inonda la Podolie, toute l'Ukraine, la Pokutie, et battit à la fois de ses flots Kiow et les monts Carpathes. Éclaireurs fidèles de l'invasion, les Tartares portaient de tous côtés le massacre, le pillage, l'incendie. Jean ne put même essayer une résistance ; il lui fallut s'éloigner à grands pas de ses quartiers de Braclaw, abandonner sans combat toutes ses conquêtes, dérober des marches, éviter des engagements, choisir enfin pour sa petite armée de fortes positions sur les frontières de la Volhynie et de la Russie-Rouge. Il y forma un vaste demi-cercle qui avait Léopol pour point d'appui. Iablonowski, posté à Zloczow, couvrait tout le Nord. De Brody et de Zalosz, le prince Démétrius protégeait la Russie ; campé à Brzezan, le grand-enseigne observait tout le cours du haut Dniester ; un peu de cavalerie légère continuait à tenir la campagne ; et le roi, prenant la position centrale de Léopol pour ses quartiers, amassait dans tout le royaume les moyens de soutenir le choc qui l'attendait quand la première ligne serait forcée. Il conservait, au milieu de l'abattement public, courage et sécurité. Car, disaient ensuite les Polonais, ne craint rien qui a tout prévu !

Jean plaçait son espoir dans la politique autant et plus que dans les armes. Conservant des intelligences en Crimée, dans la cour de Baktshi-Seray, rendant Doroszenko suspect à la Porte par des témoignages opiniâtres d'affection et de confiance, traitant toujours avec son puissant voisin Alexis, il étendait plus loin encore ses relations et ses espérances. Un ambassadeur du sophi de Perse avait traversé tout le Nord pour arriver jusqu'à lui. Ce ministre de l'Asie l'attendait à Zolkiew, ainsi qu'un envoyé du tzar. La reine avait ouvert les négociations. Jean se hâta d'aller lui-même les conduire avec éclat. Il comptait effrayer la Porte par cet appareil d'une coalition, qui aurait menacé à la fois et envahi les frontières ottomanes depuis les bords du Dniester et du Pruth, jusqu'aux confins de l'Arabie.

Un séraskier, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté, Schischman Ibrahim pacha, commandait l'armée musulmane. Quinze pachas, cinq beglierbeys, et les hospodars combattaient sous ses ordres. Le kan des Tartares amenait cinq sultans, ses frères ou ses fils, le grand vizir n'avait pas voulu risquer sa gloire, ni Mahomet IV sa vie, sur ce périlleux théâtre. Dans sa détresse, Jean accepte les offres de Sélim Gieray. Le général Koriçki, sous-chambellan de Kulm, et un autre officier, sont envoyés au prince tartare. Il les présente au séraskier, qui leur dit simplement de s'expliquer en deux mots, parce qu'il n'a pas le loisir d'en entendre trois : « C'est trop peu, » répondent-ils, non moins laconiques que lui, et le musulman, les entraînant sur ses traces, court mettre à feu et à sang Voloczysca, Vinaiowicz et d'autres places de Volhynie. Il arrive devant Zbaraz, ce patrimoine antique des Visniowieçki. Quarante heyduques et soixante Polonais seulement y sont renfermés. Un capitaine français, Désauteuils, les com-

mande, et, derrière ces murailles, il arrête cette immense armée, « faite, dit un historien polonais, pour emporter d'assaut, non Zbaraz et la Pologne, mais le monde entier. »

Par malheur, cinq ou six mille paysans russiens avaient cherché un asile dans la place. L'épouvante, ou peut-être la haine pour la domination polonaise les aveugle. Ils exterminent la faible troupe de Désauteuils, le jettent lui-même par-dessus les remparts ; et Ibrahim, dès lors maître de la ville, fait monter les plénipotentiaires polonais qu'il tient captifs, sur une colline, pour leur donner le spectacle d'une ville polonaise incendiée, d'une population taillée en pièces tout entière, ou traînée en esclavage. Les femmes, les nobles, sont réservés pour les sérails de l'Asie. Les vieillards, les enfants périssent par le fer et la flamme. Ibrahim n'épargne que Désauteuils. Il fait panser ses plaies, et, à la demande du roi de Pologne, il lui renvoie ce brave. Peu de jours après, les malheureux négociateurs polonais, secondés en secret par le murza des Tartares, Noghais, qui avait lui-même son fils prisonnier dans le camp royal, parviennent à s'évader.

L'ardeur du pillage commençait à l'emporter sur les intérêts de la victoire. Ibrahim, de qui on ne pouvait attendre de l'activité, s'attacha, comme ses devanciers, à des sièges dans lesquels se perdaient l'avantage du nombre et celui de la belle saison ; les supplices, par lesquels il châtiait des résistances héroïques, attestèrent ses fautes autant que sa cruauté. La guerre prit ainsi un caractère imprévu de lenteur et d'incertitude. Toujours menacé par les Moscovites, et abandonné des Cosaques dont l'inconstance s'était laissé séduire par la générosité du roi, Doroszenko resta inactif, ne s'occupant qu'à se défendre des complots de sa femme qu'il empoisonnait, de deux filles israélites qu'il faisait brûler vives, et d'un pope auquel il coupait le nez et les oreilles. Sierko, habile à profiter des disgrâces de son rival, s'était élancé des îles Zaporogues sur les corps tartares qui saccageaient l'Ukraine, et avait porté le désordre dans les lignes ottomanes. Le roi, partout présent avec quelques escadrons de troupes légères, faisait sur le front de l'ennemi, et quelquefois jusque dans les provinces occupées par ces armées, une guerre de partisans à la fois éblouissante et destructive. Il coupait les communications, reprenait le butin, taillait en pièces les colonnes. Ibrahim déconcerté résolut de forcer à la fois toute la vaste ceinture qui couvrait Léopol. Mais il avait laissé aux Polonais le loisir de hérisser ces positions de retranchements formidables. Les pachas chargés d'enlever Zalosz sur le grand-hetman Visniowieçki, voulurent d'abord interroger la fortune. Une poule noire lancée vers la place revint tout effarée dans leurs rangs, et, par ce sinistre présage, y porta l'épouvante et la fuite. Vingt mille Tartares se présentèrent en même temps à Zloczow, devant Iablonowski. L'habile capitaine les battit, et leur sultan Nuraddin, en faisant demander au vainqueur l'assistance de son médecin, lui envoya un carquois d'or garni de flèches, ce qui signifiait un aveu de sa défaite. Iablonowski se hâta d'envoyer au prince fugitif un chirurgien français, Renaut, et il lui fit remettre parmi d'autres présents une selle magni-

fique ; la selle est l'unique oreiller de ces tribus guerrières ; c'était lui conseiller le repos. Après deux mille ans, les fils des Scythes et des Sarmates employaient encore pour correspondre le langage des emblèmes, comme au temps de Darius. Le blason, au reste, vient de là, et n'est rien de plus.

Achmet Kiuperli, courroucé, menaça la tête d'Ibrahim. Une seconde armée franchissait le Dniester ; le Grand-Seigneur allait se mettre en marche avec une troisième, qui se réunissait à Andrinople. Le séraskier, abandonnant tous ses sièges stériles, revint au parti qu'il aurait dû prendre d'abord, celui de forcer



La Mer Noire. (P. 138.)

les lignes polonaises sans souci des places, d'aller droit à Léopol, et d'enlever ce poste formidable, dernier boulevard qui protégeât sérieusement Cracovie, la capitale et toute la Pologne.

Léopol, en polonais Lwow, en allemand Lemberg, était la troisième ville du royaume, la seconde des Russies, la première de ce démembrement vaste et riche des Russies qu'on appelait Russie Rouge ou Palatinat de Russie. Elle reçut son nom de Léon, fils de Daniel, chef ou roi des Russiens de Galicie, de qui étaient, dit-on, issus ces Danilowictz, aïeux maternels de Sobieski. C'était une cité populeuse, le principal comptoir de la république du côté du Levant, le

centre de son commerce avec les Hongrois, les Turcs, les Tartares, le point de rencontre, le lieu d'échange des produits de l'Europe, particulièrement de ses draps, de ses soieries, de ses étoffes diverses, avec les denrées de l'Asie et les vins de la Grèce. Les Juifs y étaient nombreux ; ils avaient dans ses faubourgs deux synagogues. Second archevêché catholique de Pologne, elle avait encore un évêque arménien et un évêque schismatique russe ou grec. Car tous les cultes possédaient le droit de cité dans cet empire, où la réforme avait seule rencontré des cris de réprobation et des lois de sang. Enfin, Léopol était la principale place d'armes de la république. Là se rencontraient tous les magasins de son armée, la principale fonderie de canons, son plus riche arsenal. Des remparts, des tours, deux lignes de fossés profonds défendaient la ville, couverte en outre par une ceinture de collines escarpées dont les flancs étaient hérissés de monastères que Jean fortifia. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur une de ces montagnes qui dominent toute la contrée, achevaient d'en faire un poste considérable. Si ce dernier boulevard avait le sort de Kamiéniéç, c'en était fait de la république, attaquée cette fois au cœur : Jean résolut de s'ensevelir sous ses débris.

Trois grandes guerres tenaient alors en suspens l'Europe entière : l'invasion des Turcs en Pologne ; les victoires de Frédéric-Guillaume et de ses alliés sur le jeune Charles XI de Suède, mal défendu par Vrangel qui vieillissait ; enfin, la lutte acharnée de l'Espagne et de l'empire contre la France. Ou plutôt, ces trois guerres n'en faisaient qu'une, celle de la maison d'Autriche contre Louis XIV ; car Louis XIV se sentait atteint par tous les coups qui frappaient la Suède, et il ne s'affaiblissait pas moins de tous les malheurs et de tous les périls des Polonais, puisque, s'ils n'eussent pas eu tout à craindre pour eux-mêmes, Louis XIV n'aurait eu qu'à vouloir pour tourner leurs armes contre l'empire. Ce fut en ce moment qu'un coup de canon, perdu suivant les uns, pointé à bon escient, disent les autres, par le prince Herman de Bade, fixa sur les bords du Rhin les regards de l'univers ; ce coup de canon devait avoir un long retentissement dans la postérité. Il était chargé de toute éternité, dit Mme de Sévigné. Il avait tué M. de Turenne (27 juillet).

Des révoltes dans la Bretagne, dans la Guienne, dans le Languedoc, écrasés sous le faix des impôts, et le désastre de Créqui à Konsarrbruk (11 août), furent pour Louis XIV, qui n'y était pas accoutumé, d'autres revers. L'illustre ami de Sobieski, Condé, courut soutenir sur le Rhin la fortune de la France. Ce fut sa dernière campagne et sa dernière gloire.

Mais du moins Condé trouvait une armée, celle de Turenne ; et le roi de Pologne allant sans cesse de ses avant-postes à Léopol, de Léopol à Varsovie, avait travaillé en vain à rassembler des troupes. Le peuple, dans sa dure condition, s'inquiétait peu des dangers publics ; car le serf n'a point de patrie : et la noblesse était occupée à protéger ses manoirs contre une sorte de jacquerie militaire, organisée par les déserteurs de la dernière campagne, qui portaient le

ravage d'un bout du royaume à l'autre. C'était presque le seul ennemi dont les Polonais pensassent à se défendre. Quant à l'invasion turque, les uns disaient : « Tout est perdu ; qu'y ferions-nous ? » Les autres : « Jean Sobieski est là, il saura bien nous sauver ! » Et tous, attendant de brigands domestiques le meurtre pour leurs enfants, l'incendie pour leurs demeures, ou fatigués de trente ans de guerre, laissaient dans un morne désespoir la fortune disposer seule de leur pays.

Tout ce qui nous a été conservé de la correspondance du roi, montre une âme en proie à l'indignation et à la douleur. Il n'avait pas plus de huit ou dix mille combattants ; le reste se trouvait épars dans les places. Paç était arrivé presque seul pour faire preuve de regret et de dévouement. Sapieha avait mené les premières levées du grand-duché ; Radziwill s'avançait à la tête de vingt-neuf autres compagnies ; c'était tout ce qu'on pouvait réunir, et le sultan Nuraddin, qui s'était établi sous le canon de Léopol et en avait déjà incendié les faubourgs, ne commandait qu'une avant-garde qui était de quarante mille hommes. On attendait de jour en jour Ibrahim et son armée.

Jean accourut. L'ordre était de ne célébrer son arrivée par aucune démonstration dispendieuse et bruyante. Mais il apprit qu'Ibrahim et ses lieutenants s'étaient disculpés à Constantinople de leurs retards, sur ce qu'ils n'avaient su où le trouver : il ordonna que toute l'artillerie de la place, saluant son retour, leur apprît qu'on n'aurait pas loin à courir pour le rencontrer.

Jean n'était occupé qu'à remonter les courages ; dans ce but, il voulut que la reine vînt avec ses enfants s'associer à son sort : il semblait appeler tout ce qui lui était cher dans un sépulcre.

Ils étaient arrivés à peine auprès de lui qu'un vaste incendie annonça la marche de l'armée musulmane. Bientôt on la vit du haut des collines, s'avancer en bataille. A quatre heures du soir (24 août), elle asseyait ses tentes en présence des lignes polonaises. Mais Jean n'avait pas entendu lui en laisser le loisir. Il fait aussitôt sonner la charge. Sa petite armée campait dans les vallées, à un quart de lieue de la ville, appuyée aux montagnes que couvrait son artillerie. Tous les abords étaient impraticables pour des troupes nombreuses. Chaque pli de terrain cachait une embûche ; des redoutes liaient de tous côtés le camp aux fortifications de Léopol : afin de garantir ses ailes, Jean avait imaginé de hérisser au loin les collines et leurs vignobles des lances de ses hussards ; toute cette noblesse devait combattre au pistolet et au sabre, tandis que les lances aux flammes éclatantes formaient comme une seconde armée dont l'aspect combattait pour elle. Le roi avait ainsi pris ses dispositions en homme qui était bien résolu à ne pas survivre à son pays, mais qui ne désespère pas de vaincre. Agenouillée avec ses enfants et tout le peuple dans l'église des jésuites, aux pieds d'une image miraculeuse du bienheureux Stanislas Kotska, saint de la maison de Iablonowski, la reine demandait au ciel le salut de la Pologne. Le ciel l'entendit. Une tempête de neige et de grêle, chassée des Carpa-

thes par l'ouragan sur le camp des infidèles, les troubla sans importuner les rangs polonais, et le roi, donnant sa bénédiction à son armée, comme père de la patrie, la lança aux cris trois fois répétés de Vive Jésus ! Cet innombrable ennemi, qui croyait apporter l'épouvante, recevait inopinément le combat.

L'action qu'il avait préparée en général, Jean la poursuivit en soldat ; la cavalerie polonaise avait fléchi ; il y court et la ramène : « Vous entendez bien, leur criait-il, qu'il faut que je sois tué ici, ou que nous soyons vainqueurs ! » Et il rappelait que sa femme, ses enfants étaient là, destinés à tomber dans la ruine commune, ou à vivre si la patrie vivait. Le chevalier Lubomirski, Paç, le comte de Maligny, Michel Radziwill, essayaient en vain de le contenir et de le dépasser. Il chargeait à la tête des premières colonnes, et grâce au choix du terrain, à un ordre de bataille savant, à ces flots de neige qui importunaient les Turcs, à la terreur qu'inspiraient son nom et sa présence, peut-être à l'enthousiasme d'une action si grande, et à la religieuse confiance dont le cri de guerre de Vive Jésus ! avait rempli ses compagnons, il triompha. Nuraddin sentait du reste, dit Daleyrac, par le désordre des siens, qu'une puissance supérieure les poussait. Il fit en vain des prodiges de courage pour rallier ses troupes surprises d'une attaque soudaine, embarrassées de leur nombre, foudroyées par des feux supérieurs, troublées, peu après, par la nuit qui survint, pressées sur un étroit champ de bataille dans des lieux qu'elles ne connaissaient pas. Tout le monde s'enfuit. Le lever du jour les trouva à huit lieues de Léopol. Les contemporains ont dit que les musulmans étaient plus de trois cent mille combattants, que les Polonais n'étaient pas cinq mille. Ces chiffres doivent être fabuleusement exagérés. Mais l'effrayante disproportion du nombre se révèle dans cette exagération même ; ce qui l'atteste mieux encore, c'est le récri de l'Europe en apprenant la victoire de Léopol. Malgré les merveilles auxquelles Sobieski avait accoutumé le monde, personne ne pensa que le génie d'un grand homme pût avoir tout fait. La chrétienté crut, tout entière, et cria au miracle [1].

Le miracle devait se prolonger jusqu'à la fin des hostilités ; la France surtout retentit de ce grand fait d'armes, parce que son ambassadeur accompagnait le monarque polonais dans le cours de ses exploits. L'évêque de Marseille, que l'on comparait à l'archevêque Turpin, eut la gloire d'avoir deux chevaux tués sous lui, aux côtés de ce grand capitaine qui n'avait jamais été si grand. Se montrer partout avec toutes ses forces, rompre les grandes masses, écraser tour à tour leurs divisions séparées, tomber comme la foudre sur les endroits qui semblaient le plus hors d'atteinte, exciter par l'exemple d'un héroïque dévouement des dévouements héroïques ; tel fut l'art du roi de Pologne dans cette admirable campagne, que rien peut-être n'égale dans les siècles antérieurs, qui a été à peine surpassée de nos jours.

1. On vit une intervention divine principalement dans cette neige subite qui était inouïe, disait-on, à cette époque de l'année.

« Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de Pologne les campagnes de cette année, disait la *Gazette de France*, ne pourront s'imaginer qu'un roi, manquant de toutes sortes de secours et tirant toute sa fortune de sa prudence et de sa valeur, ait eu le courage de se camper, avec quatre ou cinq mille hommes, à onze lieues de plus de cent cinquante mille Turcs et Tartares ; qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pendant six semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-postes ; qu'il ait pu enfin vaincre des ennemis si puissants par sa merveilleuse conduite, réduisant les infidèles à une fuite si précipitée, qu'ils firent, en une seule nuit, dans leur retraite, plus de chemin qu'en trois jours pour venir attaquer Sa Majesté polonaise... Le ciel a sensiblement fait voir qu'il défendait lui-même ce boulevard de la chrétienté. On a aussi plus que jamais connu en cette grande journée, qui fait une si belle suite des merveilleux exploits de Sa Majesté, que la Pologne ne pouvait placer sur son trône aucun prince plus digne d'y monter. »

Les débris des troupes musulmanes éprouvèrent de toutes parts de nouveaux revers (septembre). Tous les chefs polonais rivalisèrent de bravoure et de succès.

Ibrahim-Pacha voulait tenter de refaire son armée. Il résolut de prendre ses quartiers sur la frontière du Palatinat de Russie. Les Volhynies, haute et basse, seraient ainsi restées en son pouvoir ; et, à la campagne suivante, il ne lui fallait qu'une marche et un combat pour enlever Léopol. En dix jours, Varsovie pouvait le voir à ses portes.

L'occupation de Podhaïce, place située en avant de Haliczs, sur le plateau élevé d'où la plupart des fleuves de la Pologne s'écoulent, lui était nécessaire pour servir de point d'appui à ses cantonnements. Mais Podhaïce était puissante par ses remparts, sa garnison, ses souvenirs, c'était là que Sobieski, grand-maréchal, avait tant illustré son nom et ses armes, quelques années auparavant. Ibrahim s'y porta avec tout ce qu'il avait rallié de troupes ; c'était encore une immense armée. Jean et Paç d'accourir pour le forcer à lever le siège : le siège était terminé ! Podhaïce s'était rendue aux Turcs sur la première sommation. Le fort de Zawale, à deux milles plus loin, avait eu le même sort. Ces nouvelles furent pour le roi des coups de foudre. Le désastre aurait été irréparable, si la soldatesque victorieuse, en livrant aux flammes dans une aveugle furie ces rapides conquêtes, ne les eût réduites à n'être plus que de vains et tristes trophées. Ibrahim dut chercher ailleurs une base d'opérations ou un point d'arrêt solide, et il jeta les yeux, à quelques lieues en arrière, sur Trembowla, place forte des confins de la Podolie, qui dominait toutes ces provinces. La ville est située au pied d'une haute montagne, dont une vieille citadelle occupe les escarpements. Cette citadelle est de tous côtés inaccessible ; et la ville même, appuyée à la montagne d'un côté, entourée partout ailleurs des nombreux replis du Janow, n'était alors abordable que par une plaine coupée de bois et de marais. Là, commandait le lieutenant-colonel Samuel Chrzanowski, intrépide sol-

dat qui n'avait pour toute garnison qu'une centaine de gens de guerre et la noblesse d'alentour réfugiée auprès de lui. Ibrahim tenta d'abord le pouvoir de la corruption ; il recourut aux menaces. Chrzanowski ne répondit à ses sommations et à ses promesses que par des railleries. Le bombardement commença aussitôt (29 septembre) et fut effroyable. Cinq mille bombes portèrent dans la place la désolation et l'incendie ; les aqueducs furent détruits : les assiégés manquaient d'eau, de vivres, de munitions ; la mine jouait depuis longtemps sous le rocher ; une large brèche était ouverte ; l'assaut avait déjà été quatre fois tenté. Tout annonçait qu'il allait l'être encore ; et, debout sur la brèche avec tout ce qui restait de combattants les plus braves, Chrzanowski attendait le choc de moment en moment. Intrépide comme lui, sa femme courait sur les remparts, deux poignards à la main.

Mais toutes les âmes étaient loin d'être aussi fortement trempées. Quelques-uns des gentilshommes du voisinage, réfugiés dans Trembowla, quittèrent furtivement le poste où Chrzanowski les avait fixés, et se réunirent dans une citerne pour contraindre le commandant à capituler. L'intrépide Chrzanowska les a entendus ; elle va au travers de la mitraille tout redire à son mari, qui s'élance, arrive parmi les traîtres, les charge le cimeterre à la main, et, s'écriant : « Nobles, comptez-vous faire vos preuves en délibérant au lieu de combattre ? » il les chasse devant lui jusque sur la brèche.

Malgré tout, Trembowla était perdue, lorsque les bruissements du canon se firent entendre dans le lointain : les cœurs se relevèrent ; c'était Jean qui apportait du secours.

Au premier bruit du siège, il avait résolu de tout faire pour épargner à Trembowla le sort de Podhaïce et de Zawale. Sa petite armée s'avançait en bataille, toujours prête à livrer combat et à recevoir le choc des masses ennemies. Chaque division avait des tabors, comme points d'appui et camps retranchés. Parvenu ainsi à quelques lieues de Trembowla en passant sur le ventre des hordes éparses dans la contrée, le roi porta vingt pièces de canon sur des collines, et ce furent leurs décharges, qui, favorisées par le vent, allèrent réveiller l'espérance dans la place assiégée. Ibrahim prit aussitôt ses dispositions pour l'emporter enfin : il invita le kan des Tartares à venir près de lui jouir du spectacle de ce dernier assaut. Jean s'avança au bord du Janow, déterminé à une lutte désespérée jusque dans le camp du séraskier. Ses lieutenants le suppliaient en vain de renoncer à cette entreprise, du moins de les y exposer seuls, de conserver sa tête sacrée à laquelle était attaché le destin de la patrie ; rien ne put le fléchir. Tandis qu'il lançait le prince Boguss Radziwill sur la rive droite avec ses troupes légères, les Turcs donnaient l'assaut avec furie. Les assiégés firent des prodiges ; dans leur détresse, ils renvoyaient aux assaillants les milliers de boulets dont leur étroite prison était jonchée. Ibrahim fut repoussé. Un émissaire du roi qu'il saisit dans ses lignes, lui apprit que le roi était en personne dans l'armée polonaise ; au nom de ce grand chef, dit l'historien,

l'effroi le saisit. Inquiet d'avoir Jean Sobieski à combattre dans cette contrée pleine de marais, effrayé de l'hiver qui approchait, il sonna la retraite après s'être donné la joie d'égorger tous les captifs trop vieux pour suivre sa fuite précipitée. Le surlendemain le trouva devant Kamiéniéç ; mais son armée était débandée par le désordre de la retraite et par les coups que les Polonais frappaient sur ses bataillons épars. Il n'osa point s'arrêter sous le canon de cette place, et passa nuit et jour le Dniester. Impatient de voir derrière lui le Pruth et le Danube, il ne s'arrêta qu'à l'abri de cette triple barrière.

En ce moment, des renforts arrivaient à Jean de tous côtés. Les avant-postes, inquiets d'avoir à porter la guerre au delà des frontières de la patrie, s'étaient empressés de mettre le feu aux ponts laissés par Ibrahim, pour rendre inutile par de nouveaux retards la marche de leur roi. Force lui fut de faire halte ; il ne put que lancer dans les principautés quelques partis de Cosaques sous le commandement du chevalier Lubomirski. Tel était l'effroi inspiré par le nom de Jean, qu'un jeune homme, Odoieski, tombé aux mains du kan des Tartares, qui fuyait plus lentement qu'Ibrahim, n'eut qu'à désigner avec assurance les partisans qu'on apercevait, comme l'escorte du roi s'avançant à la tête de ses hussards ; aussitôt les Tartares qui l'entouraient se prirent à leur tour à fuir en désordre jusqu'au Danube. Le Polonais recouvra sa liberté dans la déroute. Lubomirski porta au fond de la Valachie la terreur du nom polonais, et ne se replia que devant un ennemi plus redoutable que les Turcs, laissé par les Turcs dans ces malheureuses provinces comme un témoin de leur passage : la peste y régnait, et achevait de les désoler.

La Pologne, délivrée une fois encore, se mit à pousser des cris de joie ; le sénat et les provinces députèrent de toutes parts vers le libérateur de la république, suppliant ce héros, « au pas de tortue, disait-on, pour monter au trône, au vol d'aigle pour courir au danger et à la victoire », de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si souvent méritée. Rien ne le retenait plus sur les frontières. Il laissa ses lieutenants pacifier, par l'appareil des armes et quelquefois des châtiments, cette malheureuse Ukraine, toujours indocile au joug polonais, toujours changeante, toujours prête à tendre les bras au Moscovite ou à Doroszenko, et tellement ravagée par tant d' expéditions contraires qu'il n'y avait plus d'âmes vivantes hormis dans les places fortes, et que le tzar fut contraint d'abandonner ses stériles conquêtes des bords du Borysthène, de rappeler ses armées autour de la vieille métropole de Kiow : la vaste contrée sur laquelle s'était étendue leur domination ne pouvait les nourrir.

Jean était retourné cacher ses lauriers à Zolkiew, près de Marie-Casimire. Les ministres du prince Abaffi de Transylvanie, de l'empereur, de Charles II d'Angleterre, du roi de Suède, de l'électeur de Brandebourg enfin, l'avaient devancé dans ce manoir, où un nouvel ambassadeur du sophi de Perse ne tarda pas à paraître en pompe magnifique. Tous ambitionnaient pour leurs maîtres l'alliance d'un si grand roi. La Perse, qu'inquiétait déjà, avec une prévoyance

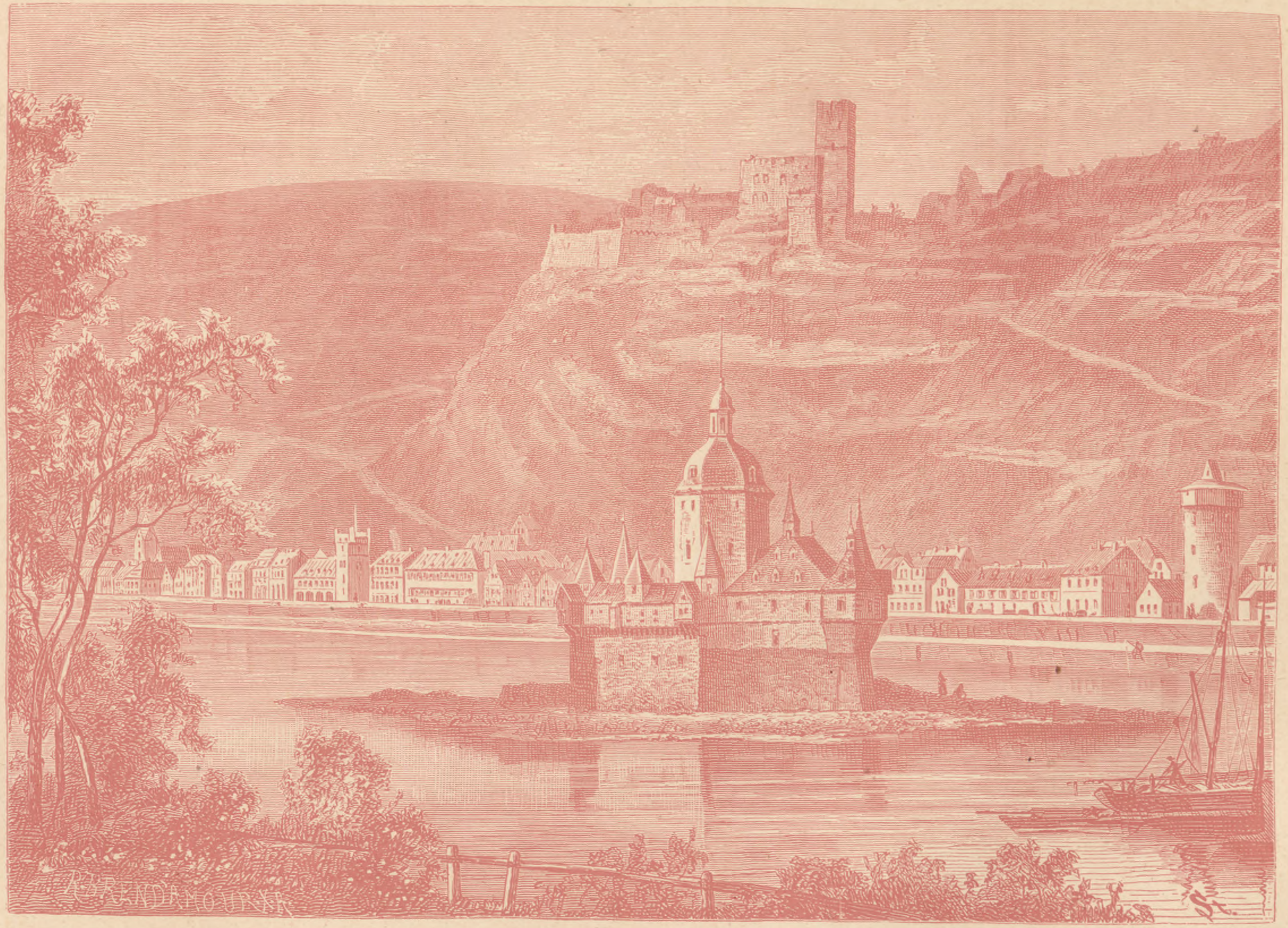
si bien justifiée depuis lors, la fortune des tzars, aurait voulu tourner contre cet empire les armes de Sobieski. Léopold le sollicitait contre la France, la Suède contre le Brandebourg ; Forbin-Janson s'offrait à incliner les Turcs à la paix, s'il voulait entrer dans l'alliance de Louis XIV contre Frédéric-Guillaume ou Léopold. Et comme l'Europe commençait à s'affaisser sous le poids de ces grandes guerres, toutes les puissances invoquaient, pour les conférences de Nimègue qui s'ouvraient alors, plus même que pour la suite des hostilités, l'appui de son amitié et de son intervention.

Mais Jean était tout entier à une seule pensée, la continuation, et, s'il se pouvait, la conclusion de la lutte terrible dans laquelle sa patrie était depuis trop longtemps engagée. Une seule pensée occupait aussi la Pologne, les apprêts de la solennité où son libérateur devait enfin ceindre le bandeau des rois.

Les diétines, assemblées pour élire la diète du couronnement et rédiger les cahiers des nonces territoriaux, furent partout paisibles. C'était un spectacle nouveau. Cependant de graves questions y furent agitées. L'archiduchesse Éléonore, qui allait enfin quitter la Pologne et sa cour inquiète de Thorn, afin de prendre le gouvernement du Tyrol, Éléonore avait essayé une dernière fois de la puissance de son nom et de son parti, non plus pour ressaisir la couronne qui lui était échappée sans retour, mais pour en contester la possession à son heureuse rivale. Elle espéra que la Pologne ne souffrirait pas que l'huile sainte coulât sur le front de la fille des marquis d'Arquien, formalité auguste qui pouvait seule étendre jusqu'aux reines les prérogatives du trône, leur obtenir une maison comme celle du roi, des gardes, un revenu considérable, des droits à un douaire. Les débris du parti de l'Autriche s'agitèrent pour arracher aux diétines un vœu hostile. Tout fut inutile. On trouva que Jean avait assez de gloire pour tenir lieu d'aïeux à son épouse, avant qu'il fût lui-même l'élu de la Pologne. Marie-Casimire s'achemina, au milieu des glaces et des neiges, vers les pompes qui l'attendaient. Jean avait voulu que cette solennité s'accomplît dans le cours de l'hiver, pour être plus tôt libre de reprendre la route des frontières. Dans cette précipitation, nombre d'ambassadeurs des diverses cours de l'Europe étaient encore sur les chemins avec leurs vastes suites, leurs pesants et magnifiques équipages, que déjà la cérémonie pour laquelle ils se pressaient était terminée. Sobieski avait pris son rang, sans les attendre, parmi les têtes couronnées.

C'est à Cracovie que la république polonaise couronne et ensevelit ses rois. La cérémonie de l'inauguration se lie à celle des funérailles. Le nouveau souverain mène à pied le deuil de celui qui n'est plus, et n'arrive au trône qu'en passant à travers les tombeaux de tous ces potentats dont il vient recueillir l'héritage . Ce rapprochement avait de quoi faire naître de graves et religieuses pensées : par malheur, elles ne duraient trop souvent qu'un jour.

Il y avait cette fois deux princes à conduire au tombeau. Les restes de Jean-Casimir étaient arrivés de France pour reposer près des Jagellons, dont la



LE RHIN. (P. 187.)

153-154

race avait fini en lui. Michel était porté sur le même char mortuaire ; ensuite venait à pied Jean III : c'était toute l'histoire de la Pologne depuis trente ans ; c'était la vie entière de Sobieski. En prononçant l'oraison funèbre de ses deux devanciers, l'évêque de Cracovie n'eut guère à raconter que les grandes actions de leur successeur. Lorsque cinq hérauts d'armes, couverts de pied en cap d'armes noires, entrèrent au galop dans l'église et vinrent bride abattue rompre sur le caveau funéraire le sceptre des rois, la couronne, le globe, le cimeterre, une lance et un javelot, les cœurs furent peu saisis : on savait bien que les armes de la patrie n'étaient pas brisées.

Le roi alla, selon l'usage (1er février), en procession solennelle au tombeau de saint Stanislas, évêque de Cracovie, faire amende honorable pour l'attentat commis sur cet ardent apôtre des droits du peuple et du clergé par Boleslas l'Intrépide, il y avait six cents ans. Après cette expiation, dans laquelle semblent empreints le génie de Grégoire VII et l'empire dont sa main puissante avait posé les bases, le jour du couronnement se leva enfin (2 février). Jamais tant de pompe, tant de concours, tant de noblesse n'avaient rehaussé l'éclat de ces solennités ; la république entière semblait accourue. Les *possédés* seuls, dont la Petite-Pologne abondait, formaient dans Cracovie comme un autre peuple qui, s'agitant dans la boue profonde des carrefours, remplissait les airs de cris sauvages. La foule était si grande que le primat Olszowski, appelé par sa charge à célébrer l'office saint, ne parvint à se frayer passage qu'en rappelant que sans lui rien ne pouvait s'accomplir, puisqu'à l'archevêque de Gnezne seul appartenait le privilège d'inaugurer les rois. Jean s'avançait vers la cathédrale, Michel Paç portant devant lui le bountzounk de la Lithuanie et l'ambassade de Perse relevant de sa magnificence orientale le triomphe du vainqueur de l'islamisme. Après s'être incliné sous les sept onctions qui consacrent les rois, Jean présenta Marie d'Arquien aux bénédictions du primat. Au moment où, revêtue de la pourpre, elle inclina son front orgueilleux sous le royal bandeau, des murmures éclatèrent. On eût dit, selon un contemporain, ce frémissement qu'à l'élévation les possédés ne peuvent contenir ; mais les murmures se perdirent dans le bruit d'universelles acclamations, et rien ne manqua au bonheur de Jean Sobieski : ce fut au milieu des respects publics qu'il put conduire Marie-Casimire à ce trône sur les degrés duquel tous deux avaient servi, et qui s'éleva le lendemain sur la place publique de Cracovie : tous deux y parurent dans l'éclat de la royauté pour prêter le serment à la république, prendre possession du premier droit de la souveraineté en Pologne, celui de faire des nobles, et recevoir, avec l'hommage de ces nouveaux membres de l'ordre équestre, les soumissions des trois ordres, le serment des cités, les panégyriques pompeux des académies, ceux de la Sorbonne de Cracovie, les félicitations de tous les ambassadeurs. Le jeune Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, et désormais appelé le prince de Pologne, était à cheval au pied du trône, entouré de tous les grands de la république, naguère les rivaux de ses parents,

aujourd'hui leurs sujets. Des deux époux, lequel devait être le plus heureux et le plus fier : Jean, de tant donner à une femme adorée, ou Marie-Casimire, de tant recevoir de l'amour d'un grand homme ? Leur fils n'avait pas dix ans.

La diète, dite du couronnement, ouvrit aussitôt sa session, disposée, dans l'émotion de son enthousiasme, à faire un bien immense. C'était peu de chose qu'un grand homme sur le trône ; la Pologne, évidemment, ne pouvait retrouver sa puissance d'une façon durable que si ce trône était auguste et fort. Aussi, quelques évêques voulaient-ils insister pour que la charge de grand-hetman fût réunie à la couronne : le roi, par un scrupule malheureux, persévéra dans son refus. Marie-Casimire, de son côté, entrava tout ; malgré l'empire qu'elle exerçait sur le cœur et l'esprit du roi, il avait pris contre ses conseils quelques résolutions utiles : elle était décidée à les rendre vaines. Ainsi, Jean voyait avec plaisir les grands et le clergé se réunir dans le louable dessein de rendre triennales les dignités militaires de la république et de les assujettir à un serment d'obéissance au prince. Cette innovation lui aurait donné un empire salutaire sur les chefs de l'armée. L'une des plus grandes plaies de la constitution aurait été guérie, et peut-être des améliorations nouvelles seraient-elles nées de ce premier changement. Peut-être la Pologne eût-elle été sauvée de l'anarchie : c'était l'être de la conquête. Marie-Casimire empêcha cette résolution, dès lors impossible pour toujours, quand l'ascendant du nom et du génie de Sobieski ne l'avait pas opérée. Marie-Casimire l'empêcha en opposant les passions de la petite noblesse au bon sens des grands. Par ses brigues, la chambre des nonces resta déserte toutes les fois que la question fut débattue dans le sénat.

C'est ainsi que se passa, sans produire de biens durables, la première diète du nouveau règne. L'enthousiasme de l'avènement une fois tombé, on ne devait plus espérer des Polonais le sacrifice de leurs rivalités ; et, sans une réforme profonde dans les lois, les prospérités de leur pays n'étaient que viagères.

Cependant Mahomet s'effrayait des progrès de la république polonaise et de sa concorde. Il avait passé l'hiver à se mettre en mesure de frapper des coups décisifs, non pas toutefois qu'il aspirât désormais à des conquêtes, ni même à des vengeances. Achmet Kiuperli jugeait trop bien que, Sobieski vivant, la Pologne ne serait pas assujettie ; et, quoique son orgueil jaloux souffrît de voir son étoile pâlir devant le génie de ce formidable adversaire, il reconnaissait la nécessité de traiter enfin. L'apparition d'ambassades persanes à la cour de Cracovie et de Zolkiew inquiétait sa politique. Des révoltes à Memphis, à Babylone, à Damas ; la fidélité douteuse du kan des Tartares ; l'alliance chancelante de Doroszenko ; par-dessus tout, l'effroi superstitieux qu'inspirait aux armées musulmanes la seule pensée d'avoir encore le roi Jean à combattre, étaient pour Mahomet autant d'invitations pressantes à la modération. Il ne voulait plus qu'une paix glorieuse.

C'était aussi la paix, mais glorieuse également, que Jean voulait conquérir.

Heureux des votes de la diète, il comptait marcher cette fois à la rencontre des barbares, et mettre un terme à cette longue guerre en leur dictant, au cœur de leurs provinces, des conditions tutélaires. Dans cette pensée, il pressait les apprêts avec vigueur : mais en Pologne combien il y a loin des résolutions aux effets ! Ces têtes indociles ne savaient pas se plier à des charges nouvelles. On voyait partout les habitants se refuser au double impôt du recrutement et de la capitation ; les paysans et les nobles fuir de province en province, de bourgade en bourgade, devant les exacteurs ; le trésor restait vide ; l'institution de l'infanterie agraire demeurait à peu près stérile, sous la double influence de l'opposition orgueilleuse des nobles et de la fainéante opposition du peuple. Certes, faire entrer le peuple dans les intérêts publics, fortifier de son secours le corps épuisé de l'État, c'était là une grande pensée. Mais était-ce par des charges de plus qu'il fallait d'abord associer les serfs à la vie du pays ? Les serfs ne virent pas le but, et la noblesse ne le vit que trop. L'avenir réservait à Jean d'autres mécomptes.

Des projets vaniteux préoccupaient la reine ; elle voulait promener sa grandeur en France. Sa santé, disait-elle, réclamait l'air natal ; ses médecins français lui avaient prescrit les eaux de Bourbon-l'Archambault ; elle faisait au milieu des fêtes les préparatifs de son départ, et n'attendait plus, pour s'acheminer vers sa patrie, que son beau-frère le marquis de Béthune, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV, qui devait lui apporter l'agrément du roi, et tenir, au nom de son maître, l'enfant nouveau-né sur les fonts baptismaux. Béthune, à qui l'empire était fermé, fut retardé plusieurs semaines dans la Baltique, où Tromp faisait triompher sur les flottes suédoises le pavillon de la Hollande. Dans son impatience, la reine ne l'attendit pas jusqu'au bout ; elle fit procéder sans lui au baptême, partit en pompe avec le prince Jacques, rencontra Béthune à quelques journées de marche, et renonça brusquement à son voyage. Louis ne pouvait se résoudre à traiter d'égal à égal avec la fille du capitaine des gardes suisses de Monsieur. Il trouva dans son titre de reine élective le motif de chicanes subtiles et de distinctions altières. Marie-Casimire revint à Zolkiew indignée [1].

Sur ces entrefaites, l'empereur s'avisa de prendre ombrage de cette ambassade du marquis de Béthune et des communications éclatantes de la cour de Javorow avec celle de Versailles. Louis XIV venait de triompher, à Bouchain et Condé, du génie du prince d'Orange ; Créqui balançait avec succès, sur le Rhin, l'habileté du duc de Lorraine ; Schomberg et Navailles battaient les Espagnols dans le Lampourdan ; Vivonne conquérait la Sicile, et, le génie de la France triomphant aussi sur les mers, Duquesne voyait expirer vaincu le grand Ruyter. — Toutes ces bonnes fortunes, qui avaient encouragé l'orgueil de

1. Le 12 août, M[me] de Sévigné écrivait encore : « Il me semble que cette reine de Pologne ne vient plus tant. Peut-être qu'elle attend le Grand-Seigneur ou le grand vizir que nous aimons. »

Louis XIV dans ses procédés blessants et impolitiques, furent précisément ce qui redoubla les alarmes du conseil de Vienne, au sujet de l'intimité, plus étroite que jamais, pensa-t-on, de la France et de la Pologne. Sauf en Suède, où le jeune roi Charles XI prenait les rênes du gouvernement sous de tristes auspices, battu en Scanie par le roi de Danemark, et dépouillé de la Poméranie par le grand électeur, les alliés avaient partout des revers. Que serait-il advenu, si, après avoir dicté la paix aux Ottomans avec la nombreuse armée qu'il levait, Jean avait tourné son humeur belliqueuse contre Frédéric-Guillaume ou même contre l'empire ?

La république demeurât-elle neutre, les sujets de crainte ne manquaient pas à la cour impériale. L'insurrection à la fois religieuse et politique de la Hongrie s'était, depuis vingt mois, ranimée avec fureur. Le parti des protestants, des nobles, des amis de l'antique liberté, étroitement lié avec Louis XIV, fortifié de ses deniers et de ses promesses, joignait à l'appui patent des Transylvains l'appui secret des Turcs. Chaque jour les impériaux et les musulmans en venaient aux mains ; une guerre semblait imminente : que deviendrait la cour impériale, si elle avait à supporter, d'un côté, le poids de la puissance ottomane tout entière, de l'autre les victoires de la France? Il fallait donc perpétuer cette lutte secourable de l'aigle polonaise et du croissant. Le salut de l'Allemagne était à ce prix.

Le cabinet de Vienne publia que Jean trompait la république, qu'il ne destinait point ses coups à la Porte, que la paix venait d'être secrètement conclue avec elle avant le sacre, que les armements ne menaçaient que le Brandebourg, ne serviraient que la France, la France à laquelle il était tout simple que l'élu de la faction française sacrifiât la Pologne.

Ce bruit, semé par des émissaires habiles, courut, d'une façon magique, d'un bout du royaume à l'autre. Les Polonais se virent embarqués, pour une prédilection, pour un caprice de leur roi, dans une guerre ruineuse et stérile. Aussitôt, le clergé, et surtout les nobles, de décliner hautement la capitation ; les recrues, de déserter en masse ; les volontaires, de retourner à leurs manoirs, en saccageant tout sur la route. Et déjà, à ce moment même, l'armée musulmane remontait, à marches forcées, les rives du Dniester, le passait sous Chocim, lançait à la fois ses Tartares sur Halicz, Buczacz, Jesupol ! Ne trouvant partout que des populations ou des troupes étonnées d'apprendre que la guerre durât encore, les barbares entraînaient sans effort un peuple tout entier en esclavage. Le fer et le feu désabusèrent la Pologne.

Le roi, qui avait fait de vains efforts pour combattre l'erreur populaire et appeler ou retenir les nouvelles levées sous les drapeaux, rassembla en hâte à Léopol tout ce qu'il y avait de troupes qui ne fussent pas débandées. Les garnisons distribuées dans les nombreuses places qui couvraient ses frontières, il rallia environ dix mille hommes, dont trois mille du grand-duché. Les grands-hetmans Paç et Démétrius Visniowiecki, effrayés du péril, lui déférèrent d'une

commune voix le commandement suprême qu'ils auraient été en droit de lui dénier, d'après les lois, depuis son couronnement. Il confia au premier l'aile gauche, au second le centre, à Iablonowski l'aile droite et courut à l'ennemi. Une fois encore la Pologne allait voir toute sa fortune tenir à une seule bataille et à un seul homme (19 septembre 1676). Ce jeu terrible, renouvelé d'année en année, ne pouvait manquer de la conduire à sa ruine.

Les Ottomans passaient, selon l'usage, pour être près de trois cent mille. Il y avait cente trente mille Tartares que menait le kan en personne. Le sultan Galga et le vaillant Nuraddin marchaient à ses côtés. L'armée turque était de quatre-vingt mille combattants. Le prince Ducas, hospodar de Moldavie, y avait joint quelques milliers de soldats. Doroszenko ne put se réunir à l'invasion : il était aux prises avec les Moscovites, fatigués de ses changements et résolus à le soumettre. Du reste, toute cette multitude marchait avec peu de confiance ; son nombre ne la rassurait pas. La terreur que les victoires de Sobieski avaient répandue en Orient était si grande, qu'il avait fallu multiplier les supplices pour entraîner les officiers eux-mêmes en avant. Mais le séraskier était loin de partager cet abattement. Ce n'était plus Schischman-Ibrahim-Pacha ; il venait de mourir. Son successeur, Ibrahim-Shaïtan-Pacha, chef du pachalik de Damas, était un général habile. Le surnom de Satan, qu'il portait, attestait l'effroi et l'estime qu'avait de lui son armée. Il savait que le roi avait à peine sous la main une poignée d'hommes, et il se croyait appelé à rétablir la fortune du croissant ; ce fut par la nécessité d'obéir à la lettre de ses instructions qu'il proposa l'ouverture de conférences pour la paix. Il se réservait de les rendre vaines. Ce qu'il voulait, c'était laver dans le sang les injures précédemment reçues.

Au lieu d'envahir les champs dévastés de la Volhynie, Shaïtan-Pacha porta sur la Galicie tout le poids de ses armes. Maître de la Podolie et d'une portion de la Russie-Rouge, il avait rapidement joint la Pokutie à ses conquêtes, et donné au prince Ducas l'investiture de cette province. Les habitants, Grecs de religion, étaient loin d'être réconciliés avec la république, bien que les querelles religieuses qui avaient enfanté cette terrible guerre se fussent depuis longtemps perdues dans ses vicissitudes ; ils accueillaient avec joie tout espoir de scission, et se réjouissaient même, pour éviter le joug de la Pologne, de passer, comme leurs coreligionnaires des provinces du Danube, sous le protectorat de Constantinople. Inquiet de cette disposition des esprits, le roi était résolu de tout tenter pour ressaisir cette contrée qui s'appuie aux monts Carpathes, maîtrise le Dniester, confine à la Hongrie, à l'Ukraine, à la Moldavie. Il passe donc le fleuve (22 septembre), attaque Zurawno qui s'y appuie ; mais il ne peut, sur son propre territoire, se procurer des espions, et n'a de ressource pour s'instruire de la situation de l'ennemi que de se mettre à la tête de sa cavalerie et de battre la plaine. Il a bientôt rencontré les Tartares, et lancé sur eux le chevalier Lubomirski, dont l'intrépide ardeur les étonne, les disperse, les poursuit jusqu'à la citadelle de Voinilow, qu'ils tenaient assiégée ; le chevalier pénètre

dans la place, y porte du secours. Là, les Tartares font volte-face ; ils reviennent au combat, présentant un front assuré. L'armée musulmane tout entière marchait derrière eux.

C'était précisément le jour où les ambassadeurs de la république, ayant le prince Constantin Visniowieçki à leur tête, arrivaient dans le camp turc, et y étaient accueillis avec de grands honneurs. Shaïtan-Pacha vit ou feignit de voir dans cette agression une trahison et un outrage. Il emprisonna les envoyés dans leurs tentes et commit à quelques-uns de ses lieutenants le soin de châtier les agresseurs. Le roi n'eut que le temps d'envoyer Athanase Miaczynski dégager l'intrépide grand-enseigne, qui se replia, poursuivi par les spahis et les Tartares. Ceux-ci, à leur tour s'arrêtèrent étonnés à l'aspect de Jean qui les attendait dans une forte position, à la tête de ses hussards. Le combat s'engage. Iablonowski fait des prodiges, prend le fils du kan des Tartares, risque lui-même de tomber dans leurs mains, quand le roi arrive avec ses gardes, délivre son ami, et ressaisit la victoire. La nuit était venue. Il retourne à son infanterie, et ne songe plus qu'à se retrancher avec sa petite armée, pour recevoir le choc de ses adversaires innombrables.

Le lendemain (25 septembre), les Tartares, puis les Turcs parurent sur les hauteurs. L'armée polonaise sortit de ses lignes, présentant fièrement le combat. Le kan et le séraskier ne voulaient point combattre : ils n'avaient point encore avec eux tout leur monde. Ils se bornèrent à prendre position, à marquer leurs lignes, à dévaster par l'incendie toutes les approches du camp polonais pour l'affamer. Mais Jean n'avait pas perdu la nuit qui venait de s'écouler ; il avait ramassé tout ce que le pays pouvait offrir en provisions de bouche et de guerre, envoyé sur la rive gauche du Dniester l'ordre de lui apporter des vivres sous l'escorte des renforts qu'il attendait, et occupé toute son armée, soldats, officiers, valets d'armes, à la tâche de creuser des fossés, d'élever des redoutes, de construire des retranchements. Sa gauche s'appuyait à la petite place de Zurawno ; le Dniester couvrait ses derrières ; sa droite était défendue par des bois et des marais. La petite rivière de Swiczza, qui courait sur le front de ses lignes, complétait ce système de fortifications naturelles, que le travail et l'art rendirent promptement imposantes. Soixante-six pièces de canon, presque toutes servies par des artilleurs français, en défendaient les approches. Stanislas Konieçpolski vint, à la tête de trois mille hommes, s'enfermer dans cette vaste citadelle. A l'aspect de ce renfort, les Ottomans s'étendirent sur les deux rives du Dniester : toutes leurs forces se trouvaient réunies ; on ne pouvait les estimer à moins de cent cinquante mille hommes. Leur artillerie était formidable ; leurs ingénieurs nombreux. C'étaient ceux qui avaient emporté Candie. Un siège en règle commença.

Durant vingt jours, se prolongea cette situation extraordinaire d'un roi assiégé avec une poignée de soldats par une immense armée, et représentant, dans ses périls, toute la fortune de sa patrie. La Pologne consternée disait dans

tous ses temples les prières des mourants. La reine tour à tour courait à Varsovie, rassemblait le sénat, appelait la pospolite aux armes, prenait tous les pouvoirs du roi, ou multipliait les vœux. Cependant le temps s'écoula ; les mineurs s'avancèrent rapidement sous le camp polonais. Tous les matins, après avoir invoqué Dieu, Jean sortait de ses lignes. Il offrait le combat, châtiait les Tartares qui étaient venus le braver jusque sur les deux rives de la Swiczza, attaquait les ouvrages avancés de l'ennemi, écrasait les janissaires dans leurs tranchées, et rentrait le soir dans son camp pour donner du repos à ses compagnons sans en prendre lui-même.

Quelquefois l'armée musulmane sortait aussi tout entière de son camp, enseignes déployées, sonnait la charge, lançait en avant ses éléphants et ses chameaux, puis rentrait sous ses tentes, soit que les chefs voulussent provoquer les Polonais au combat et rompre leur front de bataille, soit qu'ils voulussent simplement décimer cette poignée de braves, en les flattant un moment de l'espoir d'une mort guerrière, alors qu'on ne leur réservait que l'alternative de périr de faim ou de poser bas les armes.

Un jour, les Polonais se laissèrent entraîner à la poursuite des Tartares qui étaient venus les braver à portée de pistolet : bientôt l'aile droite fut engagée tout entière. Le centre restait découvert et rompu : les Turcs alors descendirent dans la plaine. Toute leur artillerie entra en ligne ; elle faisait dans les rangs d'affreux ravages. Iablonowski et le prince Démétrius multipliaient de vains efforts pour mettre fin à ce combat, qui pouvait tout perdre. Paç et ses Lithuaniens, après d'admirables faits d'armes, pliaient sous le poids des masses ennemies. Le roi vola au secours des siens ; il jeta l'épouvante parmi les infidèles, qui poursuivaient en désordre leur victoire, tua par milliers hommes et chevaux, prit ou encloua nombre de pièces, renversa les premières redoutes, puis il ramena ses troupes victorieuses sous la protection de ses batteries. Son secrétaire italien, Brunetti, fut tué à ses côtés dans la mêlée : lui-même eut son cheval blessé. Il perdit six cents gentilshommes dans cette échauffourée, et bénit Dieu d'avoir trouvé un succès dans ce qui devait être sa défaite et sa ruine.

Ibrahim-Shaïtan traînait après lui une nombreuse artillerie de siège ; quatre batteries, chacune de vingt pièces de quarante-huit, ce qui alors était énorme, se démasquèrent tout à coup et portèrent l'effroi dans le camp polonais, au moment où l'armée assistait à la célébration des saints mystères. Le lendemain, une batterie nouvelle, munie de quatre mortiers et d'autant de pièces d'un calibre extraordinaire, joignit son feu aux batteries déjà dressées. Les travaux étaient en même temps poussés avec vigueur ; bientôt fut achevé un long boyau, avec de vastes places d'armes et des épaulements, où six mille chevaux pouvaient être à couvert. Le roi avait opposé la mine à la mine, et l'on vit deux armées se chercher, se joindre, se combattre sous terre ; mais les Polonais n'étaient pas assez nombreux pour un si difficile labeur. Le péril devenait pressant ; par bonheur une sortie habilement conduite surprit les assiégeants,

détruisit leurs ouvrages, les repoussa jusque dans leur camp; les sultans tartares et Shaïtan-Pacha, du haut des collines sur lesquelles leurs tentes étaient plantées, contemplaient cette nouvelle déroute d'un air étonné ; ils résolurent d'en finir avec cette poignée d'assiégés, et presque de captifs, qui osaient leur tenir tête ; le jour suivant, cette immense armée descendit dans la plaine, non plus pour braver ses ennemis, mais pour leur livrer l'assaut et les exterminer.

Avec des troupes épuisées et abattues, le roi n'osait attendre l'attaque derrière ses remparts ; il détacha Iablonowski pour défendre la Swiczza, seul point par où les barbares pussent arriver jusqu'à lui. Le palatin tint ferme pendant deux heures ; il eut deux chevaux tués dans la mêlée ; enfin le nombre l'accabla, et il fallut que le grand-hetman se portât promptement à son secours avec les reîtres et les dragons. Une nouvelle bataille fut livrée dans la plaine ; appuyés de l'artillerie de Zurawno et du camp, les Polonais résistèrent longtemps à ces masses embarrassées de leur nombre, pressées dans un espace étroit entre une place forte et des marais, obligées de passer d'abord une rivière au gué, dans une saison rigoureuse pour les hommes d'Asie. Cependant, les spahis débordèrent la petite troupe qui les arrêtait, et se jetèrent entre elle et son camp ; à cet aspect, chacun est saisi d'épouvante, chacun s'enfuit dans les retranchements ; Jean alors se présente : on eût dit, selon Zaluski, Jupiter Stator. Les Polonais qui fuyaient s'arrêtent ; le Turc surpris hésite : le roi arrivait, escorté de ses hussards terribles, qui n'avaient pas donné encore. Les corps avancés des Turcs se virent à leur tour pressés entre le choc de ce nouvel adversaire et les coups de la première ligne ranimée ; ils furent écrasés ; l'armée se rallia, revint sur les infidèles avec ensemble et avec furie. Le kan, et les sultans ses frères ou ses fils, chancelaient, quand Shaïtan-Pacha accourut, amenant l'élite de ses réserves. La victoire resta plusieurs heures indécise ; le roi alors feint une retraite précipitée, rompt ainsi les rangs des Turcs qui se croient victorieux, les entraîne au bord des fossés sous la mitraille de ses batteries, et les voit hésiter : plusieurs pachas trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean à son tour fut un moment perdu au milieu des janissaires ; Lubomirski aperçut son péril ; l'armée s'élança sur ses traces pour reconquérir son chef. Cet effort entraîna les Polonais jusque dans les retranchements ennemis : deux batteries furent détruites ; la confusion, l'épouvante étaient partout ; deux mille musulmans étaient restés sur le champ de bataille, rien qu'entre la Swiczza et le camp retranché : parmi eux on comptait une foule de chefs renommés. La nuit vint mettre un terme au carnage, avant que le camp et le séraskier pussent rétablir le combat et rendre au nombre ses avantages sur le patriotisme, sur l'enthousiasme, sur le génie.

Tout un jour se passa en démonstrations ; les cosaques du camp polonais promenaient injurieusement à la pointe de leurs lances, le long des lignes ennemies, les têtes des mursas, des beys, des agas tombés dans la journée de la veille. La terreur restait grande parmi les barbares; le revers avait, suivant l'usage, en-

gendré des discordes ; le kan et le séraskier se renvoyaient les fautes; le kan, d'ailleurs, instruit des progrès rapides des Moscovites sur le territoire de Doroszenko, de la prise de Czhéryn, de la soumission des Cosaques, était impatient de retourner dans ses États, restés ouverts de toutes parts. Il insista pour la paix ; le séraskier céda, et un de ses lieutenants vint dire au général Greben, connu du kan des Tartares pour avoir négocié précédemment dans sa cour, que les chefs de l'armée du Grand-Seigneur, touchés du courage des Polonais et de leur roi, consentaient à traiter ; qu'ils n'ignoraient pas l'état misérable où les assiégés étaient réduits ; qu'ils connaissaient leur dénûment de toutes provisions de guerre et de bouche ; qu'ils savaient le petit nombre de jours nécessaires pour les voir livrés par la famine et la misère aux vengeances de la Sublime Porte ; mais que la Porte aimait mieux trouver dans un roi comme Jean Sobieski un allié qu'un captif, et qu'elle n'exigeait dans une telle extrémité que deux choses : la ratification du traité souscrit par Michel à Buczacz, et une alliance offensive contre la Moscovie.

L'armée polonaise, instruite de l'arrivée du parlementaire, entourait, ivre d'espérance et de joie, le général Greben dans sa marche vers la tente du roi. Jean écouta les propositions. « Que l'aga, dit-il, reporte fidèlement ceci à son maître : Si de telles propositions sont adressées encore au roi de Pologne, il fera pendre quiconque se chargera du message. » Une heure après, le bombardement avait recommencé, et le premier boulet porta sur la tente royale (10 octobre).

Cette fois, le bombardement fut terrible : les batteries avaient été rapprochées ; elles s'élevaient sur de hautes redoutes, qui dominaient le camp. Les assiégeants ne prirent de relâche, ni le jour, ni la nuit ; les Polonais ne trouvaient d'asile que dans leurs fossés, aux pieds des retranchements : partout ailleurs régnaient la mort et l'incendie ; et, depuis près de trois semaines, ils n'avaient pas ouï parler de la Pologne... Dans ce long silence, tout espoir de secours s'était évanoui, et la disette augmentait ses ravages ! Un petit bois, qui avait fourni des herbes pour les chevaux, du gland pour les hommes, était épuisé ; les munitions mêmes commençaient à manquer; les courages défaillaient à leur tour. On voyait, à portée de mousquet et jusqu'aux extrémités de l'horizon, s'étendre de tous les côtés, comme un mur épais, le camp de l'infidèle. Le camp chrétien était une prison, dont on ne pouvait tout au plus faire qu'un tombeau. La désertion se multiplia ; ceux qui restèrent éclataient en murmures. Pourquoi ne pas accepter une paix qu'au bout du compte le roi Michel avait bien acceptée dans de moins grands périls ? la nécessité n'est-elle pas une loi que le monde entier subit sans déshonneur ?

Michel Paç, après avoir combattu dans le conseil de guerre tous les plans proposés par le roi pour assurer le salut de l'armée, se porta près de lui, à la tête d'une troupe de mutins, l'interprète de la désolation des troupes et de leur résolution de déserter en masse. « Déserte qui voudra, répondit le roi ; moi je

reste, et du moins les infidèles n'arriveront au cœur de la république qu'en passant sur mon cadavre !

« J'aurais pu vaincre, ajouta-t-il, je mourrai : du reste, je sais bien qui souffle aux soldats cet esprit de découragement et de révolte : il est juste que ceux qui arrivent les derniers sous les drapeaux parlent les premiers de fuir. »

Le roi dit et monte à cheval. « Amis, criait-il, en courant dans les lignes, je vous ai tirés de pas plus mauvais que celui-ci. Quelqu'un croit-il par hasard que ma tête se soit affaiblie parce que vous y avez mis une couronne ? » A sa voix, l'armée se ranime : il rend l'espoir aux plus abattus par sa tranquille assurance. Du bombardement il fait un profit pour ses soldats, en payant cher chaque boulet qu'ils lui rapportaient, et plus cher encore les bombes et les obus. Ce fut à qui recueillerait cette manne terrible. Les Turcs, en voyant les batteries polonaises alimentées de nouveau, furent pris de désespoir. Ils ne doutèrent pas que les Tartares, qui occupaient la rive gauche du Dniester, n'eussent laissé arriver à Jean des convois et des secours. Une escarmouche achève de relever ses compagnons, de déconcerter ses ennemis. Quarante-huit heures d'inaction suivirent, pendant lesquelles les musulmans demeurèrent nuit et jour en éveil, dans l'attente de quelque savant stratagème, de quelque grand coup inopiné ; puis enfin, a dit Jean lui-même, « après la nuit la plus tourmentée qu'il eût passée de sa vie », il sort de son camp avec son armée entière et prend ses dispositions pour exécuter un plan qui devait tout sauver ou tout finir.

A cet aspect, les Ottomans s'étonnent : ils voient les chrétiens plus nombreux qu'ils ne l'avaient supposé. Tous ces combats, où la victoire était restée fidèle au génie de Sobieski, avaient augmenté dans les âmes l'empire de ce grand nom. Les Tartares ne doutaient point qu'il n'y eût de la magie dans sa puissance. Les Turcs s'effrayaient des approches de l'hiver ; ils redoutaient surtout le désespoir : une sorte de terreur panique troublait toute cette multitude. Shaïtan-Pacha savait d'ailleurs que Michel Radziwill s'avançait à la tête de la pospolite. Ses instructions secrètes étaient de conquérir non des provinces, mais la paix. La paix lui assurait les bonnes grâces de Kiuperli : un revers le perdait. Au moment où Jean donnait le signal, remettant encore une fois au Dieu des armées le sort de son pays, la paix lui fut offerte ; elle fut bientôt après conclue, telle que ses envoyés l'avaient demandée : paix honorable qui abolissait sans retour les humiliations du traité de Buczacz, et remettait à des conférences postérieures la décision du sort de la Podolie, en ne conservant à la Porte, de ses conquêtes, qu'une part de l'Ukraine et Kamiéniéç. Toutefois, la puissance ottomane allait toujours grandissant, la Pologne s'affaiblissant toujours. Tout ce qu'avaient pu les triomphes et le génie de Sobieski était de borner les revers, de circonscrire les dommages, de retarder la ruine. La clef de la république du côté du midi passait dans les mains de l'étranger. Mais toutes les autres places restituées, tous les prisonniers, tous les esclaves rendus, la moitié

de l'Ukraine et la frontière du Dniester reconquises, la prétention au tribut à jamais abjurée, assurément, dans les conjonctures où se trouvaient le roi, l'armée et la république, c'était obtenir mieux que la victoire (16 octobre).

Héros chrétien, Jean portait ses regards, comme un autre Godefroid de Bouillon, sur la terre consacrée par les miracles de la rédemption. De son camp, il délivra le tabernacle de Bethléem et le saint tombeau, en exigeant que la garde en fût rendue aux religieux latins qui en avaient précédemment le dépôt. Cet intérêt tenait une grande place alors dans les préoccupations sincères de la chrétienté, sans s'appeler encore, ni *la question* d'Orient, ni *la question* des lieux saints. L'Europe avait sollicité vainement les stipulations que dicta Jean III. Elles couvrirent de gloire la Pologne et son roi.

La paix de Zurawno fut ainsi racontée en France : « La paix de Pologne est faite, mais romanesquement. *Ce héros*, à la tête de quinze mille hommes, entouré de deux cent mille, les a forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il s'était campé si avantageusement que, depuis La Calprenède, on n'avait rien vu de pareil. C'est la plus grande nouvelle que le roi pût recevoir, par les ennemis que le roi de Pologne et le Grand-Seigneur vont nous ôter de dessus les bras. »

Cependant, l'armée musulmane, après avoir porté le ravage dans toute la contrée, manquait de tout à son tour. Elle fit sur-le-champ ses apprêts de départ, demandant à grands cris la satisfaction de contempler de près le *lion invincible* qu'elle avait tant vu sur les champs de bataille. Shaïtan-Pacha se tint seul à l'écart. Ses troupes et ses lieutenants défilèrent devant le roi, en remettant dans ses mains quinze mille Russiens destinés à l'esclavage. C'était pour lui le plus riche des trophées.

Jean comptait s'attacher aux pas des barbares et aller aux frontières attendre, sur un pied respectable, la ratification du divan. Mais ni la victoire, ni les revers, ni la guerre, ni la paix ne pouvaient retenir sous les drapeaux, au delà d'une campagne et en quelque sorte d'un coup de main, ce vaillant et malheureux peuple qui avait traversé les siècles sans perdre une seule des pratiques de sa vie barbare. Tout s'écoula ; et sur l'autre rive du Dniester se rencontra le prince Michel Radziwill, qui arrivait avec la pospolite ardente à délivrer son roi (19) ! Michel apprit au roi que sur le trône pontifical venait de monter, sous le nom d'Innocent XI, ce même Odescalchi qui avait béni l'union de Jean avec Marie-Casimire, alors comtesse Zamoyska. Les deux armées polonaises, en se joignant, célébrèrent, au bruit des fanfares et des salves répétées, les saints mystères, à la gloire du Dieu qui versait tant de bienfaits sur la république.

Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation polonaise l'avait été, pendant ces trente années, pour le reste du monde. Les peuples, dans leur reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chrétienté. Comment dire, en effet, ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut

point de leur splendeur, ne s'étaient pas usés, trente ans de suite, comme le dragon sur la lime, au glaive de la Pologne ; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de tourner toutes leurs forces sur les Vénitiens ou sur les impériaux, pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour écraser l'Autriche ou Venise.

Plus tard ils le voudront. Mais la face du monde sera changée ; la paix régnera en Europe ; Achmet Kiuperli n'aura pas survécu au traité de Zurawno, et Jean Sobieski sera toujours plein de vie.

CHAPITRE SIXIÈME.

Complications et difficultés. — Le Grand Vizir Kara-Mustapha. — Ses redoutables projets et ses immenses préparatifs. — Résolution de Jean. — Vienne menacée.

La Pologne jouit à cette époque d'un repos qui n'était troublé que par les dévastations habituelles de sa propre armée. Elle célébrait dans les fêtes l'avènement de cette ère nouvelle. Les palatinats n'avaient pas assez de pompes et de louanges pour consacrer les travaux de l'*héroïque Jean*, qui avait à la fois servi glorieusement la cause de Jésus-Christ et sauvé sa patrie.

C'était dans sa retraite chérie de Zolkiew, près de Marie-Casimire, loin du bruit et du faste d'une capitale, que Sobieski était allé cacher sa renommée. Les hommages des peuples, les intérêts des cours, mais en même temps les épreuves et les chagrins vinrent de toutes parts l'y chercher.

Nous devons passer rapidement sur ces faits d'un ordre secondaire. Le mois d'avril 1676 ramena l'attention de tous les esprits sur des événements d'une tout autre importance.

A cette date les dangers renaissaient sans cesse pour la Pologne. Les Turcs s'étaient fortifiés, ils avaient fait de nouveaux préparatifs. Lorsque tout fut disposé pour entrer en campagne, Kara-Mustapha se hâta de ravitailler Kamiéniéç, et de hérisser la Podolie de soldats ; en même temps, le roi fut invité par lui au règlement des limites, suivant les stipulations dont la Porte avait chargé le traité de Zurawno. S'il s'y refusait, l'empereur Mahomet IV ou son ministre allaient apparaître à la tête de leurs armées. Kara-Mustapha continuait de recruter à grand bruit ses forces de terre et de mer ; il faisait surtout des levées dans le

Péloponèse ; il transportait le peuple entier des Maïnotes et les autres races esclaves de Laconie sur ses vaisseaux ou dans ses milices.

Jean sollicita l'assistance des couronnes. Au milieu des dangers de la Pologne, les moyens de la défendre un jour de plus ne suffisaient pas à son patriotisme et à son génie. Les instructions de ses représentants dans les cours leur proposaient une pensée plus haute. « Rendre aux barbares, disait-il, conquête pour conquête, les chasser de victoire en victoire jusque dans les limites qui les vomirent sur l'Europe ; en un mot, non pas vaincre et comprimer le monstre, mais le rejeter dans les déserts, l'exterminer, relever sur ses ruines l'empire de Byzance, cette entreprise était seule chrétienne, digne, sage, décisive. » Pour marcher sur Constantinople, Jean ne demandait que le concours de deux des quatre ou cinq puissances qui étaient exposées aux premiers coups de l'islamisme.

Ardent à lier son nom au vaste dessein du roi de Pologne, le Pape Innocent XI n'attendit pas, pour y applaudir, le ministre, le beau-frère du monarque polonais, « de ce prince qui, depuis trente ans, dit-il dans son conseil, était le boulevard de la république chrétienne, le mur d'airain contre lequel s'étaient brisés tous les efforts des barbares. Aux voûtes du Vatican flottaient les témoignages de ses saintes victoires. Lieutenant invincible du Dieu des armées, son bras, destiné à porter le sceptre, l'était aussi à briser le joug païen sous lequel gémissaient les nations. Comment les entrailles paternelles du chef de l'Église ne frémiraient-elles pas de joie à la pensée de l'entreprise héroïque qui pouvait être tentée, puisque le vainqueur de Chocim s'offrait à l'accomplir ? » Innocent promettait au nouveau Godefroid de Bouillon ses bénédictions, ses appels, ses trésors.

Mais il fallait des secours plus positifs, et le tzar n'envoyait à Varsovie légation sur légation, qu'afin d'obtenir à Constantinople une paix meilleure. A l'ouverture des conférences, le chancelier Paç disait très bien au roi : « Voilà, sire, le premier acte de la comédie ! » De son côté, Léopold, témoin des relations chaque jour plus étroites de Tékéli avec la Porte Ottomane qui faisait briller à ses yeux la couronne de Hongrie et avait donné l'ordre au prince de Transylvanie de le soutenir et de recevoir ses serments, Léopold espérait encore conjurer pour son compte, par des soumissions, l'orage qui tenait l'Europe en alarme. Il refusa donc avec éclat son alliance et ses secours à la Pologne. Venise de son côté ne permit pas au prince Radziwill de franchir ses frontières. Dans l'effroi commun, une chétive république avait plus de courage ; les Ragusains tenaient leur ville minée, pour ne livrer aux barbares que des décombres, si Mahomet IV prétendait les assujettir.

La Pologne se trouvait ainsi abandonnée à elle-même ; l'unique secours que lui offrît le monde, et il aurait été puissant, fut un essaim de noblesse française qui venait chercher des dangers nouveaux sous les drapeaux du glorieux roi du Nord. Louis les rappela. C'était sa volonté qui avait créé autour de Jean cet abandon et cette solitude.

De son côté, le roi de Pologne, par cela même qu'il continuait à refuser de se soumettre aux lois de Constantinople et poursuivait l'entreprise de réunir la chrétienté dans un commun effort contre le croissant, avait pris place irrévocablement dans un système contraire à celui de Louis XIV : il s'était fait son ennemi.

Aussi était-ce un ennemi et presque un rebelle que Louis XIV voyait en lui. Il n'avait pu s'accoutumer à traiter Marie d'Arquien en reine. Elle était toujours pour lui sa sujette ; il s'indignait de la trouver hostile, après l'avoir blessée à plaisir. Maintenant, sa colère n'allait à rien moins qu'à vouloir détrôner ce couple, jusqu'alors si cher à la France.

Une diète s'assembla (14 janvier 1681), pour apprendre ce qu'avaient obtenu dans les cours les ambassadeurs de la république, et prononcer enfin sur le parti qu'on devait suivre. Mais à peine était-elle réunie, que Jean put voir les tempêtes amassées autour de lui. La faction de France ne lui appartenait plus ; les passions s'animèrent, le sang coula, l'ambassadeur manqua tomber sous les coups d'une troupe de hussards. Un Forbin-Janson fut tué ; Michel Paç et l'un des Sapiéha tirèrent le sabre en plein sénat sur les marches du trône. On devine si le sang coulait dans les cours du palais de la diète et dans les corridors. La livrée, toujours prompte à imiter ses maîtres, et ivre de vin brûlé, passait le temps des débats de l'assemblée à s'égorger à coups de sabre et de hache. Les vainqueurs charriaient ensuite les morts dans la Vistule ; si l'étranger s'étonnait d'un spectacle qui se reproduisait de toutes parts dans les rues et les carrefours, on lui répondait en riant que telles étaient les libertés de la Pologne.

Jean n'eut d'application qu'à fermer les yeux sur ses injures personnelles, qu'à tempérer les factions, qu'à les dominer par le sentiment de l'intérêt public. Les ambassadeurs près les cours étrangères purent être entendus. Les indulgences du Saint-Siège et ses subsides, de bonnes paroles de Savoie et de Portugal, partout ailleurs des refus comme ceux de Léopold, dictés uniquement par la peur, ou même des duretés, comme celles de Venise, dictées par la peur et par la France, c'était tout ce que la chrétienté offrait à la Pologne dans ses périls, après tant de sacrifices glorieux pour la cause commune.

Néanmoins, l'assemblée décida qu'une paix honteuse ne serait pas acceptée, que des efforts immenses seraient faits, que le sort de la Pologne serait remis à son roi.

Par bonheur, le divan, au lieu de songer à faire regretter à la république les desseins hostiles de ce roi, n'était occupé que d'écarter de l'arène, dans laquelle Mahomet IV méditait de descendre bientôt, un adversaire tel que Sobieski. Les armées turques avaient horreur d'une guerre de Pologne. Kara-Mustapha craignait une révolte, s'il tentait de les ramener au combat contre ce prince, leur terreur. Un envoyé turc arriva, portant des propositions nouvelles dans une bourse d'or ; cet homme se jeta le visage contre terre, en

s'écriant qu'il remerciait le grand dieu de Mahomet de lui avoir permis de voir la face d'un si grand roi. Les propositions qu'il apportait étaient tolérables ; Jean les accepta.

Il y avait une telle réaction de l'esprit public qu'une accalmie passagère se produisit. Le roi en employa le temps à faire des règlements utiles, à compléter l'armée régulière et à la discipliner ; il établit et consolida l'usage de la tenir cantonnée sur les confins du territoire, pour éviter aux provinces, en pleine paix, les ravages de la guerre. Les arts, suivant son usage, charmaient ses loisirs ; il acheva de parer un palais qu'il avait construit à deux lieues de Varsovie, dans un site sauvage, sur les bords de la Vistule, pour concilier ses goûts de solitude et ses devoirs de roi. Il y établit, à côté des merveilles de l'Italie, une de ces colonies hollandaises dont l'usage se répandait alors, et qui défrichaient le sol, faisaient des fromages, donnaient au paysage un air rustique. Villanow ressembla à Versailles, comme le trésor de Sobieski à celui du roi de France, comme sa simplicité au faste et à la magnificence de Louis XIV. « A tout prendre, dit un contemporain français, Villanow n'approche point des maisons que nos bourgeois, gens de robe ou fermiers, ont fait bâtir aux environs de Paris. »

Durant ce temps, les partis firent silence ; ils n'avaient plus ni sujet de querelle, ni champ de bataille. Un ordre inconnu régna ; car on ne compte pas quelques troubles partiels, quelques-uns de ces brigandages dans lesquels la noblesse cherchait souvent encore les jouissances et les aventures de la vie nomade de ses pères. Il arriva aussi que Cracovie fut un moment en proie à l'incendie et au pillage. Les écoliers de la Sorbonne avaient le privilège de maltraiter à merci et miséricorde, le jour de la Saint-Georges, tout Juif qui ne se rachetait pas à beaux deniers comptants. Les Juifs s'avisèrent de protester contre le privilège et de refuser la rançon ; ils furent assaillis, exterminés, livrés aux flammes. Le feu gagna des maisons juives aux maisons chrétiennes. Il advint aussi que, dans l'ivresse du combat, les écoliers comprirent la ville entière dans leurs fureurs ; comme ils étaient nobles, ils ne pouvaient être punis avec sévérité.

La tempête cependant continuait à s'amasser de toutes parts sur l'Europe. Mahomet IV poursuivait ses éternels apprêts, et Louis ses agressions altières. Le même jour (30 septembre), Catinat alla occuper Casal, et Louvois surprendre Strasbourg. L'Allemagne et l'Italie se trouvaient démantelées à la fois par ces deux grands coups frappés en pleine paix.

La mesure était comblée. L'empire fut saisi tout entier d'épouvante et de colère. Léopold, la Hollande, l'Espagne conclurent aussitôt une ligue défensive, à laquelle, cette fois, accéda la Suède. Malgré tous les troubles de l'Angleterre, le parlement allait entraîner Charles II dans cette nouvelle coalition. Louis, étonné, rappela brusquement dans leurs quartiers ses armées de Flandre qui étaient sur le point d'envahir, sous de vains prétextes, les Pays-Bas autrichiens ; il se résigna à lever le long blocus de Luxembourg. Il motiva ce

changement sur ce que, son ambassadeur près la Porte Ottomane l'informant qu'elle dirigeait ses armements contre l'empire et allait ouvrir les hostilités, sa magnanimité, dans un péril si grand pour la chrétienté, lui faisait une loi de remettre à l'arbitrage de Sa Majesté Britannique le redressement de ses griefs, afin de laisser à la maison d'Autriche ses moyens de défense tout entiers contre l'ennemi commun. Cette magnanimité, que les gazetiers de France exaltèrent à l'envi, ne devait persuader que Voltaire. L'Europe n'en fut pas touchée. Elle le fut d'autant moins qu'on saisit dans le même temps une correspondance de Vernac, envoyé du roi près Tékéli, qui donnait le tarif des subsides payés par Louis aux mécontents, pour qu'ils se joignissent aux infidèles en dépit de toutes les concessions du conseil de Vienne. On vit, dans l'ajournement des entreprises hostiles une marque de ce que pouvait le parlement anglais, ce perpétuel épouvantail du cabinet de Versailles ; et, comme, de son côté, l'Europe se fiait peu à l'impartialité de Charles Stuart, Charles II d'Espagne et Léopold refusèrent de l'accepter pour arbitre. Un congrès ouvert à Francfort, et la diète de Ratisbonne, alors assemblée, discutèrent ces différends et les éternisèrent.

Cependant, toute incertitude sur les desseins de la Porte Ottomane commençait à s'évanouir. L'alliance des Transylvains, des Moldaves, des Valaques, des Russiens de l'Ukraine avec les Hongrois, venait d'être conclue ; le comte Éméric Tékéli, qui les commandait, se reconnut tributaire de la Sublime Porte, fut déclaré par elle prince de Hongrie, et reçut en grande pompe le caftan d'hospodorat et de vasselage. Il se formait là, sous le protectorat du croissant, une fédération d'États chrétiens, qui, du Danube, était arrivée aux monts Carpathes et au Borysthène : de proche en proche, cette fédération pouvait composer à la Porte un puissant empire.

Léopold ne put détourner les yeux plus longtemps de ce nouveau danger qui allait s'agrandissant sous ses pas ; il chercha de toutes parts des secours. Ce fut d'abord à la diète de Ratisbonne qu'il s'adressa. Mais elle était divisée ; les princes les plus exposés aux invasions de la France voulaient que les prétentions de Louis fussent discutées et la paix affermie de ce côté sur des bases nouvelles, avant de donner à l'empereur leur contingent. L'électeur de Brandebourg jouissait trop des dangers et de l'humiliation de la maison d'Autriche pour venir à son aide ; il se jeta même dans une ligue défensive, formée de la France, du Danemark, de Munster. De son côté, Venise ne s'était pas relevée des coups qu'elle avait reçus à Candie ; elle persistait dans sa déférence pour le cabinet de Versailles. Le Saint-Siège ne pouvait répondre que par des vœux aux appels de l'empereur ; les quatre déclarations de l'Église gallicane, alors fulminées par l'assemblée du clergé de France, lui étaient une plus grande affaire que l'invasion ottomane. Enfin, pour ce qui était de la Moscovie, le tzar Fœdor n'existait plus. A sa place, un enfant, ou plutôt l'anarchie, régnait depuis quelques semaines. Cet enfant, âgé de neuf ans à peine, était le

tzar Pierre ; il commença de régner à l'instant où naissait Charles XII. Le sénat et la noblesse l'avaient porté au trône, quoiqu'il eût un frère plus âgé que lui, le faible Yvan, également infirme d'esprit et de corps. A la voix de Sophie, sœur aînée des deux princes, les strélitz coururent aux armes (26 mai), pour associer le malheureux Yvan à l'empire. Cette monarchie barbare était en proie aux combats de deux factions, l'une, qui avait secondé Fœdor dans le système d'améliorations soutenues auquel s'était vouée la généreuse dynastie des



Kara Mustapha Pacha. (P. 166.)

Romanov ; l'autre, qui avait pris goût à la barbarie et voulait en perpétuer l'empire. Celle-ci s'appuyait sur les strélitz ; ils opérèrent une réaction effroyable dans laquelle la vie de Pierre ne fut conservée que par miracle. L'enfant vit tous ses soutiens, tous les chefs de son parti tomber autour de lui avec la foule des boyards. La vengeance fermenta dans son âme ; cette vengeance a fait les prospérités de la Moscovie. Pierre grandit, lié d'intérêt et de cœur à la cause de la civilisation qu'il devait venger en barbare et servir en homme de génie. Mais

il n'était pas encore d'âge à tenir les rênes, Yvan n'était pas de force à vouloir les prendre : les deux tzars tombèrent également sous la tutelle de l'ambitieuse Sophie, et trop de dangers étaient amassés autour d'elle pour qu'elle eût le loisir de songer à secourir Léopold.

Restait la Pologne ; Léopold l'implora.

Il l'avait durement repoussée naguère, et s'était toujours montré l'ennemi personnel de son souverain. N'osant se confier en la grandeur d'âme de Jean, il plaça son espoir en de moins nobles mobiles. On savait quels ressentiments nourrissait le cœur de Marie-Casimire. Ce fut à elle que l'empereur s'adressa. Sous le prétexte d'un pèlerinage, elle se rapprocha des frontières pour négocier plus à l'aise, et vint, facilement gagnée, appuyer de tous ses efforts auprès de son mari les démarches officielles.

Jean était dans une grande perplexité. D'un côté, c'était le maintien de la paix, son plus bel ouvrage ; l'abaissement de l'Autriche, voisine importune et secrète ennemie ; le triomphe de Tékéli et de ses Hongrois ; les sollicitations de la France, qui ne craignait pas de marchander les résolutions royales à prix d'or, et s'adressait à l'ambition du roi, à l'orgueil du père, en promettant tout son appui pour assurer au prince Jacques-Louis l'héritage paternel. De l'autre côté, c'était la popularité attachée à toute guerre contre le croissant ; c'était le pape dont le nonce excitait sans cesse la fervente piété du roi ; Léopold qui recourait au grand expédient de sa maison, la main d'une archiduchesse, en offrant cette alliance au jeune prince de Pologne, à qui on garantirait aussi la succession de son père ; c'était par-dessus tout la haine héréditaire de Sobieski pour l'Ottoman, dont il avait juré, dès le berceau, de combattre, partout et toujours, la redoutable grandeur. La guerre était dans ses sentiments et ses vœux ; il y trouvait la chance de ressaisir les conquêtes des derniers temps ; il vengeait sa patrie, réparait ses ruines et sauvait la chrétienté. C'était plus qu'il n'en fallait pour l'ébranler.

Toutefois, la France multipliait les séductions pour l'enchaîner à la ligue contre la maison d'Autriche. Les cabinets unis de Paris, Berlin et Copenhague lui offrirent la Silésie, Louis XIV ajoutait la Hongrie, pour lui et ses fils. La tentation était grande ; la Pologne serait devenue ainsi un puissant empire. Pour comble de difficultés, arriva une lettre du Grand-Seigneur, qui déclarait que ses armements n'avaient rien d'hostile pour la république. Mahomet IV sollicitait l'amitié des Polonais et celle de leur roi. Jean pouvait croire dès lors la sûreté de la république désintéressée dans la querelle.

Le 1er octobre 1682, Vienne apprit que le grand-vizir ne daignait point recevoir son ministre, que l'étendard de Mahomet venait d'être arboré en pompe au sérail ; qu'à ce signal l'armée entière, une armée immense, s'était ébranlée ; que le Grand-Seigneur et son vizir s'étaient mis en marche sur Andrinople, traînant l'ambassadeur de Léopold à leur suite comme un utile témoin des merveilles de la puissance ottomane, et le chargeant de faire dire à l'empereur qu'ils l'exter-

mineraient dans Vienne, malgré son Dieu crucifié. Presque en même temps arriva la nouvelle que les conférences de Francfort étaient rompues, que Louis parlait de s'en remettre à son épée du soin de vider ses différends. L'empereur éperdu courut avec tout son peuple au pied des autels, pour demander à Dieu le salut de sa monarchie et de sa maison. Sa maison ne tenait en Espagne qu'à une vie, en Autriche qu'à quelques places. Jean Sobieski devait la sauver.

Des bords de la Baltique à ceux de la mer Rouge, tout était en mouvement, les princes, les peuples, les armées. La religion de Jesus-Christ et l'islamisme, l'Asie et l'Europe, la civilisation et la barbarie semblaient s'apprêter à vider en une seule fois leur longue querelle. Digne successeur des Kiuperli pour les desseins et le courage, Kara-Mustapha Kuloglou ne rêvait rien moins qu'une de ces marches des kalifes, qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Déjà sur le retour de son âge, mais d'un caractère ardent, d'un génie plus ambitieux encore et plus impatient que les Kiuperli, il se croyait appelé à consommer enfin, sous le règne distrait et paresseux de Mahomet IV, l'ouvrage des Mahomet II et des Soliman. Ses premiers coups étaient destinés à l'empire ; à l'Italie, les seconds. C'étaient les vieux plans de son glorieux prédécesseur, qui avaient fait dire de ce grand homme au marquis de Saint-André de Montbrun, l'un des défenseurs de Candie, que « de l'humeur dont il le connaissait, le vizir n'aurait pas de repos qu'il n'eût fait de la basilique de Saint-Pierre les écuries du sultan ». Les écrivains français du temps prétendent que Kara-Mustapha ne comptait descendre sur l'Italie qu'après avoir assuré sa marche en se mesurant sur le Rhin avec le roi de France. Peut-être ce bruit était-il une flatterie pour Louis XIV, ou un calcul afin de rappeler le roi très chrétien à la pensée publique, parmi ses alliances musulmanes. Peut-être aussi la renommée du grand roi était-elle importune, en effet, à l'orgueil ottoman que la politique française travaillait depuis si longtemps à exalter, par ses efforts pour le soulever contre l'empire.

Quoi qu'il en soit, on a vu les préparatifs des années précédentes, tout ensemble minutieux et gigantesques : ils annonçaient le projet de tenter la conquête de l'Occident et la résolution de ne pas s'y prendre à deux fois. Les provinces les plus éloignées avaient fourni des soldats. Il en était venu des rives de l'Euphrate et des sources du Nil. Des tribus arabes tout entières, les Kurdes, les mameluks, les Albanais, les Tartares, les Grecs même marchaient pressés sous le même drapeau, et la prévoyance se montrait à côté de la force. Le capitan-pacha parcourait tous les rivages de l'Archipel, soumettant les révoltes çà et là renaissantes du Péloponèse, de Candie, des îles ; il pressurait ces industrieuses populations, fécondes jusque dans l'esclavage, pour en arracher des tributs et des soldats. Dans les ports de la Turquie, les vaisseaux de toutes les nations, hormis ceux de France, avaient été saisis pour trans-

porter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. Deux mille chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, depuis les ports de la mer Égée jusqu'aux bouches du Danube ; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours ; dix mille chariots faisaient arriver ces approvisionnements aux places fortes des provinces de Tékéli. Les troupes s'avançant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la Hongrie ne tarda pas à se sentir écrasée sous le poids de cette immense armée.

Au bruit de la marche des barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée. Il embrassa le parti du saint-empire. Quelles considérations le décidèrent ? La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration. Mais en outre, quel était l'ennemi, qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte ? Quel était celui dont le roi Jean devait, à cette époque, craindre les ambitieux projets pour le jour où il ne serait plus là afin de les briser ? A cette époque, l'empereur, tenu toujours en échec par la France, ne paraissait pas destiné à tenter des conquêtes prochaines sur sa frontière du nord. Abattre le Turc, l'empêcher de s'étendre le long du territoire de la Pologne, tout faire pour ne pas le retrouver au delà des monts Carpathes comme sur le Dniester, repousser le danger loin de l'Allemagne, afin de n'en être pas menacé au cœur de la république, n'était-ce pas, dans la situation donnée, le premier intérêt de la Pologne ? C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski ; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'empire, qu'il s'en désisterait, si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes ses forces, lorsque, Vienne tombée, les Turcs marcheraient sur Cracovie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Sa détermination prise, il ne pensa qu'à la rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à former avec lui les nœuds d'une alliance de famille, dès que le prince de Pologne serait en âge de se marier ; d'assurer le titre de princes de l'empire au père et au frère de la reine ; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Valachie et de la Moldavie, vieux démembrements de l'empire des Slaves. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre, l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Viéliczka, un subside d'un million deux cent mille florins pour les premiers frais de l'expédition ; l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le Saint-Siège. L'empereur, en outre, ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes, au chef de la république, ce titre de Majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'empire, et que Sobieski lui-même n'avait pu obtenir de la France.

Mais les vues de Jean ne s'arrêtaient point à ces transactions. Il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponèse et d'Athènes, grande pensée qui l'occupa toujours. C'était le complément de ses desseins et de sa carrière. Il prétendait rendre à l'Asie le fléau de l'islamisme. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois de la Porte; il conseilla de nouvelles démarches pour entraîner à son exemple Venise, les tzars, la Perse même dans la ligue ; il exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le nord, où il contracta une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il intéressa l'ardeur guerrière des Zaporogues à lui promettre leur concours.

Ainsi tous les intérêts préoccupaient à la fois sa politique. Quand les musulmans étaient le plus redoutables, il songeait à les déposséder de la Grèce, leur première et leur plus noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son adversaire, comme faisait Innocent XI. Il prêtait un appui à la maison d'Autriche, sans retirer son assistance à la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du protectorat auquel les événements avaient lié sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Carpathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi de Pologne exigeait. Léopold respira ; il put employer paisiblement l'hiver à remplir ses magasins, à fortifier ses places, à grossir et organiser son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'empereur déféra à son nouvel allié la médiation entre les griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie, qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Abaffi, qui mettait le même prix aux bonnes grâces du roi, entra dans les mêmes engagements.

Léopold avait envoyé une ambassade solennelle à Sobieski pour lui décerner l'arbitrage de ses différends avec Louis XIV ; mais Louis ne voulut point accepter pour médiateur entre la maison d'Autriche et la France le mari d'une de ses sujettes, le mari surtout de Marie d'Arquien. Il se contenta de donner un répit à l'empire jusqu'au printemps, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture probable des hostilités, pour le satisfaire sur ses griefs et ses droits. Ses griefs étaient les plaintes suscitées par ses envahissements ; ses droits, des menaces d'envahissements nouveaux.

Dans ces grandes conjonctures, le cabinet de Versailles continuait de mettre toute son application à annuler deux puissances, l'Angleterre et la Pologne, à détacher l'une de l'alliance active de la Hollande, qui redevenait hostile ; l'au-

porter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. Deux mille chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, depuis les ports de la mer Égée jusqu'aux bouches du Danube ; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours ; dix mille chariots faisaient arriver ces approvisionnements aux places fortes des provinces de Tékéli. Les troupes s'avançant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la Hongrie ne tarda pas à se sentir écrasée sous le poids de cette immense armée.

Au bruit de la marche des barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée. Il embrassa le parti du saint-empire. Quelles considérations le décidèrent ? La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration. Mais en outre, quel était l'ennemi, qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte ? Quel était celui dont le roi Jean devait, à cette époque, craindre les ambitieux projets pour le jour où il ne serait plus là afin de les briser ? A cette époque, l'empereur, tenu toujours en échec par la France, ne paraissait pas destiné à tenter des conquêtes prochaines sur sa frontière du nord. Abattre le Turc, l'empêcher de s'étendre le long du territoire de la Pologne, tout faire pour ne pas le retrouver au delà des monts Carpathes comme sur le Dniester, repousser le danger loin de l'Allemagne, afin de n'en être pas menacé au cœur de la république, n'était-ce pas, dans la situation donnée, le premier intérêt de la Pologne ? C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski ; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'empire, qu'il s'en désisterait, si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes ses forces, lorsque, Vienne tombée, les Turcs marcheraient sur Cracovie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Sa détermination prise, il ne pensa qu'à la rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à former avec lui les nœuds d'une alliance de famille, dès que le prince de Pologne serait en âge de se marier ; d'assurer le titre de princes de l'empire au père et au frère de la reine ; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Valachie et de la Moldavie, vieux démembrements de l'empire des Slaves. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre, l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Viéliczka, un subside d'un million deux cent mille florins pour les premiers frais de l'expédition ; l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le Saint-Siège. L'empereur, en outre, ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes, au chef de la république, ce titre de Majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'empire, et que Sobieski lui-même n'avait pu obtenir de la France.

Mais les vues de Jean ne s'arrêtaient point à ces transactions. Il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponèse et d'Athènes, grande pensée qui l'occupa toujours. C'était le complément de ses desseins et de sa carrière. Il prétendait rendre à l'Asie le fléau de l'islamisme. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois de la Porte; il conseilla de nouvelles démarches pour entraîner à son exemple Venise, les tzars, la Perse même dans la ligue ; il exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le nord, où il contracta une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il intéressa l'ardeur guerrière des Zaporogues à lui promettre leur concours.

Ainsi tous les intérêts préoccupaient à la fois sa politique. Quand les musulmans étaient le plus redoutables, il songeait à les déposséder de la Grèce, leur première et leur plus noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son adversaire, comme faisait Innocent XI. Il prêtait un appui à la maison d'Autriche, sans retirer son assistance à la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du protectorat auquel les événements avaient lié sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Carpathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi de Pologne exigeait. Léopold respira ; il put employer paisiblement l'hiver à remplir ses magasins, à fortifier ses places, à grossir et organiser son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'empereur déféra à son nouvel allié la médiation entre les griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie, qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Abaffi, qui mettait le même prix aux bonnes grâces du roi, entra dans les mêmes engagements.

Léopold avait envoyé une ambassade solennelle à Sobieski pour lui décerner l'arbitrage de ses différends avec Louis XIV ; mais Louis ne voulut point accepter pour médiateur entre la maison d'Autriche et la France le mari d'une de ses sujettes, le mari surtout de Marie d'Arquien. Il se contenta de donner un répit à l'empire jusqu'au printemps, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture probable des hostilités, pour le satisfaire sur ses griefs et ses droits. Ses griefs étaient les plaintes suscitées par ses envahissements ; ses droits, des menaces d'envahissements nouveaux.

Dans ces grandes conjonctures, le cabinet de Versailles continuait de mettre toute son application à annuler deux puissances, l'Angleterre et la Pologne, à détacher l'une de l'alliance active de la Hollande, qui redevenait hostile ; l'au-

tre, de celle de Léopold et d'Innocent XI. Il réussit pour la première, on sait au prix de quelle catastrophe ! Le marquis de Vitry se vanta de réussir pour la seconde ; la chute de Jean Sobieski, habilement préparée, était son moyen de succès.

Le parti de France offrait à ces tentatives un point d'appui considérable ; car ce parti ne se séparait pas seulement du roi par caprice, par passion, par vénalité ; il avait d'autres motifs. La paix était devenue promptement chère à la Pologne. La maison d'Autriche y avait toujours été impopulaire. « Tout le monde, » comme Jean le disait lui-même, « n'était pas en position de comprendre que le bélier ottoman qui battrait les murailles de Vienne porterait aussi sur Lemberg, sur Cracovie, sur Dantzig. » Suivant l'usage, les passions s'emparaient des sentiments généreux, des préjugés légitimes. Tous les mécontents à titres divers, tous ceux qui étaient las du repos de la république, las de la gloire de leur concitoyen couronné, trouvaient dans l'intérêt de la patrie d'admirables motifs pour la mettre en feu.

La diète s'ouvrit (27 janvier 1683) ; elle fut calme d'abord, mais bientôt les fureurs éclatèrent. « Jamais, disait-on, nous n'avons voulu des princes du sang d'Autriche pour chefs, et nous prendrions les armes afin de conserver leur joug à nos frères de Hongrie, de Moravie, de Bohême, de Croatie ! Les Turcs vont soumettre à leur empire le cours entier du Danube ? que nous importe ! Quand, il y a deux ans, l'empereur pouvait espérer que l'orage fondrait sur nous ; quand il pouvait croire que la Vistule passerait sous les lois de l'infidèle, vola-t-il aux armes ? Non, il nous refusa durement ses secours ; et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que le Grand-Seigneur nous propose une paix éternelle ! Les Turcs, après tout, ne sont pas nos ennemis nécessaires; ils ont au midi des proies meilleures à dévorer. Nos éternels ennemis sont le Brandebourg et l'Autriche, qui ont osé faire des traités pour partager la république, qui ne peuvent s'agrandir qu'à nos dépens. Aussi nos pères ont-ils cultivé par-dessus tout l'amitié de la France, de la France, qui, placée à trois cents lieues de nous, peut toujours nous défendre ; nous opprimer, jamais. Et c'est cette alliance tutélaire que nous foulerions aux pieds pour nous jeter dans les bras de princes qui sont doublement nos ennemis : car ils en veulent à nos institutions autant qu'à notre territoire ! Notre liberté est de mauvais exemple pour tous les Slaves qu'ils tiennent assujettis. Voyez si notre cabinet s'est jamais approché des leurs sans se montrer bientôt despotique ; on peut prédire à coup sûr qu'en devenant leur ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre serait devenu déjà l'ennemi de la liberté. Parmi le commun des hommes, on est père plutôt que citoyen ; à peine sur le trône, les idées de monarchie héréditaire germent dans le cœur ; et rêver l'hérédité, c'est vouloir le pouvoir absolu : car l'un ne va pas sans l'autre. »

A la tête du complot tramé pour renverser les desseins du roi ou bien sa couronne, marchait le grand trésorier Morsztyn. Son refus d'unir sa fille au

comte de Maligny, frère de la reine, avait soulevé contre lui tous les ressentiments de Marie-Casimire ; ces vives querelles, nouveaux fruits de la monarchie élective, le jetèrent dans une opposition violente. Mari de l'une des Françaises qui avaient suivi en Pologne la princesse de Gonzague, Morsztyn s'était voué tout entier aux intérêts de la France, il lui livrait tous les mystères du cabinet ; il avait pris l'engagement d'empêcher Jean d'assister Léopold : les grands biens qu'il venait d'acheter en France semblaient indiquer les précautions d'une conscience inquiète et le dessein de changer de patrie.

Les Sapiéha, tous chargés des bienfaits du roi, entrèrent dans le complot ; Iablonowski lui-même fut loin d'être exempt de soupçons. On a dit que, malgré l'amitié qui l'unissait au roi, il se lassait du second rang de la république. Déplorable régime, où nulle institution, pas même la royauté, n'étant immuable et inaccessible, tout était sans cesse ballotté par mille orages, les affections comme les intérêts, les hommes comme les partis, les existences privées comme la fortune publique.

C'était sur Iablonowski que les conjurés devaient porter la couronne. La sympathie même de la reine pour ce seigneur ne l'empêcha pas d'entrer dans ces menées. On ne peut dire ce qui fût advenu, si le roi n'eût saisi une correspondance de l'ambassadeur de Louis XIV se vantant auprès de son maître du nombre de seigneurs qu'il avait achetés, des trames qu'il formait avec eux, des facilités que lui avait offertes, disait-il, le caractère vénal de la nation, enfin des services odieux que lui rendait Morsztyn. Une lettre du grand trésorier fournit d'irrécusables éléments de conviction ; elle était accompagnée de dépêches de sa main, en chiffres dont on ne put découvrir la clef. Muni de ces documents, Jean se rend au sénat ; là il fait lecture des papiers qui dénoncent les conspirateurs, présents la plupart autour de son trône : habile autant que magnanime, il borne au seul Morsztyn sa colère et ses mépris. Il déclare que Vitry, pour faire montre de zèle, a calomnié les autres ; il demande que tous ceux qui l'écoutent attestent l'imposture en déclarant la guerre à l'infidèle que soutenait Louis XIV, en couvrant, contre l'invasion, Varsovie et la Pologne, menacées des mêmes coups que Vienne et l'empire.

Une acclamation unanime lui répond. Les factieux s'empressent les premiers d'applaudir. Chacun n'est occupé que de se défendre de l'accusation de trahison et de vénalité. C'est que Jean et sa gloire étaient chers à la Pologne : la foule des ennemis de l'Autriche, tout en voulant entraver les résolutions du roi, étaient loin de se croire liés à une conjuration subversive. La colère publique se prononça de toutes parts contre les coupables. L'ambassadeur de Louis XIV fut insulté dans les rues. Un noble seigneur de Lithuanie Tyszkiewicz, l'assaillit et maltraita son escorte. Un autre dit grossièrement en pleine diète qu'il fallait le traiter à la turque, et lui donner quatre cents coups de bâton. Une loi retira aux ambassadeurs le droit de résidence en Pologne. Le grand-trésorier fut mis en jugement ; il demanda sa grâce et l'obtint de la magnanimité royale,

sous la condition de donner la clef de ses chiffres ; il promit tout, moyennant un délai de six mois. Selon l'usage, il demeura dans l'intervalle sous la garde du grand-maréchal Lubomirski, qui le laissa plus tard s'évader, emportant, dit-on, en France, avec son secret vainement réclamé près le cabinet de Versailles, les fruits de longues déprédations.

Cependant la diète avait adopté tout ce que le roi avait proposé : le traité d'alliance offensive et défensive était conclu. Par ce traité, l'empereur s'engage à tenir soixante mille hommes sous les armes, et la république à en fournir quarante mille *pendant toute la durée de la guerre qui commence.* Léopold, qui ne pouvait croire à cette bonne fortune, demande que cette promesse d'assistance réciproque soit placée sous la garantie d'un serment, prêté dans les mains mêmes du chef de l'Église par l'entremise du cardinal protecteur de chacune des deux couronnes. Dans ce serment, où Jean apporte toute la candeur de son âme, la sollicitude est poussée au point de déclarer nul tout parjure. Ces précautions singulières, ces graves solennités eurent une portée plus grande que l'empereur lui-même n'avait prévu. On verra la conscience du roi et la politique de la Pologne se considérer longtemps comme enchaînées.

Dès lors le roi ne s'occupa plus qu'à se mettre en mesure de porter à l'Europe menacée l'appui de sa présence et de ses armes.

Il envoya sur-le-champ le chevalier Lubomirski avec quelques milliers de combattants, pour rendre plus respectables à Tékéli les approches de la Moravie. Il avertit en même temps le comte que si ses gens brûlaient une paille en Pologne, il irait en personne brûler ses trésors, sa femme et lui-même dans son château de Montchaz. Il s'appliqua enfin à démêler les secrètes pensées et les plans militaires de Kara-Mustapha. Son cabinet passait pour être le mieux servi au dehors. L'Orient surtout était tout ouvert à ses espions. Il avait toujours quelques ministres dans le divan ; en ce moment une bande de Cosaques faisait pour son compte le brigandage et une sorte de police armée de l'autre côté du Balkan, dans les environs mêmes d'Andrinople. Une lettre, saisie par ces audacieux coureurs, lui apprit que les premiers coups de Kara-Mustapha porteraient sur Vienne. Il se hâta d'en prévenir la cour impériale. Aussitôt Léopold d'ordonner à sa prière la démolition des vastes faubourgs qui s'appuient de tous les côtés aux fossés de la capitale, et contre l'usage comprennent ses grands édifices, ses grandes habitations, les palais des premières maisons de l'empire. Puis, on réfléchit que l'ennemi avait d'autres places à prendre auparavant, d'autres sièges à faire. Raab ou Javarin, Comorn, Presbourg, forteresses puissantes, couvraient la capitale. Même en ajoutant foi aux prodiges qu'on racontait de l'armée musulmaine, ne lui fallait-il pas deux campagnes pour enlever ces premiers remparts de l'Autriche ?



LE DANUBE. (P. 182.)

CHAPITRE SEPTIÈME.

Marche de Mahomet IV sur le Danube. — Investissement de Vienne.—Les journées terribles.—Consternation et désespoir. Arrivée de Sobieski. — Messe et bataille. — Providentielle délivrance. — Pertes incalculables des Turcs. — Actions de grâces du Libérateur de la chrétienté.

Mahomet IV et son vizir venaient de se mettre en marche sur la Hongrie. Dieu voulut que l'officier chargé de porter cette épouvantable nouvelle à Léopold, fût le jeune Nadasti, fils de l'une de ses grandes victimes. On sut que le kan des Tartares, les hospodars des principautés, le voïevode de Transylvanie, Tékéli enfin, s'avançaient tous en même temps vers le rendez-vous assigné aux armées ottomanes· C'était au pont d'Essek, entre Belgrade et Bude que Mahomet l'avait assigné. Là, le maître de tant de nations éparses sur les trois parties du monde s'arrêta. Il remit en pompe à Kara-Mustapha, avec la double aigrette de héron, la robe d'or, et le carquois de diamants, gages de sa souveraine puissance, l'étendard de Mahomet, la cause de l'islamisme et le sort de la chrétienté. Ensuite, il retourna poursuivre dans les plaines d'Andrinople et sur les revers du Balkan ses chasses fabuleuses, où quarante mille hommes étaient occupés à lui traquer des bêtes fauves ; et l'immense armée qu'il laissait à son lieutenant s'ébranla en lançant à Léopold des sommations insultantes. Louis XIV, de son côté, s'achemina vers le Rhin pour frapper ses coups sur la maison d'Autriche. Rassuré sur les dispositions de l'Angleterre, que son gouvernement tenait exilée des affaires du monde par la conspiration de Monmouth, par le procès de Russel, par celui de Sidney, Louis se portait à la tête de ses camps de l'Alsace et de la Franche-Comté ; déjà ses flottes dominaient la Baltique, mer nouvelle au pavillon de la France, attendant l'ordre d'attaquer les alliés de Léopold. La Pologne se voyait ainsi obligée de mettre en défense ses rivages ; l'empereur de diviser ses troupes pour pouvoir faire face à un double danger, et l'empereur n'avait pas sur le Danube trente mille combattants ! c'était l'unique barrière qui séparât Kara-Mustapha de l'Allemagne ou de l'Italie.

Quoique abandonné par son beau-frère dans les conférences de Nimègue, le vaillant duc de Lorraine, alors l'un des plus grands capitaines de l'Europe, et naguère le vainqueur de Philippsbourg, était venu prendre le commandement des impériaux. La cour l'obligea de mettre le siège devant Newhausel, petite place de Hongrie à huit lieues de Presbourg ; il venait de l'investir, quand,

tout à coup, Tékéli lui dénonce la rupture de la trêve. Charles n'a que le temps de courir sur le Danube, et se trouve sous les murs de Raab en présence des barbares. On s'attendait au siège de cette place, qui domine l'Autriche et la Hongrie. Mais il n'en est rien ! Charles essaye de défendre le passage de Raabwitz. Vains efforts ! devant ces masses qui couvrent huit lieues de terrain, tout plie. L'armée hongroise à la solde de l'empereur, forte de six mille hommes, à l'exemple du comte Budiani, son chef, passe tout entière sous les drapeaux qui ont pour devise : Dieu, la patrie et la liberté. Partout les populations ouvrent les bras à leurs frères affranchis. Le palatin Paul Esterhazy, resté fidèle, arrive seul à Vienne pour apprendre à Léopold que, dans cette Hongrie, ensanglantée si longtemps par son pouvoir, il n'a plus un pouce de terre. Des lettres interceptées de la comtesse Tékéli l'avaient informée que, jusque dans sa cour, la Hongrie conspirait à tirer vengeance de ses longs malheurs. L'Empereur jette dans les fers son jeune chambellan, le comte Zrini, accusé de ne méditer rien moins que de l'enlever lui-même, et de le livrer aux Tartares. C'était, dit-on, cette âme impatiente qui avait inspiré au grand-vizir sa marche hardie au cœur de l'Empire.

Cependant, Charles de Lorraine ne garde ses troupes que par une manœuvre savante qui sauvera l'Empire. Il jette son infanterie dans l'île de Schutt pour la porter sur Vienne à marches forcées, par Presbourg, Wagram, Essling, et, couvrant avec sa cavalerie la rive droite du fleuve, il se retire en bon ordre, dispute le terrain de poste en poste, et combat en ligne à Pétronell, à une journée de Vienne, sans être écrasé, mais en laissant sur le champ de bataille l'élite de ses officiers, entre autres le chevalier de Savoie, frère du comte de Soissons, le jeune prince Thomas d'Aremberg, le comte Mellini.

Au bruit de cette sanglante retraite (5 juillet), Vienne, qui se croyait toujours en sûreté, fut saisie d'épouvante. Léopold touva un remède dans ce péril extrême : ce fut de défendre, sous peine de mort, *de parler des circonstances présentes*. On n'en parla plus, et vingt-quatre heures s'écoulèrent ; puis, sur le revers des hautes plaines, du côté de la Hongrie, les Tartares parurent, mettant tout à feu et à sang. Trompés par l'opiniâtre sécurité de la cour, les moissonneurs étaient dans les champs faisant en paix leur récolte. Il fallut que, sur les neuf heures du soir, à la lueur des flambeaux, l'Empereur, les deux impératrices, les archiduchesses, la reine Éléonore, se précipitassent hors des murs. A leur exemple, soixante mille habitants s'enfuirent éplorés, par une porte, tandis qu'à l'autre on attendait les Tartares. La cour se jeta de l'autre côté du Danube, et remonta la rive gauche dans la direction de la Franconie ou de la Bohême, au milieu de la confusion universelle, à la clarté des incendies allumés au loin par les barbares. Un cabaret fut souvent l'unique asile de toute cette grande maison impériale qui fuyait. Il arriva que l'impératrice elle-même, se vit réduite à passer la nuit au bivouac, sans autre couche qu'un peu de paille, sans autre abri que quelques branches d'arbre et la voûte du ciel. Le

trouble était si grand qu'on ne songea point à couper les ponts. Celui de Krems était envahi, quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et, par son courage, sauva les illustres fugitifs (9 juillet). Les Français commencent toujours par ce que veut l'honneur, sans s'inquiéter de ce qui plairait à la politique. A Lintz, à Neuhaus, point de repos. Les Tartares avaient paru dans Saint-Polten et Molk, à cheval sur la grande route de Bavière. Ce ne fut qu'à Passau, sur les confins des États héréditaires, que Léopold respira ; et déjà son œil inquiet cherchait s'il trouverait à Prague, ou à Inspruck et Milan, de plus sûrs asiles.

On ne revenait point de la marche rapide de Kara-Mustapha ; c'était une chose nouvelle dans le monde. On n'avait pas imaginé encore de laisser de côté les places fortes, de courir aux capitales. Chef d'une immense armée, le vizir s'en avisa. Malgré le désaveu de tous ses lieutenants, il s'avança d'une façon si brusque, que jeter des ponts sur les rivières et passer, envahir tout le pays et menacer les remparts de Vienne, avait été pour lui l'affaire de quelques journées. Son avant-garde à peine établie, lui-même arriva ; le soir du 14 juillet, la tranchée était ouverte. Celui qui préludait ainsi avait le droit de prétendre à la conquête de l'Allemagne.

La capitale de l'Autriche s'élève sur la rive droite du Danube, à quelque distance du grand cours du fleuve, divisé en plusieurs bras dans toute cette région, et comprenant des îles sans nombre dans ses vastes domaines. Elle est assise au confluent d'un de ces bras qui semble se détacher pour venir du nord baigner ses murs, puis retourne au lit principal vers l'île Lobau, et de la rivière de Wienn qui arrive du couchant et forme ainsi, au sud et à l'est, avec ce bras du Danube, où elle se jette, une des défenses de la ville dans plus des deux tiers de son enceinte. De ses murailles, une plaine inégale et fertile s'étend du côté de l'est et du midi, vers la Hongrie, jusqu'à la rencontre de l'amphithéâtre des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie; du côté du couchant et du nord les montagnes la pressent et semblent planer sur elle. Là s'élève à pic, dominant et embrassant la ville à quelques portées de canon, la chaîne du Kahlemberg, rameau escarpé de tous ces monts issus des Alpes du Tyrol, qui viennent en quelque sorte s'arrêter court en plongeant sur le lit du fleuve. Couverte ainsi, d'un côté, par la rivière qui emplit ses fossés et qu'elle a dotée de son nom, de l'autre par ces fières montagnes, et au nord protégée par le Danube, Vienne paraît avoir été dès les temps reculés un poste considérable. Ce fut Auguste, qui y planta par les mains de Tibère, alors son lieutenant, les aigles romaines, qu'à des titres divers elle a toujours gardées depuis. Le nom de *Vindobona*, qu'elle portait alors, annonce que la race Slave des Wendes y avait ses établissements. C'est dans son voisinage que Marc-Aurèle connut, en combattant les Quades et les Marcomans, la valeur de la légion fulminante. Elle servit d'extrême frontière à l'empire romain, comme plus tard à la monarchie de Charlemagne. Le duché d'Œst-Rich s'appela ainsi de ce qu'il fermait la

marche orientale de la vaste domination des Francs. Il devait devenir lui-même plus tard le centre d'une autre monarchie formée du démembrement de tous les Etats voisins, de la réunion de toutes les races contiguës, souveraineté fréquemment battue en brèche par la guerre, toujours relevée par la paix, toujours agrandie par les conquêtes et les mariages. Vienne suivit les destinées de la maison d'Habsbourg, fut puissante comme elle ; elle prit rang parmi les premières métropoles de l'Allemagne, quand ses princes eurent fixé sur leur tête les couronnes électives de la Bohême, de la Hongrie, du Saint-Empire. En 1529, Soliman l'assiégea. Charles-Quint accourut et sauva sa capitale. Depuis lors, les vieilles murailles firent place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité, la contrescarpe, les fossés, les bastions, les chemins couverts avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence et du temps. Les fossés, immenses et profonds, étaient alors comme aujourd'hui convertis en jardins. On disait en Europe que c'était une ville de cour, non pas une ville de guerre.

Le duc de Lorraine sut en peu de jours tout réparer, fortifier la contrescarpe d'épaisses palissades, mettre la place dans un état respectable de défense, en même temps que la protéger contre les coups de main, et relever les courages par les combats brillants de sa petite armée. Des faubourgs considérables régnaient dès lors sur les glacis. Ils donnaient et donnent encore une physionomie singulière à cette double cité, dont le cœur est ceint de murailles, et qui y rassemble sa force et sa vie autour de la flèche aiguë de son clocher de Saint-Étienne, derrière une colossale ceinture de bastions altiers qu'entourent les vastes fossés, tandis que, plus loin, elle étale ses plus beaux quartiers, riches et superbes sous le nom modeste de faubourgs. La plupart étaient plus opulents que la ville ; les grands y avaient des jardins et des maisons. Celui de Léopoldstadt, sur le bras du Danube qui baigne les remparts et dans une île d'une lieue et demie de long, est ainsi le mieux défendu ; là résidaient les Juifs opulents ; là se déployaient une foule de palais ; là le Prater, promenade fréquentée, servait déjà de rendez-vous à la ville et à la cour. C'étaient ces quartiers dont le roi de Pologne avait inutilement demandé la destruction, mais plus particulièrement ceux qui occupaient au midi la rive droite de la Wienn et attendaient les barbares. Maintenant on y pensa. Les bourgeois travaillèrent de leurs propres mains à démolir ou incendier leurs demeures. Mais l'incendie n'allait pas aussi vite que les Ottomans. Dans les décombres des palais, dans les bois des jardins, entre autres ceux de Rottenhoff et de Spina, ces derniers trouvèrent des points d'appui pour dresser leurs batteries et ouvrir la tranchée à deux cents pas de la place.

Depuis quatre jours, les habitants consternés regardaient du haut de leurs murailles se prolonger autour d'eux et s'y asseoir comme un vaste croissant qui appuyerait ses deux extrémités au Danube, avec un bruit extraordinaire de clochettes, de trombones, de cymbales, toute la multitude des bandes ennemies. Ils voyaient aussitôt les postes fixés, les diverses troupes, les diverses nations

établies, les tentes dressées. Ce fut une seconde ville qui s'éleva en amphithéâtre devant eux, s'étendant depuis les cendres de leurs faubourgs et les sépultures de leurs pères jusqu'au pied des montagnes du couchant, jusqu'aux flancs de celles du nord, plus populeuse, plus belle, plus commerçante que leur propre ville, pleine de caravanes de marchands d'Europe et d'Asie, éclatante de tout le luxe de l'Orient, et destinée à les engloutir. Aujourd'hui encore le voyageur en retrouve les vastes lignes et en étudie les débris.

Le jour, les habitants contemplaient dans une muette terreur ces dômes, ces banderoles, ces queues de cheval sans nombre, ces troupes de chameaux et d'éléphants qui montraient l'Afrique et l'Asie conjurées, ces armées de bétail qui allaient en troupes immenses se désaltérer au Danube et promettaient une longue subsistance à l'infidèle ; puis la tente des exécutions, qui, suivant l'usage, dominait le camp tout entier, parce qu'il fallait que le pouvoir absolu et la mort planassent sur toute cette vaste scène. Le soir était-il venu : près de chaque drapeau et aux mains de chaque sentinelle, brillait un fanal ; ces feux rougissaient le ciel ; aux bruissements de l'artillerie, qui n'avaient point de relâche, se mêlaient les cris aigus des musseims appelant à la prière les soldats du Coran. Tout était menaçant pour les assiégés, la nuit comme le jour, le ciel comme la terre.

Du reste, ce n'étaient pas ces campements méthodiques des grands hommes de guerre de la Turquie ; il y avait là plus de richesse que d'art et de science. Trop confiant dans ses forces pour prévoir un danger, Kara-Mustapha ne s'inquiète que d'épouvanter les chrétiens par le nombre et de les éblouir par le faste. Assises à l'est de la ville, vis-à-vis de la porte de Hongrie, au déclin de plaines élevées, avec le parc du palais impérial de la Favorite pour jardin, ses tentes, vaste citadelle d'or et de soie, dominaient Vienne, le Danube, le camp et faisaient face au Kahlemberg; elles l'emportaient en étendue sur Bude ou Presbourg. Il traînait après lui toute sa maison, cent cinquante valets de chambre et jusqu'à sa ménagerie. Ses meubles étaient tendus de cachemire, de brocart, de velours. Ses armures, ses vêtements, toute sa personne disparaissaient sous les pierreries et l'or. Cet homme surpassait tout ce que l'histoire raconte des Xerxès et des Darius. On ne peut douter qu'en mettant de côté les eunuques, les esclaves, les musiciens, les ouvriers, les marchands, les femmes, il n'eût au moins trois cent mille combattants de toutes les nations. Le terrible Sélim Gieray, le plus renommé des kans tartares depuis longtemps, les sultans ses fils, Michel Abaffi, le prince Ducas de Moldavie, l'hospodar de Valachie Sirvan Cantacuzène, Émeric Tékéli, formaient à ce lieutenant du prophète un cortège de souverains tributaires. Et, ce qui ne s'était pas vu encore, plus de cent bouches à feu étaient charriées dans l'attirail immense de tous ces instruments de destruction, de victoire ou de plaisir.

Vienne n'avait que peu de troupes pour sa défense. Le duc de Lorraine, dont l'infanterie était arrivée, en remontant la rive gauche, en même temps que les

Turcs la rive droite, et qui s'était hâté de passer le fleuve, l'y avait jetée tout entière. La garnison se trouva ainsi composée de quatorze mille combattants, auxquels se joignirent, en compagnies régulières, quatre ou cinq mille hommes de la bourgeoisie, les corps de métiers, et l'universite. Le comte de Stahremberg, qui avait été gouverneur de l'empereur Léopold, commandait alors dans Vienne. Général d'artillerie habile et intrépide, il avait mérité à Senef l'estime de Condé. Sous lui, présidait au conseil le comte de Capliers, commissaire général des vivres, que l'histoire, à l'exemple de Léopold, a trop oublié dans ses récompenses, et qui, à plusieurs reprises, suppléant de Stahremberg blessé ou malade, et toujours son auxiliaire dévoué, contribua, autant que Stahremberg lui-même, à la défense de la capitale. Autour d'eux se pressait une foule de noblesse de toutes les nations : un Zrini, resté fidèle à l'empereur ; un prince de Wurtemberg ; le comte de Souches, fils du célèbre général Radwight ; le marquis Obizzi ; les comtes de Trausmansdorf, de Salbourg, de Kilmanseg ; Sigismond de Zetern, d'une maison illustre de Silésie ; le baron Walter, du Wurtemberg ; le Vénitien Colalte, comte de Saint-Michel ; un comte de Cinq-Églises ; un Forbin-Janson ; le vieux Vignancour, ambassadeur de France sous Mazarin près l'empereur Ferdinand III, dont maintenant il défendait le fils. Le prince Ferdinand de Schwartzemberg donna cent mille florins et trois cent mille muids de vin pour le siège. On vit le comte de Colonitz s'enfermer dans la ville, et trouver trois cent mille thalers, dont Stahremberg avait besoin, en vendant son argenterie pour compléter ce secours. Oublierons-nous un prince de la vaillante maison française de Croy, le duc Charles-Eugène, qui, se jetant presque seul dans une barque, descendit pendant vingt-cinq lieues, le cours du Danube, sous les feux croisés des barbares, pour aller se faire ouvrir les portes de Raab, qu'il avait promis de défendre ? C'est la gloire de l'humanité que le dévouement et le courage sachent toujours s'égaler aux périls.

Charles de Lorraine, dont jamais le génie n'avait été plus ferme et plus sage que dans ces extrémités, se retira derrière le fleuve pour en fermer tous les passages avec quelques milliers de chevaux qui lui restaient, et circonscrire la guerre sur la rive droite. Il espérait même se maintenir dans le Léopoldstadt et les îles. Les assiégés auraient conservé ainsi l'usage du Danube et la liberté des communications avec les Impériaux de la Bohême et de la Moravie. Mais Kara-Mustapha ne semblait connaître ni les difficultés, ni les retards. Le jour de son arrivée, il avait choisi, à l'autre extrémité, dans le Rottenhoff, le point d'attaque, désigné à ses mineurs et à son artillerie le côté faible de la place, celui auquel le palais impérial s'appuie, et conduit à portée de mousquet un double boyau. Le lendemain, 15 juillet, il enleva le Léopoldstadt au galop de ses escadrons, lancés à travers le bras du Danube qui en baigne les bords ; Charles assailli ne parvint qu'avec peine à couper le pont du grand bras du fleuve et à retirer ses troupes sur Essling. Vienne se trouva investie de toutes parts. Une nouvelle attaque fut aussitôt pratiquée de ce côté sous les eaux ;

une batterie dressée en avant du Prater. En même temps, le bombardement commença sur toute la ligne. Le jour suivant vit un monastère, le théâtre, la riche église des Écossais, l'arsenal, mis en cendres ; le palais de l'Empereur, ruiné ; les tranchées, poussées jusqu'à trente pas de la contrescarpe ; des batteries nouvelles, établies ; le comte de Stahremberg, blessé. Le vizir somma Vienne de capituler.

A la nouvelle du siège et de ses débuts, il y eut une affreuse panique en Europe. La cour impériale avait rempli l'Allemagne de son épouvante. La diète de Ratisbonne, que Léopold invoquait, parlait de subir la loi de la France pour avoir ses secours. L'Italie se sentait, comme l'Empire, près de passer par le fer et le feu. L'effroi régnait au Vatican. Le Capitole chrétien attendait ses barbares.

Prêt à envahir l'Empire de concert avec Frédéric-Guillaume, Louis XIV s'arrêta. L'armée ottomane passait, dans toutes les feuilles du temps, pour compter vingt mille chameaux, sept cent mille hommes, et cent mille chevaux. On parlait d'un corps de réserve de trois mille officiers d'artillerie, de deux mille chameaux occupés à charrier encore six cents bouches à feu, d'une levée en masse de tous les habitants valides de la Grèce. Que Vienne tombât comme autrefois Byzance, c'en était assez pour que Louis eût à supporter sur le Rhin tout le poids de la puissance musulmane ; il entendait l'Europe lui reprochant ses dangers, et la religion peut-être lui reprochant ses malheurs. Le souvenir de sa gloire de Candie et de Saint-Godard, alors que les Français secouraient Venise ou sauvaient l'Empire, gênait son penchant. Innocent XI augmenta les troubles de sa conscience et arrêta sa politique en appelant solennellement à la défense de l'Église son fils aîné. D'ailleurs, sa grande ambition était de procurer l'élévation du dauphin de France au titre de roi des Romains. Peut-être espéra-t-il l'obtenir d'une démarche magnanime ; Verjus, son plénipotentiaire à Ratisbonne, déclara qu'il s'abstiendrait d'hostilités contre la maison d'Autriche durant toute cette guerre, moyennant la reconnaissance de ses prétentions dans le délai d'un mois. On a même répété qu'il offrit quatre-vingt mille hommes à Léopold ; nous ne trouvons dans les documents sérieux du temps nulle trace de cette proposition peu vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que Léopold, bien que ses terreurs aient quelque peu égayé l'histoire sous la plume de Voltaire, fit voir dans ces extrémités la persistance courageuse qui a caractérisé toujours sa maison dans les revers. Nullement guerrier, il avait fui devant les Turcs ; il ne plia point devant Louis XIV. Toutes les sollicitations du collège des princes et de celui des électeurs y échouèrent. Soit qu'il haït la France encore plus qu'il n'aimait sa monarchie, soit qu'il crût suffisant de gagner du temps de ce côté pour voir ce que de l'autre déciderait la fortune des armes, il se contenta de discuter les propositions de Verjus sans les accepter. Tandis qu'il se disait appliqué à balancer les avantages du traité qui lui était offert, Louis revint à Paris, balançant de son côté les conseils con-

traires de sa politique, tourmenté des scrupules de sa grandeur d'âme et des remords de sa foi, partagé entre la disposition d'exterminer la maison d'Autriche, et la gloire de la sauver (20 juillet).

La reine qui l'avait accompagné dans son voyage, ne rentra dans Versailles que pour mourir, frappée d'une de ces morts soudaines si communes en ce temps dans la maison royale. L'infortunée Marie-Thérèse, après avoir passé sa vie sur le trône le plus brillant de l'univers, s'écria qu'elle n'y avait compté d'heureux qu'un seul jour. Louis versa des pleurs sincères sur cette mort, premier chagrin, dit-il, que la reine lui eût donné.

Ce deuil, qui jeta sur les magnificences de la cour de France ses crêpes funèbres, acheva de voiler Louis, inactif aux yeux du monde. Accoutumées à révérer autrefois en lui le défenseur des faibles, le champion de la chrétienté, par-dessus tout le chef et le créateur de cet empire des arts qui avait pour siège Versailles et pour tributaire l'univers entier, les nations s'étonnaient, dans cette lutte de l'Europe policée contre les barbares, de ne pouvoir espérer en lui.

C'était vers le Nord que se tournaient tous les regards. Innocent XI adressait au roi de Pologne messages sur messages. L'Empereur, le duc de Lorraine, tous les princes allemands lui envoyaient de jour en jour des courriers, lui demandant de faire une fois pour l'Europe ce qu'il faisait depuis trente ans pour sa patrie, de la sauver du joug de l'infidèle. Au premier bruit des dangers de Vienne, il était accouru de Villanow, où se trouvait sa femme, à Czenstochowa, où l'appelait un pieux pèlerinage, et de là à Cracovie, rendez-vous de son armée. La noblesse s'était précipitée sous les drapeaux, fière malgré tout de signaler son courage dans cette grande et sainte entreprise. Il avait fallu créer quatre mille hussards de plus, organiser des corps nouveaux, les discipliner, les armer. Jean fut à peu près réduit, pour ces dépenses, aux subsides du Saint-Siège. Ses propres revenus fournirent le reste. La Lithuanie, par sa lenteur à s'armer, lui allégea le fardeau.

A mesure que de faibles détachements se formaient, Jean les mettait en marche, en leur donnant pour rendez-vous ces simples mots : *Sous les contrescarpes de Vienne!* Mais l'Empereur, le pape, le grand-vizir, Louis XIV restaient toujours convaincus qu'il flattait l'Allemagne d'un faux espoir en promettant sa présence. Il était à lui seul un secours si grand qu'on n'y croyait pas.

Cette opinion, que la cour de France avait si bien accréditée, servit singulièrement les intérêts de l'Empire. Louis, s'y confiant, demeura immobile. L'événement va montrer qu'il n'aurait pas suspendu ses foudres, s'il avait cru à cette rivalité de gloire, à ce salut de la maison d'Autriche et de la chrétienté par un autre que lui. De son côté, Kara-Mustapha laissa endormir cette fougue terrible qui avait tant surpris et effrayé l'Europe. Il ne voyait pas d'apparence que Vienne fût sérieusement secourue ; et, comme l'attaque avait été trop brusque pour que les richesses de la cour, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie opulente, eussent pu être emportées, il craignit que la furie d'un

assaut ne livrât au pillage et ne dérobât à sa cupidité une si belle proie. Il se mit à la soigner avec amour, il se préoccupa principalement du salut de Vienne; et, tandis que la mine jouait déjà sous les remparts, qu'il aurait pu s'en saisir à un prix qui ne le touchait pas, celui d'un peu de sang, il ne songea qu'à la réduire par degrés, voulant qu'une capitulation lui livrât intact le butin qu'il dévorait en espoir.

D'ailleurs, Kara-Mustapha avait trouvé une autre Capoue dans les jouissances



Emeric Tékéli, chef des insurgés hongrois. (P. 190.)

de cette domination sans affaires et de ce repos sans contrôle. Il passait sa vie dans les orgies. De temps à autre seulement, il sortait, dans une litière armée d'un grillage de fer à l'épreuve du mousquet, pour visiter les travaux. Le siège traîna de la sorte en longueur, mais sans donner de relâche aux assiégés. L'artillerie continuait de battre leurs murailles, et la sape de les menacer. Les janissaires, établis dans les tranchées, s'y défendaient contre toutes les sorties, derrière les parapets, les gabions, les obstacles divers. Dans ces ouvrages se déployait tout le luxe de lignes parallèles, de boyaux de communication, de

places d'armes où les Turcs excellaient alors. Il fallait que Vienne eût dans chaque maison un homme en sentinelle nuit et jour, pour se préserver de surprises souterraines. La mine avait joué sous un angle saillant de la contrescarpe. Déjà deux bastions étaient entamés. Une fois, le bombardement avait mis tout un quartier en feu. Les deux armées se touchaient dans leurs travaux réciproques, si bien que parfois on combattait avec la pioche, et que le général Stahremberg, à peine remis de sa première blessure, fut abattu d'un coup de pierre lancée à la main. En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient souvent les têtes des janissaires endormis.

De son côté, Émeric Tékéli remontait la rive droite du Danube, n'ayant qu'à recueillir les hommages et les serments de ces comtés limitrophes, jusque-là soumis à Léopold. Presbourg même, sur la rive gauche, mais aux confins de l'Autriche, à huit lieues de Vienne, avait ouvert ses portes. Une marche habile et hardie du duc de Lorraine, que le chevalier Lubomirski seconda avec son audace accoutumée, ressaisit cette ville, devenue la capitale de la Hongrie depuis que Bude avait passé sous la loi des Turcs. Mais le duc Charles et Lubomirski victorieux furent contraints de se replier sur la Moravie, heureux que le respect de Tékéli pour le roi de Pologne en défendît l'accès contre ses armes.

Cependant, le temps s'écoulait : les jours, les semaines se passaient. On sut que la brèche était praticable. Les alarmes de l'Europe redoublèrent. Léopold multiplia ses appels aux princes de l'Empire. Waldeck assemblait les troupes des Cercles ; l'électeur de Bavière se mettait en marche ; l'électeur de Saxe s'apprêtait à le suivre ; Frédéric-Guillaume promettait son contingent dès que seraient terminées les négociations de la diète avec Louis XIV. La Savoie annonçait des soldats et donnait des subsides. Le roi d'Espagne vendait un de ses domaines pour en offrir le prix au chef de sa maison. A son exemple, l'inquisition, les communautés, les conseils, toutes les corporations s'engageaient pour des sommes énormes. En Portugal, le zèle de don Pedro fit des dons considérables. En Italie, les listes de contributions volontaires couraient de ville en ville. Rome brilla entre toutes les autres villes par ses largesses. Les membres du sacré collège vendirent leur vaisselle. Le cardinal Barberini donna seul vingt mille florins de ses deniers. C'était la première fois qu'on faisait la guerre par souscription. Innocent XI ne se lassait pas d'offrir à Dieu des prières, aux guerriers des indulgences, aux souverains de l'argent. Il alla jusqu'à permettre l'aliénation des biens ecclésiastiques dans l'Italie et dans l'Empire. Rien ne lui paraissait trop onéreux pour se racheter des barbares ; Rome moderne pouvait mettre de l'or dans la balance plus facilement que du fer. Elle y mettait surtout des appels à la prière, sa force capitale dans ce monde.

La cause de la croix éveilla l'ardeur guerrière de la noblesse dans toute l'Europe. Les volontaires se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine. Enchaînée par son roi, la noblesse française rongeait son frein à l'aspect de

cette grande lutte. Les princes partageaient son impatience guerrière. Conti s'évada pour voler sur le Danube. Le roi fit courir après lui : ses ordres, ses menaces l'arrêtèrent. Le prince de Carignan-Soissons, qui l'accompagnait, poursuivit seul sa route.

En ce moment, Charles comptait autour de lui beaucoup de noms illustres et de brillants courages, mais peu de soldats. Il voyait trop bien que, les contingents de l'Empire fussent-ils tous réunis à son armée, il se serait toujours trouvé dans l'impuissance de reprendre l'offensive, et de tenter la délivrance de Vienne, en supposant qu'il fût encore temps. Ce brave prince, le rival malheureux de Jean Sobieski, écrivait sans cesse à ce dernier d'arriver, d'arriver sans son armée, disant qu'à lui seul il en valait une ; qu'il n'y avait que lui au monde qui pût balancer l'avantage du nombre, indiquer la route de la victoire, et sauver l'Empire.

Des députés de la Silésie, de la Moravie, de l'Autriche, se pressèrent aussi à Cracovie pour implorer le roi de Pologne, qui souffrait plus que ses alliés de la longueur de ces apprêts. Il vit une fois le ministre de l'Empereur et le nonce du Saint-Siège tomber à ses pieds. Léopold finit par lui offrir la cession à tout jamais du royaume de Hongrie, pourvu qu'il se chargeât de reconquérir ce royaume sur l'Ottoman, et de conserver, s'il se pouvait encore, à sa maison la vieille capitale de ses ancêtres. Jean répondit qu'il ne voulait d'autre prix personnel que la gloire de bien mériter de Dieu et des hommes. Puis le gros de son armée étant réuni enfin, sans attendre plus longtemps les troupes de Lithuanie, le dimanche de l'Assomption, jour qu'il choisit en l'honneur de la Sainte Vierge, sous l'invocation de qui il avait placé ses armes, après avoir fait à pied ses stations dans toutes les églises de Cracovie, il déploya la lance royale, dit adieu à sa capitale émue et prit la route de l'Allemagne. C'en était fait ! A peine était-il en marche, qu'il rencontra le général Caraffa qui venait s'assurer s'il était vrai que le roi de Pologne s'avançât de sa personne à la tête des Polonais. Le marquis d'Arquien, qui le vit le premier, lui annonça que Jean était proche. « On le dit ! » répondit tristement l'Autrichien, qui n'osait encore croire à cette fortune. Enfin, Jean parut : il sut par ce général, homme de guerre expérimenté, les dispositions des troupes ottomanes sous Vienne, l'étendue de leurs lignes, les ressources de la capitale assiégée. Il fixa aussitôt son point d'attaque, et, plein d'une de ces inspirations de génie qui ne le trompèrent jamais, il déclara que Vienne était sauvée.

Le prince Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, marchait aux côtés de son père. A peine âgé de seize ans, il allait mériter l'illustre alliance dont Léopold avait flatté son orgueil. Les deux hetmans de la couronne, Iablonowski et Sieniawski, commandaient sous le roi. La reine et sa cour accompagnèrent cette armée, dépositaire de tant d'espérances de gloire, jusqu'à la frontière des deux empires. Là, les deux époux se séparèrent (22 août) : c'était à Tarnowitz, première ville de Silésie.

Le lendemain de cette séparation, Jean écrivait à sa femme :

« J'ai passé ici une très mauvaise nuit. Un de mes bras s'est engourdi ; j'en ai ressenti dans l'épine du dos une vive souffrance, il s'ensuivra une crise de rhumatisme.

« Dupont m'a fait plus de mal encore ; il est revenu de chez vous à neuf heures du soir, et m'a dit que l'extrême agitation que vous éprouviez pourrait vous rendre malade. Je vous demande en grâce, ma chère âme, de vous calmer, et de vous soumettre à la volonté de Dieu. Il daignera m'accorder ses anges conducteurs, et me permettre de revenir sain et sauf parmi les miens [1]. »

La princesse à qui s'adressait ce langage avait quarante-huit ans ; le roi en comptait cinquante-neuf. Avec une âme qui restait, comme son génie, toujours pleine de feu, son corps était déjà appesanti par les travaux. Il lui fallait un aide pour monter à cheval ; c'étaient ces infirmités prématurées qui avaient servi à propager en Europe le bruit universel qu'il ne commanderait pas en personne son armée. Quand on sut qu'il approchait, tout s'ébranla. Les populations se précipitaient de toutes parts sur son passage. Les jésuites d'Olmutz avaient écrit sur l'arc de triomphe de cette capitale : *Salvatorem expectamus*. Ce furent dans l'Allemagne entière des joies inouïes ; jamais encore les pas d'un homme n'avaient si profondément retenti dans le cœur des peuples.

Au bruit de sa marche, la chrétienté reprit espoir. Les électeurs, les troupes auxiliaires se hâtèrent d'accourir. Louis XIV, au contraire, s'indigna. Dans sa colère, il se résolut à lancer ses armées sur les Pays-Bas autrichiens, sans déclaration de guerre, ayant encore à Madrid son ambassadeur, à Paris l'ambassadeur du roi d'Espagne. Bruxelles consterné vit tout à coup d'Humières paraître à ses portes. C'est le cinquantième jour du siège de Vienne que ces hostilités s'ouvrirent. Un cri d'improbation s'éleva d'un bout de l'Europe à l'autre.

Seul Kara-Mustapha ne s'émeut point. Il continue de ne pas croire à l'arrivée de Sobieski, de la même manière que, quelques semaines auparavant, Léopold ne croyait point à la sienne. Il avait passé le mois d'août tout entier à poursuivre mollement le blocus et le bombardement de Vienne, élargissant la brèche, donnant çà et là des assauts partiels à peu près stériles, lançant sur l'autre rive du Danube, contre le duc de Lorraine, de trop faibles partis, que la colonne du chevalier Lubomirski suffisait à écraser, sans qu'il s'aperçût que Tékéli, fidèle à son traité avec le roi de Pologne, ne les appuyait pas. Dans l'ivresse de sa puissance et de ses débauches, il dormait sur un abîme, entre la gloire de la plus éclatante des conquêtes, de la plus haute des fortunes, ou le fatal cordon.

1. *Lettres du roi de Pologne, Jean Sobieski, à la reine Marie-Casimire pendant la campagne de Vienne, traduites par M. le comte Plater, et publiées par M. de Salvandy*, 1 vol. in-8°. Cette correspondance, pleine de détails précieux, est du plus grand intérêt.

Un jour de réveil, un assaut pouvait encore tout réparer. Bientôt cet effort ne sembla plus nécessaire. Vienne fut aux abois : la garnison était épuisée, les habitants abattus ; une épidémie, le bombardement, les combats souterrains, les assauts, avaient porté partout la désolation et la mort. En vain l'évêque de Neustadt, Colonitz, le Belzunce de ces affreuses scènes, court-il de maison en maison pour ranimer les courages. Il avait combattu en soldat dans Candie; maintenant, il défend Vienne par ses exemples, par sa charité, par sa parole : sera-t-il plus heureux ? Sa voix n'est plus entendue. Un présage favorable, huit cigognes qui, des hauteurs du Kahlemberg, étaient venues s'abattre sur la ville (1er septembre), n'avaient relevé que pour quelques jours les courages abattus. Près de deux mois de cette captivité effroyable s'étaient succédé, mois d'horreur et de désolation ! l'épuisement des munitions, les progrès des mines ennemies, des attentes de secours toujours trompées, livraient les âmes à un morne désespoir. A ce moment, un émissaire du comte de Stahremberg, qui pénètre jusqu'au camp du duc de Lorraine, lui apprend que les assiégés ne peuvent plus tenir. Ils étaient à l'extrémité. L'Empereur et l'Europe ne doutèrent pas que désormais les secours n'arrivassent trop tard. Innocent XI ordonna l'exposition du Saint-Sacrement dans toutes les églises de l'univers.

En avançant dans le cours de septembre, le péril s'accrut ; le bombardement prit une activité nouvelle ; les assiégés virent les Turcs presser les travaux, leurs mineurs s'approcher du corps de la place, une demi-lune tomber en leur pouvoir, puis enfin le rempart même s'écrouler. Stahremberg éleva à la hâte des retranchements à l'entrée des rues. C'était la dernière tentative de son courage, la dernière ressource de son désespoir.

A ce terme de ses efforts, il bornait à trois jours ses chances extrêmes de résistance. Chaque nuit, des fusées de détresse, tirées du haut du clocher, portaient aux impériaux l'avertissement de sa chute inévitable. Aucun avis secourable ne lui répondait.

Le deuxième des trois jours désignés était passé ; le soir était venu. Tout à coup, la sentinelle qui veillait au haut de la flèche de Saint-Étienne poussa un cri de joie. Des sommets du Kahlemberg avait jailli une flamme éclatante. Le lendemain, dans la matinée, une armée s'y fait voir s'apprêtant à descendre les montagnes. A l'éclat des lances et de leurs banderoles brillantes, on distinguait, avec des lunettes d'approche, les hussards de Pologne, si redoutables aux infidèles. En même temps, on vit les Turcs se diviser en deux et même trois armées : l'une qui courait à ces nouveaux venus ; l'autre qui se préparait à livrer l'assaut si longtemps ajourné, à en finir avec ce siège éternel; la troisième était une multitude en désordre, pleine d'épouvante, des fuyards occupés déjà à se sauver en Hongrie avec leur butin. A ce spectacle, Colonitz entraîna les femmes et les enfants dans les temples ; Stahremberg, les hommes sur la brèche et sur les remparts.

Depuis bien des jours déjà, Jean s'était séparé de son armée avec quelques

milliers de chevaux, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il à la reine, entendre le canon de Vienne et boire de l'eau du Danube. Il traversait des plaines, alors sans nom, qu'on ne foule plus qu'avec émotion et qui s'appellent celles d'Austerlitz. Quelques-uns des fils de ceux qui les traversaient alors indifféremment, devaient s'y retrouver un jour. Le duc de Lorraine avait couru au-devant du roi jusqu'à Heilbrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, et de complimenter les Polonais sur le discernement qu'ils avaient fait voir dans l'élection du souverain. Là, les deux illustres capitaines avaient arrêté le plan d'opérations qui devait sauver l'Allemagne, et Jean s'était hâté de camper sur le Danube avec toutes ses troupes qui venaient de le rejoindre, et toutes celles de l'Empire. C'est en pleurant de joie que les impériaux, soldats, princes, gentilshommes, avaient accueilli ce chef victorieux que leur envoyait la Providence. Avant sa présence, la discorde régnait entre tous les princes : depuis son arrivée, elle était tombée devant lui. Tous avaient voué au héros une obéissance qu'il n'avait jamais rencontrée parmi ses sujets, et les opérations qu'il avait résolues s'exécutaient sans obstacle.

Lorraine s'était établi autour de la ville de Tuln, à six lieues en deçà de Vienne, sur la rive gauche du Danube, en arrière d'un coude aigu du fleuve et sous l'ombre des monts escarpés de ce coude qui dérobaient tous ses mouvements aux Turcs assez imprudents pour ne pas occuper et ne pas même surveiller la double rive. Il y jeta, en s'appuyant sur deux îles, un triple pont, que Kara-Mustapha laissa construire sans donner signe de vie. Les électeurs hésitaient à s'aventurer au delà du fleuve. Un temps effroyable, de longues pluies, des chemins impraticables, augmentaient leurs alarmes. Mais Jean ne connaissait ni hésitations, ni retards ; la situation de Vienne n'en permettait pas. En ce moment, un message de Stahremberg était arrivé, qui ne portait que ces mots : « Point de temps à perdre. » — « Point de revers à redouter ! s'était écrié Jean; vous voyez bien que le général qui, à la tête de trois cent mille hommes, a laissé construire ce pont à sa barbe, ne peut manquer d'être battu.» Ce fut le lendemain que les libérateurs de la chrétienté passèrent (6 septembre). Les Polonais marchaient les premiers, étonnant leurs simples alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante : un régiment surtout affligeait, par son délabrement, l'amour-propre du roi. « Regardez bien ces braves, dit-il aux impériaux ; c'est une troupe invincible qui a fait serment de n'être jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi. » « Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, elles les cuirassaient. »

Le même soir, il planta sa lance sur le sol qu'il venait sauver. Un soleil magnifique avait éclairé cette mémorable journée, et les terres séchèrent. Ce jour ne devait pas être propice à Louis XIV ; ce fut le dernier de la vie de Colbert. Avec ce grand ministre descendait dans la tombe une part du génie et de la fortune de son roi.

Le jour suivant, l'électeur de Saxe, George III, homme de guerre renommé; le prince de Waldeck, qui commandait les troupes des Cercles, puis enfin Charles, franchirent le fleuve. En même temps arriva par la rive gauche, qu'il avait suivie depuis ses États, l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, si célèbre plus tard par son courage et ses malheurs, âgé alors de vingt-quatre ans, hardi cavalier, nageur intrépide, habile à tout, et impatient de faire ses premières armes. Il marchait à la tête de son contingent, que le grand-vizir n'avait pas eu seulement la pensée d'arrêter dans sa course et de détruire quand il était encore temps. L'armée chrétienne, masquée par la pointe saillante du Kahlemberg qui fait faire un détour au fleuve et qui s'y enfonce comme un long et sombre promontoire, se trouva ainsi tout entière sur la même rive que ces ennemis innombrables, objet de tant d'effroi, et à quelques milles d'eux. Ce roc aigu, cette dent des montagnes, était l'unique barrière qui l'en séparât. Sa force montait à soixante-dix mille combattants, dont un peu plus de vingt mille impériaux, dix mille Saxons, douze mille Bavarois, le contingent des Cercles, qui était de neuf mille hommes, la foule des volontaires qui risquait de devenir un embarras et un danger plutôt qu'un secours, et environ dix-huit mille Polonais. On comptait en tout trente-deux mille fantassins ; la cavalerie était généralement très belle. Jean ne s'était jamais vu à la tête d'une si puissante armée ; oubliant le nombre des bandes opposées, ne songeant qu'à leurs fautes, plein de foi en Dieu, il ne doutait pas de vaincre.

Sa plus grande inquiétude était l'absence des Cosaques que Mynzinski lui avait promis d'amener. C'étaient des éclaireurs excellents. Les Tartares trouvaient en eux de redoutables adversaires. Ils avaient une vieille habitude de faire la guerre aux Turcs. Nulle troupe n'était aussi habile à enlever des prisonniers pour s'instruire des mouvements de l'ennemi et avoir des guides. C'était ce qu'on appelait prendre langue. On leur donnait jusqu'à dix écus par homme qu'ils ramenaient ainsi. Ils jetaient leurs captifs dans la tente du roi, allaient toucher leur salaire, et revenaient disant : « Jean, j'ai touché mon argent ; Dieu te le rende ! » Privé de ce secours, le roi se voyait contraint de moins ménager ses hussards, quand les escarpements qu'on avait devant soi seraient franchis, dans les défilés dangereux où on devrait ensuite s'engager. Son chagrin était grand : les étrangers, qui ne comprenaient pas son estime pour cette milice indisciplinée, l'entendaient avec surprise s'écrier sans cesse : « O Mynzinski, Mynzinski ! »

L'armée polonaise avait franchi le Danube, et s'était réunie aux alliés, à l'ombre de cette pointe aiguë de Kahlemberg dont nous venons de parler. C'était l'extrémité du mont Ætius des anciens qui termine toute cette partie montagneuse de l'Autriche, continuation des chaînes de l'Illyrie et du Tyrol. Ses sommets, coupés du côté de Vienne, de gorges étroites, de profonds précipices, de bois, de rochers, mais inclinés vers Tuln en pentes douces et riantes, faisaient l'office d'un vaste rideau qui séparait les deux armées, les deux causes,

l'Europe et l'Asie. Sur les hauteurs, se déployait une vaste forêt. Il fallait escalader l'épaisse barrière avant de voir l'ennemi, et ensuite la redescendre à pic, par des gorges infranchissables pour une armée, avant d'arriver au camp turc, prolongé de ce côté, au pied et sur le versant de la montagne, le long des premières hauteurs qui dominaient les faubourgs de Vienne.

Il y avait bien une route directe et facile pour arriver à la ville, la grande route de Klosterneuburg, mais serrée en quelques points de si près entre la montagne qui la surplombe et le lit du fleuve, qu'on n'aurait pu s'avancer qu'en étroite colonne, sans aucune possibilité de se déployer à la sortie du défilé. A l'extrême pointe en effet, en un lieu appelé Nussdorf, dont les maisons sont creusées quelquefois dans le roc, le fleuve se détourne à droite rapidement, et on voit Vienne devant soi ; on le touche, et la partie des contre-forts de la montagne qui descend jusqu'aux glacis avait été hérissée par les Turcs de retranchements tellement inaccessibles que la tête des alliés serait venue s'y briser. Sobieski avait jugé aisément qu'il n'y avait pas là un point d'attaque possible. Il s'était arrêté au dessein d'arriver par la montagne, de descendre à tous risques sur la ville assiégée par des pentes si escarpées et des gorges si étroites que l'idée d'y voir manœuvrer une armée ne devait venir à personne, à plus forte raison quand il s'agissait de troupes où la cavalerie tenait tant de place. Que dire de l'artillerie ? Aussi, l'idée d'y faire passer cette armée superbe qu'il commandait, dont la gloire était sa gloire, fut-elle chez Sobieski un de ces coups d'audace et de génie qui ne peuvent se justifier que par la victoire. C'était le passage du Saint-Bernard, en ayant des retranchements et une armée, une armée immense, devant soi, quand on aurait roulé jusqu'au pied de la montagne.

Le danger était d'autant plus grand que Kara-Mustapha, il faut le dire, a été ici calomnié par l'histoire. L'auteur de ce livre a relevé sur les lieux les traces partout très visibles de l'établissement des Turcs. Il a vu avec surprise que l'assiette du camp ottoman avait été tracée avec toute la science des ingénieurs qui avaient pris Candie et qui passaient jusqu'à Vauban pour les plus habiles du temps. Le camp occupait partout le premier étage des collines, de sorte qu'il était séparé de la montagne même, sur toute la ligne, par des vallons et des ravins profonds, avec une suite de retranchements, de fossés, d'ouvrages avancés, de redoutes partout hérissées d'artillerie. Ce camp immense était donc une place d'armes, couverte et faisant face de ce côté comme du côté des assiégés. On comprend que Kara-Mustapha, avec ces défenses et la montagne à pic plus loin, n'ait pas cru à une attaque possible dans de telles conditions. Il ne devait la prévoir que par la route de Saint-Polten qu'il avait fortifiée, ou par un passage du Danube, en face de lui, sur le Prater. Le succès de Jean ne peut s'expliquer que par le relâchement extrême de l'armée ottomane, sa surprise et la magie du nom du roi de Pologne. La grande faute militaire du vizir est ce relâchement. Une autre, la confiance poussée jusqu'à ne pas observer le Danube au delà de Nussdorf. La première

de toutes, les lenteurs du siège. Ce qui est vrai, c'est que la catastrophe qu'on va raconter prouve qu'à la guerre il n'y a pas d'imprévu. Un général est coupable devant l'histoire quand il ne s'est pas préparé contre l'impossible.

Les alliés avancèrent donc vers les plateaux. A peine quelques Tartares erraient dans les montagnes pour faire du butin. Un Murza, qui rencontra les avant-postes polonais, vint librement demander ce que voulait dire tout cet appareil, et comme on lui répondit que c'était le roi de Pologne, il se prit à sourire en disant : « Le roi de Pologne ! Nous savons bien qu'en effet il a envoyé Lubomirski avec quelques escadrons ! »



Claude de Forbin-Janson. (P. 186.)

Rien ne pouvait égaler la confiance des Ottomans, si ce n'est l'inquiétude profonde des Impériaux. Telle était la terreur imprimée aux esprits par l'immense armement de la Porte, qu'au premier cri d'Allah ! qu'on entendait, le désordre et la fuite se mettaient dans les rangs des alliés. Il fallut que les Polonais tinssent toujours la tête dans cette marche laborieuse à travers la montagne, qui devait durer trois jours. Plusieurs milliers de paysans furent occupés à pratiquer des chemins au milieu de la forêt, sur ces versants abrupts. Les troupes de pied portaient à bras l'artillerie ; force fut d'abandonner toutes les pièces de gros calibre. Chefs et soldats n'avaient de vivres que ce que cha-

cun portait avec soi ; des feuilles de chêne étaient toute la nourriture des chevaux. Tel nous avons vu, en effet, le passage du Saint-Bernard. Quelques éclaireurs atteignirent les sommets longtemps avant l'armée ; ils découvrirent le camp turc, furent saisis d'épouvante, et vinrent par leurs récits répandre dans les rangs une terreur panique. Le roi eut besoin, pour rassurer ses troupes, de la sécurité de sa contenance, de la gaieté de ses discours, du souvenir de toutes les multitudes d'infidèles qu'il avait dispersées dans sa vie. Les janissaires de sa garde, dont il marchait environné, étaient des témoignages vivants de ses victoires, et vainement s'étonnait-on qu'il osât s'avancer contre le croissant sous leur escorte : il allait à eux, leur proposait de retourner aux bagages, ou même de rejoindre le camp turc. Tous répondaient en pleurant que désormais ils ne pouvaient plus que vivre et mourir près de lui. Son ascendant entraînait ainsi infidèles et chrétiens, princes et soldats.

Infatigable, il pensait à tout ; lui-même a tracé ce tableau de ses soins sans terme : « De continuelles harangues, mes conférences avec le duc de Lorraine et les autres chefs, des ordres sans nombre à donner, m'empêchent, non seulement d'écrire, mais même de prendre de la nourriture et du repos. C'est bien pis encore maintenant que Vienne est à toute extrémité, et que quatre milles seulement nous séparent de l'ennemi. Ajoutez le cérémonial des entrevues, les difficultés que fait naître l'étiquette, tantôt une chose, tantôt une autre: qui passera le premier ou le dernier, qui aura la droite ou la gauche ; viennent ensuite les conseils sans fin, les lenteurs, l'indécision ; et tout cela, en faisant perdre beaucoup de temps, fait faire en outre beaucoup de mauvais sang. Une foule de princes nous arrivent jour et nuit de toutes les parties de l'Europe ; viennent ensuite les comtes et les chevaliers des différentes nations qui veulent me voir, ils me prennent mon temps. »

Et, quand il avait passé la journée à ordonner la marche, à régler le campement, à fixer des mouvements auxquels étaient attachées les destinées de l'Empire, tranquille sous le poids de tant d'intérêts augustes et de tant de chances terribles, il passait la nuit à rassurer Marie-Casimire absente, par des lettres infinies. Loin de s'indigner des reproches, toujours renaissants, par lesquels l'affection tyrannique de cette femme persécutait sa vie, il lui écrivait simplement :

« Il faut que je me plaigne de vous à vous-même, ma chère et incomparable Mariette. Comment est-il possible que vous n'ayez pas meilleure opinion de moi, après toutes les preuves de tendresse que je vous ai données ? Pouvez-vous dire sérieusement que je ne lis pas vos lettres ? Pouvez-vous le croire, tandis qu'il est de fait qu'au milieu de tous mes embarras et de toutes mes sollicitudes, je lis chacune d'elles pour le moins trois fois : la première, lorsqu'elles arrivent; la seconde, en me couchant, lorsque je suis libre enfin, et, la troisième, quand je me mets à y répondre. Tout ce compte des années de notre union, du nombre de nos enfants, n'avait rien à faire dans votre lettre pas plus que dans

votre pensée : si parfois je manque à vous écrire longuement, ah ! ma chère amie, n'est-il pas facile de s'expliquer ma précipitation ? Les combattants des deux parties du monde ne sont plus qu'à quelques milles les uns des autres : il faut penser à tout ; il faut pourvoir au moindre détail.

« Je vous conjure, mon cœur, pour l'amour de moi, de ne pas vous lever aussi matin ; quelle est la santé qui pourrait y tenir, surtout en se couchant aussi tard que vous en avez l'habitude ? Vous m'affligerez sensiblement si vous n'avez pas égard à ma prière ; vous m'ôterez le repos, vous m'ôterez la santé, et, ce qui est bien pis, vous nuirez à la vôtre, qui est ma seule consolation dans ce monde. Quant à notre affection mutuelle, voyons, lequel des deux se refroidit davantage ? Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon cœur et mon âme sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. N'étions-nous pas convenus, mon amour, que ce devait être votre tour maintenant, et que c'était à vous à faire les avances ? M'avez-vous tenu parole, mon cœur ? Ainsi donc n'allez pas rejeter votre propre tort sur un autre ; mais prouvez-moi au contraire, en paroles, par écrit, et surtout en réalité, que vous garderez un constant attachement pour votre fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé de finir sa lettre en embrassant affectueusement son aimable et bien-aimée Mariette. »

Le lecteur appréciera ces citations. Pour bien connaître Jean Sobieski, il faut suivre, dans ses préoccupations diverses, cet esprit à la fois si libre et si tendre ; il faut le voir en même temps plier sous une épouse aimée, et soumettre, sans effort, à une même obéissance, à de mêmes respects, tant de gens de guerre de toutes les nations, tant de volontaires de tous les rangs, près de trente princes qui marchaient enchaînés à sa parole et à sa fortune.

Enfin, la tête de l'armée campa le samedi 11, vers les onze heures du matin, sur la cime boisée du Kahlemberg ; c'est à ce moment que Vienne avait aperçu ses libérateurs et senti à la fois renaître ses espérances et redoubler ses périls. L'armée occupa, à peu près sans coup férir, le vieux château qui couronne la montagne, le couvent des Camaldules, l'église de Léopoldsberg, suspendue sur ces hauteurs. On voyait au-dessous de soi la plaine inégale de l'Autriche, sa capitale fumante, le camp des assiégeants, les tentes dorées de ce camp terrible, ses lignes profondes, son demi-cercle immense. Plus près, au-dessous des cimes qu'on occupait, dans les villages et les ravins, se montraient, presque à portée de mousquet, les bandes ottomanes accourues au bruit de cette marche hardie. A mesure que les alliés arrivaient, ils prenaient position le long des sommets, dans les premières déclivités, vers les chemins et les sentiers par lesquels on pouvait tenter de descendre, et des batteries étaient dressées sur tous les points saillants pour seconder l'entreprise, en battant les rampes de la montagne. En même temps, les alliés tenaient allumés ces feux qui avaient porté dans Vienne l'espoir et le courage.

A cette vue, Kara-Mustapha conçut un plan hardi comme tous ses plans. L'exécution fut molle et stérile. Son armée ne le secondait plus. Ce long siège

y avait porté le découragement. Les maladies avaient fait des ravages. Ses débauches, sa cupidité, dans laquelle on voyait la cause de ce siège éternel et destructeur, en avaient fait de plus grands. Les anathèmes dont le muphti s'était enhardi à frapper ses désordres donnaient un caractère superstitieux aux alarmes de la soldatesque. On se rappela mille funestes présages, et surtout l'opposition sainte de l'uléma à la rupture de la trêve qui régnait entre les deux empires. Les janissaires d'ailleurs commençaient à accuser leur chef d'autant de lâcheté que de mollesse et de cupidité : « Venez, infidèles, disaient-ils ; la vue d'un chapeau nous fera fuir. » Quand une armée en est là, elle tient parole.

En même temps, les Grecs de Ducas, d'Abaffi, de Cantacuzène chancelaient dans cette querelle prolongée de l'Evangile et du Coran. Les hospodars souffraient impatiemment l'orgueil du vizir, depuis qu'ils commençaient à douter de sa fortune. Ainsi princes, lieutenants, soldats, tous conspiraient dès longtemps sa ruine, quand des prisonniers, que Jean avait relâchés à dessein, arrivèrent, criant que le roi de Pologne était derrière eux. D'abord, on ne les crut pas ; mais ils l'avaient vu ; ils avaient parlé turc avec lui ; ils avaient eu, ajoutaient-ils, mille peines à s'échapper de ses terribles mains. L'épouvante gagna les cœurs ; la fuite se mit dans les rangs. C'est alors que se déploya sur les sommets du Kahlemberg toute la longue ligne des armes étincelantes des alliés. Kara-Mustapha n'en revenait point de voir ces insurmontables remparts occupés par une armée. Un conseil de guerre qu'il assembla lui apprit trop tôt que l'abattement avait gagné jusqu'aux chefs. Le pacha d'Andrinople, que la plupart des autres appuyèrent, conseilla la retraite, se fondant sur l'exemple du grand Soliman. Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, qui s'était opposé à l'aventureuse entreprise du siège de Vienne, et tous ceux qui avaient pensé comme lui, triomphaient de cette démonstration de leur sagesse. Le vizir indigné protesta contre la pensée de fuir. Il annonça qu'autres étaient ses desseins : il allait livrer l'assaut, en même temps que le gros de l'armée fermerait les passages du Kahlemberg. En dépit des maladies, des pertes, des désertions, des corps nombreux détachés sous Raab, sous Presbourg, devant Comorn, près de Tékéli, il comptait encore près de cent soixante-dix mille combattants. C'était plus qu'il n'en fallait pour exécuter cette entreprise qui n'était que grande, mais qui devint téméraire parce qu'au lieu de se porter en personne au-devant de l'armée libératrice et d'assurer par sa présence la défense des retranchements, partout préparés par la nature et l'art pour couvrir les avenues de son camp, le vizir, toujours confiant quand il fallait douter, toujours indolent quand il fallait agir, se contenta d'envoyer ses généraux recevoir sans précaution le choc du héros de Podhaïce, de Chocim et de Zurawno.

Le même soir, Jean assemblait un conseil auquel assistèrent les généraux et les princes, afin d'arrêter les dispositions dernières. Il était moins tranquille que Kara-Mustapha. Depuis la chute du jour, les signaux de Stahremberg mul-

tipliaient les avertissements de sa détresse ; et les difficultés apparaissaient de toutes parts.

« Nous avons trouvé les choses, écrivait à ce propos Jean à la reine, tout autrement qu'on ne nous les avait représentées, surtout pour les localités et le terrain. Il s'est élevé, depuis dix heures, un vent violent qui nous donne tout droit dans les yeux. Les cavaliers ont peine à se tenir en selle ; on dirait *les puissances aériennes* déchaînées contre nous ; car le vizir a la réputation d'être un grand magicien...

« Nous avons laissé nos bagages à un mille d'ici, près du Danube, dans une position forte et munie de retranchements. Je n'ai avec moi que deux de mes chariots, et les plus légers ; le reste de mes effets est sur des mulets ; mais ceux-là mêmes, nous ne les avons pas vus depuis quarante-huit heures. Au reste, tout cela n'est pas important; ce qui l'est davantage, c'est qu'on nous a induits en erreur. Les généraux nous avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions franchi le mont Kahlemberg, les difficultés seraient aplanies, et que de là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long des vignobles. Arrivés ici, nous apercevons d'abord l'immense camp des Turcs, et la ville de Vienne dans le lointain ; mais, loin d'en être séparés par des champs, ce sont des forêts, des précipices, et une grandissime montagne que nous avons devant nous, et dont personne ne nous avait parlé. Il nous faut changer à présent notre ordre de bataille, et faire la guerre à la manière des Maurice Spinola et autres, qui s'avançaient *à la secura, gagnant peu à peu le terrain*. Toutefois, *humainement parlant*, et en mettant d'ailleurs tout notre espoir en Dieu, il est à croire qu'un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui s'est campé là comme si nous étions à cent milles de lui, est prédestiné à être battu.

« Le commandant de Vienne nous a déjà aperçus, puisqu'il lâche des fusées et tire du canon sans cesse. Quant aux Turcs, ils n'ont rien fait jusqu'ici, si ce n'est qu'ils ont détaché une cinquantaine d'escadrons avec quelques milliers de janissaires vers notre aile gauche, où sont le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe établis dans le couvent des Camaldules. Les Turcs ont l'air de vouloir défendre ce défilé ; je veux m'y rendre de suite, et c'est pour cela que je finis cette lettre ; car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement ; ce qui serait très fâcheux pour nous, puisque c'est de ce côté que je veux les attaquer. Notre armée occupe l'espace d'un bon demi-mille à travers des montagnes et des bois, dans un terrain si coupé que ce n'est que par de petits sentiers que l'on arrive d'une aile à l'autre.

« J'ai passé la nuit à l'extrême droite, auprès de l'infanterie. On y voyait tout le camp turc, et le canon ne laissait pas fermer l'œil. Nous avons si bien fait maigre ces deux derniers jours de vendredi et de samedi, que chacun de nous pourrait chasser le cerf sur ces montagnes. Les vivres et fourrages qu'on avait promis n'ont pas été fournis ; cependant les gens sont de très bonne vo-

lonté ; les régiments de l'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent avec une dociité que je n'ai jamais vue dans les miens ; les nôtres sont à regarder d'un œil de convoitise le camp turc, et ont une grande impatience de s'y établir. Les Tartares ne se montrent pas encore ; je ne sais où ils sont restés. »

Le jour qui se levait quand cette lettre fut close (dimanche 12 septembre) devait être grand dans l'histoire : c'est celui qui fixa les destinées de Vienne et de l'Empire ; à pareil jour, la victoire de Chocim avait été gagnée ; à pareil jour aussi, la Pologne avait élevé sur le pavois Jean Sobieski. On voit que Jean n'avait pas dormi comme Alexandre et le grand Condé ; il s'était plu à consacrer à Marie-Casimire les heures que réclamait son repos, et maintenant il sortait de sa tente à cinq heures du matin, au bruit d'une vive canonnade, que les Saxons s'étonnèrent d'avoir à soutenir sur ces pentes escarpées, au-dessous du château du Kahlemberg. En même temps le bruissement des canons et des mortiers turcs autour de Vienne, que l'armée chrétienne entendait à ses pieds, annonça le réveil du grand-vizir et sa résolution d'emporter en quelque sorte Vienne d'une main, tandis que de l'autre il arrêterait, parmi les gorges et jusque sur le sommet de ces montagnes, les défenseurs de l'Empire.

Kara-Mustapha avait gardé près de lui les janissaires, toute son infanterie, son artillerie presque entière. Ce furent la cavalerie, les spahis, les Valaques, les Tartares, qu'il porta précipitamment à la rencontre de Jean. Les escadrons alliés se déployaient sur le haut du Kahlemberg, le long des croupes boisées qui commandent toute la contrée, le cours du Danube, Vienne et le camp ottoman. A la tête des ottomans marchait un vieillard de quatre-vingts ans, cet Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, le plus grand homme de guerre de ce temps au jugement des Turcs, mais sans doute appesanti par l'âge, et peut-être intéressé, à son propre insu, au désastre du vizir par le ressouvenir de ses conseils méconnus : le siège de Vienne avait été tenté, et se poursuivait malgré lui.

L'armée chrétienne s'était formée en bataille sur les plateaux, pour chercher les passages, sortir des gorges et descendre sur le camp et la ville. Les Polonais, conduits par le grand-hetman Iablonowski, tenaient l'aile droite, s'apprêtant à déborder la gauche des barbares, et à se précipiter le plus tôt possible dans des vallées plus propices aux mouvements des hussards vers le centre même du camp ennemi. L'aile gauche, qui voyait près d'elle le Danube et devait en repousser les Turcs, était composée de l'infanterie impériale et saxonne en trois divisions. Le comte Caprara, qui avait le prince Louis de Bade et le prince de Salm pour lieutenants, conduisait la première. La seconde avait à sa tête le prince Herman de Bade, celui à qui on attribuait la gloire d'avoir pointé le canon fatal sur Turenne ; sous lui servaient le duc de Croy et Louis de Neubourg. L'électeur de Saxe guidait la troisième division, formée de troupes auxiliaires. C'étaient tous hommes de guerre éprouvés depuis longtemps et

capitaines illustres. Cette aile formidable devait marcher droit à Vienne dont elle était plus rapprochée. Elle avait pour cavalerie le corps de l'impétueux chevalier Lubomirski. Le duc de Lorraine en personne commandait l'aile entière.

Le centre était composé de deux divisions : l'une était la cavalerie des Impériaux et des Bavarois, sous les ordres du savant duc de Saxe-Lawembourg, qui avait le comte Caraffa, le baron de Bareith, le comte Gondola, le baron de Munster, le marquis de Beauvau pour sergents de bataille ; l'autre, l'infanterie de Bavière, de Franconie, des Cercles, sous les ordres du prince de Waldeck. Près de ce maître célèbre voulait combattre, comme simple volontaire l'électeur de Bavière. Trois princes d'Anhalt, trois de Wurtemberg, deux de Hanovre, deux de Holstein, un d'Eisenach, un de Hohenzollern, un de Hesse-Cassel, brillaient épars dans les lignes. L'Empire était là tout entier ; il n'y manquait, dit Voltaire [1], que l'empereur. A sa place le roi de Pologne était l'Agamemnon, en même temps que l'Ajax de cette épopée. Kara-Mustapha, de son côté, comptait autour de lui quatre princes chrétiens et autant de princes tartares. On ne sait si tant de chefs superbes s'étaient rencontrés depuis la *Jérusalem délivrée* sur un même champ de bataille.

Admis au nombre des aides de camp du duc de Lorraine, le jeune Eugène de Savoie fit son apprentissage du métier de la guerre en portant à Jean Sobieski la nouvelle d'un engagement par lequel s'ouvraient à la fois cette grande vie militaire et cette grande journée. La veille, le comte de Leslé, de la division du prince Herman, avait reçu l'ordre de s'avancer au delà des Camaldules, à la sortie de la forêt, de descendre à travers les vignobles, de se retrancher, et d'asseoir des batteries pour couper le centre des troupes musulmanes qui s'avançaient ; il devait les dominer de toutes parts. A la pointe du jour, les spahis, dans leur marche, aperçurent les ouvrages des Impériaux et des Saxons ; ils se présentèrent en force pour les détruire, en poussant de grands cris. Le comte de Fontaine, et, après lui le duc de Croy, de la même division, en vinrent aux mains ; le duc de Croy fut blessé sérieusement ; un autre seigneur de cete maison, le prince Maximilien, tomba frappé à mort ; Waldeck se vit obligé d'accourir : l'aile gauche s'était engagée tout entière.

Il était huit heures du matin ; l'action, étendue d'une extrémité de la montagne à l'autre, devenait vive et sanglante ; elle embrassait tout le territoire escarpé de Grinzing à Pelzetsdorf, et déjà les dragons de Savoie, ceux de Croy, un régiment de Saxe et le corps de Lubomirski s'étaient couverts de gloire. Le prince Charles de Lorraine courut auprès du roi pour prendre ses derniers ordres, et tous deux, les instructions données, allèrent, au bras l'un de l'autre, dans la vieille église de Léopoldsberg, qui domine à pic la scène immense, afin d'invoquer ensemble les bénédictions de Celui dont ils venaient défendre

1. Annales de l'Empire.

les intérêts. De la terrasse de l'église, leurs regards s'étendaient jusqu'aux Carpathes de la Pologne, dont les cimes ferment l'horizon. Un capucin qui arrivait de Rome, pieux, enthousiaste, éloquent, grand homme de bien jusqu'à faire des miracles, et chargé de porter aux défenseurs de la croix les bénédictions d'Innocent XI, le père Marco d'Aviano, célébra la messe. Les électeurs, ceux des princes qui n'étaient pas encore engagés, toute cette noblesse, l'élite du monde policé, se pressèrent pour l'entendre : elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur ; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils. Alors Marco d'Aviano s'avança sur le seuil de la chapelle, et, le crucifix à la main, répandit, de ce lieu, d'où on découvre la scène entière, sa bénédiction sur l'armée en ligne le long des croupes des montagnes : « Je vous annonce, dit-il, de par le Saint-Siège, que si vous avez confiance en Dieu, la victoire est à vous ! » Déjà, le roi était à cheval ; il laissa le religieux qui voulait le suivre, en prière au haut de ces crêtes abruptes, et il lança l'armée sur ces précipices, ces défilés, ces vignobles escarpés, ces villages suspendus au haut des mamelons, ce camp magnifique de l'infidèle qui semblait la ceinture d'or de la métropole impériale, en s'écriant : « Marchons présentement avec assurance ; Dieu nous assistera ! »

Les chrétiens marchaient d'ensemble, descendant de ces monts sauvages, en cinq colonnes, comme autant de formidables torrents, mais gardant un ordre admirable ; les premiers corps s'arrêtant de cent pas en cent pas pour attendre ceux dont la course était suspendue par les difficultés du sol, et dresser des batteries qui, avec l'avantage du terrain, foudroyaient au loin les escadrons ennemis. Un premier parapet de terre, élevé à la hâte pour fermer les cinq ou six chemins tracés dans la montagne, fut forcé après un rude combat. A chaque ravine une nouvelle action exerçait le courage des chrétiens et couronnait leur ardeur. Les spahis mettaient pied à terre pour combattre, et, remontant à cheval, ils cherchaient à quelques pas plus loin des positions propres à soutenir de nouveaux combats. Sans infanterie dans ces lieux où la nature du sol en demandait partout, ils s'embarrassaient dans les défilés étroits, les difficiles passages, les bois, les vignes, et, n'ayant point de gens de pied à opposer aux masses de l'infanterie allemande, ils pliaient de toutes parts. Exaltée par le spectacle de cette marche tutélaire, la garnison de Vienne faisait des miracles sur la brèche. Kara-Mustapha, toujours tranquille entre ces deux batailles, pensa enfin à marcher avec toutes ses forces au-devant du foudre vengeur.

A dix heures du matin, les Impériaux étaient sortis des défilés. A mesure que le terrain s'agrandissait devant eux, tout en restant montueux, avec des pentes difficiles, les colonnes se formaient en bataille et l'armée s'avançait sur trois lignes profondes. Leslé d'abord, puis le duc de Croy, revenu au combat malgré sa blessure, Caprara, Saxe-Lawembourg, avaient planté leurs ensei-



Église Notre-Dame des Victoires à Vienne. (P. 215.)

203-206

gnes sur les coteaux qui dominent les faubourgs. Leur gauche s'appuyait au bras sud du Danube ; leur droite se liait au prince de Waldeck, qui déboucha bientôt. Jean ordonna à Charles de Lorraine de faire halte pour attendre les Polonais qui avaient un trajet plus long de quelques milles à parcourir dans les gorges du Wienersberg. A onze heures, ils parurent à leur rang de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de leurs escadrons aux cuirasses dorées, et un cri de *vive le roi Jean Sobieski !* courut d'un bout à l'autre des lignes chrétiennes.

Jean et les chefs mirent pied à terre pour dîner sous un arbre ; les soldats mangèrent ce que chacun portait, sans quitter le mousquet ou la lance. A midi, on s'ébranla malgré une chaleur accablante ; on forma un demi-cercle sur ce vaste amphithéâtre, qui montrait maintenant les alliés à découvert, dans tout leur ordre et tout leur éclat, à l'œil surpris des barbares ; puis, on continua cette marche savante et terrible. Jean allait de corps en corps, encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français surtout aux Français nombreux qui, en dépit des dispositions de Louis XIV, garnissaient les rangs.

Les Turcs avaient profité de cette halte pour prendre des positions, se former, se grossir de puissants renforts. C'était une nouvelle bataille, et plus vive à livrer. A la faveur des ravins, des coteaux pierreux, des épais vignobles, le village de Nussdorf à l'extrême gauche, puis un autre poste furent disputés avec vigueur. La croix l'emporta. Heligenstadt, à son tour, gros village, résista: les hussards polonais entrés en ligne se jetèrent, la lance baissée, sur les escadrons turcs et les dispersèrent. Mais, emportés par la victoire jusque dans le gros de l'armée musulmane, ils furent un moment compromis. Le jeune Poțcki, fils du castellan de Cracovie, le trésorier de la cour Modrzewski, le colonel Assuérus, trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean porta le prince de Waldeck et les Bavarois au secours des siens. Bientôt lui-même parut à la tête de sa seconde ligne et des dragons de l'empereur : le choc fut terrible. Les musulmans fléchirent ; ils essayèrent de se défendre sur d'autres hauteurs, furent écrasés, et, le même mouvement s'accomplissant à la fois par le vaste demi-cercle tout entier qui formait l'armée chrétienne, l'armée arriva presque au même moment sur toute la ligne en vue du camp. C'était le lieu où devait se décider le gain ou la perte de la bataille.

Ce camp, dont la magnificence enflammait l'ardeur guerrière des soldats, avait toutes ses approches défendues par un ravin profond ; et, en avant du ravin, se présentait en bon ordre l'armée musulmane tout entière assemblée autour de l'étendard du grand-vizir. Kara-Mustapha commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait face aux impériaux et s'étendait jusqu'au Danube avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha, signalé dans les guerres de l'Ukraine ; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim, elle couvrait l'armée jusqu'au midi, à la route de Schœnbrunn. Les Transyl-

vains, les Valaques, les Arabes, les Tartares, une portion des janissaires étaient en ligne sur des mamelons que l'art avait rapidement fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front ; et comme les Polonais menaçaient, vers le centre, ces masses amoncelées, de leur côté se laissaient voir les lignes les plus épaisses : c'était là que devait combattre Kara-Mustapha. Là se porta le roi en personne, tandis que Iablonowski, avec quelques milliers de chevaux, couvrant la droite, un moment menacée par Sélim-Giéray, balayait dans la plaine ses nuées de Tartares, et qu'à la tête des quarante mille Allemands, le prince Charles de Lorraine, toujours appuyé au Danube, se disposait à profiter du succès ou à réparer le revers.

Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait coucher sur le champ de bataille, et remettre au lendemain le dénoûment de ce drame solennel. Ce qui restait à faire ne paraissait pas pouvoir être l'œuvre de quelques heures, l'œuvre de troupes fatiguées. Cependant les alliés, malgré le poids du jour, étaient plus animés qu'abattus par leur marche victorieuse. On voyait au contraire la consternation régner dans les troupes ottomanes. De loin, se découvraient les longues files de chameaux pressées sur les chemins de Hongrie. Leur route était indiquée par un sillon de poussière prolongé dans les airs jusqu'à l'horizon. Le grand-vizir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même, qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, au pied de ses retranchements. Son cheval de bataille, tout bardé d'or, et pliant sous le fardeau, n'était bon ni pour vaincre, ni pour fuir. On le voyait lui-même, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, prendre paisiblement le café avec ses deux fils, tandis que l'œil du roi de Pologne mesurait ses lignes.

A l'aspect de cette tente superbe, la colère saisit le roi. Son infanterie n'était pas arrivée encore. L'artillerie qu'il avait sous la main, vaillamment conduite par le chevalier Le Masson, chambellan du prince Jacques et chef français de l'artillerie, n'avait pu jusque-là prendre position. Il pointa contre le vizir deux ou trois pièces que, par ordre de Kontski, on avait roulées jusque-là sur des leviers ; c'étaient les seules qu'il eût de disponibles. Il donnait cinquante écus par volée. Mais il n'y avait point de caissons, et quelques munitions portées à bras furent promptement épuisées. Un officier français, faute de mieux, bourra une fois, avec ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France qu'il avait sur lui. Enfin, les gens de pied parurent. Le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha appelle à lui tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, et laisse ses flancs découverts: ce mouvement

trouble la ligne entière. Le roi s'écrie que ce sont des gens perdus. Il envoie au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement, en appuyant sur le centre, maintenant affaibli et ouvert, tandis que lui-même va renverser ces masses encore désordonnées. A peine il a parlé qu'il pousse droit à cette tente rouge qui l'enflamme comme le taureau dans l'arène. Entouré de ses escadrons, reconnaissable à son aigrette brillante, à son arc et son carquois d'or, à sa lance royale, au bouclier homérique que le fidèle Matczynski porte devant lui, plus que tout, à l'enthousiasme qu'excite chez cette vaillante milice la présence de son glorieux chef, il brandit au premier rang sa framée, en répétant à grands cris ce verset du roi prophète: « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* [1]. » Les Tartares et les spahis le reconnurent et reculèrent : on entendait le nom du roi de Pologne courir d'un bout à l'autre des lignes ottomanes. Pour la première fois on crut tout à fait à sa présence. « Par Allah ! répétait sans cesse Sélim-Giéray, le roi est avec eux ! » Survint alors une éclipse de lune ; les deux armées virent le croissant pâlir dans le ciel. Le ciel semblait prendre fait et cause dans ce grand débat.

En ce moment, les hussards du prince Alexandre, qui tenaient la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la Pologne ! » Le reste des escadrons, conduit par tout ce qu'il y avait de palatins et de sénateurs brillants de noblesse, de luxe, de courage, suivirent. Ils franchirent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au galop, entrèrent tête baissée dans les rangs ennemis, coupant en deux le corps de bataille, et justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à l'un de ses rois, « qu'avec elle il n'y avait point de revers possible ; que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances ! »

Le choc fut si rude, que presque toutes ces terribles lances s'y brisèrent. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Iablonowski. En même temps Charles de Lorraine et le prince de Waldeck, passant sur le corps de toutes ces troupes chrétiennes des Principautés, où la politique des hospodars était troublée et flottante comme la foi des soldats, tournèrent les infidèles, et menacèrent de près le camp. Le grand-interprète, Maurocordato, s'enfuit dans la tente même de Kara-Mustapha. Tombé tout à coup du haut de sa confiance altière, le vizir ne sut que fondre en larmes : « Et toi ! dit-il au kan de Crimée, qui arrivait entraîné par les fuyards, ne peux-tu me secourir ? — Je connais le roi de Pologne, répondit Sélim-Giéray ; je vous disais bien qu'avec lui il n'y aurait rien à faire que de nous en aller. Regardez le firmament, ajouta-t-il, voyez si Dieu n'est pas contre nous ! » Kara-Mustapha, cependant, essaya de rallier ses troupes, de les faire rentrer dans le camp, de les ranimer ; mais inutilement ; tout

1. « Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous, Seigneur, c'est pour ton nom que nous te demandons la victoire. »

fuyait. Il s'enfuit à son tour, après avoir embrassé son fils en pleurant. Vaincue, pleine d'effroi, n'osant lever les yeux au ciel qui l'épouvantait, l'armée musulmane avait cessé d'exister. Elle se débandait de toutes parts. La cause de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation avait triomphé. Le flot de la puissance ottomane reculait pour toujours.

La fuite du prince des Tartares parut aux ennemis de Jean une trahison achetée d'avance à prix d'or. Cette terreur panique des Turcs parut à l'Europe entière un miracle. A six heures du soir, Jean franchit le ravin sous le feu de quelques janissaires facilement dispersés, et prit possession du camp. Il arriva le premier aux quartiers du vizir. A l'entrée de cette vaste enceinte un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier, et donna à l'un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu ; puis, plantant ses enseignes dans le caravansérail guerrier de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turcs, que Kara-Mustapha aurait pu ramener à la charge durant une nuit qui s'annonçait orageuse et sombre. Il ordonna seulement à Charles de Lorraine de se porter, à travers les travaux abandonnés des Turcs sur les contrescarpes de Vienne, et au prince Louis de Bade de chasser les assiégeants des tranchées. A la faveur de l'ombre, tous les janissaires avaient disparu. Après soixante jours de tranchée ouverte, la cité impériale était délivrée des barbares.

Cette grande journée avait été plus brillante que meurtrière. Ce fut la victoire de l'ordre, de la confiance, de l'enthousiasme, du génie. Elle coûta peu de sang. Voltaire n'a fait monter [1] qu'à deux cents le nombre des chrétiens tombés dans le combat. Quelques relations ne portaient celui des Turcs laissés sur le champ de bataille qu'à six cents ; d'autres l'élevèrent à quarante mille. Mais la manière dont les choses se passèrent, la précision et la rapidité des mouvements de l'armée chrétienne, la multiplicité des charges de cavalerie et leur rapide succès, enfin la fuite précipitée des Turcs font assez voir l'exagération du dernier de ces chiffres. On ne peut admettre davantage le premier; car les relations mêmes qui le donnent, rapportent que le lendemain le grand nombre des restes sanglants dont la plaine et le camp étaient jonchés infectaient au loin les airs. Jean, dans ses lettres, dit que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La *Gazette de France*, dans ses premiers récits, peu bienveillants, mais remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment huit ou dix mille Turcs tués depuis le Kahlemberg jusque dans les tranchées de Vienne. Cette version doit être près de la vérité. Les Polonais seuls portaient leur perte à mille combattants ; ils ne formaient que le tiers de l'armée. Les Impériaux, les alliés, les Saxons surtout, s'étaient aussi battus avec furie. Leur force d'ailleurs consistait principalement

1. Annales de l'Empire.

en fantassins ; toutes considérations qui prouvent que leur perte dut au moins approcher de celle des Polonais ; Jean se plaint à maintes reprises dans sa correspondance *du sang versé à flots par sa noblesse* pour la cause de l'Empire.

Au reste, cette armée, formée de tant de nations, marcha sous les drapeaux de Jean sans autre rivalité qu'une émulation admirable d'obéissance et de gloire. Tous ces princes, tous ces volontaires de sang illustre, n'apportèrent dans les rangs d'autre orgueil que celui de se signaler par de plus grands exploits. On comprend l'enthousiasme qu'entretinrent tant de vaillants exemples. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Mais, chose singulière ! le nom de ce prince n'a été prononcé dans aucune des relations contemporaines. Ce fut à son frère Alexandre, qui n'avait pas huit ans, que l'Europe attribua, que l'histoire attribue encore ses exploits. Cet étrange larcin fut l'œuvre de sa mère ! Le roi avait laissé à Marie-Casimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Varsovie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné. Elle le fit, parce qu'au fond de son cœur fermentait une prédilection effrénée. Par un trait d'habileté peu loyale, elle inventa d'environner ainsi de prestige, de grandir longtemps à l'avance, dans l'opinion du monde, celui des deux frères auquel son cœur voulait assurer l'héritage de leur père. On comprend maintenant les pleurs qu'elle versait au début de la campagne, sur l'absence du prince Alexandre. Ils n'étaient pas d'une Spartiate, comme on l'a pensé; ils étaient moins encore d'une mère. Quels étaient les motifs de cette préférence insensée qui coûta cher à la Pologne ? La malignité des contemporains pénètre hardiment dans ces abîmes. Ils échappent à l'histoire.



Louis XIV. (P. 212.)

Cependant les alliés conservèrent, dans la victoire, l'ordre qui la leur avait donnée. Ils passèrent la nuit sans se débander au milieu de cette espèce de bazar asiatique qui les conviait au pillage. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre, où Stahremberg, les portes de Vienne une fois ouvertes, lui envoya des vivres. Au lever du jour (lundi 13) s'offrit un spectacle effroyable : il n'y avait plus de Turcs nulle part ; mais on voyait leurs œuvres. Ils avaient essayé de détruire le camp, ne pouvant plus le défendre ; et quoique cent vingt mille tentes fussent debout encore, partout se montrait l'image de la destruction et de la cruauté. Kara-Mustapha n'avait pas eu le temps d'emporter les queues d'honneur des pachas, ni même, assurait-on, l'é-

tendard de l'Empire : il sut faire massacrer tous les captifs et même les chameaux et les chevaux. Les alliés ne marchaient que sur les cadavres des chrétiens de tout âge, d'enfants surtout, dont les Orientaux avaient un grand nombre, et qu'en fuyant ils égorgèrent. Le prince Cantémir, dans son histoire, porte ces victimes à trente mille. Plus loin, l'incendie allumé jusqu'aux extrémités de l'horizon annonçait assez que, renonçant à conquérir l'Autriche, ils voulaient n'y pas laisser pierre sur pierre. Alors commença le pillage, et ce fut avec furie. Tandis qu'officiers et soldats se disputaient les riches débris que leur livrait la victoire, le roi s'occupait de venger tant de barbarie et de couronner son triomphe en poursuivant les vaincus. La cavalerie légère eut cette tâche. Elle ne put les joindre. Kara-Mustapha ne méritait point les précautions de Jean. Loin de penser à revenir sur Vienne, il courait, fuyant toujours. Sa fuite, en cette seule journée, l'entraîna avec tous les siens jusque derrière le Raab.

Cependant, le roi entra dans Vienne. Il entra par cette même brèche où, sans lui, le même jour, auraient passé les barbares. A son approche, les rues, parées de leurs décombres, au lieu des bruits terribles d'un siège, retentissaient des acclamations de tout un peuple qui sortait de dessous les ruines pour saluer le héros auquel il devait la vie. Ce peuple, comparant le chef lointain qui était venu le sauver avec son souverain absent de ses périls, s'écriait en lui pressant les mains et en baisant ses habits: « Ah ! pourquoi celui-là n'est-il pas notre maître ! » Le regard sévère des officiers de l'empereur n'arrêtait point ces transports. Ils suivirent le roi jusque dans l'église des Augustins réformés, où, à défaut d'apprêts, ne voyant pas le clergé s'offrir à ses prières, lui-même entonna le *Te Deum*. Peu après, cependant, cette solennité s'accomplit avec plus de pompe dans la cathédrale de Saint-Étienne. Le roi y assista le front prosterné contre terre. Là était le prêtre qui s'écria : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes !* [1]

Au fronton de cette cathédrale, brillait un croissant qui y avait été attaché lors du siège de l'empereur Soliman, en retour de la promesse que ce prince avait faite et tenue de ne pas en bombarder le magnifique clocher. Cette fois, c'était sur ce clocher que les artilleurs de l'infidèle avaient dirigé toutes les batteries. Jean pensa que le croissant devait être abattu. Son vœu, accueilli avec enthousiasme par la population entière, ne reçut d'exécution que trois ans après: ce retard fut la première hostilité de Léopold.

Le roi dîna avec tous les généraux et les princes chez Stahremberg; et le soir il retourna dans le camp, sa conquête. Il avait choisi pour ses quartiers les tentes, ou plutôt le palais enchanté du vizir. Là, il ne prit point de repos ; il écrivit à Louis XIV pour l'instruire de sa victoire, en sa qualité de fils aîné de l'Église et de roi très chrétien : Louis laissa cette lettre sans réponse. Le libérateur de Vienne lui était plus importun que le roi électif.

1. Un homme a été envoyé de Dieu, et il s'appelait Jean. *(Evang.)*

Jean donna une partie de ses trophées à l'électeur de Bavière, dans l'intention que ce prince les partageât avec la dauphine, et que la cour de Versailles en fût ornée en dépit d'elle. Il dépêcha son secrétaire italien Talenti à Innocent XI, pour lui porter l'étendard que les vainqueurs appelaient celui du Prophète, auquel les Turcs contestaient cette gloire. Enfin, il tourna ses pensées du côté de Marie-Casimire, et lui adressa une relation détaillée de ces deux grands jours. Cette relation fut alors célèbre ; des copies plus ou moins complètes en coururent : la correspondance de Mme de Sévigné en contient des extraits remarquablement fidèles. La voici tout entière, telle que la donne l'original, qui a été retrouvé ; c'est un monument qui fait également bien connaître le héros et sa victoire [1].

« Dans les tentes du vizir, le lundi 13 septembre la nuit.

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette,

« Dieu soit béni à jamais! Il a donné la victoire à notre nation ; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour, sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tous moment des chameaux, des mulets, des bœufs, des brebis que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nombre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés. La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville comme dans notre camp, on était toujours en alarmes ; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudres et munitions, pour la valeur d'un million de florins.

« J'ai été témoin, cette nuit, d'un spectacle que j'avais désiré depuis longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plusieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement dernier, cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère ; mais c'est une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un demi-million de perte.

« Le vizir a tout abandonné dans sa fuite ; il n'a gardé que son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier ; car la plus grande partie de ses richesses m'est tombée dans les mains.

« Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée ; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Varsovie

1. Lettre neuvième. — Toutes les lettres de Sobieski à sa femme, moins une, commencent par cette naïve salutation : *Seule joie de mon âme...*

ou de Léopol. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au Saint-Père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu ; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons eu à Chocim. Rien que quatre ou cinq carquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tartares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté ; car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

« J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près ; mais il a échappé. Son kihag, ou premier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite ; et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard, *ils ont fait la plus belle retirade du monde.* Cependant, les janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et, la nuit, on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turcs, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tartares, à trois cent mille combattants ; d'autres ont compté trois cent mille tentes, ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près cent mille tentes ; car ils occupaient trois camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut ; ceux même de la ville sont venus prendre part au butin ; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turcs ont laissé, en fuyant, beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc, par conséquent, beaucoup de femmes tuées ; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des châteaux de l'empereur, d'une très belle autruche vivante ; mais il lui a aussi fait couper la tête, pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, de petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapins, enfin jusqu'à un perroquet auquel nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

« Aujourd'hui, je suis allé voir la ville ; elle n'aurait pu tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets ; ces immenses bastions, crevassés et à moitié croulés ont un aspect épouvantable ; on dirait de grands quartiers de roc.

« Toutes les troupes ont bien fait leur devoir ; elles attribuent à Dieu et à

nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé à plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire ; j'ai vu alors accourir Monsieur de Bavière, le prince de Waldeck et autres ; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage ; les généraux me baisaient les mains et les pieds ; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient : *Ah ! unser brave König* [1] ! Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

« Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et Monsieur de Saxe ; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche ; je leur avais donné quelques escadrons de nos hussards commandés par le maréchal de la cour [2]. Le commandant de la ville, Stahremberg, est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant le nom de sauveur. J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits ; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient: « Ah ! donnez-nous à baiser vos mains « victorieuses ! » Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat ;* mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce de *vivat*. Je remarquai que les supérieurs le voyaient de mauvais œil ; aussi, après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la ville. En me recevant, celui-ci ne m'a présenté aucun des employés civils. L'Empereur m'a fait savoir qu'il était à un mille d'ici... Mais voilà le jour qui commence à poindre ; il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus longtemps de votre aimable tête-à-tête.

« Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille; nous regrettons surtout deux personnes dont Dupont vous parlera. Parmi les étrangers, le prince de Croy a été tué ; son frère est blessé, et ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

« *Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effusion de sa joie ; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe blanche planer sur nos armées.

« Nous nous mettons en marche, dès aujourd'hui, pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

« C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais !

« Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au kan des Tartares : « Sauve-moi, si tu peux. » Le kan lui répondit : « Nous le connais-

1. Ah ! notre vaillant roi !
2. Le chevalier Jérôme Lubomirski.

sons bien, le roi de Pologne ; il est impossible de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer de là. »

« Nous avons des chaleurs si accablantes que nous n'existons plus qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quantité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de petits canons dans sa fuite.

« Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et préparer les appartements.

« Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

« Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les deux premiers milles, à cause de l'insupportable infection des cadavres, tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

« J'ai écrit au roi de France ; je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme au roi très chrétien, qu'il me convenait de faire mon rapport *de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.*

« L'Empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube en chaloupe ; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum.* Voilà pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies de cour ; on ne nous a régalés que de cela jusqu'à ce jour. *Notre Fanfan* [1] *est brave au dernier point* [2]. »

Plus tard le roi disait encore :

« ...... Les Turcs ont défendu quelque temps leur camp et leurs tentes. Au moment où ils les eurent évacués, je fis publier la peine de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs ; nous nous attendions à tout moment à voir revenir l'ennemi sur nous dès que nous serions disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue ; on ne se voyait plus ; alors les soldats ont allumé les flambeaux turcs, et c'est avec leur

1. Nom d'amitié par lequel Sobieski désignait son fils.

2. Dans la description de ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi, le moindre détai me paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne, le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel, à la polonaise, et qu'il montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître au loin la place où était le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête, une cuirasse sur le devant du corps, et, outre l'épée qu'il tenait à la main, une espèce de sabre court et très large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille. (*Note de M. le comte Plater, traducteur des Lettres de Jean Sobieski.*)

secours qu'ils ont commencé à chercher et piller, surtout les officiers et towarzisz, qui avaient des valets à leur suite ou des gens assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les tentes une fois qu'ils les avaient occupées.... Ces valets se sont emparés, la nuit, d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans les tentes du vizir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ouverture du côté opposé, et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit cosaque, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître pour plus de quatre mille ducats de bijoux. Les Allemands n'ont presque rien eu ; car, excepté ceux qui se trouvaient avec moi, aucun d'eux n'est entré ce jour-là dans le camp turc : aussi n'ont-ils ni prisonniers, ni étendards, ni aucun gage de victoire. »

Les Turcs n'avaient pas tant détruit et tant emporté, que d'incroyables richesses ne s'offrissent à l'avidité des chefs et des soldats. Trois cents pièces d'artillerie de tout calibre étaient tombées, ainsi que des munitions immenses, au pouvoir des alliés. Parmi les canons, beaucoup étaient marqués aux armes des empereurs ; quelques-uns aussi portaient le chiffre du roi Sigismond. C'étaient ceux peut-être que Zolkiewski avait laissés sur le champ de carnage du Kobylta.

« Je vous envoie, mon amie, écrivait le roi à sa femme, la liste des munitions qu'on a prises dans le camp turc et dont nous devons faire le partage. C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs, et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà été gaspillée par notre armée, car on n'a commencé à faire la liste qu'après trois jours de pillage. Jusque-là chacun prenait ce qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté. Il faut traduire dans plusieurs langues cette liste que je vous envoie, et la publier dans les gazettes. *Quant à mon butin, il n'y a pas moyen de tout écrire ; mais les choses principales sont : une ceinture de diamants, deux montres de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches ; cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches ; des couvertures, des tapis, et mille autres bagatelles ; des fourrures de martres-zibelines* [1], *les plus belles du monde* [2]. Il y a beaucoup de ceintures en diamants parmi les soldats. Je ne conçois pas ce que les Turcs en voulaient faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter ; ce qui est certain, c'est que les diamants sont beaux et la monture très riche. On dit que Minczynski cadet en a une fort belle ; mais il ne veut pas la montrer, et prétend l'avoir déjà envoyée en Pologne. Nos gens en ont vendu dans Vienne grand nombre et à bas prix, de peur que leurs maîtres ne les leur reprissent. Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré dans sa tente et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jusqu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif dans laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être

1. Les Turcs achetaient ces fourrures aux Russes ou même aux chasseurs de la Sibérie orientale
2. Tout ce qui est imprimé en italique a été écrit par Sobieski en français dans les mêmes termes.

cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image de la Sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor, il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu : je suis arrivé le premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne s'en emparer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou qu'on ne nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été envoyé sur les derrières avant la bataille. »

Vienne passa tout à coup de l'extrême disette à l'extrême abondance. Malgré la désolation et l'incendie de toute la contrée, les vivres étaient en profusion dans le camp turc. Les soldats vendaient un bœuf pour quelques thalers. Un chameau valait quatre florins. Les assiégés se précipitèrent hors des murs pour prendre leur part du butin. Ils jouirent à la fois des plaisirs de la délivrance et des profits de la victoire.

Colonitz sortit aussi des murailles pour venir revendiquer son lot. Les Turcs avaient laissé derrière eux, à côté des cadavres des femmes et des enfants beaucoup de jeunes innocents qu'ils n'avaient pu entraîner dans leur fuite, et qu'ils n'avaient pas eu le courage d'égorger. Le prélat accourut pour recueillir ces orphelins de l'infidèle. Il s'en trouva plus de six cents, et cet autre Vincent de Paul leur servit de père à tous. Il leur donna du pain et de l'instruction, se trouvant assez payé de ses sacrifices puisqu'il les gagnait à la foi.

Le roi recueillit un trophée qui le toucha entre tous les autres. C'était un vieux tableau qui fut découvert dans les ruines du village de Wishau. On y voyait une Notre-Dame de Lorette dont la couronne était soutenue par deux anges, portant dans leurs mains des rouleaux avec ces deux inscriptions : *In hac imagine Mariae vinces, Johannes. In hac imagine Mariae, victor ero Johannes* [1]. Cette image, d'une grande vétusté, fut réputée miraculeuse. Jean la destina à la chapelle de Zolkiew, et depuis lors il s'en fit suivre dans tous ses voyages. Il ne reparut pas sous la tente sans y apporter ce talisman.

Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dépouilles et de cette victoire. La nouvelle des grands événements qui venaient de fixer les destinées de l'Occident volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. États protestants, États catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de ce grand nom. C'était à qui porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, et les miracles du Ciel en sa faveur. A Rome, les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux, aux pieds d'un crucifix, en fondant en larmes [2]. Des illuminations magnifiques firent du dôme de Michel-Ange un temple de feu suspendu dans les airs.

1. Par cette image de Marie, Jean, tu seras victorieux.

2. M[me] de Sévigné dit, dans une de ses lettres, que le Pape aurait voulu élever une statue dans Rome à Sobieski avec cette inscription : *Au libérateur de la chrétienté.*

Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Chocim, ce fut, comme en Carniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires universels. Dans toute l'Europe, il courut des images de cet étendard avec la traduction de ses devises arabes. Longtemps les gazettes ne furent pleines que de son histoire. La reine Christine, âgée de 57 ans alors, alla complimenter Innocent XI sur la possession de ce trophée. Elle écrivit à Jean ses félicitations et ses louanges. Tous les princes, tous les rois l'imitèrent. Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté.

La lettre de la reine de Suède mérite à plus d'un titre d'être conservée. En la lisant avec attention on y reconnaîtra partout une égale application à flatter le roi de Pologne et à désespérer Louis XIV :

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse journée, pour laquelle le Saint-Siège et l'univers tout entier vous doivent tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heureux jour, Votre Majesté s'est montrée digne non seulement de la couronne de Pologne, mais de celle de l'univers. L'empire du monde vous serait dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat. J'ose dire que personne ne met à plus haut prix que moi votre gloire, vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire ; c'est que personne n'a mieux conu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous menaçait. *C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes*. Moi, qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que j'estime au-dessus de tous les empires de la terre. Je dois pourtant avouer mes torts envers *un si grand roi* que l'est Votre Majesté. Je suis tourmentée de la passion de l'envie, mal d'autant moins tolérable qu'il m'est plus nouveau. Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun de mes contemporains [1]. Votre Majesté seule m'est un objet d'envie, m'apprend que je suis sujette à ce sentiment, dont je me croyais entièrement incapable. Au reste, ce que j'envie à Votre Majesté, ce n'est ni sa couronne ni ses trophées : ce sont ses privations et ses dangers ; c'est le titre de libérateur de la chrétienté ; c'est la satisfaction et la gloire d'avoir, on peut le dire, *donné la vie et la liberté à vos amis et à vos ennemis*, car c'est là ce que vous avez fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions héroïques, vous tenir compte de vos travaux dans ce monde et dans l'éternité ! Il n'y a que lui qui puisse dignement vous récompenser... »

1. Nemini viventi invidebam unquam.

Dans les passages soulignés, notamment celui où tous les monarques, même ennemis du roi de Pologne, sont déclarés, avec affectation et insistance, redevables à ce prince de la conservation de leurs couronnes, éclate le dessein d'aigrir dans l'âme de Louis les sentiments jaloux que l'Europe lui supposait. L'humeur était grande, en effet, à la cour de Versailles. Comme dit Bayle, Sobieski avait taillé en pièces non seulement les Turcs, mais aussi les prédictions dont Paris était rempli alors sur la chute prochaine de la maison d'Autriche. C'était le point qui intéressait et touchait le plus vivement le cabinet de Versailles. Cette maison, qui pouvait être abattue, se relevait. Au premier bruit de la délivrance de Vienne, le cabinet de Madrid, maintenant enhardi, parla d'opposer une déclaration de guerre à l'invasion de la Flandre, espérant entraîner ainsi désormais les états généraux, la Suède, l'Angleterre, l'Empire. Le marquis de Grana, gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de tenter des représailles. Les états généraux lui donnèrent des troupes, firent des levées, se prononcèrent enfin pour la politique belliqueuse du prince d'Orange. Léopold déclara qu'après le succès qu'il venait d'obtenir, par la grâce de Dieu et la présence du roi de Pologne, contre l'ennemi des chrétiens, son premier soin serait de défendre ses alliés de tout attentat. Innocent X soutint ce langage. Louis se sentit à la veille d'être engagé par ses agressions dans une guerre extérieure qui pouvait devenir universelle, et le feu de la guerre civile, allumé déjà dans le Vivarais et le Dauphiné par la politique à laquelle la mort de Colbert avait laissé le champ libre, lui rendait redoutable ce vaste incendie. Toutes les espérances, toutes les combinaisons de Louis XIV se trouvaient renversées.

Aussi la France ne put-elle unir sa voix au concert de bénédictions dont retentissait l'Europe. Les gazettes n'annoncèrent la levée du siège que sous la rubrique de Cologne, fort tard, le jour même où dans Madrid des fêtes consacraient déjà cette victoire. Encore, dans ces récits, Jean n'était pas nommé. *Un coup du ciel* avait sauvé Vienne. Quand il fallut en venir enfin à prononcer son nom, le *Mercure galant*, seul journal raisonné que la France possédât alors, employa plusieurs de ses volumes à démontrer que le roi de Pologne n'avait rien fait que tout autre prince n'eût fait à sa place; que Louis avait comme lui offert des secours ; que ce n'était point sa faute si la haine aveugle de Léopold les avait refusés ; que nonobstant il avait bombardé opiniâtrément Alger pour faire une diversion utile ; qu'il l'avait faite à ses dépens, tandis que d'autres, dans leur conduite, n'avaient obéi qu'à leur intérêt ; qu'au reste on n'entendait pas nier que la journée de Vienne n'eût sauvé l'Allemagne et l'Italie, *puisque c'était chose d'une incontestable évidence ;* mais qu'il n'y avait pas eu de bataille livrée, que toutes les relations qui en avaient couru étaient mensongères. « Au moment où on se préparoit à combattre, ajoutait l'écrivain officiel, le bruit se répandit que le roi de Pologne estoit à la tête de l'armée chrestienne. A ce nom, la frayeur saisit aussitôt le cœur de tous les Turcs, et le grand-vizir qui lisoit trop dans les âmes, prit le parti de la retraite, s'imaginant de le voir encore vainqueur. Ainsi

c'est sans combat que l'armée chrestienne a mis l'Italie hors de crainte ; qu'elle a sauvé l'Allemagne ; qu'elle a fait fuir un ennemi qui avoit couvert la campagne de ses armées formidables ; qu'elle a vu avorter ses vastes entreprises, malgré ses dépenses aussi grandes que ses desseins, et qu'elle a profité de tout son butin. On peut dire que trois personnes y ont contribué : le comte de Stahremberg d'abord par sa prudente conduite ; le secours de Vienne n'est pas moins dû aux prières du pape et de toute l'Église, et aux sommes que Sa Sainteté a données, sans lesquelles il eût été impossible de mettre tant de troupes sur pied. Le roi de Pologne *doit être nommé le troisième :* on le met le dernier parce que sa réputation est si forte que les Turcs ont levé le siège avant que d'estre attaqués, seulement parce que l'on disoit qu'il devoit combattre en personne.... » Telle était la petite guerre de la politique français contre Jean Sobieski. C'était là une étrange manière de déprimer sa gloire. La flatterie n'eût pas trouvé si bien.

Ce qui est singulier, et ce qui console une plume française, en traçant ce grand échec de la politique de Louis XIV, c'est que Jean déplorait autant que lui cette fatalité ; il n'était arrivé là que contraint et désolé. Louis l'avait placé entre les deux intérêts permanents de sa politique : la guerre ottomane et l'alliance française. Le roi de Pologne était allé où était le péril.

CHAPITRE HUITIÈME.

Fuite de Kara-Mustapha. — Plan de Sobieski : les oppositions, les jalousies, les obstacles. — Passage du Danube. — Curieux faits militaires. — Prise de Strigonie.

Il y eut dans le monde un autre souverain qui commit la faute de penser sur le libérateur de Vienne comme Louis XIV. Ce fut l'empereur Léopold. Il avait erré loin de l'armée, pour éviter, dit-on, de se rencontrer aux côtés de Sobieski, et de mettre en présence le rang et la gloire. Au premier bruit de la victoire qui venait de sauver sa couronne, il se hâta de redescendre le cours du Danube pour rentrer dans sa capitale. Mais quand il sut que le roi de Pologne y recevait les hommages de la population reconnaissante, il suspendit sa marche, afin de n'être pas témoin du triomphe, plus qu'il ne l'avait été du combat. Enfin, il apprit que le roi de Pologne, pénétrant les calculs de son orgueil, avait fui à son tour devant lui ; que déjà même il se mettait en marche vers la Hongrie,

pressé en apparence de poursuivre les barbares, plus pressé en effet de laisser le champ libre à son allié. Léopold alors reprit la route du palais paternel ; il reparut parmi ses peuples, « au courage desquels on aurait pu dire, selon les curieuses expressions du journal de Louis XIV, qu'il devait la conservation de sa capitale, si les rois pouvaient devoir quelque chose à leurs sujets ! »

Maintenant, ses conseillers, les électeurs, les princes, l'entouraient, criant qu'il ne pouvait laisser le libérateur de Vienne s'éloigner sans le voir: c'était s'exposer à ce qu'il reprît le chemin de la Pologne, au lieu d'achever la destruction de l'ennemi. Léopold agité tenait conseil. La question des préséances était grandement débattue. A qui appartenait la main, de lui ou de son hôte illustre? Comment devait-il aborder un roi électif ? — A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire, » répondit Charles de Lorraine, toujours magnanime.

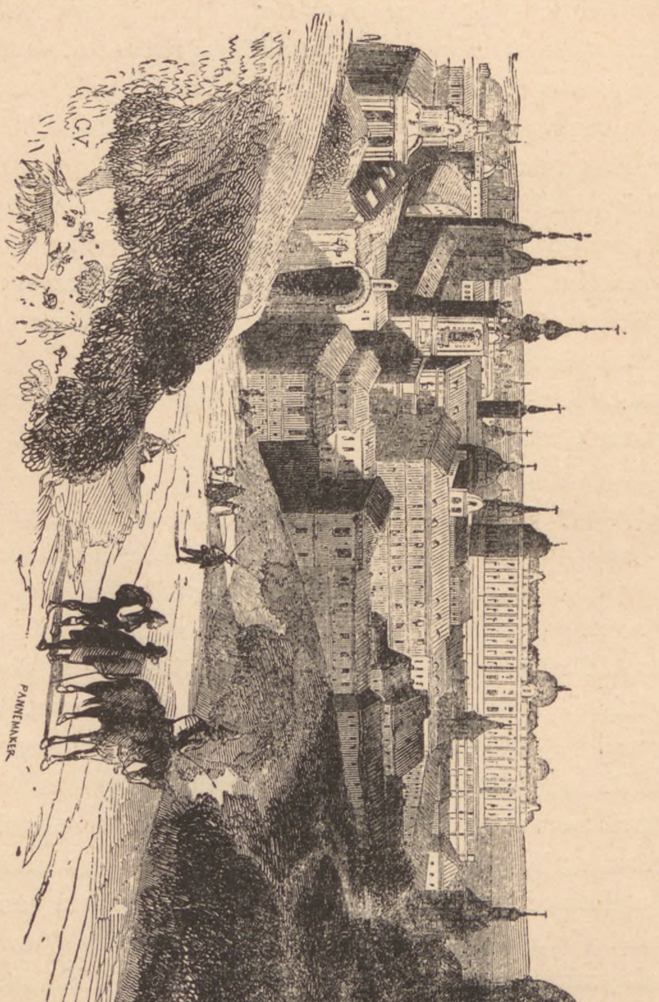
Cependant le roi de Pologne avait levé ses tentes, s'acheminant du côté de la division qu'il avait lancée à la poursuite des Turcs. Il fallait maintenant que Léopold allât à lui, qu'il le visitât au milieu de son armée : vives perplexités, longues négociations. L'esprit du roi fournit un expédient qui les termina au grand divertissement de l'Europe. Laissons-le parler lui-même [1] :

« J'ai eu mon entrevue avec l'Empereur avant-hier, c'est-à-dire le 15. Il était arrivé à Vienne quelques heures après mon départ. Je l'ai envoyé complimenter par le vice-chancelier, chargé en même temps de lui remettre un des étendards du vizir, en souvenir de notre victoire.... A minuit, on m'annonce Schafgotch, arrivant avec grand empressement de la part de l'Empereur ; il m'assure que Sa Majesté serait très peinée de ne pouvoir communiquer avec moi que par l'entremise du vice-chancelier ; qu'elle ne veut pas voir mon envoyé ; que c'est moi en personne qu'elle désire entretenir ; qu'ainsi je devrais écrire au vice-chancelier de ne point solliciter d'audience. Je me mets à écrire en conséquence, et voilà que deux heures après arrive encore le comte de Schafgotch : « Il y a eu un malentendu, dit-il, la faute en est à Galeçki. » « Voyant bien que tout cela n'était que pure chicane, j'ai déclaré que lorsqu'il s'agissait de parler aux souverains, je le faisais en personne, et que mon chancelier ne s'adressait qu'aux envoyés des cours ou autres autorités. — Ainsi, disais-je, vous vous inquiétez pour rien ; annoncez plutôt franchement ce que vous voulez : toute la difficulté porte sans doute sur la grande question de savoir qui aura la droite. Mais tout cela peut s'arranger et il ne s'agit que de s'entendre. » Schafgotch a répondu « qu'en effet c'était là ce qui embarrassait l'Empereur ; qu'il « ne pouvait point céder le pas, qu'il se trouvait dans le moment au milieu des « électeurs, représentant, pour ainsi dire la tête de l'Empire. » « J'ai proposé le moyen suivant : « Du moment que l'Empereur approchera de mon camp, « j'irai à sa rencontre, nous nous saluerons à cheval et nous resterons ainsi « vis-à-vis l'un de l'autre, moi du côté de mon armée, lui du côté de la sienne et

1. Lettres à la reine Marie-Casimire ; lettre dixième.

« de la capitale ; lui accompagné des électeurs, moi de mon fils, des hetmans et « des sénateurs. »

« Schafgotch a accueilli cette proposition, et tout s'est passé en conséquence. Cependant l'Empereur n'a été accompagné que de l'électeur de Bavière ; celui de Saxe l'avait déjà quitté. Il avait à sa suite une cinquantaine de cavaliers



Madrid. (P. 192.)

de sa cour, d'employés et de ministres. Des trompettes le devançaient, des gardes du corps et une dizaine de valets de pied le suivaient. Je ne vous ferai pas le portrait de l'Empereur, car il est connu. Il était monté sur un cheval bai de race espagnole; il avait un justaucorps richement brodé, un chapeau à la française, avec une agrafe et des plumes blanches et rouges, une ceinture montée

en saphirs et en diamants, l'épée de même. Nous nous sommes salués assez poliment ; je lui ai fait mon compliment en latin et en peu de mots, il a répondu dans la même langue en termes choisis. Étant vis-à-vis l'un de l'autre, je lui ai présenté mon fils qui s'est approché et l'a salué. L'Empereur n'a pas seulement mis la main au chapeau ; j'en ai été comme terrifié. Il en a usé de même avec les sénateurs et les hetmans, et même avec son allié le prince palatin de Belz. Pour éviter le scandale et les gloses du public, j'ai encore adressé quelques mots à l'Empereur, après quoi j'ai tourné mon cheval: nous nous sommes salués mutuellement et j'ai repris la route de mon camp. Le palatin de Russie a fait voir notre armée à l'Empereur, ainsi qu'il l'avait désiré ; mais nos gens ont été très piqués et se plaignaient hautement de ce que l'Empereur n'avait pas daigné les remercier, ne serait-ce que du chapeau, pour tant de peines et de privations. Après cette séparation, tout a changé subitement; c'est comme si on ne nous connaissait plus. Schafgotch et le légat nous ont quittés... On ne nous donne plus ni fourrages ni vivres. »

Le roi, dans ce récit, ne rapporte pas sa réponse au remercîment gauche et froid de l'Empereur, telle que la racontent toutes les relations. « Je suis bien aise, sire, aurait-il dit, de vous avoir rendu ce petit service. » Ce fut dans la plaine d'Ébersdorff qu'eut lieu cette singulière entrevue. Le roi se tint à l'aile droite de son armée, de sorte que l'Empereur fut obligé, pour le joindre, de se porter d'une extrémité à l'autre du front des Polonais. A quelque distance, il s'approcha au petit galop; tous deux portèrent la main en même temps, le roi au bonnet, Léopold au chapeau. Dans la présentation de son fils, le roi remplit la lacune que laissait le silence extraordinaire de l'Empereur, en disant qu'il l'avait amené, malgré sa jeunesse, pour lui apprendre comment on se comportait avec des alliés; et, comme Léopold continuait de ne pas trouver de paroles, le roi reprit : « Vous voulez probablement, mon frère, voir mon armée ! Voilà mes généraux ; je leur ai donné l'ordre de vous la montrer. » Puis, il tourna bride, et l'Empereur, jusqu'alors immobile, s'ébranla pour parcourir les lignes polonaises. Cette muette entrevue avait duré moins d'un quart d'heure. La surprise était grande dans les deux armées ; grande l'indignation dans les rangs polonais. L'Empereur se décida, deux jours après, à fournir des excuses de son étrange procédé envers ce jeune prince Jacques, auquel la main d'une archiduchesse était promise. Il lui envoya une épée, et écrivit qu'il n'avait pu la veille exprimer toute sa reconnaissance et toute sa joie, dans le trouble où l'avaient jeté le souvenir de ses dangers et la vue de son libérateur.

La conduite de Léopold n'avait rien de nouveau. Vingt ans auparavant, le lendemain de la victoire de Saint-Godard, les Français, qui la lui avaient gagnée, ne pouvaient, à prix d'or, obtenir des fourrages et du pain : ses ministres avaient l'air de tenir à affamer les libérateurs plus que les ennemis. Cette fois, c'était pis encore ; les Polonais ne pouvaient obtenir ni des vivres, ni des tombeaux.

Jean écrivait à la reine [1] :

« L'envoyé d'Espagne, qui avait tant insisté pour avoir une audience, et auquel j'avais déjà accordé les honneurs d'un siège ne paraît plus. Nos malades sont couchés sur du fumier ; nos blessés, dont le nombre est assez considérable, ne peuvent pas obtenir de bateaux pour descendre la rivière jusqu'à Presbourg, où je serais plus à même de les entretenir à mes frais. On refuse d'enterrer nos morts dans les cimetières de la ville, même ceux des grades supérieurs. On leur indique les champs ou les cimetières des faubourgs ruinés et pleins de cadavres païens. Un dragon allemand a frappé, à quatre pas de moi, un de mes pages et lui a mis le visage en sang. Je m'en suis plaint au duc de Lorraine, et n'ai obtenu aucune satisfaction. On a arraché à un autre de mes gens mon manteau qu'il portait. On pille nos bagages ; on nous enlève de force nos chevaux qui étaient restés au delà des montagnes et avaient de la peine à nous rejoindre. Quelques-uns de mes gardes du corps, que j'avais laissés près des canons turcs jusqu'à ce qu'on les eût distribués également (bien que ce soient les nôtres qui en ont pris le plus grand nombre le jour de la bataille), ont perdu leurs manteaux, leurs habits et leurs montures.... Il est très vrai de dire que nous n'avons jamais été en si mauvais état. Si ce n'était l'avoine que nous avons trouvée dans le camp turc, nous aurions déjà perdu tous les chevaux. C'est un tel état de misère partout, qu'il est difficile de trouver une botte de foin ni d'herbe fraîche ; des champs tout nus, voilà ce qui reste après le passage de ces nuées de païens ; et cependant nous aurons encore quinze milles d'un pareil pays à traverser, à moins qu'on n'ait la charité de nous construire un pont sur le Danube, pour nous faire entrer au plus vite dans le pays ennemi. Là nous pourrions encore trouver des vivres. Mais ces messieurs de Vienne remettent tout d'un jour à l'autre ; ils se sont établis en ville, et s'y adonnent à ces plaisirs et à ces débauches pour lesquels Dieu les a si justement punis.

« Le capitaine Obar a trouvé le duc de Lorraine chez le commandant de Vienne. Ils étaient à manger et à boire ; tous deux l'ont reçu assez froidement, n'ont rien accordé, et nous ont seulement fait reproche des prétendus fourrages que nous avons prélevés, et que pourtant aucun de nous n'a vus ni touchés un moment. Obar y a été à même d'entendre toute sorte de discours pleins d'ingratitude. Comme beaucoup des nôtres se pressent vers la ville pour y trouver quelque nourriture, parce que l'on meurt de faim dans la campagne, le commandant de Vienne a donné l'ordre de ne pas les laisser entrer, et de faire feu sur eux : on prétend que c'est parce qu'un Polonais a tiré sur des Allemands qui voulaient lui enlever son cheval. Je viens d'envoyer à Vienne le père Haçko, jésuite, pour recueillir les malades, payer leurs dettes, et enfin louer des bateaux dans lesquels ils pourraient descendre le Danube jusqu'à Presbourg.

1. Lettre dixième.

« Après une si grande bataille où nous avons perdu tant de monde et des familles les plus illustres, nous perdrons encore nos chevaux et nos bagages, et nous nous serons exposés à la risée publique... Les officiers de l'Empereur voudraient nous enlever même le peu que nous avons. Que nous reviendra-t-il de notre victoire, si nous n'en profitons pas pour entrer dans le pays ennemi, et si on nous laisse périr de misère ? Aujourd'hui nous avons l'air de pestiférés que tout le monde évite ; tandis qu'avant la bataille, mes tentes, qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à peine contenir la foule des arrivants.

« Nous savons de science certaine que le Saint-Père a avancé des sommes considérables, qu'il n'a pas même épargné l'argenterie des églises ; que nombre de particuliers ont contribué à des quêtes. A quoi donc tout cela a-t-il servi ? Maintenant, dussent même tous ces secours arriver, il serait trop tard. Les chevaux crevés et ceux qui périssent encore tous les jours ne revivront plus.

« Il y a de quoi mourir mille fois par jour, en voyant échapper tant d'heureuses occasions, tant de belles journées ; car les chaleurs sont plus grandes ici à présent qu'elles ne le sont chez nous dans la canicule.

« Gisa et Absalon sont arrivés ici de la part de Tékéli ; ce dernier veut s'en remettre entièrement à ma décision. J'en ai fait part à l'Empereur ; mais je vois qu'il ne se soucie plus de moi. Ils en sont revenus à leur ancienne fierté ; ils ont l'air même d'oublier qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux.

« Je me mets en marche aujourd'hui pour aller peut-être au-devant d'une plus grande famine encore ; mais je veux m'éloigner de cette ville de Vienne, où l'on fait feu sur les nôtres.

« Nous sommes ici sur les bords du Danube, comme autrefois les Israélites sur le bord de l'Euphrate. Nous pleurons la perte de nos chevaux, l'ingratitude de ceux que nous avons sauvés, et tant d'occasions de succès échappées. »

L'ingratitude fut donc l'âme de la cour impériale. Généraux, feudataires, alliés, tous virent leurs services condamnés à un même oubli. Stahremberg seul fut comblé par l'Empereur, son élève, des grâces qu'il avait méritées. Nommé feld-maréchal contre son tour et conseiller privé, il eut encore cent mille florins et la Toison-d'Or. Le comte de Capliers, Caprara, Leslé, s'éloignèrent. Déjà, l'électeur de Saxe, qui avait aussi ses griefs, venait de reprendre avec son armée la route de ses Etats. Les troupes des Cercles de l'Empire, Waldeck à leur tête, s'apprêtaient à replier leurs enseignes. L'électeur de Bavière menaçait aussi d'abandonner les drapeaux de l'Empereur ; il défendait à ses troupes de dépasser Vienne, et une laborieuse négociation était employée à lui faire quitter la Moravie, où il s'était retiré, de sa personne, comme Achille dans sa tente.

Le duc de Lorraine lui-même, malgré ses liens de parenté, vit ses immenses services méconnus. « Le pauvre diable, écrivait Jean [1], n'a ni dépouille de

1. Lettre douzième.

l'ennemi ni gratification de l'Empereur... J'ai eu la visite du prince de Saxe-Lawembourg, très honnête homme, et le plus ancien de son illustre famille. Le jour de la bataille, nous avons toujours été ensemble. Il gémit et se plaint au delà de toute expression ; il quitte l'armée ; ses gens et ses amis murmurent et menacent ; mais bien d'autres murmurent aussi, et voilà pourquoi il y a tant de retard dans nos affaires. Tout le monde est découragé et de mauvaise volonté ; c'est un martyre d'entendre tout ce que disent les subalternes, ils vont jusqu'à regretter que nous ayons secouru l'Empereur. Ils auraient voulu que cette orgueilleuse race eût péri pour ne plus se relever. »

La postérité le croira-t-elle ? Jean fut le seul auquel ne se présenta même point la pensée de déserter ce champ d'insultes : ses serments le tenaient lié à la fortune de l'empire. En vain Sieniawski mourant, Iablonowski indigné, tous les palatins, tous les sénateurs lui demandaient de reprendre le chemin de la



Mayence. (P. 218.)

Pologne ; en vain nombre d'entre eux désertèrent avec leurs compagnies ; en vain l'armée appuya tout entière de ses cris le vœu des grands, tantôt au nom de l'honneur de son roi, outragé par le mépris de l'Empereur, tantôt au nom des dangers de la patrie, sur laquelle, disait-on, se portaient les Tartares pour avoir raison de leur désastre. Les Polonais, dans tout le cours de leur histoire militaire, avaient si rarement combattu loin de leur pays, qu'en dépassant Vienne ils s'effrayèrent de se sentir ainsi entraînés sans voir de terme à leur course. Mais ne connaissant que sa parole, et pensant que si lui aussi abandonnait l'empire, l'armée de Kara-Mustapha, bientôt ralliée, présenterait encore un front terrible, Jean, malgré cette ingratitude, malgré son abandon, se porta en avant. Les Turcs se replièrent de toutes parts devant lui, en mettant bas les armes.

Kara-Mustapha ne s'était arrêté au camp de Raab que le temps de pourvoir à sa sûreté du côté du Sultan. Que fit-il pour détourner de lui les justices de son

maître irrité ? Il manda dans sa tente l'illustre beglier-bey de Bude, Ibrahim-Pacha, et fit à la face de l'armée tomber sa tête octogénaire. Les pachas d'Essek et de Posséga eurent le même sort. Le sang des chefs, des beys, des émirs, de quiconque avait encouru ses disgrâces, coula par torrents. Le kan des Tartares, prince également célèbre dans les arts de la paix et de la guerre, fut déposé. C'était désigner d'autres coupables au courroux du sultan, et lui montrer dans tous les chefs autant de traîtres qui avaient tout perdu ; c'était satisfaire chez lui le premier besoin de vengeance, en lui faisant voir la grandeur du revers promptement égalée par la grandeur de l'holocauste : gouvernements détestables, où l'esclave en crédit ose également se jouer de la crédulité du maître et de la vie des sujets ; où des torts et des crimes peuvent être un moyen assuré de conserver la confiance du prince ; où les hommes ne sont que des pièces d'échiquier, dont les dépositaires passagers de la puissance disposent selon l'intérêt de leur partie, et qu'ils sacrifient sans remords !

Au reste, l'armée turque, le divan et l'Europe étaient injustes pour le grand-vizir. Ce n'étaient pas ses fautes véritables et ses véritables crimes qu'on lui reprochait ; on lui reprochait ce qui était sa gloire. Sa marche hardie sur Vienne fut universellement blâmée. Il resta convenu, chez les musulmans et dans la chrétienté, que là était la cause de tous les revers, là l'erreur qui avait tout perdu. On oublia l'épouvante que cette entreprise avait jetée, les dangers que l'empire avait courus, l'Allemagne tout entière compromise, la Hongrie subjuguée. Le malheur était de n'avoir pas su exécuter, après avoir su concevoir. C'est dans la conduite du siège que l'histoire doit chercher les torts du généralissime ottoman, et ils y surabondent.

Ses précautions sanglantes une fois prises, Kara se réfugia dans Bude, pour réorganiser les troupes et recommencer, s'il était destiné à vivre, une expédition nouvelle. A ses yeux, c'était à lui de reprendre l'offensive ; la campagne lui semblait terminée en ce qui touchait les alliés. Cette terre qu'il foulait, réunie à l'empire turc depuis près de deux cents ans, faisait pour les musulmans partie de l'empire même. C'était, dans leur façon de voir, une terre sacrée. Ils n'imaginaient pas que personne pût avoir l'idée de la leur disputer.

Tel était pourtant le dessein du roi de Pologne. Il entendait remettre sur-le-champ sous la loi chrétienne le vieux royaume de saint Étienne, de Corvin, de Jean Hunyade, soumis par la conquête ou enchaîné par la vengeance à la puissance ottomane. Toute son ambition était de *porter un second coup décisif* qui arrachât cette riche proie aux barbares, et il marchait à eux dans cet espoir. Ce qui est singulier, c'est que presque tous les historiens lui fassent le reproche d'avoir par ses lenteurs suspendu les progrès des Impériaux, entravé le génie de Lorraine, facilité la fuite des vaincus. Un fait bien simple réfute ces assertions. Les Polonais étaient en avant, et y furent, de beaucoup, pendant toute la campagne.

En effet, Charles de Lorraine se trouvait encore dans Vienne, et les Impé-

riaux sous les murs de cette capitale, que Jean campait déjà dans les plaines de la Hongrie. Il est vrai que cette marche même ne fut point rapide, moins parce que le roi croyait devoir du repos à son armée, après cette course précipitée et ces opiniâtres combats, que faute de pouvoir affronter seul la fuite de ces masses qu'un élan de courage et de génie suffisait pour ramener d'un moment à l'autre sur lui. S'il y eut dans ses résolutions mollesse et indifférence sur les instants perdus, s'il y eut lieu à ce parallèle avec Annibal dans Capoue, auquel l'a condamné Voltaire, on en peut juger par ce qu'on a lu déjà, par ce qu'on va lire encore :

« Du temps des Romains, on accusait Annibal de n'avoir pas su user de la victoire. Aujourd'hui nous saurions bien profiter de la nôtre ; mais, soit que Dieu y mette obstacle en punition de notre ingratitude après les grâces dont il nous a comblés, soit toute autre raison, l'affaire ne marche pas, sans qu'on sache à quoi cela tient. Je suis en avant, et le staroste de Luck avec Strzalkowski sont à quelques lieues devant moi, couvrant de morts les grands chemins et faisant des prisonniers par troupeaux. L'armée impériale et les autres alliés sont derrière nous, à un mille de Vienne. Aujourd'hui encore nous poussons en avant. Les Allemands ne bougeront pas, j'en suis sûr. L'électeur de Saxe a rétrogradé avec son corps d'armée, après avoir vivement exprimé son ressentiment envers l'Empereur. Je lui ai envoyé hier, en souvenir, deux chevaux richement harnachés, deux étendards turcs, quatre prisonniers, deux beaux vases et un riche voile pour l'électrice. J'ai fait remettre au général saxon Gultschoff un sabre monté en or, qui faisait partie du butin ; enfin un beau cheval a payé l'officier qui est venu me complimenter de la part de l'électeur. Tout cela a été reçu avec beaucoup de reconnaissance et peut-être avec plus d'étonnement encore. Ils se trouvent recevoir les présents de celui auquel il leur convenait plutôt d'en offrir.

« L'honnête Marco d'Aviano, qui est vraiment un saint homme, pleure en voyant ce qui se passe autour de nous, et il fait son possible pour amener ceux de Vienne à une résolution quelconque.

« Vous ferez extraire un article de la gazette de la présente, mais bien entendu en mettant de côté tous mes sujets de plainte. Il ne faut pas oublier le vieil adage de Kochanowski [1] : *Qui ne sait cacher son ennui apprête à rire à l'ennemi.* Dites seulement que les commissaires de l'Empereur ont trompé notre armée relativement aux vivres et aux fourrages qu'ils s'étaient engagés de fournir ; que le pont n'est pas fait, que l'armée souffre beaucoup ; que les Impériaux sont encore sous Vienne ; que les Saxons se sont retirés ; que le roi est en avant ; que sa cavalerie légère presse l'ennemi ; que si ce n'était cette horrible dévastation du pays, pas un Turc n'aurait échappé ; que le roi envoie à

1. Poète polonais du XVI[e] siècle.

tout moment vers l'Empereur pour le presser d'entrer sur le territoire ennemi, et investir au moins deux fcrteresses tant que la saison le permet ; que Tékéli m'a envoyé des émissaires, s'en remettant tout à fait à ma décision, et ainsi de suite.

« Grand nombre des nôtres demandent à revenir dans le pays, et il sera difficile de les retenir ; d'autres s'échappent avec un immense butin ; d'autres décampent pour éviter la famine ; d'autres encore sont las de la guerre ; d'autres ont leurs affaires particulières : ainsi du reste.

« Autour de Vienne tout est dévasté. Un seul bâtiment a été épargné, celui où l'on entretenait les lions. C'est l'endroit où, il y a cent cinquante ans, Soliman avait fait dresser ses tentes.

« J'avais quitté Vienne, et je marchais avec l'avant-garde : j'aperçois dans une vallée un grand château non ruiné. Je demande ce que ce peut être ; sur la réponse que c'est l'endroit où l'on entretient les lions, je m'en approche, et j'entends des coups de feu. Je fais prendre des informations sur ce que cela veut dire, et j'apprends que c'est une cinquantaine de janissaires échappés pendant la nuit des tranchées de Vienne, et qui étaient venus s'enfermer dans une tour, espérant que le vizir se raviserait et reviendrait à la charge. Ils se refusaient à toute capitulation avec les Allemands. En effet, ils avaient déjà tué beaucoup de monde, et on ne pouvait guère les déloger que par une explosion de mine. Je leur ai fait dire que j'y étais en personne ; alors ils se sont rendus, et on les a conduits sains et saufs dans mon camp. J'ai trouvé dans le château une lionne très affamée, à qui j'ai fait donner à manger ; mais, ce qui valait bien mieux, nous y avons trouvé du biscuit pour en charger cinquante mille chariots ; car c'est d'ici qu'on approvisionnait chaque jour l'armée des assiégeants.

« Pour exciter le zèle du docteur Pecovini, je lui ai fixé des appointements sur ma cassette. Non seulement nous avons ici quantité de malades et de blessés, mais encore presque tous les officiers supérieurs ont été atteints de fièvre et de dyssenterie ; c'est le résultat des fatigues, du dénûment et de ces excessives chaleurs où l'on ne vit que de boisson. Il y en a qui ont passé jusqu'à cinq jours sans nourriture, avec cela toujours à la belle étoile et empêchés de dormir. Aussi un grand nombre s'en retournent dans leurs foyers, et il est presque impossible de les retenir.

« Les chemins sont jonchés de cadavres. A un des passages de rivière, les Turcs ont perdu jusqu'à deux mille hommes, massacrés tant par les nôtres que par les paysans de Newhausel, de manière que nous ne sortons d'une infection que pour rentrer dans une autre. Les Impériaux et autres Allemands n'ont pas encore bougé de Vienne. Nous ne savons donc pas comment nous continuerons la guerre, car ils y tiennent conseil sans nous.

« D'Arak, écuyer impérial, a insinué au nôtre que je ferais bien d'offrir quelques beaux chevaux de selle à l'Empereur, et que Sa Majesté impériale ne manquerait pas de me rendre la pareille. Voilà un fort joli compliment et qui



Les chasseurs de la Sibérie orientale. (P. 217.)

vient fort à propos, à présent que je n'ai presque plus de montures. Cependant je ferai chercher si on pourra en trouver dans l'armée, puisque telle est ma destinée, que je dois obliger tout le monde, et n'avoir pour moi rien à attendre que de Dieu....

« Ce n'est pas la moindre des singularités que nous ayons éprouvées de ne pas savoir ce que nous deviendrons. Il eût été convenable, je crois, de me faire demander de quelle manière je me propose de continuer la guerre, mais on ne s'adresse plus à moi. Si, du moins, ils déclaraient franchement qu'ils n'ont plus besoin de nous et qu'ils agiront séparément, j'irais de mon côté, et je serais libre dans mes mouvements. »

Dans toute cette conduite extraordinaire et ces éternels retards de la cour impériale, quels étaient donc les ressorts de sa politique? le voici. Beaucoup de désordre y régnait depuis que Jean ne gouvernait plus les volontés rivales ; et, si quelque chose dominait dans cette anarchie, c'était la peur, à l'esprit indécis et changeant. Les gazettes du temps font voir qu'on s'effrayait de tout, et particulièrement de la disposition du roi à tenter de nouveau les aventures, à commettre aux hasards d'une seconde bataille les résultats immenses de la première. Le conseil aulique était bien plus occupé de fortifier Vienne et de le ravitailler sans relâche, que de troubler la fuite de l'infidèle au travers de la Hongrie. La Hongrie ! Léopold pouvait-il oublier qu'il avait naguère fait briller cette couronne aux yeux du monarque polonais ? Qu'allait-il advenir de l'apparition de ce héros populaire, au milieu d'une nation mécontente et placée par des traités anciens sous le protectorat de la Pologne ? Quels desseins, d'ailleurs, l'y guidaient ? Le conseil aulique flottait entre mille perplexités contraires. Arrêterait-on la marche du roi Jean ? c'était l'irriter, perdre son assistance, livrer aux musulmans raffermis les États héréditaires. Lui laisserait-on le champ libre ? on risquait la Hongrie.

Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. L'espèce de long défilé, et, pour ainsi dire, de porte étroite, que forment, au village de Haimbourg, les montagnes qui séparent l'Autriche de la Hongrie, s'était ouvert (19 sept.) devant les escadrons polonais, leur laissant voir tout à coup ce beau royaume, ses riants aspects, ses villes opulentes, ses îles fécondes. Le Danube coupe ce royaume en deux parties inégales : sur la rive droite, s'étend la Pannonie des Romains, ou basse Hongrie, province montagneuse, dans laquelle sont Raab, Strigonie, Bude, Weissembourg, Canitza, les plus importantes cités ; sur la rive gauche, la haute Hongrie, dont les plaines fertiles vont s'élevant des bords du fleuve et des murs de Presbourg jusqu'à la Transylvanie et à la Pologne. Un peuple valeureux, une riche et fière noblesse, couvrent cette contrée, ensanglantée, depuis l'origine des temps modernes, par des guerres sans terme ; illustrée souvent par des héros chers à l'histoire ; presque épuisée à la longue, dans ses efforts, aussi opiniâtres que ceux de la Pologne et encore plus impuissants, pour prendre en Europe le

rang de nation indépendante, et sauver de tous les jougs ses autels et ses lois.

Nous verrons le roi de Pologne dire trop bien que la Hongrie n'a pas une motte de terre qui, si on la pressait, ne rendît du sang. Toute sa correspondance est pleine de l'intérêt que lui inspire cette malheureuse nation. Aussi avait-il à cœur deux sollicitudes égales : le soin d'y briser sans retour la domination ottomane, et celui de défendre contre le conseil aulique, à la faveur de stipulations protectrices, les vieilles libertés du pays. A son aspect, l'armée du comte Budiani, qui, lors de l'ouverture des hostilités, avait couru à l'infidèle, passa sous les drapeaux des alliés, et, afin d'obtenir grâce, se jeta en Styrie sur les corps épars de Kara-Mustapha. Tékéli, de son côté, s'éloigna des confins de la Moravie à marches forcées, pour se rapprocher du grand-vizir, non sans implorer la médiation du roi de Pologne près la cour impériale. Le prince de Transylvanie se rangea aussitôt dans la même clientèle. Jean accueillit les envoyés de ces princes ; il les protégea contre les insultes des Impériaux et se hâta d'ouvrir des négociations à Vienne en faveur des mécontents. Léopold prit l'alarme de plus belle ; il ne songea plus qu'à retarder la marche du roi dans les provinces que ce trop fidèle allié voulait lui reconquérir.

Mais les obstacles devaient se multiplier devant les pas de Sobieski, sans réussir à le détourner de son but. Courir en droite ligne sur l'ancienne capitale était son premier dessein. Le conseil de Vienne objecta le danger de s'attacher aux traces des barbares dans une contrée montagneuse, âpre, désolée. Il fut résolu que ce serait par la rive gauche du Danube que la guerre serait continuée. L'Empereur se flattait d'enchaîner ainsi le roi Jean à l'investissement de quelque place obscure, à la défense inactive de ses domaines ; le roi Jean céda à l'espérance de trouver dans la haute Hongrie des fourrages et des vivres. Mais il fallait passer le fleuve. Charles de Lorraine faisait enlever et descendre en Hongrie le pont de Tuln, celui qui avait servi au premier passage des alliés, alors qu'on marchait à la délivrance de Vienne : ce furent de nouveaux retards. Jean écrivait à la reine :

« Nous avons l'espoir de franchir bientôt le Danube sur ce pont qui est encore à faire, et cela afin d'entrer le plus tôt possible en pays ennemi.... Les Turcs ne se sont arrêtés nulle part.... Si nous avons occasion de les rencontrer en pleine campagne, nous tenterons encore une fois la fortune.

« Mais ces détails militaires n'auront peut-être pas d'intérêt pour vous, mon cœur ; car j'ai souvent eu lieu d'observer, lorsqu'il nous en venait de quelque part, que vous ne les écoutiez pas avec beaucoup d'attention....

« L'Empereur est reparti de Vienne pour se rendre à Lintz ; je lui ai envoyé quelques bons chevaux de selle, conformément à l'insinuation qu'il m'en avait fait passer. Je leur ai mis des harnais montés de diamants, de rubis et d'émeraudes... J'ai envoyé aujourd'hui au prince d'Anhalt, mon ancien ami, et que je n'ai pu voir qu'un moment à Vienne, un cheval tout caparaçonné. Comme nous

ne sommes pas encore à la fin de tout cela, je serai peut-être réduit à revenir dans mes foyers avec des buffles et des chameaux.

« Le père Louis et son frère auront cependant de quoi se réjouir ; car j'ai fait l'acquisition, entre autres, de toute la pharmacie du vizir. Il y avait là des huiles, des gommes, des baumes, et autres choses rares, que Pecovini ne peut se lasser d'admirer. Il faut bien avouer, à la gloire du vizir, que c'était un galant homme, et qu'il nous a donné de bien belles choses. Nous avons trouvé, entre autres, dans le butin, certains poissons rares, qu'on nomme éperlans de mer. Informez-vous-en, mon cœur, chez le père Louis ; ce doit être une chose précieuse pour réchauffer l'estomac.

« Le duc de Lorraine est attendu, et jusque-là je n'ai pas un moment de repos ni jour ni nuit. On vient chez moi à tout moment, tantôt pour le mot d'ordre, tantôt pour la disposition des avant-postes, un tel de la part de l'empereur, tel autre de la part du duc. Vous savez combien j'aime la lecture. Eh bien ! je vous jure sur mon honneur que, depuis Ratibor, je n'ai pas eu un livre à la main....

« Nous mangeons ici des grappes de raisins dont les grains sont de la longueur d'un demi-doigt. Quel beau pays ! mais comme ces païens l'ont abîmé ! »

Enfin le pont de Tuln arriva sous Presbourg. Les Polonais passèrent dans l'île de Schutt, vaste et fertile territoire, qui s'étend l'espace de plusieurs lieues entre les deux bras du Danube, de Presbourg, où cette île commence, à Comorn, qui défend son extrémité méridionale. Les Turcs n'y avaient point porté leurs ravages. L'armée espéra se refaire de ses souffrances ; un fléau destructeur fondit sur elle. Laissons encore parler le roi [1] :

« Hier, de grand matin, nous avons vu arriver Dupont [2]... Combien il m'a donné de joie en m'apportant l'heureuse nouvelle que vous vous portez bien, mon cœur ! Jusqu'à ce moment je suis encore à le questionner sur tout ce qu'il m'importe d'apprendre : comme il a trouvé mon incomparable, quelle a été votre surprise, ce que vous avez dit, ce que vous avez fait ; en un mot, s'il a été bien interrogé chez vous, il ne l'a pas moins été dans notre camp. Je vous rends mille grâces, mon cher cœur, pour l'écharpe. Il n'y a rien de plus élégant et de plus mignon, mais il n'y a pas devant qui en faire parade. Ici personne ne se soucie de toilette.

« Nous voici entrés dans un pays où il y a du fourrage ; mais nous n'en sommes pas plus avancés : la moitié de notre armée est malade, et d'un mal contagieux comme la peste. On appelle cette maladie la fièvre hongroise. Elle est accompagnée de dyssenterie et de flux de sang ; puis viennent les vomisse-

1. Lettre à sa femme.
2. Ingénieur français au service du roi.

ments, les défaillances, le délire. Presque tous nos seigneurs et officiers sont alités à Presbourg ; beaucoup sont déjà morts, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la maladie ressaisit quelquefois ceux qui l'ont déjà eue.

« .... Dieu, dans sa bonté, daignera peut-être adoucir un peu nos maux ; s'ils devaient durer, il n'y aurait plus besoin d'autre ennemi pour nous détruire ; il meurt encore beaucoup de monde des suites de blessures.... Le palatin de Volhynie est très mal. Le grand-trésorier, le staroste d'Opaczyn et le staroste de Visznie sont à la mort, ainsi que les palatins de Cracovie, de Lublin et de Sandomir ; c'est au point qu'en partant aujourd'hui avec le palatin de Russie pour pousser une reconnaissance sur Javarin, et prendre une vue de cette célèbre forteresse, je n'ai pas eu à qui laisser le commandement. Le palatin de Pomérélie est malade aussi ; il est resté à Presbourg. Enfin, il n'y a presque plus de chefs de corps ; les deux Szezuko sont alités. C'est un si étrange fléau, que vous venez de voir un homme debout et plein de vie, on vous l'annonce sans connaissance et sans espoir. Pecovini, qui a passé quelques années en Hongrie, prétend que l'inquiétude et la crainte contribuent beaucoup à la contagion. Hier, le palatin de Cracovie m'a fait dire qu'il se portait un peu mieux, mais qu'il était couché parmi les cadavres ; car les towarzisz et les simples soldats sont déposés dans la même salle et tombent comme des mouches. Vous concevez combien ce spectacle doit m'attrister. Cependant que Dieu soit loué, et que sa volonté soit faite ! »

Le pieux héros était de toutes parts accablé par le chagrin. La reine avait entendu dire qu'il envahirait le trône de Hongrie, et c'est à ces préoccupations ambitieuses qu'il faisait allusion dans ce passage de sa correspondance :

« Ce que vous faites, mon amour, ce que vous demandez à Dieu entre les deux élévations, à la messe, me fâche et me chagrine extrêmement ; il faut vous soumettre à la volonté de Dieu et ne lui demander que ce qui peut lui plaire. Ainsi, c'est au nom de ce Dieu à qui vous adressez votre prière que je vous demande de vous en désister, et de vous conformer en tout à sa volonté sainte. Je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai encore plus docile à la volonté de Dieu qu'à la mienne. »

A peine la reine le vit-elle attaché, sans ambition personnelle, à cette laborieuse guerre, en butte cependant à l'ingratitude de l'Empereur, et exposé peut-être, dans une longue absence, à secouer le joug qu'elle tenait appesanti sur lui, qu'elle ne garda plus de mesure. Sa colère éclata en reproches, en persécutions sans nombre. Chaque courrier apportait au roi des tourments nouveaux. A entendre l'impérieuse Marie-Casimire, il méconnaissait le cri de sa tendresse ; il prolongeait follement la guerre par passion pour le prince Éméric ; il prodiguait, par ses largesses, ce butin auquel elle avait droit sans partage ; elle menaça enfin de venir en personne l'enlever à son armée et de le ramener en Pologne ! Il répondait :

« ... Je n'ai aucun faible, malgré ce que vous en dites, pour Tékéli. C'est la nation hongroise qui m'inspire une grande compassion. Ils sont bien malheureux !

« Je n'ai pas pu comprendre la fin de votre lettre, ma chère amie. Vous avez dit à Starowolski que vous marcherez vous-même à la tête de votre compagnie. Quels sont donc ces heureux soldats, et quelle est la compagnie que vous voulez bien nommer la vôtre ? Il me faut finir, car il faut me mettre en route pour Javarin... »

A un courrier suivant il disait :

« Vous me dites que je devrais mettre l'armée en quartiers d'hiver et revenir de ma personne. Sachez, mon cœur, qu'il faut d'abord conquérir ces quartiers d'hiver ; autrement les Turcs reviendraient à la charge, et ne nous laisseraient pas en repos. Mais vous faites la guerre, mon amour, selon que vous le souhaitez. Je vous suis bien reconnaissant de cette preuve d'attachement. »

Plus tard encore, il repoussait de nouvelles instances en termes dignes, comme ses actions, des regards de la postérité :

« Je ne puis me résoudre à partir avant d'avoir terminé convenablement la campagne. Nous avons ici, grâce au ciel, de très bonnes troupes, et de jour en jour il nous en arrive de nouvelles. L'ennemi recule partout et nous livre le pays. La contagion cesse peu à peu ; pourquoi donc abandonner ce qui est en si bon train ? d'ailleurs, la saison elle-même va bientôt mettre fin à la campagne. Puissions-nous du moins la finir avec avantage et avec gloire ! Je crois bien qu'il y a beaucoup de gens qui désirent mon retour en Pologne ; mais ils le désirent pour leur compte et non pour le mien. Pour moi, j'ai dévoué ma vie à la gloire de Dieu et à sa sainte cause, et j'y persiste.

« Toutefois, je n'expose ma personne qu'autant qu'il est convenable à un roi dont l'Europe entière surveille les actions. Et moi aussi je tiens à l'existence, j'y tiens pour le service de la chrétienté et de ma patrie, pour vous, mon cœur, pour mes enfants, ma famille et mes amis. Mais l'honneur pour lequel j'ai travaillé pendant tout le cours de ma carrière, l'honneur doit aussi m'être cher ! Au reste, je puis concilier tous ces intérêts, et j'espère y parvenir avec l'aide de Dieu.

« Pour l'amour de Dieu ! ma chère Mariette, soyez donc en garde contre ces gens qui vous tourmentent inutilement, qui vous font voir mille chimères, et qui raisonnent à perte de vue sur ce qu'ils n'entendent pas. Oh ! le beau conseil en vérité ! Après avoir délivré la Hongrie, nous devrions l'évacuer pour l'hiver, laisser toutes nos provisions à la merci des autres, et ramener l'armée en Pologne, où il n'y a rien de préparé. Quel mal y a-t-il donc et quelle inconvenance à ce que notre armée passe l'hiver dans ce pays, et consomme

les provisions qu'elle a conquises à coups de sabre? On dirait ces messieurs bien impatients de voir revenir les troupes dans le pays ; et cependant, si on les prenait au mot, si les troupes leur tombaient sur les bras, ils en seraient bien vite dégoûtés. Non certainement, nos quartiers d'hiver en Hongrie n'ont aucun inconvénient, et couvrent un peu mieux la Pologne que si nous nous établissions aux environs de Siradz ou de Posen. Libre de l'entretien d'une armée, la république pourra plus tôt réunir l'argent nécessaire pour mettre, le printemps prochain, les régiments au complet, et le recrutement se fera mieux que la dernière fois, où, pressés comme nous l'étions, nous n'avons pu faire aucun choix dans les nouvelles levées. Enfin, le seul passage de l'armée de Lithuanie écraserait le pays, et ôterait toute possibilité d'y percevoir nul impôt.

« J'espère que tout ira bien, avec l'aide de Dieu ; j'établirai l'armée dans de bons quartiers d'hiver, où elle sera parfaitement bien, pourvu que les commandants ne quittent pas leur poste. Malheureusement j'ai lieu de le craindre, car le mauvais exemple une fois donné, on n'est que trop porté à le suivre. J'ai toujours été d'avis, et je le suis encore, qu'il vaut mieux ne pas entreprendre une guerre que de s'en désister trop tôt. Ce n'est point là une partie de chasse qu'on puisse remettre d'un jour à l'autre. Pour un mille de terrain que nous céderions aujourd'hui à l'ennemi, il gagnerait des provinces entières au printemps. Conformons-nous au proverbe, et battons le fer tandis qu'il est chaud. Autrefois on établissait l'armée en Ukraine pour l'hiver, et on y perdait beaucoup d'hommes et de chevaux, plus encore que nous n'en avons perdu ici, et cela uniquement pour ne pas en faire supporter le poids à la Pologne. D'où vient donc qu'à présent on s'obstine à en juger autrement? N'est-ce pas un résultat assez important d'avoir chassé l'ennemi d'un royaume limitrophe, de lui avoir donné beaucoup à faire avant qu'il puisse penser à de nouvelles conquêtes? J'invite messieurs les discoureurs à y repenser mûrement et à ne plus déraisonner. Si la guerre n'enlevait pas les hommes, si elle ne leur imposait pas des fatigues et des privations de tout genre, il en serait de la vie des camps comme du séjour des capitales ; on ne songerait qu'à se divertir, à donner des spectacles et des fêtes ; mais Dieu a voulu distinguer les deux carrières aussi bien que les personnes qu'il y destine. Aux uns il a départi le plaisir, aux autres une gloire immortelle. »

C'est au milieu de tels tourments, entre les suspicions de Léopold, les persécutions de sa femme, les récriminations de son armée, la désertion de ses lieutenants, que Jean poursuivit sa destinée. Les Impériaux l'avaient rejoint enfin. Il y avait trois semaines depuis la victoire de Vienne, trois semaines à peu près perdues. Un conseil, tenu à Viswar, sous Comorn, avec le duc de Lorraine, fixa la suite des opérations, et les Polonais passèrent le second bras du Danube. Deux jours après, les Allemands suivirent. L'armée chrétienne descendit le cours du fleuve par la rive gauche pour marcher aux musulmans.

En prenant la route du midi, les troupes de la république poussèrent des cris de désespoir ; elles se croyaient à mille lieues de leur patrie, et le roi était près de le croire lui-même. Une de ses lettres commence ainsi :

« Figurez-vous que M. Daleyrac est venu ici de Cracovie en quatre jours. Nous en étions tous ébahis. Nous nous figurions être réellement au bout du monde, et dans ces chaudes régions vers lesquelles nos oiseaux prennent leur vol en hiver. Je regarde l'arrivée de Daleyrac comme une preuve de votre affection, mon cher cœur ; de votre côté, vous devriez être bien assurée que si mes lettres ne parviennent pas, ce n'est point ma faute. Malgré les constantes occupations qui pèsent à tout moment sur moi, je n'ai pas laissé passer la moindre occasion. »

Ce Daleyrac, de qui la présence touchait Jean comme une preuve de l'affection de la reine, arrivait avec la mission d'enflammer les mécontentements des sénateurs, et de contraindre ainsi le roi à reprendre le chemin de la Pologne !

Il ne le pouvait plus alors sans tout perdre. Des lettres clémentes de Mahomet IV venaient d'arriver dans Buda au vizir, avec de nouveaux étendards. Le sultan, après avoir passé le temps de la guerre à chasser en Thrace et dans la Grèce, s'était rapproché de Constantinople, pour y faire son entrée triomphale quand il apprendrait la soumission de Vienne : il apprit les revers de ses armes. Mais les sanglants artifices de Kara-Mustapha furent couronnés d'un plein succès. Mahomet ne vit que les trahisons dont se plaignait son lieutenant, son gendre, et leur châtiment rapide. Il pardonna à condition qu'aucune conquête ne serait faite sur la Sublime-Porte, qu'aucune place ne tomberait au pouvoir des chrétiens. Kara-Mustapha répondait de l'intégrité de l'empire sur sa tête. Ces nouvelles ranimèrent son génie. Il versa ses trésors parmi les troupes, intimida les chefs par cette restauration de son pouvoir, remplit les soldats d'une terreur religieuse, leur montra l'islamisme menacé dans ses vieilles conquêtes, poursuivi jusque dans ses foyers. A la voix des musseims, une nouvelle ardeur guerrière pénétra dans les rangs. Tous avaient à redouter les foudres de leur chef et à bien mériter de Dieu.

Le vizir porta donc son armée en avant, sur Parkan et Strigonie, — même cité, ainsi que Bude et Pesth, sous un double nom. Strigonie, que les Hongrois appellent Gran, est située, comme Bude, sur la rive droite, la rive occidentale, alors toute musulmane, avec un pont sur le fleuve : au delà, un faubourg fortifié, à l'instar de Pesth, sert de tête de pont et s'appelle Parkan. C'était par là que venait de passer une partie des Turcs. Le nouveau kan des Tartares les avait devancés dans cette traversée du Danube. Ses colonnes s'étendaient à l'est et au nord vers les montagnes par lesquelles devait arriver Tékéli. Tékéli comptait sous ses enseignes près de quarante mille combattants. Parmi les corps qui composaient l'armée musulmane, beaucoup étaient étrangers au désastre de Vienne, et n'avaient pas combattu. C'étaient des détachements lais-

sés à l'arrière-garde pendant le siège, des garnisons tirées de toutes les places, des renforts venus de Grèce ou d'Asie. Sauf les bandes grecques, tous étaient jaloux de faire mieux que les combattants du camp de Vienne, et ceux-ci à leur tour brûlaient de laver leur injure.

Les Polonais, toujours sur la rive gauche, continuaient d'avoir une marche sur les Impériaux. Un jour (7 octobre 1683), leur avant-garde descendait un rideau de hauteurs boisées qui finissent au Danube : en avant était le fort de Parkan ; plus loin sur la droite, et sur l'autre bord, se montrait Strigonie, avec sa citadelle dominant le cours du fleuve et sa double rive. Tout à coup les Turcs parurent. Les dragons voulurent mettre pied à terre : ils furent culbutés. Les Cosaques, les Pancernes, accoururent conduits par le vaillant Lydzynski, castellan de Sandomir. Leurs charges expirèrent devant la furie des infidèles. Tout fut renversé, sabré, détruit ; à l'aspect de leurs débris fugitifs, le roi laisse fantassins, bouches à feu, et formant en bataille le reste de son escorte au nombre de quatre mille chevaux, il s'avance à la tête des hussards pour soutenir le choc. Trois fois, en effet, l'ennemi a plié sous ses coups terribles. Le grand-enseigne de la couronne Leszczynski. se signale par des prodiges d'audace. Mais l'infanterie était loin encore, l'artillerie n'arrivait pas ; on n'avait point de nouvelles des Impériaux ; le feu des Ottomans qui occupaient la citadelle de Strigonie portait le ravage dans les escadrons polonais à travers le Danube ; on voyait les colonnes musulmanes se déployer et s'étendre vers leur droite pour tout envelopper : les hussards qui formaient l'aile gauche furent pris d'épouvante ; ils se débandèrent. En même temps, l'aile droite succombait sous les charges multipliées des spahis ; tous s'enfuirent à la fois. Le comte de Maligny, une foule de volontaires français, Iablonowski, le roi lui-même faillirent être massacrés par ces bandes éperdues qu'ils voulaient arrêter. Il fallut céder au torrent. Le roi, furieux, s'obstinait à combattre encore. Une foule de sénateurs, l'évêque vice-chancelier, le général des Impériaux Dunewald, qui ne l'avait pas quitté, le suppliaient de penser à sa sûreté. Il ne pensait qu'à vaincre. Enfin, le flot l'entraîna. Il accepta de fuir, entouré du palatin de Pomérélie, comte de Dönhoff, de Joseph Sluszka, maréchal de la cour du Grand-Duché, du référendaire de la couronne Kraszinski, du vice-chancelier Gninski, prélat intrépide, d'une foule de gentilshommes qui se serraient autour de lui pour sauver sa vie sacrée, et sur lesquels s'acharnait la rage triomphante des vainqueurs. Un Turc touchait son épaule du cimeterre, quand cet homme fut abattu par un towarzisz, qui tomba lui-même au même instant. La plaine, théâtre de cette déroute horrible, était hérissée de monticules, sillonnée de ravins, couverte de vignobles, jonchée de cadavres, embarrassée de monceaux de lances, d'étendards, de timbales, de tambours que jetaient les fuyards. En courant au travers de tant d'obstacles, les chevaux tombaient de toutes parts les uns sur les autres, et pour le cavalier toute chute était la mort. Le cheval du roi, sous le lourd fardeau qu'il portait, ne bronchait pas. Il vo-

lait au milieu des rochers, des sillons, des débris ; mais sa course rapide dépassait les forces de son maître. Jean n'était plus jeune. Il n'était pas accoutumé à fuir. Son émotion, sa douleur ajoutaient à sa lassitude. Sa main fatiguée ne put bientôt plus tenir les rênes. Sa tête flottait sur sa poitrine. Le fidèle Matczynski, maintenant grand-écuyer, et Czerkas, gentilhomme lithuanien, le soutenaient de chaque côté en présentant le pistolet aux spahis qui



Charles-Quint. (P. 184.)

voulaient sa mort. Les seuls mots qu'il pût proférer étaient de demander si on avait des nouvelles de son fils, et on n'en avait pas. Il était arrivé à son âge, après trente-cinq ans de combats, sans savoir ce que c'était que d'être vaincu. Il l'éprouvait cruellement pour la première fois.

Enfin Kontski parut à la tête de l'artillerie et des fantassins en bon ordre. Les Impériaux approchaient. La contenance de ces troupes imposa aux vainqueurs. Ils s'arrêtèrent. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille.

Le roi, étouffé, meurtri, haletant, était étendu sans respiration sur un peu de foin, au milieu de ses lieutenants en deuil. Il avait l'âme et le corps également brisés. L'unique signe de vie qu'il pût donner fut de redemander son fils, dont le sort était toujours un mystère. On sut qu'un officier français lui avait sauvé la vie en le conduisant dans une chapelle éloignée, où il attendait du secours. Le grand-écuyer courut le dégager ; il le ramena. A sa vue, son père souleva la paupière et fixa sur lui un morne regard. Vinrent bientôt en hâte les généraux allemands qui se mêlaient aux Polonais consternés, et entouraient le roi. Quand le duc de Lorraine arriva, le roi ne pouvait encore parler. Il fit un effort, et s'adressant à la foule des généraux et des princes allemands : « Messieurs, leur dit-il, j'ai été bien battu, mais je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. C'est de quoi il faut s'occuper. »

L'aspect du roi Jean dans sa mauvaise fortune n'inspira à Charles de Lorraine que des sentiments généreux. Le brave duc vit la victoire de Vienne perdue et l'empire compromis, tandis qu'on essayait de lui faire voir dans ce revers des injures vengées. Tous ceux qui l'entouraient accusaient le roi de Pologne d'avoir commencé l'action en son absence, pour s'assurer sans partage la gloire de la journée. L'histoire a reproduit et consacré ces reproches. La relation qu'on va lire prouve que cette affaire, si mal engagée, le fut contre la volonté du roi. Ce n'était pas ainsi en effet qu'il s'y prenait d'ordinaire pour livrer bataille. Ce qui est possible, c'est qu'il eût trop légèrement lancé son avant-garde. Il paraît en effet que Charles de Lorraine n'avait pas entendu qu'on dût paraître sitôt sous les murs de Parkan, ce qui répond à cet autre reproche d'avoir enchaîné l'élan des Impériaux. Quoi qu'il en soit, voici comment ce héros, qui avait triomphé en tant d'illustres journées, parlait de sa défaite :

« La journée d'hier n'a pas été heureuse. Selon ma coutume, je m'étais mis en marche dès le point du jour, et j'avais dépêché l'abbé Zebrzydowski vers le duc de Lorraine, afin qu'il me suivît avec sa cavalerie ; en même temps, je donnai ordre à l'avant-garde de pousser en avant, de s'emparer des bateaux sur le Danube, de faire halte à un mille du pont, de m'y attendre et de reconnaître l'ennemi.

« En cas que l'ennemi vînt à évacuer Parkan, qui est de ce côté-ci du fleuve, et qu'il se retirât de l'autre côté dans la ville de Gran en détruisant le pont, nous devions occuper Parkan et nous y retrancher. Si au contraire il y avait un corps qui voulût défendre ce lieu, je voulais m'arrêter à la distance d'un mille, et attendre l'infanterie et les canons qui étaient encore loin derrière nous ; mais l'avant-garde, sans avoir pris des renseignements sur la position de l'ennemi et sans me prévenir, s'est avancée jusqu'au Danube et y a trouvé toute l'armée turque, qui venait de passer le pont, la nuit même. L'escarmouche commença ; le palatin de Russie accourut aussitôt à l'avant-garde et fit mettre à

pied ses dragons ; mais on vit bientôt les Turcs sortir de toutes parts des bruyères et s'avancer en force. Dès lors il n'était plus temps de reculer, car on aurait perdu et les dragons et toute la cavalerie. Dans cet embarras, le palatin m'envoie demander des secours ; je m'avance avec les régiments que j'avais près de moi, mais sans infanterie et sans canons, puisque tout était resté en arrière, et que d'ailleurs on ne m'avait pas averti que j'avais affaire à toute l'armée ennemie. Tout à coup notre avant-garde est attaquée, enfoncée, et la cavalerie fuit en abandonnant les dragons à leur malheureux sort.

« Cependant je rangeais en bataille le peu de régiments dont je pouvais disposer ; bientôt je vois paraître l'ennemi, qui prend position à la distance d'environ cent pas. Nous n'avions pas tout à fait cinq mille hommes ; car nous en avions déjà beaucoup perdu en tués, morts de maladies, malades à Presbourg ; un plus grand nombre encore était déjà près des bagages. Je fis faire halte, et, en attendant, j'envoyais courrier sur courrier au duc de Lorraine et aux régiments d'infanterie. Je mis le palatin de Russie [1] à l'aile droite, celui de Cracovie [2] à l'aile gauche, celui de Lublin [3] au centre. Enfin, je disposai de mon mieux ce petit corps d'armée faible de nombre et déjà ébranlé.

« Cette situation des esprits frappa le palatin de Russie, qui vint en toute hâte me conjurer, pour l'amour de Dieu et de la patrie, de me retirer à temps. Effectivement, les dragons, qui étaient près de moi, refusaient à toute force de descendre de cheval, et la cavalerie légère ne voulait pas davantage aller au poste qu'on lui indiquait. Mais après avoir conduit les miens dans un mauvais pas, pouvais-je les y abandonner ? Je restai donc là à observer *la contenance de l'ennemi*. J'avais à mes côtés le général Dunewald de l'armée impériale ; c'était le seul de ces gens-là qui fût venu, et il envoyait aussi de son côté pour demander au duc de Lorraine, ne fût-ce que quelques régiments de cavalerie. Ces secours n'arrivaient pas.

« Sur ces entrefaites, l'ennemi fit une forte charge contre le palatin de Russie, fut repoussé, réitéra l'attaque et dut se retirer encore. Enfin, les Turcs chargent une troisième fois Iablonowski, et avec la plus grande furie. Ses régiments sont attaqués de front, de flanc et à dos. Ils tourbillonnent et commencent à fuir. Persuadé que le plus grand danger qu'on puisse courir, c'est de s'éparpiller devant les Turcs, je me mets à la tête de ce que j'avais de mieux, c'est-à-dire de l'escadron de hussards du staroste Szczurowieçki et de quelques autres encore, et je me porte sur ceux des ennemis qui avaient tourné le palatin de Russie. Avec l'aide de Dieu je les ai bientôt mis en fuite ; mais à peine avais-je fait un changement de front que notre centre et notre aile gauche, qui n'avaient même pas d'ennemis vis-à-vis d'eux, se mirent à fuir.

1. Iablonowski.
2. Félix Potoçki.
3. Martin Zamoyski.

Les Turcs les poursuivirent avec acharnement l'espace d'un demi-mille, et sans s'arrêter un moment. J'avais beau crier et retenir, tous m'abandonnèrent. J'ordonnai alors à Fanfan de prendre les devants avec les fuyards, mais j'en ai été bien inquiet ensuite, ne pouvant apprendre de personne ce qu'il était devenu ; j'ai cru en mourir de douleur. Enfin je me mis à fuir après tout le monde, n'ayant plus que six ou sept cavaliers autour de moi. Dans toute cette confusion, l'on se poussait de cheval l'un l'autre, comme il est arrivé à notre pauvre palatin de Pomérélie, qui est resté sur le carreau avec tant d'autres. J'avais auprès de moi le grand-écuyer, le staroste de Luck, Piekarski, Czerkas, Ustryzçki, towarzisz de mon escadron de hussards, et un soldat de grosse cavalerie.

« On avait répandu dans notre armée, comme chez les Impériaux, le bruit que j'avais succombé. Il est en effet miraculeux que cela ne soit pas arrivé. A Dieu seul en appartient la gloire ; car aucune créature humaine n'avait ni le pouvoir ni la pensée de me sauver. Les palatins de Russie, de Lublin et autres, abusés par les bruits qui couraient, m'avaient déjà cherché parmi les morts. Ainsi, pour que ces bruits n'arrivent pas jusqu'à vous, je me hâte de vous écrire et de vous annoncer que je suis sain et sauf, grâce au ciel !

« Je ne doute pas que l'ennemi n'ait repris courage ; peut-être même le vizir voudra-t-il repasser le Danube. Pourvu que nous puissions réunir toute l'infanterie impériale, nous attaquerons dès demain Parkan et le pont. Il nous faut recevoir notre échec comme une juste punition de Dieu pour le pillage de tant d'églises, pour tant de rapines, de libertinage et de désordres. J'ai vu venir tout cela, et j'ai souvent menacé de tout quitter, ne voulant plus rester avec une armée qui s'attirait le courroux de Dieu par toutes ses actions. Ajoutez à cela que tous nos gens se sont amollis, qu'ils ont oublié les manœuvres ; les officiers sont ignares, indolents ; les soldats se plaignent hautement d'eux, surtout les dragons, qu'on a misérablement sacrifiés. Imaginez qu'ils n'avaient pas même leurs mèches allumées [1]. Hier encore j'ai proposé au duc de Lorraine de venir de suite attaquer les Turcs, quoique je pusse à peine me tenir à cheval de douleur et de fatigue. J'avais tout le corps meurtri par les armures et les sabretaches des fuyards. En outre, il fallait franchir des fossés, des tas de morts, des tambours, les monceaux d'effets qu'on avait jetés dans la fuite. Le duc de Lorraine n'a pas été très pressé de venir à notre secours. Il a donné pour excuse qu'il n'avait pu réunir assez vite tous ses détachements, bien que, le pays étant très ouvert, il n'y eût pas lieu de marcher en colonnes séparées, et qu'on pût s'avancer en masses. Le staroste de Sandomir s'est abattu deux fois avec son cheval ; on l'a relevé heureusement, et il est sain et sauf. Il a seulement perdu son secrétaire italien. Le maréchal de la cour [2]

1. On se servait encore de mèches dans ce temps-là pour faire partir le coup de fusil.
2. Le chevalier Lubomirski.

n'était pas avec nous, il était resté avec l'armée impériale. Il nous a encore manqué deux régiments qui étaient en réserve. »

Le roi était résolu à exiger réparation de l'affront reçu. Pouvant à peine remonter à cheval, il voulait marcher à l'ennemi. Les Polonais hésitaient. « Chose singulière ! a raconté le roi ; le lendemain de notre désastre, je consultais les miens sur ce qui nous restait à faire, et le plus grand nombre était d'avis de nous retirer en Pologne avec toute cette honte. Je leur ai répondu que c'était la consternation qui les faisait parler ; que l'armée, pour s'être mal conduite la veille, n'en pouvait pas moins tout réparer le lendemain, comme on l'a vu souvent. « Écoutez les Allemands, leur disais-je, ils ne sont point intimidés, aussi leur avis ne sera-t-il pas non plus timide ! » Je leur ai déclaré en finissant qu'il fallait faire un acte de contrition pour nos péchés, et que dès le lendemain tout irait pour le mieux ; alors l'abbé Skopowski a récité une exhortation où il a développé la série de crimes qui avaient attiré sur nous les châtiments de Dieu. Il a touché tout l'auditoire, et on s'est mis en marche avec confiance et courage ; les escadrons se trouvaient même plus complets que la veille, où une grande partie de nos gens s'étaient tenus près des bagages. »

Déjà il n'y avait plus moyen de différer le combat. Les Turcs venaient le présenter. Il fallait le recevoir ou fuir.

A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha, qui était à Bude, à dix lieues du champ de bataille, porta toutes ses troupes en avant par les deux rives du Danube, avec l'instruction de charger l'ennemi vaincu tête baissée, de le poursuivre dans toutes les directions et de l'exterminer. Il manda Tékéli en toute hâte avec ses quarante mille Hongrois. Le kan des Tartares eut ordre de déborder l'armée chrétienne, de répandre ses hordes dans les champs de Newhausel pour en détruire les derniers débris.

Les Turcs se formaient dans la plaine de Parkan, débouchant à la fois par les montagnes qui s'étendent vers Pesth et par le pont de Strigonie. Toute la nuit on entendit le bruit des bataillons traversant le Danube. L'armée ottomane n'avait jamais été plus belle, et maintenant elle joignait à son ardeur la confiance de la victoire. On croyait que Jean Sobieski n'était plus. Le bruit en courut dans toute l'Europe. Les Turcs pensaient n'avoir plus d'ennemis devant eux.

Le samedi matin (9 octobre), ils s'avancèrent en poussant des cris de triomphe et d'extermination. Jean courut à leur rencontre.

Ils s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine, ayant leur droite appuyée aux gorges par où devait d'un moment à l'autre déboucher l'armée hongroise. Cette aile était commandée par Kara-Méhémet, qui avait succédé au vieil Ibrahim dans le pachalik de Bude. Le pacha de Silistrie commandait le centre ; l'aile gauche avait pour chef Ali, pacha de Kara-

manie, illustre parmi les musulmans. Leur ordre de bataille se composait d'une seule ligne, mais profonde ; et derrière un rideau de collines s'avançaient trois formidables colonnes, prêtes à se précipiter au premier signal et à se déployer en tous sens.

L'armée chrétienne, malgré les combats, les maladies, les désertions, comptait encore près de quarante mille combattants. Frédéric-Guillaume, en voyant la victoire de Vienne, s'était séparé de Louis XIV. Son contingent venait d'arriver. Jean avait reçu ses Cosaques. Les troupes de Lithuanie lui étaient annoncées enfin, et le bruit de leur marche ne laissait pas que d'inquiéter les Turcs. Une heure avant le lever du jour, Jean avait rangé l'armée en bataille sur trois lignes, en mêlant les troupes de toutes les nations, dans la vue d'exciter davantage l'émulation et les courages. Ce fut à neuf heures du matin que tout s'ébranla pour se porter, au petit pas, à la rencontre de l'ennemi. Le roi était à l'aile droite qu'il se proposait de lancer hardiment sur Parkan. Lorraine marchait au centre, ayant Louis de Bade, le duc de Croy et Stahremberg sous ses ordres. La gauche était confiée à Iablonowski. Là furent les premiers et les plus terribles coups. Les Turcs voulaient tourner le grand-hetman pour envelopper les chrétiens. Leur choc fut effroyable. Jamais une armée entière n'avait montré tant de furie. Iablonowski leur opposa un front de fer. Étonnés, ils revinrent à la charge avec leur ligne entière ; mais le duc de Lorraine porta en avant son infanterie d'une façon si habile que cette terrible ligne en fut rompue, les escadrons, qui arrivèrent sur les chrétiens, ne s'y enfoncèrent que pour être accablés. Kara-Méhémet fut atteint de trois coups de sabre au milieu des rangs polonais ; le pacha de Karamanie tomba blessé aux mains des hussards qu'il avait entamés. Le pacha de Silistrie perça assez avant pour rester seul, avec une quarantaine des siens, au milieu de la cavalerie allemande. Sa petite troupe mit pied à terre pour lui faire un rempart. Tous tombèrent et le pacha, sanglant, cherchant des yeux Iablonowski, ne voulut remettre qu'à lui son cimeterre.

Cependant, le roi s'avançait vers Parkan, sous le feu du château de Strigonie, masquant sa marche à la faveur des plis de terrain, les lances de ses hussards baissées sur le poitrail de leurs chevaux. Enfin, il parut au pied du fort. A cet aspect, l'épouvante saisit tous ces escadrons déjà rompus par leurs charges inutiles ; tous se précipitèrent du côté de Parkan, de ses murailles, de son pont qui fléchissait sous le poids des fuyards. Les deux ailes de l'armée chrétienne, formant un vaste croissant, s'appuyèrent bientôt au Danube. Dans le même moment, Jean chargea avec furie toutes ces troupes débandées, et le duc de Lorraine pointa son artillerie sur le pont encombré ; alors ce ne fut plus une déroute, mais une terreur, un désespoir. Toute cette multitude consternée se culbutait dans la plaine, s'écrasait dans le fort, se noyait dans le fleuve tout noirci d'hommes et de chevaux. « C'était, dit Daleyrac, un spectacle divertissant ! les moins hardis à tenter ce chemin dangereux furent taillés

en pièces sur la rive, et il y en resta des monceaux, entassés d'une toise de hauteur, qui formaient une espèce de parapet sur les bords du fleuve. »

Au milieu de cette épouvante, le roi était parvenu au pied des murailles de Parkan ; les palissades étaient hérissées des têtes de ses soldats tombés dans leur défaite de l'avant-veille. Il ordonna à son infanterie d'emporter sur-le-champ le fort chargé de ces funestes trophées. Le comte de Morsztyn, parent du grand-trésorier, et Sessevin se mettent en devoir d'obéir : ils vont droit à l'une des deux portes ; le prince Louis de Bade court à l'autre avec trois régiments de dragons qui ont mis pied à terre. On force l'entrée; les Turcs éperdus mettent bas les armes; ils arborent un drapeau blanc; ils crient: merci ! Mais le Polonais, dans l'ivresse de la victoire, ne sait pas faire quartier : on fond sur ces masses suppliantes, on les poursuit, on les extermine, jusqu'à ce que, ranimés par le désespoir, les malheureux ramassent leurs armes, font volte-face et chargent avec furie les vainqueurs débandés. Ces vainqueurs, tout à l'heure impitoyables, s'enfuyaient à leur tour, quand un jeune page de France, La Mouilly, gentilhomme du marquis d'Arquien, s'établit à l'une des portes, et repousse à coups de sabre les fuyards. Ces lieux étaient connus de la valeur française : il y avait vingt ans que l'armée de Coligny et de La Feuillade s'y était illustrée après la victoire de Saint-Godard.

Cette fois, arrêtés par le courageux enfant, les Polonais se retournèrent contre l'ennemi. Le pont s'était écroulé : ils tuent tout ce que le Danube ne dévore pas. Une foule de généraux, entre autres cinq pachas, y périssent. Kara-Méhémet, seul des chefs, arrive tout sanglant sur l'autre bord. La multitude des malheureux, perdus dans le fleuve et retenus par les restes du pont détruit, avait fini par former un autre pont, un pont de cadavres, sur lequel quelques centaines de fugitifs passèrent. On compta en tout trois ou quatre mille hommes échappés à cet effroyable désastre.

Les Polonais et les Impériaux, battant des mains sur le rivage, se disputaient les chevaux et les armes qui surnageaient. Dans ce moment, parut sur les montagnes, du côté de la Hongrie, une nombreuse et florissante armée : c'était Tékéli. La comtesse marchait, suivant son usage, à cheval à ses côtés. Ils arrivaient trop tard. On a dit que le comte s'était à dessein égaré dans sa marche. La déroute du roi de Pologne l'avait affligé : elle le laissait à la merci des Turcs ! la destruction des Turcs l'affligea : elle le laissait à la merci des Impériaux. Dans cette situation cruelle, il ne prit même point le seul parti qui s'offrît à lui désormais, celui d'entrer dans les vues du roi de Pologne, en se prêtant franchement à des négociations. Le roi attendit longtemps en vain ses commissaires, soit qu'il y eût indécision chez le malheureux comte, soit que son orgueil ne pût se plier à des concessions; soit que Jean voulût conclure des arrangements où il était trop difficile de concilier la sujétion avec la liberté.

L'armée chrétienne campa sur la rive qu'elle venait de conquérir. Le roi, dans la nuit, écrivit à Marie-Casimire une relation de la journée, où il oublie

sa victoire pour ne parler encore que de sa défaite. Il est tout simple qu'une défaite lui tînt plus à cœur que ses triomphes. Cette lettre est la seule où, dans l'effusion de sa pieuse allégresse, il se soit départi de sa formule favorite : Seule joie de mon âme, incomparable et bien-aimée Mariette !

« Ah ! que Dieu est bon, ma chère Mariette, de nous avoir donné, en dédommagement d'un peu de confusion, une victoire encore plus grande que celle de Vienne ! Au nom de votre amour pour moi, ne cessez de lui rendre grâces ; demandez-lui toujours de continuer ses miséricordes à son peuple fidèle ; faites encore une fois célébrer les obsèques de ceux qui ont succombé.

« J'ai écrit de ma propre main, et en français, le bulletin de la journée ; je l'ai fait transcrire par Dupont. Il faut l'envoyer à toutes les cours ; c'est un récit fidèle.

« Je suis, grâce au ciel ! tout à fait bien portant ; je puis même dire que je me sens plus jeune de vingt années depuis notre victoire ; mais je me souviendrai longtemps des deux nuits précédentes : je m'en souviendrai surtout pour l'honneur de ma nation.

« Enfin, Dieu soit loué ! tout est réparé maintenant, et les Allemands entonnent de nouveau nos louanges. Ils en étaient déjà à dire aux Polonais : Vous n'êtes pas dignes de votre roi, vous l avez abandonné ! » Et pourtant on assure que nos soldats d'infanterie, au moment où on leur annonçait que je ne vivais plus, s'étaient écriés : « Que nous importe de vivre, à présent que nous avons perdu notre père ! Menez-nous au feu, et périssons tous ! »

« Je vous ai mandé, ma chère amie, qu'Ustryzçki était près de moi dans ce pressant péril ; je me suis trompé, c'était un towarzisz de la compagnie de mon fils. Quant au soldat de cavalerie dont je vous ai parlé, c'est bien à lui que je dois la vie ; deux Turcs me cernaient de près, et dans le même moment il tua l'un et blessa l'autre. Je lui avais destiné une grande récompense, mais, hélas ! il n'est pas sorti vivant de ce combat. Du moins, qu'il soit fait mention particulière de lui dans le service divin !

« A présent que me voici entièrement rétabli, je peux vous avouer, mon cher cœur, que j'ai été tellement foulé et meurtri par les fuyards, que dans beaucoup d'endroits mon corps était noir comme du charbon.

« Le pauvre palatin de Pomérélie [1] a été trouvé sans tête ; ces barbares ne font pas de prisonniers. Voilà pourquoi les nôtres aussi ne font point de quartier. Les massacres nous sont déjà si familiers que nous regardons avec indifférence la mort de nos gens comme celle de nos ennemis.

« Presque tous mes pages ont péri dans l'action. Gdonski est mort de maladie avant-hier. Notre petit nègre Joseph est tombé dans les mains des Turcs, qui lui ont coupé la tête. J'avais aussi un jeune Hongrois qui parlait plusieurs

1. Donhoff.

langues ; il a péri. Mais apprenez, mon amie, ce qui est arrivé à mon petit Kalmouck ; vous savez son habileté à la chasse forcée du lièvre ; eh bien toute son adresse à cheval n'a pu le sauver ; mais, je ne sais par quel heureux hasard, les Turcs, qui l'avaient pris, l'ont épargné. Hier, après la défaite des infidèles, on l'a trouvé dans une de leurs tentes. Les nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que son cheval attaché à la même tente, lorsqu'un Allemand accourut, et lui lança un coup d'espadon dans la figure ; malgré les promesses des chirurgiens, qui donnent de l'espérance, je ne sais s'il en échappera.

« Nous allons tenir conseil sur ce qu'il s'agit de faire ultérieurement, et nous commencerons, avant toute chose, par rendre nos actions de grâces à la divine Providence...

« Il faut que je vous raconte un trait curieux d'un valet de la compagnie



Varsovie. (P. 266.)

des hussards. M'étant mis à la tête de mes escadrons, j'avais ordonné que quiconque avait encore une lance se rangeât en première ligne ; voilà qu'un valet se présente la lance au poing, et son maître le suit pour la lui reprendre ; mais le valet de lui répondre : « Non, monsieur, j'ai rapporté cette arme de la bataille ; je ne l'ai pas jetée comme tant d'autres ; elle est à moi. » J'ai beaucoup loué ce brave homme, et je lui ai donné cinq ducats.

« Deux envoyés de Tékéli ont assisté à la journée d'hier. Ils tremblaient d'abord et s'attendaient à nous voir écrasés par les Turcs. A présent, je ne sais si c'est de bonne foi qu'ils se réjouissent, mais enfin cela pourrait bien être, puisqu'ils sont catholiques. Je ne les renvoie qu'aujourd'hui ; car après le désastre qui les avait eus pour témoins, il m'importait de les retenir jusqu'après la victoire dont je n'ai pas douté un moment ; j'avais confiance en Dieu.

« Je n'ai pas le temps d'écrire à ma tante l'abbesse [1] ; veuillez bien, mon cher cœur, le faire pour moi en lui donnant le récit de tout ce qui s'est passé, et nous recommandant à ses prières.

« C'est une chose bizarre : jeudi dernier, lorsque nous marchions à l'ennemi, un chien noir, sans oreilles, était constamment devant nous sans qu'il fût possible de le chasser ; ajoutez qu'un aigle noir a plané, pendant quelque temps, presque au niveau de nos têtes, et puis s'est envolé derrière nous. Hier, au contraire, un pigeon blanc s'est placé plusieurs fois devant nos escadrons ; un très bel aigle, tout blanc aussi, s'est abattu devant nos lignes, et, rasant presque la terre, il a semblé nous conduire sur l'ennemi.

« Il me faut finir, j'embrasse un million de fois votre chère personne : à M. le marquis et à ma sœur mes baise-mains ; j'embrasse les enfants.

« Fanfan s'est bien habitué au feu dans la journée d'hier ; car l'artillerie du château, de l'autre côté du Danube, nous a canonnés sans cesse. On ne peut nier que le sang de la noblesse polonaise n'ait coulé à flots pour la cause de l'Empereur et pour celle de la chrétienté. Les Impériaux ont perdu bien moins d'hommes que nous.

« On dit que l'électeur de Bavière est revenu au projet de nous rejoindre, et qu'il nous arrive quelque secours du cercle de Souabe. Galeçki m'annonce en même temps que l'Empereur a reçu avec plaisir les chevaux que je lui ai envoyés, et rien de plus. »

A la nouvelle de ce désastre, Kara-Mustapha s'enfuit de Bude à Belgrade, pour fléchir par des artifices nouveaux les rigueurs de son maître. Comme il proposait une escorte au Juif chargé de ses diamants, de peur qu'il ne fût pillé par ses propres soldats : « Non, dit cet homme ; je mettrai sur la tête mon bonnet à l'allemande: toute votre armée fuira. » — « Tant il est vrai, répondit le vizir en levant les yeux au ciel, que le proverbe a bien raison de le dire : Ceux que Dieu a mis en fuite auraient peur même d'un juif. »

En apprenant cette retraite de Kara-Mustapha, la joie de Jean fut grande. C'était toujours par Bude qu'il se proposait de commencer le cours de ses conquêtes, si rapides et si faciles, au gré de son génie. Le duc de Lorraine préféra tenter d'abord le siège de Strigonie. Cette disposition était plus prudente. Jean y consentit. Ici encore, les retards viendront de Lorraine et des Impériaux.

Gran ou Strigonie est l'une des plus importantes cités et des plus fortes de la Hongrie. Les Hongrois la révéraient comme la ville sainte, l'antique siège primatial de leur nation. Les Turcs y régnaient depuis plus de cent quarante ans. Soliman II n'avait pas marqué son règne par de plus glorieuses conquêtes. Il fallut, en 1543, un siège de quatre mois pour la faire tomber en ses mains. Depuis lors, le comte de Mansfeld, qui mourut sous ses murailles, et

1. Dorothée Danilowicz, tante du roi, était abbesse d'un couvent de bénédictines, à Léopol.

l'archiduc Mathias la rendirent un moment à l'empire ; mais elle rentra aussitôt sous la domination musulmane, et son siège archiépiscopal, plus ancien que la couronne de Hongrie, fut transféré à Presbourg, qui hérita en même temps des honneurs de Bude et de ceux de Strigonie. Cette possession donnait aux Turcs la souveraineté du cours du Danube, un libre passage de la haute à la basse Hongrie, un lien entre Weissembourg et Newhausel, un point d'appui pour attaquer Javarin et Comorn, pour menacer Vienne et Presbourg. Les alliés en étaient séparés par le fleuve, qu'il fallait franchir sous le feu de l'ennemi. La place se composait d'une ville basse, entourée de fossés, de murs et de tours ; d'une ville haute, ou citadelle, assise sur des roches escarpées, et d'un fort extérieur planté aussi sur un mont inaccessible, le Thomasberg. Une garnison de cinq mille janissaires défendait ces postes si bien protégés par la nature, et on ne pouvait douter qu'il n'y eût des munitions en abondance. Tandis que l'armée chrétienne entonnait, à genoux sur le rivage, le *Te Deum* en l'honneur du Dieu qui lui avait donné la victoire, on voyait des convois de chameaux se succéder par centaines dans les murs de Strigonie pour la ravitailler.

Les alliés jetèrent des troupes dans les îles situées à une lieue au-dessus de la ville, et envoyèrent chercher dans l'île de Schutt ce pont de Tuln et de Comorn, qui avait été deux fois déjà si funeste aux Ottomans. Il arriva, fut placé, et deux mille chevaux passèrent. Le roi et le duc de Lorraine allèrent reconnaître les abords de la place. A leur aspect, les Turcs brûlèrent les hameaux de la plaine, la ville basse, les faubourgs ; et Jean résolut d'ouvrir la tranchée sans retard.

Mais les Polonais n'étaient pas disposés à mettre le Danube, comme une barrière de plus, entre eux et la patrie. La désertion, le brigandage, la maladie, multipliaient à l'envi les ravages dans leurs rangs.

Le roi les laissa sur la rive gauche du fleuve, battant, avec l'artillerie de Lemasson postée à Parkan, les tours dont les murailles de la ville étaient flanquées ; il n'établit que des Impériaux et des Bavarois au pied de la place, et le siège à peine entrepris fut poussé avec vigueur. Charles de Lorraine, Stahremberg et le baron de Mercy ne quittaient pas les ouvrages. Ils guidaient les sapeurs, pointaient les mortiers, présidaient aux assauts. Ce bombardement, ces travaux, ces attaques rapides étonnaient les Turcs, déjà consternés de tant de revers. C'était la première fois depuis la fondation de leur Empire qu'ils avaient à soutenir des sièges, à défendre des places. Jusque-là ils n'avaient fait qu'attaquer. Ils étaient, après trois cents ans, vaincus et envahis à leur tour. C'était pour eux un art inconnu à apprendre ; c'était une ère nouvelle qui commençait pour le monde.

De toutes parts des troupes d'insurgés mettaient bas les armes. Les comtés de Transchin, de Tirnau, de Nitria se soumirent. Une foule de châteaux arborèrent les enseignes impériales. La place de Leventz ouvrit ses portes au gé-

néral Dunewald ; Newhausel, coupé ainsi de Bude, se trouva perdu pour les Turcs. Ajoutez que Strigonie était une conquête qui assurait la possession de tout le reste. Cette place n'était plus destinée à recevoir des drapeaux étrangers dans ses murs, grâce à quelques princes français, Conti, La Roche-Guyon, Commercy, qui, l'année suivante, la sauvèrent.

Avant de la remettre aux Impériaux, Jean voulut restituer en personne au Dieu des chrétiens la cathédrale où saint Étienne, premier roi de Hongrie, avait reçu l'onction sacrée des mains de saint Adalbert, et où sa cendre repose. Ce triomphe était celui qui flattait le plus son orgueil.

Pendant ce siège de quelques jours, les pluies avaient rendu tous les chemins impraticables ; les neiges qui suivirent et des froids précoces achevèrent de fournir à Iablonowski des motifs suffisants pour porter dans la tente royale les cris de l'armée. Il parlait de revendiquer ses droits de grand-hetman, et d'ordonner le départ. Les menaces de *confédération* retentissaient dans le camp, comme sous le roi Michel Korybuth. Suivant toute apparence, Iablonowski eût emmené les troupes si Jean avait persisté dans son dessein de profiter de la surprise et de la consternation des Turcs pour leur enlever Bude sur-le-champ. La saison ne le permettait plus. De son côté, Charles de Lorraine ne pouvait retenir plus longtemps les troupes auxiliaires sous les drapeaux. La campagne était terminée, et Jean s'en consolait en s'écriant : « Du moins, elle l'est avec gloire ! »

On se mit en marche sur-le-champ pour gagner les quartiers d'hiver. Ceux des Impériaux furent fixés sur le Danube. Jean choisit pour les siens le cours de la Theisse ou Tibisque, et particulièrement les comtés d'Éperiès et de Tokay, dans la Hongrie supérieure. Arrivé là, il pouvait cantonner l'armée dans de riches provinces, se trouver au printemps également en mesure de porter le poids de ses armes sur Bude ou sur Kamiéniéç, et suivre pendant tout l'hiver ses négociations avec le kan des Tartares, les hospodars et Tékéli. Les Polonais reprirent avec joie, quoique par un temps affreux, la route du nord. Sénateurs et soldats ne s'inquiétaient guère de la pensée d'hiverner en deçà des monts Carpathes. Ils comptaient bien forcer leur roi à franchir les frontières.

Le roi, content de ce qu'il avait fait pour la chrétienté, ne pouvait se résoudre à s'éloigner sans avoir fait quelque chose pour la Hongrie. Les commissaires de Tékéli, conduits par le jeune comte d'Humanaï, étaient arrivés enfin à ses quartiers. Le roi exigea que Charles de Lorraine et les commissaires de l'Empereur entrassent en conférence avec lui. C'était le dernier jour de marche commune. Impériaux et Polonais campaient cette fois ensemble sur les bords de l'Yspel. Jean tint ce colloque dans sa tente, auprès du village de Chago. Le vice-chancelier posa en son nom les bases d'une transaction. Mais l'Empereur était enflé des victoires qu'on lui avait gagnées. Le prince Charles répondit pour Sa Majesté Apostolique d'une façon haute et dure : des pro-

messes d'amnistie furent tout ce qu'on obtint de lui. Ensuite, ces deux rivaux d'ambition et de gloire se dirent adieu pour toujours. Ils se séparèrent emportant des sentiments amers. De leur côté, les envoyés de Tékéli s'éloignèrent irrités. Jean comptait encore sur ses services pour désarmer Léopold, et sur son ascendant pour convaincre Tékéli. Un incident vint tout entraver.

Nous avons dit que l'armée lithuanienne se trouvait prête enfin à entrer en campagne. C'était un peu tard. Elle ne s'achemina pas moins vers la Moravie, sous les ordres de son grand-hetman Sapiéha, comme s'il y avait eu encore un siège de Vienne à lever, charmée qu'elle était de traverser la Pologne entière, les États autrichiens, la Hongrie : on ne pouvait manquer une occasion si belle de piller trois royaumes. A l'approche de ces tardifs défenseurs, la Moravie avait poussé des cris d'effroi. Des ordres du roi arrivèrent. Ses lieutenants se résolurent à le rejoindre au travers de la haute Hongrie ; et des dévastations inouïes marquèrent leur passage. Les commissaires de Tékéli trouvèrent dans tout cet ensemble d'hostilités et de mécomptes la preuve d'une trahison des Polonais. La douleur de Jean fut profonde.

Le roi de Pologne n'était pas obéi de son armée, alors que ce roi était Jean Sobieski, chargé de triomphes et couronné de gloire ! Aussi disaît-il que la détestable conduite des Lithuaniens avait tout compromis. Tékéli, ballotté entre ses défiances, ses terreurs, ses emportements contraires, se jeta plus que jamais dans les bras des Turcs. Il rompit en visière avec le chef de la république polonaise son unique appui.

La longue, la laborieuse marche du roi fut une suite de négociations et de conquêtes. Il avançait vers ses quartiers, plaidant près de l'Empereur la cause des mécontents, et soumettant à l'Empire toutes ces places dont les populations venaient l'assaillir, où le drapeau de la Hongrie était placé sous la garde de troupes musulmanes. L'anniversaire de la journée de Chocim devait être relevé par un triomphe. Jean l'a raconté dans une narration rapide comme ses conquêtes.

« Gloire et louange à Dieu pour la grâce qu'il nous a accordée hier, contre toute attente humaine ! Comme il nous fallait passer sous le canon de Schetzin, j'ai envoyé l'ordre à messieurs les hetmans de tenir conseil de guerre avec les généraux et colonels, pour décider s'il fallait attaquer ou passer outre. Deux exceptés, tous se sont accordés à résoudre la question dans ce dernier sens. En attendant, j'ai envoyé Fanfan, avec le castellan de Léopol [1], le palatin de Lublin [2], Dunewald, général autrichien et Truels, général brandebourgeois, pour reconnaître les lieux.... Nous nous sommes campés hier sous les murs de la ville, au milieu des neiges et des giboulées.... Nous avons trouvé les for-

1. Martin Kontski.
2. Martin Zamoyski.

tifications en bon état, les palissades doubles ; avec cela fossé, murailles, et grosses tours ; le tout sur une éminence. A la vue de ces remparts si bien garnis, les nôtres ont désespéré de la réussite. J'ai relevé leur courage en leur disant que j'avais du bonheur avec les places fortes, et qu'elles avaient coutume de se rendre à la seule nouvelle de mon approche. Tandis que notre infanterie et nos dragons se portaient en avant, l'ennemi a mis le feu aux faubourgs, où nous aurions pu nous établir. J'ai commandé aux Cosaques d'aller de suite éteindre l'incendie. Ils ont exécuté mes ordres avec tant de courage et de célérité que dans peu de temps ils ont été les maîtres, non seulement des faubourgs, mais encore des palissades avancées, où ils ont arboré leurs étendards avec le signe de la croix. Rapportez ce fait, mon cher cœur, au nonce apostolique ; il lui fera grand plaisir.

« L'infanterie et les dragons vinrent bientôt les soutenir et s'emparèrent du reste des palissades. Le feu devenant plus pressant de la part des assiégés et nous enlevant du monde, nos seigneurs recommençaient déjà à murmurer de l'entreprise, lorsque enfin Dieu daigna exaucer mes prières, et, après trois heures de combat, les assiégés élevèrent le pavillon blanc et demandèrent grâce du haut des remparts. Je fis cesser le feu, et nous vîmes descendre le long du mur le bey commandant de la place et deux religieux, l'un représentant l'état ecclésiastique, l'autre les habitants de la ville. Ils annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion, et ouvrirent les portes à notre infanterie. Ils demandèrent à me voir, et, dès qu'ils me furent amenés, ils se mirent à trembler comme s'ils avaient eu la fièvre, à tomber la face contre terre, à baiser le pan de mes habits, et à demander grâce pour la vie.

« Vous avez ma parole, leur dis-je, cela suffit, quoique vous m'ayez offensé hier en refusant de vous rendre. »

« Ils tombèrent encore une fois à mes pieds, et répondirent : « Nous ne pouvions pas faire autrement ; le vizir nous eût punis de mort. »

« Ne craignez rien, repris-je, il ne vous tombera pas un cheveu de la tête. Je ne suis pas orgueilleux dans la prospérité, car c'est à Dieu seul que je l'attribue. »

« Ah ! répondirent-ils tous ensemble, assurément c'est nous qui avons été orgueilleux, et Dieu nous punit. »

« Après cela, ils demandèrent à voir les pachas prisonniers. Ceux-ci leur adressèrent des reproches pour s'être rendus. « Nous ne pouvions plus résister, répliquèrent-ils ; nous avions déjà trop perdu de monde. »

« Les envoyés retournèrent en ville, mais ils étaient transis de crainte. Je m'approchai alors des remparts, et je m'assurai que cette reddition était vraiment une grâce de Dieu, car la place aurait pu se défendre quelques semaines, étant d'ailleurs abondamment pourvue de munitions et de vivres. Faites donc encore chanter le *Te Deum* en actions de grâces pour la terreur que Dieu a répandue parmi les païens, et pour la confiance qu'ils ont en ma parole.

« Aujourd'hui encore, j'ai envoyé des détachements sur quelques forts occupés par les Turcs et qu'ils sont à la veille d'évacuer. Schetzin une fois pris, Newhausel est perdu pour les Turcs, et l'empereur n'a pas besoin d'y sacrifier un seul homme, une seule livre de poudre ; car Parkan et Strigonie ont coupé la communication avec Bude, et Schetzin avec Agria.

« Demain, je vais faire célébrer l'office divin dans les deux mosquées. En voilà cinq enlevées aux païens cette année. Grâces en soient rendues au Tout-Puissant !

« Faites extraire une gazette de cette lettre. Il faut augmenter la pension du gazetier pour le porter ainsi à être plus véridique. L'armée lithuanienne se traîne lentement à notre suite, évitant non seulement les forteresses mais même les frontières turques. Elle n'était déjà plus qu'à quelques milles de distance ; mais les chefs n'ont voulu ni se présenter chez moi, ni faire leur rapport. Ils se sont arrêtés aux environs de l'armée impériale, près de Leventz, dévastant le pays et attendant je ne sais quelle artillerie. D'ailleurs il leur serait fort difficile de dire contre qui ils voudraient l'employer. Enfin ils ont si bien fait que depuis la Vilia [1] jusqu'à la Theisse [2] ils n'ont pas vu d'ennemis. Je suis dans l'intention d'écrire d'Éperiès à l'empereur, en lui faisant mes adieux, et en lui rappelant que ce n'est qu'à mon alliance qu'il doit sa capitale, son duché d'Autriche et son royaume de Hongrie. Qu'on me cite l'exemple d'un prince qui ait jamais fait autant pour un autre et en aussi peu de temps ! Nous n'avons pas marchandé pour des assauts et pour des batailles comme cela s'est pratiqué de leur part dans les combats près de Cracovie contre les Suédois [1]. Nous n'avons pas demandé non plus des villes de Hongrie en hypothèque comme on nous a demandé à nous nos salines de Viéliczka. »

Jean parvint, à travers les combats, les succès, les fatigues, dans la contrée où son armée devait se reposer de ses travaux et de sa gloire: « Nous tiendrons conseil aujourd'hui, écrivait-il, sur ce qu'il faut faire et sur la manière d'établir notre armée. En attendant, il circule ici mille bruits. On raconte que c'est moi qui ai voulu perdre l'armée. » En effet tout manquait. La famine et la maladie faisaient un égal ravage. « Koschytze, ajoutait-il, a une garnison de quelques milliers d'hommes. Nous y avons envoyé des parlementaires, mais je doute qu'ils obtiennent quelque chose. Je vous écrirai la prochaine fois ce qui en sera résulté. »

Il en résulta qu'on tira sur le parlementaire, que de toutes parts se multiplièrent les agressions et les assassinats. Jean prit en considération, dit-il, qu'il y avait dans cette ville beaucoup de catholiques, qui auraient péri tous s'il eût

1. Rivière du nord de la Lithuanie.
2. Rivière en Hongrie.
3. Lors de l'invasion de Charles-Gustave en Pologne.

donné l'assaut. Il se contenta d'enlever la place de Sibin. Ce poste était assez important pour offrir des quartiers à une partie de l'armée ; mais l'armée sut y mettre bon ordre. Il s'agissait pour elle par-dessus tout de faire faire ses volontés à son roi.

La reine, de son côté, voulait obliger le roi à changer de dessein. Elle avait en quelque sorte pris le parti de l'affamer. Il ne recevait plus d'elle signe de vie, et ignorait ce qui se passait dans le monde entier. L'excellent homme cessa de lutter contre cette femme si difficile à satisfaire, contre les frimas, contre la disette, contre l'armée. Il laissa dans ses cantonnements les troupes étrangères, les reîtres, toute son infanterie, les corps enfin dont le passage eût été le plus onéreux à la Pologne ; et, ouvrant les monts Carpathes à sa noblesse, il prit avec elle le chemin de la patrie. Il ne put jeter un dernier regard sur le beau royaume qu'il venait d'arracher à la domination des barbares, sans tenter un nouvel effort pour écarter des Hongrois cet autre joug prêt à les ressaisir.

Ce fut à Lubowla, au milieu des défilés glacés des montagnes, que Jean toucha le sol de la patrie. Il y rapportait la reconnaissance, l'admiration de l'Europe, un butin magnifique, les dépouilles de l'Orient ; et, triste présage ! il y trouva, à peine entré, des chagrins. Le premier fut la mort de l'hetman de campagne, le vaillant Sieniawski, et celle de Dominique Potoçki, grand-trésorier de la couronne, qui expirèrent dans la ville même de Lubowla, en quelque sorte sur le seuil de leur pays. Il éprouva une affliction non moins vive de la scission de Iablonowski, qui s'éloigna sans prendre congé de lui, comme s'il regrettait de n'avoir pas eu à exécuter les menaces des factieux et à se porter pour chef d'une confédération des troupes insurgées. Ce lui fut une autre peine de ne pas rencontrer sur ses pas Marie-Casimire. Elle était bien accourue, mais non par la route qu'il avait tracée, celle de Nowitarg ; « car, écrivait-il amèrement, je suis si malheureux que je ne puis rien persuader à personne. On fait toujours à rebours de mes volontés. » Marie-Casimire était passée par Sandecz et Viéliczka. C'était le chemin que suivait le gros de l'armée, sous la conduite de Iablonowski. Enfin, les deux époux se rejoignirent, et Jean reprit ses chaînes, laissant à décider à l'histoire ce qu'il y a de plus extraordinaire : ou qu'un homme de cette hauteur d'âme et de génie pliât sous une telle femme ; ou que le chef de ces troupes volontaires, indisciplinées, séditieuses, fût parvenu à moissonner une telle gloire. Que n'eût pas fait Jean Sobieski sur un trône plus fort ? que n'eût-il pas été avec une épouse plus digne de lui ?



Bataille de Parkan. (P. 239.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

Nouvelles victoires de Sobieski. — Sa course sur le Dniester. — Le P. Vota. — Siège de Bude et de Kamiénièc. — Nombreux et mémorables faits d'armes. — Fidélité du roi de Pologne à ses engagements. — Ingratitude de ses alliés.

Ce fut la veille des fêtes de Noël (1683), que le roi rentra dans Cracovie, sous des arcs de triomphe. Les Polonais le revirent avec tous les transports d'un peuple ivre d'orgueil et de joie. Il n'y avait que quatre mois qu'il s'était éloigné de leurs frontières, et il revenait chargé d'une immense moisson de gloire. Précisément le lendemain, un aga des janissaires se présentait dans Belgrade au grand-vizir fugitif. Cet officier venait, au nom du sultan, lui demander sa tête. Mahomet IV avait pardonné le désastre de Vienne ; mais la défaite de Parkan mit à bout sa clémence : entre deux parties de chasse ou de débauche, il lança sur son ministre, son favori, son gendre, le fatal cordon. Cet homme qui, peu auparavant, entouré de toutes les forces de l'Asie, tenait des empires en suspens sur leurs destinées, eut pour toute grâce la permission de recourir, pour se faire étrangler, à ses propres bourreaux. Mahomet IV l'aimait pourtant ; on a dit qu'il avait voulu le sauver ; mais telle était l'exaspération du peuple et de l'armée qu'il eut peur pour sa propre vie et sacrifia son lieutenant à ses terreurs, comme celui-ci avait fait du beglier-bey de Bude et de tous les autres ! Ce sont là les justices et le libre arbitre des gouvernements despotiques. Mandé d'abord à Constantinople, Kara-Mustapha avait caché ses trésors en faisant égorger les ouvriers albanais qu'il y employait ; il avait feint une maladie, dans l'espoir de détourner la catastrophe en l'ajournant. La mort violente vint le chercher. Il aperçut d'une des fenêtres de son palais l'aga et le kehaïassi du Grand-Seigneur qui s'avançaient au milieu d'une escorte nombreuse ; il changea d'abord de couleur, envoya ses ichoglans au-devant des messages de son maître, les reçut avec calme, tira de sa poitrine le sceau de l'empire qu'ils redemandaient, le baisa, ainsi que le hattischérif de mort, fit une prière, lava ses mains, son visage, sa tête; puis, s'étant agenouillé, il ajusta lui-même le lacet que lui présentaient ses esclaves, et sa tête, quelques jours après, décorait les portes du palais. C'était un trophée qui rendait témoignage, jusque dans les murs de Constantinople, des triomphes de Jean Sobieski.

On ne saurait aujourd'hui se faire une idée du retentissement que ces triomphes eurent dans tout l'univers. Les Turcs ne sont plus, pour la chrétienté, un objet d'épouvante. C'est précisément depuis lors qu'ils ont cessé de l'être.

Mais le XVII[e] siècle nourrissait des sentiments presque aussi vifs que ceux qui avaient fait les croisades. Si l'horreur religieuse s'était affaiblie, la terreur politique s'était accrue par cette longue suite de conquêtes qui avait porté l'étendard de l'infidèle, des murs de La Mecque, de Jérusalem, de Damas, jusqu'en vue du Vatican. La chute de Candie, dont le monde tremblait encore, et celle des places de la Hongrie supérieure, venaient de menacer à la fois l'Italie par le nord et par le midi. L'islamisme semblait s'avancer sur l'Europe dans un progrès perpétuel, d'une façon fatale. L'invasion de Kara-Mustapha s'était offerte aux imaginations comme une suite de ce débordement destructeur et inévitable. Jean survient. Le torrent se brise à ses pieds. Ses victoires ont quelque chose d'héroïque et de miraculeux, de désintéressé et de souverainement utile au genre humain. Elles tranchent un débat qui tenait également fixés les regards d'Aureng-Zeb poursuivant ses conquêtes à travers l'Asie, et ceux de Penn dictant ses austères lois au Nouveau-Monde. Toutes les églises de l'univers chrétien célébrèrent les louanges de cet autre Machabée ; les académies les consacrèrent par leurs dissertations savantes. Mais notre littérature fit silence. Il est digne de remarque qu'on n'y trouve tracé nulle part ce nom de Sobieski, partout écrit chez les poètes italiens, allemands et anglais de cette époque. C'est que l'adulation, toujours prête à charger les rois de ses bassesses, se montrait parmi nous jalouse du héros de la Pologne pour faire honneur à Louis XIV ; et Louis XIV avait eu le tort de provoquer ce triste hommage.

La vérité est bien que l'œuvre accomplie par Sobieski fut une œuvre sans précédent et dont les conséquences sont restées décisives. Depuis ses victoires, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre: la trêve de Durawno fut sa dernière paix conquérante. Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. La suite ne devait pas démentir ces brillants débuts. Une guerre de quinze années avait commencé par là, mais allait être pour la chrétienté, féconde en réparations et en victoires. Aussi, est-ce des journées de Chocim, de Vienne, de Parkan, de Strigonie, qu'à l'exemple du prince Cantémir, tous les historiens font dater le rapide déclin de l'empire des Mahomet et des Soliman.

Cette révolution était particulièrement profitable à la Pologne. Le plus opiniâtre de ses ennemis et le plus terrible se trouvait abattu sans retour. Les Turcs avaient perdu l'offensive. C'était à eux de trembler pour leurs frontières. De toutes leurs conquêtes sur la république, rien ne leur restait que cet inexpugnable rocher de Kamiéniéç, que la Pologne n'était pas en mesure de ressaisir par un siège long et dispendieux, mais que la paix ne pouvait manquer désormais de lui restituer.

En effet, la partie de l'Ukraine que le traité de Zurawno avait aliénée, était rentrée sous les lois de la couronne. Les Cosaques de ces cantons, reconnaissant l'autorité royale, avaient reçu de Jean victorieux un hetman. Ce chef, appelé Kuniçki, se réunit à Félix Potoçki, castellan de Cracovie, qui recueillit

bientôt le bulawa d'hetman de campagne, laissé vacant par Sieniawski, et tous deux de concert massacrèrent par milliers les hordes qui, de Hongrie, cherchaient à regagner la Crimée ou à redescendre le Danube. Ces victoires redoublées méritèrent que Léopold allât solennellement en rendre grâces à Dieu. La nation tartare, débris de la domination de Gengis-Kan, et poste avancé de l'islamisme dans le nord, après avoir été ainsi écrasée par les Polonais, se trouva pour jamais hors d'état de menacer sérieusement leur repos, et ce fut un des effets heureux des triomphes du roi Jean.

Les troupes de la république s'avancèrent dès lors (janvier 1684), sur les restes des hordes mutilées, le long des bords du Pruth et du Borysthène, au cœur des provinces ottomanes. Potoçki rétablit dans le principat de Moldavie Petryczaïko, cet hospodar qui, sur le champ de bataille de Chocim, était passé sous les drapeaux de Sobieski. Son compétiteur, appelé jusqu'alors l'heureux Ducas, tomba dans les mains des Polonais. Les boyards de Valachie y arrivèrent à leur tour, apportant la foi et l'hommage de cette principauté. La république remontait ainsi à son rang entre les couronnes. Elle se relevait à la fois par le recouvrement de ses annexes et par l'abaissement de ses voisins. Personne alors n'aurait deviné que l'abaissement des Tartares ne tournerait qu'au profit de ces tzars presque ignorés encore, et celui des Turcs à celui de la maison d'Autriche.

Jamais, depuis les temps modernes, la Pologne n'avait été placée si haut dans l'opinion des hommes. Ce n'était plus cette république dédaignée naguère et vouée par ses voisins au partage. Une auréole éclatante cachait, pour toute la vie du roi, aux regards de l'étranger les blessures profondes du dedans. Cette plaie fatale du servage, qui paralysait le corps entier du peuple, cette autre plaie, non moins fatale, de la licence indomptable de l'ordre équestre, enfin le défaut absolu de commerce, d'administration, de concorde, suite de ces maladies invétérées de la Pologne, tout cela disparut derrière les trophées de Vienne. On crut à un robuste empire, parce qu'on avait vu un capitaine, des escadrons et des victoires.

Cette impression universelle était encore un résultat réel des travaux de Jean Sobieski. Pour les nations comme pour les simples hommes, l'estime est de la puissance : la Pologne s'agrandissait en quelque sorte et se fortifiait des respects du monde.

Dans la cour tranquille de la starostie de Javorow que Jean aimait en mémoire de ses aïeux, se pressaient les ambassadeurs chargés de lui porter les félicitations et les remercîments de l'Europe. C'étaient les princes de Courlande, Ferdinand et Alexandre-Bras-de-Fer pour le Brandebourg, pour l'Autriche un Wallenstein, un Morosini pour Venise, pour l'Espagne un Montecuculli, les noms les plus militaires et les plus grands de ce siècle. Le pape envoya au roi dans sa retraite l'épée bénite, et à Marie-Casimire la rose d'or. Le marquis de Béthune vint sans mission avouée représenter la France dans ce ren-

dez-vous d'illustrations et d'hommages. Les nations et les rois briguaient à l'envi l'amitié de la Pologne.

Venise, qui songeait à tirer vengeance de vieilles injures depuis qu'elle avait vu la Porte écrasée, sollicita l'alliance des Polonais, après l'avoir naguère repoussée durement. Le traité fut conclu (15 avril 1684). Cette autre république, qui tenait des princes à sa solde, arma à grand bruit, et fit commander son infanterie par Alexandre de Parme, sa cavalerie par Ferdinand d'Este, son artillerie par le duc de la Mirandole ; elle ne confiait les flottes, sa force et sa gloire, qu'à un de ses citoyens : ce fut le grand Morosini, le défenseur de Candie, qu'elle plaça comme généralissime, malgré sa vieillesse, à la tête d'une puissante expédition dirigée sur la Grèce.

La princesse Sophie, gouvernante des deux jeunes tzars et de l'empire, voulut associer la Moscovie à cette ligue qui semblait devoir renverser la puissance ottomane ; elle espérait achever la destruction des Tartares, que les Polonais continuaient à exterminer en Ukraine. Jean exigea, au préalable, la restitution de Kiow et de Smolensk avant de traiter. Mais la politique tracée par Alexis à ses successeurs, qui ne l'ont pas oubliée, était d'avancer le plus possible sur l'Europe, de ne rétrograder jamais. Sophie refusa donc. Innocent XI, infatigable chef de l'alliance, intervint vainement. Ses tentatives échouèrent devant la résolution de Sophie, ou plutôt de son ministre, de son favori, l'habile Galitzin.

L'empereur espéra être plus heureux. Une ambassade alla gourmander durement les jeunes tzars, dans une harangue qui forme un monument littéraire et un monument diplomatique également curieux

Nous ne pouvons entrer dans le récit de toutes les combinaisons diplomatiques de l'époque. Il semble regrettable que Sobieski ne soit pas intervenu d'une façon plus directe et plus haute dans les affaires de la Hongrie, alors abandonnée par Louis XIV. C'est à nos yeux l'unique faute qui puisse être imputée à ce prince au milieu de conjonctures si difficiles ; et celle-là, l'histoire, écho fidèle des plus folles accusations de ses concitoyens, n'a pas plus qu'eux pensé à la lui reprocher. S'il avait mis la continuation de ses hostilités contre la Porte ottomane au prix de concessions décisives en faveur de la Hongrie ; s'il avait déclaré, en désespoir de cause, que ce vieux royaume était placé sous la protection de la même épée qui venait de le reconquérir à la chrétienté, nul doute que l'Europe n'eût compté une nation, et la Pologne une alliée, un rempart de plus. Jean aurait ainsi satisfait un double intérêt, celui d'affaiblir la Porte de tout un royaume, et de ne pas en fortifier cette maison impériale déjà chargée de couronnes. Mais, d'un côté, la conscience timorée de Jean lui exagéra ses devoirs d'allié de l'Empire ; de l'autre, son génie ne discerna point assez nettement les intérêts à venir du citoyen et du roi de Pologne. Il ne vit pas que la maison d'Autriche, en rendant à la fois tous ses

trônes héréditaires et absolus, allait être une voisine aussi dangereuse que la Porte l'avait été jusqu'alors.

C'est là notre erreur à tous, que nous n'ayons de sollicitudes que pour les dangers déjà ressentis. Bien courte a été de tout temps la prévoyance des plus grands hommes. Personne, en Europe, n'aurait dit alors que les héritiers de Léopold dépouilleraient dans un avenir prochain les successeurs de Jean Sobieski. Sobieski avait été nourri dans une seule haine, dans un seul effroi : c'étaient les Turcs. Par religion autant que par loyauté, il était esclave des traités qui l'enchaînaient au Saint-Empire. Nous verrons toutes les infidélités du cabinet de Vienne impuissantes à l'ébranler ; jamais il ne se serait enhardi jusqu'à introduire des conditions nouvelles dans les engagements qu'il avait



Cracovie. (P. 259.)

souscrits au pied de la croix. Quelle plus grande excuse pour l'erreur reprochée ici à sa politique, que de voir le roi de France tomber dans le même aveuglement, sans avoir les mêmes liens ! Louis, qui passa sa vie à tout faire pour abaisser la grandeur de la maison d'Autriche, Louis, qui prodigua tant de fois la guerre par ambition, par faste ou par passion, Louis, qui provoqua les Hongrois pendant vingt ans à l'insurrection et à la guerre, Louis épargna le coup de canon qui les aurait sauvés. A quoi sert d'être un grand politique et un puissant monarque pour commettre de telles fautes ?

Jean fut loin de pousser l'insouciance des intérêts de la Hongrie aussi loin que le cabinet de Versailles. Pour lui complaire, le conseil de Vienne avait publié, au commencement de l'année, une grande et complète amnistie. La res-

titution des biens et des temples confisqués y était comprise, mais non la restauration des anciennes libertés. Tékéli n'était point reconnu pour prince indépendant et tributaire. L'intraitable comte, irrité, attaqua Polonais et Allemands avec furie, et comme une foule de seigneurs avaient accepté l'amnistie impériale, entre autres le comte d'Humanaï, les Baragotzi, François Clébai, Étienne Maskaï, les noms les plus illustres de Hongrie, il les poursuivit, en saisit plusieurs, et, imitant les procédés de Léopold, il fit tomber leur tête sur l'échafaud.

Jean restait mécontent des concessions incomplètes du conseil aulique ; sans se croire le droit de rompre ses liens, il résolut de retirer à l'Empire l'appui de sa présence. Il refusa pour le prince Jacques la Toison-d'Or, rappela ses troupes de Hongrie, les porta sur le Dniester, et laissant les impériaux mettre le siège devant Bude sous la conduite de Charles de Lorraine, tandis que Morosini enlevait, à l'entrée du golfe d'Ambracie, l'île de Leucade et sa forteresse de Sainte-Maure, il partit de Javorow pour menacer d'un troisième côté la puissance ottomane.

Les Turcs avaient porté cent mille hommes sur les frontières de la république ; le plus expérimenté de leurs capitaines, Aineji-Soliman-Pacha, qui devint peu après grand vizir, fut préposé à la tâche d'arrêter le roi de Pologne. La nation tartare se trouva en même temps tenue en échec tout entière. Jean secourut ainsi les impériaux par la terreur de son nom. Ce fut une diversion puissante dont les alliés ne surent pas profiter. Dieu voulait qu'ils sentissent son absence.

En effet, le vide qu'il avait laissé à leur tête fut rempli par des revers. Les Vénitiens se bornèrent en quelque sorte à jeter l'ancre sur le continent de la Grèce, aux rivages d'Actium : les chevaliers de Malte, des guerriers de Provence, d'Auvergne et de France, qui faisaient partie de l'expédition de Morosini, conquirent Prévésa ; un cri d'indépendance, parti des monts de l'Arcananie à l'aspect des enseignes chrétiennes, courut d'écho en écho réveiller l'ardeur guerrière des Maïnotes sur les ruines de Lacédémone. Mais, malgré l'épuisement des Turcs, obligés à faire face aux Vénitiens comme à la Pologne, malgré l'entrée en ligne des troupes campées sur le Rhin avant la trêve de Ratisbonne, l'armée impériale ne sut pas reprendre un pouce de terre sur le divan. Après quatre mois de tranchée ouverte, et la perte de plus de vingt-cinq mille hommes, elle allait être contrainte de lever le siège de Bude et de se retirer sous le canon de Strigonie. L'Europe s'aperçut que les troupes de l'empire étaient veuves de leur glorieux chef. Le renom du roi de Pologne et de sa vaillante armée s'agrandit des échecs de cette seconde campagne, autant que des succès de la première.

Jean, cependant, venait d'emporter Iaslowicz, la seconde capitale de la Podolie, le dernier poste des Turcs dans ces contrées, si on en excepte Kamiénieç; tel était le prestige dont il marchait maintenant environné, que la chute de

cette place subalterne fit grand bruit en Europe. Il éleva, en vue de Kamiéniéç, une forteresse menaçante pour en contenir la garnison. Un jour, il s'avança, à travers une pluie de boulets, jusque sur les glacis de cette place imprenable, de manière à voir ce qui se passait dans les rues, consolé par cette prouesse de jeune homme de ne pouvoir tenter davantage ; ensuite il promena ses drapeaux le long du Dniester. On raconte qu'un chef tartare qui l'avait connu, se trouvant en face de lui le long du Dniester, demande la permission de le visiter. Jean le permet et lui fait même offrir des otages. « Je n'en ai pas besoin, répond le musulman ; ta parole est un sauf-conduit. » Ce barbare trouva le chef de la Pologne au milieu de la cour la plus illustre et la plus magnifique qui eût encore brillé sous les cieux du Nord. Tous les représentants de l'Europe, les princes de Courlande, le jeune Montecuculli, Wallenstein, Angelo Morosini, Béthune, s'étaient pressés autour de son char de victoire. La reine, fière de cette auréole, avait voulu être de la partie avec les princes ses fils, et c'est peut-être ce qui allait faire échouer la campagne.

Soliman-Pacha, résolu à éviter le destin de ses prédécesseurs, avait décidé de renoncer à la prétention de vaincre ; c'était à ses yeux l'unique manière de ravir au roi la victoire : il refusait partout le combat. Une fois, Jean vit jour à livrer bataille. Iablonowski blâma son dessein, probablement par ordre de la reine : il demanda la réunion d'un conseil de guerre, et opposa enfin son autorité de grand-hetman au vœu du roi. Le roi, désolé, ne songea plus qu'à reprendre le chemin de son vieux manoir de Zolkiew, impatient d'y cacher sa vie et sa douleur. L'étranger avait, pour sa personne, plus de respect que les nationaux. Beaucoup se pressaient toujours sous sa tente. Cette année même, des essaims de gentilshommes français, oisifs depuis la diète de Ratisbonne, étaient venus grossir, par cet attrait de gloire inné chez eux, la foule de noblesse française que le roi de Pologne comptait toujours sous ses drapeaux. D'illustres seigneurs, oubliant que leur patrie était celle des Condé, des Turenne et des Jean Bart, ne craignaient pas de s'éloigner de Versailles, pour aller, disaient-ils, apprendre l'art de la guerre à cette grande école. On vit successivement briller, parmi ces volontaires, un Grammont, le marquis de Colbert, le marquis de Souvré, fils de Louvois. Des Bourbons même, l'année suivante, les jeunes Conti, s'évadèrent encore une fois de Versailles, avec le chevalier d'Angoulême, le prince de Commercy, le comte de Soissons et une foule d'officiers que Louis cassa. Ils se proposaient d'employer près du roi de Pologne leur vaillance désœuvrée. Chemin faisant, l'électeur de Bavière leur apprit que le roi Jean ne commanderait pas ses armées en personne, dans la campagne prochaine, et il les entraîna en Hongrie avec lui.

Jean ne trouvait pas le bonheur dans tout cet éclat de son nom et de sa fortune ; sa patrie n'y trouva point la puissance. Il voulait qu'elle profitât du répit que lui donnait le ciel pour assurer ses destinées : les coutumes antiques, les préjugés, les institutions ne le permirent pas.

Les Polonais avaient déjà oublié leurs premiers transports. Les factions, un moment calmées, ne tardèrent pas à reprendre les complots déconcertés l'année précédente par la fermeté du roi, suspendus par la guerre et par la victoire ; ces complots n'étaient point la faute des hommes, ils tenaient au fond même des lois. Une royauté, devenue viagère, tentait toutes les ambitions ; des charges, des commandements, des ministères, devenus inamovibles, assuraient l'impunité à toutes les entreprises. Déplorable régime, où les grands dignitaires n'ayant rien à redouter de la disgrâce, rien à espérer de la faveur, pouvaient cependant tout attendre du sort ; où les serviteurs les plus éminents du trône ne considéraient dans le trône, tour à tour, qu'un but et qu'un obstacle ; où le dépositaire nominal et viager de l'autorité royale devait promptement être pour eux un ennemi commun ; où les rois sans valeur étaient jaloux de leurs sujets renommés ; où les sujets, sous un grand prince, osaient être jaloux de leur roi !

Jean vit avec une douleur profonde ses amis, ses parents même, céder à l'entraînement de leur position, et se tourner par degrés contre lui. La faction de France se grossit de tous les mécontents à titres divers ; ceux qui d'abord avaient gardé des mesures, furent emportés par cette inévitable pente des partis aux dernières violences. Les Sapiéha ne se souvenaient plus de ce que le roi avait fait pour leur grandeur. Son règne pesait surtout à celui d'entre eux qui, successeur de Michel Paç, n'apercevait plus devant lui qu'un échelon à franchir. Grand-hetman de la Lithuanie, l'ambitieux Casimir rêvait une couronne ; si le royaume devait lui échapper, il ne méditait rien moins que de rendre au duché sa vieille indépendance pour mettre le patrimoine des Jagellons dans sa famille. Au temps des monarques débiles, les chefs des deux armées de la république tourmentaient l'État de leurs implacables rivalités ; à présent que les hetmans voyaient un citoyen plus grand qu'eux sur le trône, ils compromettaient la république par leur concorde factieuse.

Également effacés par la gloire de leur roi, également impatients de se créer des titres à une promotion de plus, Iablonowski et Sapiéha se laissèrent entraîner à mettre en commun leurs ressentiments. Le premier de leurs griefs était de ne paraître dans les armées que pour voir ce roi toujours à cheval recueillir seul l'honneur de succès, achetés, disaient-ils, au prix de leurs veilles et de leur sang. Peut-être le palatin de Russie avait-il commencé par regarder d'un œil mécontent, à son propre insu, l'obstination que mettait Sobieski à gagner des batailles, trente ou quarante ans de suite. Maintenant, il était le chef avoué de tous ceux que l'aversion de l'Autriche, un engagement avec la France, l'inquiétude d'esprit, la passion, la conscience même, soulevaient contre la politique de leur roi.

La diète devait cette fois siéger en Lithuanie, d'après la constitution décrétée sous le roi Michel. Ce fut à Varsovie que le roi la convoqua. La proximité du théâtre de la guerre, l'approche des hostilités, la nécessité de prom-

ptes solutions, la convenance de ménager le temps et la fortune de la noblesse dans de telles conjonctures, motivèrent ce changement. A tort ou à raison, la Lithuanie supposa au roi des arrière-pensées, et ce furent entre le royaume et le Grand-Duché de nouveaux, d'effroyables désaccords.

La diète devait s'ouvrir le 16 février, le jour où Charles Stuart terminait son règne frivole et cruel, où ce funeste héritage échut à Jacques II, prince digne, par son noble cœur, d'une moins triste scène et d'une meilleure destinée. La Lithuanie manqua tout entière au rendez-vous. Elle s'était assemblée à Grodno, opposant ses comices à ceux de la couronne. Il fallut d'interminables négociations pour pacifier ces rebelles. La reine s'y employa de toute sa puissance, et son esprit fertile en ressources, son charme inexprimable, son empire sur Iablonowski, et celui de Iablonowski sur les Sapiéha empêchèrent de se prolonger la scission qui menaçait de séparer sans retour le Grand-Duché de la Pologne. En consentant à se rendre sur la Vistule, les Lithuaniens, pour conserver le droit de leur pays, stipulèrent que l'assemblée prendrait le titre de diète de Grodno, et que le maréchal serait choisi parmi eux. Ces résistances vaincues, la succession du grand chancelier Christophe Paç, mort récemment, suscita de nouveaux orages : ce seigneur devait être funeste à Jean jusque dans le tombeau. Le roi avait donné les sceaux à Michel Oginski, personnage de haute naissance, et peu après gendre du grand-chancelier de la couronne, Vielopolski, le beau-frère de la reine. On contestait la légalité de cette nomination, parce qu'elle n'avait pas été faite en présence de la diète. Un autre Paç, irrité de n'avoir recueilli la succession d'aucun des membres de sa famille, remplit l'assemblée de ses fureurs. Il osa, en pleine diète, envoyer jusqu'au trône de si vives injures, que le roi porta la main à son cimeterre. La Pologne était la seule république au monde où le premier magistrat pût rencontrer de tels outrages, la seule monarchie où le roi pût entendre de telles menaces ; et ce roi était celui que tant de princes souverains suivaient naguère au combat avec obéissance, celui qui, sujet et roi, avait sauvé dix fois sa patrie du joug de l'étranger !

On ne peut dire si de telles scènes sont plus remarquables comme restes d'une origine barbare, ou comme présages de catastrophes prochaines. Ces déchirements ne permettaient de rien accomplir d'utile à la république, et ne laissaient que trop peu de place à l'espérance.

Jean crut désarmer le chef des opposants en annonçant que sa santé délabrée lui défendait de commander l'armée en personne. Mais ses efforts pour hâter le vote des impôts et celui des contingents ne furent pas plus heureux. On accusa toujours son égoïste fidélité à l'alliance de Léopold, alors même que Léopold donnait au jeune électeur de Bavière la main de l'archiduchesse Marie-Antoinette, promise depuis longtemps au prince Jacques ; dans le même temps, ces hommes qui voulaient que la Pologne, pour la première fois peut-être depuis son origine, se hasardât à tenter le siège d'une place puissante, mirent

en délibération, par jalousie, par dédain nobiliaire, la suppression de l'infanterie dans leurs armées! Un seul point put être résolu. Il s'agissait de Tékéli, qui sollicitait, par l'entremise du Saint-Siège, la médiation des Polonais, n'attendant, disait-il, que la restauration des droits héréditaires de ses concitoyens pour se séparer des infidèles. Les comices repoussèrent l'illustre suppliant : c'était oublier qu'il est des rapports de situation et de destinée, des sympathies nécessaires au-dessus desquelles les peuples ne s'élèvent jamais sans danger. Une assemblée où domine l'esprit de la France ne remarque pas que la Hongrie, une fois abattue, la maison d'Autriche va être également redoutable à toutes les nations libres d'alentour, et par ses armes et par ses maximes ! C'est le seul point où les Polonais, irrités des agressions de Tékéli, s'entendent avec le roi. C'était jouer de malheur.

La diète se sépare enfin ; Iablonowski court se mettre à la tête des troupes de la république. Tandis que les peuples d'Occident emploient leur repos suivant leur génie, la cour de Portugal en célébrant des auto-da-fé, celle de Madrid des courses de taureaux, celle de France des carrousels où assiste une magnifique ambassade des deux tzars, celle de Rome des solennités pour appeler les bénédictions du ciel sur les armes chrétiennes, les Vénitiens, les impériaux, les Polonais, vont assaillir en même temps la Turquie sur tous ses confins, depuis les eaux du Péloponèse jusqu'au cours du Dniester... Comme dans l'*Iliade*, toute la gloire sera pour le héros resté dans sa tente.

Cette fois encore, les Vénitiens furent les plus heureux d'entre les alliés. L'armée de Morosini, où se rencontrèrent le prince Maximilien de Brunswick, Philippe de Savoie, le brave commandeur de Latour-Maubourg, de l'*auberge* d'Auvergne, et quatre cents chevaliers de la *religion* qui avaient défendu Candie sous ses ordres ; cette armée, rendez-vous de ce que l'Italie, l'Allemagne et la France avaient de plus brave, apparut sur les rivages de la Grèce. Morosini venait disputer cette noble terre aux barbares ; il débarqua dans ces mêmes eaux de Sapienza, où, un siècle et demi après, les enseignes françaises devaient revenir prendre terre pour ressusciter enfin la nation grecque.

La croix fut arborée sur les murs de Calamata (24 juin 1685) ; un assaut sanglant livra ceux de Coron au lion de Saint-Marc. La conquête d'Éperiès, d'Essek, de Newhausel, fut tout ce que les impériaux tentèrent. Ils s'estimèrent heureux d'empêcher Strigonie de retomber au pouvoir des Ottomans. Charles de Lorraine, cette année encore, s'arrêta au pied de Bude. La campagne n'avait servi qu'à faire briller, au milieu de la paix dont jouissait la France, l'ardent courage de ses plus nobles fils. Conti, La Roche-sur-Yon, un jeune Turenne, Commercy, Vaudemont, prodiguèrent leur bravoure et leur sang dans toutes les rencontres. Les impériaux les virent toujours devant eux. La chrétienté comptait partout, à son avant-garde, des gentilshommes ou des princes de France.

Iablonowski n'ouvrit la campagne que lorsque Charles de Lorraine venait

de la fermer. Ses universaux avaient en vain appelé l'ordre équestre aux armes. Malgré les efforts des factions, la voix du roi était la seule qui pût être entendue. Les grands-hetmans n'eurent pas quinze mille hommes à conduire aux ennemis.

Loin de reprendre Kamiéniéç, dont ils avaient fait tant de bruit, ils ne pensèrent pas à tenter le siège ; ils ne purent même point empêcher les Turcs de ravitailler la place par une marche hardie ; comme ils voulaient marquer du moins leur commandement par quelques coups éclatants, ils allèrent en Moldavie se faire envelopper et battre par les Turcs, les Valaques et les Tartares.

C'était à Boyani. Les cruautés effroyables de Petryczaïko et de ses Moldaves en Bessarabie avaient soulevé la population entière contre lui. Aineji-Soliman-Pacha n'eut pas de peine à resserrer les liens des principautés avec le divan. Il institua hospodar de Moldavie Constantin Cantémir, prince chrétien du sang de Tamerlan. La Valachie obéissait à Sirvan Cantacuzène, génie plus ambitieux que hardi, qui se souvenait d'être issu des empereurs de Byzance, s'indignait de sa sujétion, et rêvait des destins meilleurs. Cantémir, qui avait autrefois servi en Pologne, était près de penser comme Cantacuzène. Mais tous deux suivaient Soliman-Pacha par souci des nombreux otages qu'eux ou leur noblesse avaient à Constantinople, et par effroi de la faiblesse de l'armée polonaise. Un malentendu apparemment fit qu'après des négociations secrètes et des relations amies avec Cantémir, ce furent ses troupes sans défiance que Iablonowski attaqua. Les Moldaves et les Valaques indignés, se défendirent avec furie. Sélim-Gieray, rétabli à la tête des Tartares, et Soliman-Pacha, survinrent. L'habileté du grand-hetman, les efforts de Kontski, la bravoure des princes de Courlande, celle du comte de Maligny et des autres volontaires français, les coups d'éclat de Souvré, ne purent rien contre les difficultés de la position et du nombre. Les Polonais furent écrasés. Derrière eux s'étendait, les séparant de la patrie, l'immense et inculte forêt de la Bukovine. Les Turcs ne voyaient dans leurs débris qu'une proie dont s'amusait l'orgueil musulman. Iablonowski sut se frayer un passage sur le corps d'ennemis renversés, au travers des bois abattus. Cette retraite fut une réparation de ses fautes, sinon pour le profit, au moins pour la gloire.

Au premier bruit de ses dangers, le roi souffrant avait malgré tout rassemblé la noblesse de son voisinage, et couru ainsi au-devant de son lieutenant. Il apprit en chemin que l'armée était vivante et libre. Mais elle avait perdu l'artillerie, les bagages, les chevaux, un tiers des hommes, et, ce qui est plus que tout, l'offensive.

La faction de Iablonowski était déconcertée. Ses partisans s'avisèrent de rejeter sur le roi ses revers ; le roi, disaient-ils, avait annoncé des renforts toujours attendus en vain, et ne s'était ébranlé dans sa retraite paisible pour aller au secours du grand-hetman qu'aux dernières extrémités; en un mot, il nourrissait une secrète jalousie des talents de l'illustre guerrier et de sa renommée

croissante. Soit pour autoriser ces bruits, soit par honte du mauvais résultat des menées auxquelles il avait donné les mains, Iablonowski ne se présenta point à Zolkiew. Le roi se rappelait que c'était lui dont le suffrage lui avait ouvert les chemins du trône ; il lui écrivit la lettre suivante :

« Les nombreuses obligations que je vous ai, monsieur le grand-hetman, et l'affection qui me lie à vous, me font apercevoir votre longue absence, et remarquer avec douleur l'indifférence que vous me témoignez. Que je l'aie méritée ou non, venez promptement dissiper le nuage qui a couvert notre intime amitié, et croyez que votre présence sera plus efficace pour mon prompt rétablissement, que tout l'art des médecins dont je suis entouré. »

Cette lettre peint Sobieski. La bonne grâce et la grandeur indulgente qui y respirent, font voir s'il savait oublier les injures.

Sur ces entrefaites Léopold éprouva de nouvelles difficultés en Hongrie. Il voulut décidément en finir avec les mécontents de ce pays. Mais la Porte se refusait à les abandonner ; elle ne pouvait se résoudre à souscrire pour la première fois une paix sans gloire ; elle demandait la restitution de son territoire perdu, ou du moins l'indépendance de la nation hongroise et de son chef. Léopold sentit qu'il ne pouvait arriver à pacifier ses frontières de ce côté, qu'en frappant sur la Turquie des coups éclatants et décisifs. Pour cela, il fallait que le roi Jean descendît de nouveau dans la lice. Le voudrait-il ?

Pour l'entraîner, il ne s'agissait de rien moins que de réparer les ravages de deux ans d'ingratitude, de détruire le crédit renaissant du marquis de Béthune, de combattre l'ascendant de la reine, de renverser ses conseils impérieux et passionnés. Peu de chances de succès paraissaient s'offrir à la coalition. On députa pour cette délicate mission le père Vota.

L'empereur ne pouvait mieux choisir. Il savait que le monarque aimait les doux amusements d'esprit, les affaires de la république des lettres et de celle des sciences. Le P. Vota était un esprit vif, pénétrant, éclairé, très instruit et grand diplomate. Le difficile de sa tâche n'était point de combattre les efforts tentés par Béthune pour séparer le roi de ses alliés. Le roi avait juré au pied de la croix de ne jamais traiter seul ; et il n'était pas de griefs qui pussent balancer dans son esprit le poids de ses serments. La grande affaire était de le ramener de sa personne dans les camps, de lever les entraves qu'opposaient à sa naturelle passion de la guerre, ses ressentiments légitimes et ceux de la reine. Innocent XI se servit, lui aussi, du père Vota pour remplir Zolkiew des alarmes, des plaintes, des prières de la religion éplorée, pour rappeler au roi la mission sainte qu'il avait reçue de ses ancêtres, qu'il avait acceptée au milieu des tombeaux de tous les siens et des pleurs de sa mère, celle de terrasser à tout prix l'infidèle et de donner à sa patrie comme à sa famille un vengeur. L'empereur employa son habile agent à intéresser l'ambition de Marie-Casimire au succès de ses vœux, en faisant briller aux yeux de cette princesse l'éclat de souverainetés indépendantes pour ses fils. Le cabinet de Vienne s'of-

frit à garantir par un traité aux princes de la maison de Sobieski la possession de ces vastes principautés des bords du Danube que la Porte gouvernait par des fanariotes sous le nom de hospodars, et dont la Pologne revendiquait depuis des siècles la suzeraineté.

Il n'était pas besoin de tant de promesses et d'artifices pour éveiller dans le cœur de Jean le désir du combat. Il suffisait d'entrer dans un rêve qui avait rempli sa vie, de revenir à des plans dont il avait sans cesse entretenu l'Europe: par là on le détermina sur-le-champ, et il se trouva participer aux fins de la ligue d'Augsbourg, sans soupçonner, plus que Louis XIV, l'existence de ce grand complot.

Le rêve que le petit-fils de Zolkiewski roulait toujours dans sa pensée aurait changé la face du monde et marqua d'une gloire éternelle le terme de sa carrière. Deux nations de races et de mœurs étrangères, barbares égarés vers les confins de l'Europe policée, pesaient depuis trop longtemps de tout leur poids sur la Pologne et la chrétienté. Ce sont les Turcs et les Tartares. Jean avait proposé cent fois de rendre à l'Asie ces hôtes funestes, de relever les nations chrétiennes qui n'étaient qu'abattues, qui vivaient et frémissaient toujours. On s'engage à l'y aider. En deux campagnes, il poussera ses armes aussi loin que les Sarmates sont jamais parvenus le long de la mer Noire. La Crimée le verra d'abord chasser ces pâtres armés, ces soldats nomades qui, tous les ans, infestaient la république de leurs incursions et de leurs brigandages. Il ira ensuite apparaître sous les murs de Byzance, Morosini, Courbon, Latour-Maubourg, Brunswick, qui conduisent les armées de Venise, et le prince de Lorraine, l'électeur de Bavière, qui marchent à la tête des troupes de l'empire, arriveront les uns de la Hongrie, les autres du Péloponèse, à ce rendez-vous de la dernière des croisades. Sous Mahomet IV s'écroulera l'empire que Mahomet II a fondé. Tels sont les vastes desseins de Jean ; telles, les dernières clartés de ce génie qui depuis un demi-siècle éclaire le Nord tout entier.

Et ce n'était pas seulement la destruction des barbares qui préoccupait le roi de Pologne. Il voulait fonder sur leurs ruines la grandeur de sa patrie par des créations plus utiles que les conquêtes. Son plan était d'appuyer la Pologne au cours du Danube et au Pont-Euxin. Elle aurait été bornée alors par deux mers, et il négociait avec la Hollande un traité qui, assurant l'exploitation de cette double source de prospérités, devait introduire parmi les Polonais des arts nouveaux et de nouvelles richesses. Il voyait déjà le commerce unissant pour la première fois la Propontide et la Baltique par des canaux, des routes, des échanges. C'était une pensée vaste et sage. Plus loin dans le Nord grandissait un enfant qui se chargea de l'accomplir, mais à son profit : pour la Moscovie, et contre la Pologne.

Le roi Jean sentait la nécessité d'associer cette Moscovie, qu'attendaient d'autres grandeurs, à ses projets. Il cherche à la Porte des adversaires jusque

dans la Perse. Il veut traiter l'empire turc comme une place forte, l'investir, l'assiéger de toutes parts, ouvrir à la fois de tous côtés la tranchée. Il mesure l'attaque au colosse. Des sacrifices ne lui coûteront pas pour attirer sur l'infidèle le débordement des immenses armées moscovites. Après tout, fallût-il abandonner à prix d'argent les droits de la couronne sur Kiow et Smolensk, on s'y résignerait. La Pologne n'est pas en mesure de ressaisir les capitales de la Russie Blanche et de la Russie Rouge. D'ailleurs l'une de ces places est en dehors de la frontière naturelle de la république. L'autre ne fait qu'y toucher. Ce qui l'intéresse, c'est de conserver cette frontière même, de la conserver en l'étendant de la Baltique jusqu'au Pont-Euxin. Peu importe aux Polonais ce qui se passera sur l'autre rive du Borysthène, si le Borysthène et le Danube bornent seuls leur empire du côté du midi, jusqu'aux rivages de la mer Noire.

En conséquence, le palatin de Posnanie, avec une suite de trois cents gentilshommes, s'en va, au mois de février 1686, traiter sur ces bases avec les tzars. Sophie et Galitzin luttent deux mois contre les conditions auxquelles Jean met l'abandon de prétentions vaines. Les négociations sont plusieurs fois rompues. Enfin, le 14 avril, Sophie consent une soulte de un million cinq cent mille florins, une alliance offensive et défensive contre les Turcs, la promesse de les attaquer depuis le Caucase jusqu'au Borysthène et de se refuser à toute transaction séparée ; elle stipule la liberté du commerce entre les deux États, sauf l'introduction en Russie de l'eau-de-vie et du tabac, denrées, il est vrai, qui sont celles qu'on y consomme le plus ; elle ajoute l'établissement d'une ligne de poste aux lettres, depuis Moscou jusqu'à Varsovie. Les Russes prenaient tous les moyens d'entrer en Europe ; ils se liaient à la chrétienté par la politique, pour la première fois.

C'était au mois de mai que les alliés avaient fixé la reprise des hostilités. Sûrs de la coopération active du roi de Pologne, ils ne mirent de bornes ni à leurs espérances ni à leurs apprêts.

L'empire porta toutes ses forces en avant. Venise soudoya des troupes dans tout l'univers. De son côté, Jean épuisa son propre trésor pour mettre au complet l'armée de la république ; il versa en Ukraine trois cent mille florins de ses deniers, afin d'animer les Cosaques à cette grande lutte, et Cantémir ainsi que Cantacuzène lui promirent le concours des hospodars.

L'empire ottoman fut menacé à la fois sur toutes ses frontières, et il l'était aussi au cœur. A la même heure, Morosini faisait voile de Corfou pour continuer la conquête du Péloponèse et de l'Achaïe, le provéditeur Cornaro enlevait la Dalmatie pied à pied, la Croatie rentrait sous les lois de Léopold, le Danube fléchissait sous le poids des troupes impériales, les foudres de la Pologne grondaient sur les principautés, Galitzin parlait de lancer trois cent mille hommes au centre de la Tartarie, les saïques du Cosaque sillonnaient le Pont-Euxin, et les galères de Venise, celles de Malte, celles du pape, celles de Florence, agitaient tous les rivages de la mer Égée ; ces flottes se rencontrèrent devant

Constantinople ; elles y portèrent l'épouvante ; liant ainsi en quelque sorte les opérations du midi à celles du nord, elles complétèrent autour de l'empire ottoman cette rude ceinture de combats et de dangers.

Les mécontents de Hongrie échappaient aussi à la Porte ottomane. Tékéli par ses négociations avait irrité le divan. A la fin de la dernière campagne, les pachas de Waradin et de Bude, faisant pour la cause de Léopold plus que n'avaient fait ses armées, avaient jeté le comte dans les fers. C'était porter l'effroi et le désordre dans son parti ; c'était envoyer ses amis et ses soldats aux pieds de l'empereur. Les populations, les villes, les troupes, la noblesse tombèrent devant les impériaux, en criant merci. La Hongrie supérieure se trouva réduite tout entière sans coup férir. Seule inébranlable au milieu du désespoir public, la digne compagne du comte se réfugia sur le rocher de Montchaz, résolue à s'ensevelir sous les ruines de son château avec ses fils. Un bombardement effroyable ne l'épouvanta point. Durant trente mois, elle vit plus d'une fois sans s'émouvoir les bombes se briser à ses pieds, heureuse de venger le sang de Zrini, son père, et de tenir levé quelque temps encore l'étendard où était écrit : Pour Dieu et la liberté !

Étonnés de leur ouvrage, les Turcs se hâtèrent de rendre au comte ses titres et ses armes. Ils ne lui rendirent pas ses soldats, ses villes, son pouvoir. Le mal était irréparable : la Hongrie se trouvait sans retour assujettie à la maison d'Autriche.

Malheureuse nation ! elle avait compté trois alliés, le roi de France, le roi de Pologne, le Grand-Seigneur ; tous trois, à des titres et par des procédés différents, la perdirent !

La campagne fut ouverte ; jamais les Turcs, depuis le temps de leur établissement en deçà du Bosphore, n'avaient vu gronder sur eux un plus terrible orage, jamais ils n'avaient été plus prompts et plus habiles à ordonner leurs apprêts. Aineji-Soliman-Pacha, jugé digne, dans les deux dernières campagnes, de tenir tête au roi de Pologne, venait d'être préposé au gouvernement de l'empire. Il mit promptement sur pied cinq armées pour couvrir le Péloponèse, la Dalmatie, la Croatie, la Hongrie, les principautés ; il laissa Sélim-Gieray chargé du soin de défendre la Crimée, et lui-même se disposa à courir où seraient les plus grands périls.

Jean Sobieski était allé dans les monts Carpathes, concerter avec les généraux autrichiens les opérations des alliés ; les plans convenus, l'Europe entière sembla s'ébranler. Partout les Ottomans plièrent. Tandis que le comte Caprara s'avançait sur la Transylvanie, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière à la tête de deux armées qui formaient ensemble quatre-vingt-dix mille hommes, descendirent la double rive du Danube ; ils vinrent placer hardiment le siège devant la capitale de la Hongrie. En même temps, le *ban* de Croatie, baron de Mercy, se précipita entre le cours de la Drave et de la Save jusqu'aux limites de l'Esclavonie, et tourna les corps ottomans qui défen-

daient Bude. Les Vénitiens de terre ferme étendirent leurs lignes des bouches du Cattaro au fond de l'Albanie ; Marosini jeta l'ancre, à la tête des flottes alliées, dans le port de Navarin, sous le feu des batteries musulmanes, et, envoyant ses lieutenants, le comte de Kœnigsmark et le marquis de Courbon, battre le séraskier de la Morée, à leur retour, il enleva cette place, que Bajazet II avait conquise, que don Juan, vainqueur à Lépante, ne put reprendre; ensuite, il courut à Modon, y planta les enseignes chrétiennes, triompha aux champs, ou plutôt aux sépulcres d'Argos, emporta enfin, sur ce rivage illustre, Napoli de Romanie, où une foule de chevaliers de Malte des langues de France payèrent de leur sang la victoire ; Venise, au milieu des fêtes, tira de la poussière, pour l'arborer sur le palais Saint-Marc, l'étendard de la Morée, qui n'avait pas vu depuis cent ans la clarté du jour.

Cependant, Sobieski campait depuis un mois sur le Dniester, et y campait presque seul. Au milieu de sa Pologne toujours divisée, il semblait un esprit, une âme de feu dans un corps impuissant. Vieux, infirme, embarrassé d'un embonpoint qui l'accablait, lui seul savait vouloir et agir. Les hetmans avaient jugé ses grands desseins impraticables. C'était aux pieds de Kamiéniéç que Iablonowski voulait toujours borner l'essor de la Pologne, et on seconde mal les plans qu'on improuve. Les hetmans d'ailleurs pouvaient seuls lever, réunir, ordonner l'armée ; suivant le vieil usage, rien ne se trouva préparé à temps.

Jean n'avait autour de lui que les ambassadeurs des cours, Béthune, et une troupe de volontaires de France conduits par le marquis de Courtenvaux, fils de Louvois ; il était venu pour assister à des batailles ; il trouvait Sobieski, sa solitude et son désespoir.

Toutefois, le roi de Pologne était une armée. Abaffi s'excusa auprès de la Porte de ne point marcher au secours de Bude sur la présence du roi de Pologne aux frontières ; les Tartares refusèrent pour le même motif d'obéir à l'appel du divan ; de sorte que, lorsque les impériaux sous les ordres de Caprara se portèrent au milieu de la Transylvanie, le grand-vizir ne put détacher, pour sauver cette province, le corps d'armée chargé de maintenir la foi suspecte des hospodars : il fallait avant tout empêcher que le roi Jean ne vînt, au travers de ces contrées indécises, menacer les derrières des lignes musulmanes.

Enfin, vingt-quatre mille hommes furent rassemblés autour de la lance royale, et Jean s'avança contre le colosse ébranlé de l'empire ottoman. L'été versait depuis longtemps tous ses feux sur ces steppes sans bornes qu'on allait conquérir. L'enthousiasme, dont le roi remplit les troupes au départ, ne les empêchait pas de mesurer les fatigues et les privations qui les attendaient sous un ciel brûlant, sur une terre embrasée. Ces soldats, accoutumés à ne pas quitter la patrie, même pour la mieux défendre, ne laissèrent pas derrière eux sans terreur cette forêt profonde de la Bukowine, où ils avaient failli périr, et qui était encore jonchée de leurs débris. On atteignit le Pruth, on côtoya ses bords.

La marche était difficile et lente. On arriva dans un désert jonché de restes d'armures, triste scène où le temps avait respecté tous les témoignages d'un grand désastre. Jean fit incliner les armes et célébrer les saints mystères en l'honneur des guerriers morts pour la patrie. Ce lieu était illustre par le souvenir de Zolkiewski.

Au 15 août 1686, les Polonais entrent dans la capitale de la Moldavie. Les habitants, les boyards surtout engagent au roi et à la république leurs serments. D'immenses provisions sont amassées par une sollicitude prévoyante pour refaire l'armée. Mais celui qui en est l'auteur ne se montre pas : il a pris la fuite ; c'est Cantémir, et on n'entend pas parler de Cantacuzène. Surpris du



Saint Adalbert. (P. 252.)

retard du roi de Pologne et de la faiblesse de son armée, ces princes ont craint de compromettre leurs fils, leur couronne, leur tête. Au lieu d'une résolution hardie qui entraînerait la fortune, ils attendent ce qu'elle aura décidé ; faisant entre les deux camps, qui leur semblent avoir des chances égales, un égal partage, ils portent au séraskier musulman leur personne et leur armée, en laissant au roi de Pologne des vivres et leurs sujets.

Après deux jours de repos (17 août), Jean et ses troupes se remettent en marche. Devant eux s'étendent arides et brûlantes ces plaines éternelles, fécondes par nature, mais que la guerre a rendues désertes et sauvages, lieux d'étrange destin qui, depuis deux mille ans, servent de frontières à la civili-

sation et à la barbarie, sans pouvoir appartenir à l'une ou à l'autre ; provinces malheureuses que Darius, la Grèce, les Césars convoitèrent comme le Bas-Empire, et la monarchie de Rurik comme les fils de Gengis-Kan, comme les héritiers de Charles-Quint. Là nul grand État ne s'est assis ; là des races ennemies se sont sans cesse combattues ; sous les hospodars ainsi que sous les Daces, cette terre reste en proie à de perpétuels ravages, également désolée par qui la possède et par qui la désire. Affaiblie à chaque pas par la lassitude et la faim, l'armée allait conquérant des déserts, recueillant les serments des rares bourgades, surprise de s'approcher par de tels chemins du Danube qu'elle avait vu à Vienne et à Parkan, moins éloignée alors de Constantinople que de Vienne ou de Varsovie, et plus abattue, plus découragée à mesure qu'elle apercevait de plus près le Pont-Euxin, et de plus loin la patrie.

Depuis deux jours, on n'avait pas trouvé âme vivante : cette solitude étonnait les plus fiers courages. Tout à coup des mugissements lointains retentissent dans le désert : c'étaient ceux du canon ; on s'arrête avec surprise. Rzewski, à la tête de l'avant-garde, venait de rencontrer la nation entière des Tartares.

Galitzin et ses Moscovites n'avaient point paru : le kan de Crimée, rassuré sur son territoire, s'était acheminé vers Jean Sobieski. Il le trouve et ses hordes reculent. Mais les Polonais ne vont plus faire un pas dans cette Bessarabie sauvage sans avoir à lutter contre le monde d'ennemis qui les entoure : un ciel d'airain était un ennemi plus menaçant encore. L'armée resta une fois trois jours sans une goutte d'eau ; on rencontrait des rivières : elles étaient à sec ; un lac : il était empoisonné, ou du moins on le croyait, parce que les imprudents qui buvaient de son eau y trouvaient la mort. Les Tartares, disait-on, avaient des plantes vénéneuses avec lesquelles ils savaient tout infecter. En approchant de la mer Noire, le sol changea d'aspect. C'étaient des monts arides, des abîmes, des gorges redoutables ; et, partout en embuscade, hérissant les hauteurs, coupant les communications, taillant en pièces les traînards, détruisant le bagage, du reste inaccessibles et refusant toujours le combat, les Tartares semaient la terreur et les désastres sur les pas des Polonais affamés. Il fallut changer de route, se rapprocher du Pruth, le franchir à Serecz, pour se mettre à couvert de ces hordes terribles, chercher ainsi le Danube, et gagner par ses rivages la route du Pont-Euxin (31 août).

Mais l'armée s'épuisait par les marches, les combats, le désespoir, la faim. On sut que le séraskier Buickly-Mustapha, pacha de Romélie, qui courait vers Bude avec trentre-quatre mille soldats d'élite, s'était détourné pour défendre l'empire ottoman contre ce danger plus pressant que les événements de la Hongrie. L'effroi régnait à Constantinople, qui croyait voir le roi de Pologne à ses portes. Les Turcs s'avancèrent donc à marches forcées ; déjà ils étaient proches. Le jeune Poniatowski les a vus : sa compagnie de hussards vient de faire des prodiges contre un corps de spahis. Aussi les hospodars ont-ils repris courage ; ils rallient leurs troupes et marchent à la rencontre de l'armée polo-

naise : fixés maintenant dans leur incertitude, ils sont résolus à l'écraser. Que sont devenus les impériaux de Transylvanie et leur coopération promise ? Ce que deviennent les Moscovites. Jean était abandonné seul à la merci des Turcs, des Cosaques, des Tartares.

C'étaient les mêmes déserts où Pierre le Grand se trouva quelques années plus tard. Dans cette situation extraordinaire, Jean a du loisir pour la lecture et l'érudition. L'armée passait non loin d'un mohila célèbre dans toute la contrée, tombeau barbare, qu'on appelait le rempart de Trajan. Il y va muni de ses livres, croit reconnaître un monument élevé à Décébale, gravit le sommet pour mieux l'observer, et il découvre dans le lointain les flots de l'armée musulmane. Il tressaille ; il espère qu'une bataille va le rendre maître du cours du Danube et des principautés. Mustapha-Pacha refuse aux Polonais l'occasion de la victoire ; il se retranche, il veut les voir périr sans combat, pressés entre le fleuve, lui et les Tartares. Un tiers de l'armée chrétienne n'était déjà plus. Les forces et les espérances des survivants, épuisés par les fatigues, les privations, les combats, s'évanouissaient. On ne doutait plus que le sort de Zolkiewski ne fût réservé à son petit-fils, il fallait à Jean lui-même le souvenir des prodiges de Podhaïce et de Zurawno pour ne pas s'épouvanter. Iablonowski et Sapiéha s'épouvantèrent pour lui ; ils appuyèrent de leur autorité le cri de l'armée qui demandait la retraite. La retraite était plus difficile, plus dangereuse à opérer qu'une position à prendre sur le Danube ; mais le roi ignorait le sort des alliés ; les populations, prévenues de la haine des Polonais pour l'Église grecque, s'étaient montrées à lui trop mal disposées en faveur d'un suzerain catholique, pour qu'il pût en attendre assistance. D'ailleurs la volonté des grands-hetmans était précise ; il ne pouvait lutter contre leur prérogative en même temps que contre le désespoir des troupes. Il se résigna donc, et l'œil sur l'horizon lointain qui lui montrait les Balkans et lui révélait Andrinople, il donna le signal du retour.

Ce même jour (3 septembre), les impériaux, après cent quarante ans, rentraient enfin dans Bude. Le grand-vizir Soliman avait fait pour sauver la capitale de la Hongrie une démonstration vaine. Privé des secours du séraskier de Romélie, de ceux des Valaques et des Moldaves, de ceux des Tartares, il n'avait remonté le Danube que pour assister au triomphe de la croix. Abaffi, dès l'apparition du roi de Pologne sur ses frontières, avait livré sans défense la Transylvanie aux armes du comte Caraffa ; et Jean, l'auteur de tant de biens, restait perdu au milieu d'affreux déserts. Cerné par près de deux cent mille hommes, destitué des appuis que lui assuraient les traités, il devait s'estimer heureux s'il sauvait sa vie et celle de son armée.

Jamais marche ne fut plus effroyable. Il fallait affronter un ennemi innombrable, féroce, insaisissable, vivre d'herbes désséchées, chercher de l'eau en creusant sous les sables, soutenir la chaleur du jour, perdre en combats sans espoir le repos des nuits. Les feux du soleil et ceux de la guerre n'étaient

pas les seuls qu'on eût à braver ; la torche du Tartare allumait les roseaux de ces rivières taries et les bruyères de ces plaines désolées. L'incendie aussitôt courait d'un bout de l'horizon à l'autre, et on avait à fouler cet embrasement destructeur, à percer ces flammes étouffantes en les abaissant sous les pieds des chevaux avec des lances, fortifiées des cuirasses des hussards. Quand les ardeurs de l'été s'apaisèrent, ce furent d'autres tourments : le vent soulevait, de ces herbes mortes et de ces cendres, une poussière dévorante comme les sables de la Libye. A Yassy enfin, on trouve des vivres ; quelques combats heureux répriment la furie des Tartares. Après quarante jours, cette petite armée que les Turcs n'avaient osé combattre, que les Tartares n'avaient pu entamer, que son chef glorieux avait sauvée de tous les assauts, rentra par la route de Soczowa et d'Uszcye dans ces frontières fatales que la Pologne semblait ne pouvoir dépasser.

En ce moment, Seghédin ouvrait ses portes aux impériaux ; Cinq-Églises était assiégé et allait capituler ainsi que Darda et d'autres places. La Drave et la Save ne coulaient plus que sous les lois de l'empire : une femme, la comtesse Tékéli, continua seule à protester, les armes à la main, en faveur de la vieille cause de la Hongrie. Le comte errait exilé dans les camps ottomans ; Léopold régnait sur des provinces que ses aïeux n'auraient pas osé ambitionner. La Turquie était tout ouverte aux assauts de la chrétienté. Les hospodars, qui pensaient trouver dans le conseil aulique un appui plus sûr que dans la république polonaise, tournaient déjà du côté de Vienne des regards suppliants. L'attente de la coalition était surpassée. Par sa diversion puissante, l'armée polonaise avait déterminé ces grands résultats ; et, dans ses travaux héroïques, il n'y eut de profit que pour Léopold !

Jean trouva établie à Zolkiew une ambassade ou plutôt une armée moscovite, qui vivait aux frais de ses hôtes, suivant l'usage d'alors. Prolongeant à dessein cet utile séjour, elle attendait le roi pour justifier près de lui le manque de parole des tzars ; les tzars s'excusaient moins sur la longueur des apprêts que sur la nécessité d'attendre, pour l'exécution des conditions promises, la formalité du serment qu'il devait prêter à leur exemple ; de l'avis d'un sénatus-consulte, Jean le prêta.

L'empereur ne se donna point la peine de pallier les torts de ses généraux, ou plutôt ceux de son cabinet. Comme la faction des hetmans se récriait plus haut que jamais contre le système des grandes entreprises, le roi détourna les yeux de Constantinople, et, les ramenant sur sa patrie, loin de laquelle il avait rejeté pour jamais le joug ottoman, il annonça la résolution de borner l'effort de la campagne prochaine au siège de Kamiéniéç.

Il employa l'hiver de 1687 à organiser une artillerie de siège, à faire venir des artilleurs, des officiers du génie, de Saxe et de France, à fortifier son infanterie. Cependant, Léopold s'occupait d'affermir ses conquêtes ; la victoire ne le contentait pas sans la vengeance ; ce n'était pas assez d'avoir dompté la

Hongrie, il fallait la punir. Les échafauds furent dressés ; celui d'Èperiès resta neuf mois en permanence : comme le bourreau n'est pas infatigable, trente aides lui furent donnés, qui se relayaient dans leur effroyable travail. La noblesse hongroise ne compta point une famille qui ne fournît à ces expiations horribles et barbares son contingent de mort.

L'été venu, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière ouvrirent la campagne. Les princes de France ne se montraient plus auprès d'eux. L'aîné des Conti était mort, son frère, héritier de son titre, était allé se réconcilier avec Louis XIV et recueillir le dernier soupir du grand Condé. On sentit leur absence dans les batailles ; on sentit dans les opérations celle de Sobieski. Rassuré du côté de la Pologne, Soliman-Pacha fut en mesure de tenir tête aux impériaux.



Léopol. (P. 145.)

Abaffi se replaça sous la protection et dans l'alliance de la Porte ottomane. Battus devant Essex, le prince Charles et l'électeur se retirèrent sous le canon de Bude. Galitzin ne fut pas plus heureux du côté des Tartares ; il trouva cette nation tout entière en armes, fit sur Pérécop une tentative vaine, construisit quelques forts, perdit dans ces solitudes ses bandes sans nombre ; enfin, avec ses deux cent mille hommes, il ne sut rien faire de mémorable, si ce n'est de donner pour hetman aux Cosaques cet ancien page de Jean-Casimir, que nous avons connu presque aux débuts de ce récit : l'intrépide et vieux Mazeppa.

Iablonowski, Sapiéha et le prince Jacques étaient allés mettre le siège devant Kamiéniéç. Le roi craignait trop que la valeur polonaise ne fût pas assez patiente pour en venir à son honneur, ni le trésor de la république assez prodigue pour créer tout ce qui manquait à ses armées ; il suivait du regard

cette tentative, en ayant soin de laisser aux hetmans toute liberté d'action. Cependant, Soliman-Pacha, inquiet pour la clef du nord, envoyait Buickly-Mustapha-Pacha avec une division puissante au secours des assiégés. Jean aussitôt de s'élancer de Zolkiew, de jeter des ponts sur le Dniester, de courir aux Turcs pour les détruire. Dans le même temps, Lorraine et Bavière marchent au grand-vizir, et combattent dans les champs de Mohats, où Ligniville, Commercy, Villars illustrent leur bravoure. Morosini, de son côté, est rentré en campagne, et, en trois jours, il a enlevé le château de Morée et celui de Romélie, Patras et Lépante. Kœnigsmark et Courbon, Philippe de Savoie, le landgrave de Hesse, Brunswick, deux princes de Wirtemberg, un d'Harcourt, un Conflans chassent tour à tour les derniers restes de l'armée ottomane, des grandes ruines de Corinthe, de Misitra, d'Athènes ! Athènes a vu tous ses enfants se lever pour accueillir les défenseurs de la croix. Les barbares soutiennent un siège dans ses murs, et le canon des soldats de l'Europe policée foudroie, pour l'affranchir, le Parthénon.

Les Turcs étaient épouvantés de cette longue suite de revers ; le Grand-Seigneur faisait tomber la tête de ses généraux vaincus : le peuple, las d'adversités, s'en prit à son maître de tous ces coups du sort. L'armée, abandonnant les provinces, s'avança sur Constantinople pour exercer aussi ses justices. Mahomet IV crut apaiser la sédition en sacrifiant le grand-vizir Soliman, le seul homme de tête et de cœur qui eût tenu les sceaux de l'empire depuis les Kiuperli. Mais il fallait une plus grande victime. En vain le sultan annonce-t-il une réforme dans ses mœurs et dans ses dépenses. En vain fait-il étrangler ministres, beys, émirs, pachas. La rébellion grossit et approche. Pour la conjurer, il imagine de rester seul de la race d'Othman. Il va lui-même présider à l'égorgement de ses frères et de ses fils. Mais, à la porte de leur prison, le bostangibachi lui barre le passage ; le sultan étonné ordonne qu'on tue cet homme : les eunuques se regardent au lieu d'obéir... Le pouvoir absolu expirait dans sa main.

Cependant, à la voix d'un fils d'Achmet Kiuperli, on procède d'une façon régulière à sa déposition. Les chefs vont à Sainte-Sophie consulter le muphti, qui déclare, au nom des ulémas, du peuple et de la milice, Mahomet IV déchu du trône. On le jette dans la prison, d'où l'on tire, pour régner, son frère Soliman qui croit longtemps qu'on le raille, qu'on le perd, qu'on veut sa tête ; il s'évanouit, puis revient à lui, règne, et voilà des millions d'hommes esclaves de cet esclave qu'on couronne !

Rien n'empêchait plus Léopold de porter la guerre à l'occident. Les survivants de la noblesse hongroise venaient de déclarer en face du bourreau la couronne héréditaire dans sa maison ; il fit sacrer son fils dans Presbourg. Après trente mois de siège, Montchaz tomba enfin. La comtesse Tékéli alla, dans Vienne, décorer de sa captivité le triomphe de la cour impériale. Victorieux des armes et des lois de la Hongrie, l'empereur n'avait plus qu'à main-

tenir la Pologne dépendante. C'était l'affaire de menées faciles. A la faveur du long sommeil de Louis XIV, le prince d'Orange armait dans les ports de la Hollande la flotte destinée à couper court aux résistances des Stuarts, et à conquérir aux confédérés d'Augsbourg, impatients d'éclater, l'accession de l'Angleterre.

A la fin, Louis commence à ouvrir les yeux. La rencontre de l'électeur de Bavière avec le duc Victor-Amédée dans les bals de Venise l'étonnait. Sans deviner encore par quel endroit Guillaume comptait l'atteindre, il ne se dissimulait pas que les armements d'Amsterdam étaient dirigés contre la France. Il comprenait, mais trop tard, qu'abandonner la Hongrie avait été une faute immense. On apprit que Soliman III, épouvanté, avait résolu d'envoyer Alexandre Maurocordato proposer, ou, en d'autres termes, demander la paix à l'empereur ; c'était la première fois que les Turcs en venaient à cette extrémité. L'alarme fut grande à Versailles. Girardin à Constantinople eut ordre de tout tenter pour changer les vues du divan; Béthune à Varsovie eut ordre de tout promettre pour détourner de la Turquie les hostilités de la Pologne.

Le moment était propice ; la diète siégeait à Grodno. Elle était un champ de bataille ouvert à toutes les passions du dedans et à toutes les intrigues du dehors.

Les partis avaient pris dans les derniers temps une face nouvelle. A la lutte des grands et de l'ordre équestre avait succédé d'abord la lutte du parti de France et du parti de l'empire, représentés, celui-ci par la Lithuanie, celui-là par la Pologne. Depuis quelques années, tous deux s'étaient réunis dans une opposition commune contre les amis du roi et de sa gloire, qui formaient une sorte de parti nouveau : celui de la cour. La faction de France combattait la politique du roi ; la faction impériale, Lithuaniens entêtés des haines des Paç, combattait sa personne. Tous suivaient des chefs que des ambitions personnelles animaient à cette guerre intestine, qui étaient las de la paix intérieure de la république, las du long règne de Jean Sobieski et de leur longue obéissance. Ils voyaient dans l'élection future une sorte de loterie brillante, où des chances sans nombre étaient ouvertes à leur orgueil ; aussi comptait-on de ce côté la plupart des grands.

Cette fois, trois camps distincts se montrèrent à peu près également ennemis entre eux. Il y avait deux oppositions, hostiles l'une à l'autre autant qu'au trône et à ses partisans. L'opposition polonaise, conduite par Iablonowski, liée d'intérêts avec Louis XIV, demandait à grands cris la paix avec le divan. Elle voulait soulever les comices contre toute demande de troupes et de subsides, et obliger le roi à rester impuissant, si on ne pouvait le détacher de l'alliance impériale. L'opposition lithuanienne ne s'entendait plus avec celle-là que pour semer les obstacles autour du roi. Les Sapiéha, comme on le pense, marchaient à sa tête ; ils se trouvaient ainsi tenir, au milieu de ces discordes, la place des Paç qu'ils avaient tant combattus : peut-être était-il

impossible que les premiers dignitaires du grand-duché ne fussent pas les ennemis de la Pologne. Ce parti demandait la continuation de la guerre, mais en traçant au roi des plans étroits et stériles. Il n'était pas, du reste, le moins violent, le moins subversif. Une main invisible tenait tous les fils de sa conduite : c'était l'empereur.

L'empereur attachait désormais plus de prix à l'alliance qu'à la coopération de la Pologne. Il voulait qu'elle lui restât unie, sans entreprendre des conquêtes du côté de la mer Noire, et la solution de ce problème s'offrait dans le cri de Kamiéniéç. Ses émissaires aigrissaient donc la multitude, en accusant le roi de sacrifier l'or et le sang des peuples à l'espérance de doter ses fils de puissantes principautés sur le Danube ; comme s'il avait pu ignorer que ces provinces une fois conquises avec les soldats et les deniers de la république, elle seule prétendait y régner ! C'était toujours oublier l'impossibilité de reconquérir dans des courses de quelques semaines une place formidable, l'utilité au contraire de rejeter les Turcs derrière le Danube, de bloquer ainsi et de reprendre, sans coup férir, Kamiéniéç, de conquérir, enfin, l'accès de la mer Noire pour unir les deux mers, et continuer par là à compter entre les grands empires, malgré l'assiette nouvelle de l'Autriche.

La diète dépassa en emportements tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les animosités étaient fomentées par cette grande haine toujours croissante des Lithuaniens et des Polonais ; la noblesse, les valets, les paysans même avaient partout le sabre et le pistolet à la main ; on se battait dans les rues, dans les faubourgs et sur les marches du trône. Six semaines s'écoulèrent sans que la première des formalités, celle de l'élection du maréchal, pût être remplie ; comme les Polonais voyaient cette anarchie prolonger leur séjour dans le grand-duché, le terme légal fut à peine atteint, qu'ils se levèrent en déclarant la diète rompue. Les fureurs s'accrurent ; tous les partis s'accusaient de cette trahison, tous demandaient une révolution à grands cris, comme l'unique remède aux maux de la République.

Le roi ne pouvait se passer d'impôts et d'armées. Il recourt à une *convocation* ou réunion extraordinaire du sénat, et assemble sur-le-champ ce grand corps. Mais il y retrouve tous les chefs de l'ordre équestre. C'étaient eux surtout dont l'ambition éveillée soupirait après un nouveau règne. Le collège des pères de la patrie fut agité d'autant de tourmentes que l'avaient été les comices. Ceux des grands qui se croyaient le plus près du trône ourdissaient une conspiration pour attenter aux jours du héros de la Pologne ou le déposer.

Au milieu des calamités et des injures grossières que les factieux élevaient jusqu'au trône, Jean n'était attentif qu'à presser l'affaire des subsides. Les opposants demandèrent qu'on s'assurât des intentions du Saint-Siège sur la continuation des secours qu'il avait fournis à la Pologne depuis les commencements de la ligue sainte. L'intrigue trouva moyen d'illusionner Innocent XI qui promit de fournir des subsides si la guerre était poursuivie dans l'intérêt de



JEAN BART. (P. 268.)

la Pologne et de la chrétienté, mais non pour des ambitions personnelles et des conquêtes téméraires. Léopold, qui avait garanti le retour des principautés à la couronne de Pologne, empêcha ainsi, au nom de Dieu et de la république, l'exécution des promesses qu'il avait faites à la république, et qu'il avait mises sous la sauvegarde de Dieu.

Jean se soumit à demeurer un an désarmé ; il congédia les sénateurs ; mais il eut la consolation d'apprendre que ces complots n'avaient pu réussir à compromettre son nom dans l'affection publique. La ville de Vilna s'était plainte de n'avoir jamais contemplé son roi ; il la visita, et sa présence réveilla ces vieux transports qu'il voyait éclater autrefois le lendemain des campagnes où il avait sauvé son pays. La patrie des Paç et des Sapiéha se chargeait d'acquitter envers ce grand homme la dette immense de la Pologne.

Léopold lui réservait d'autres chagrins. Le prince Radziwill avait laissé en mourant une fille héritière de ses vastes domaines. Sa naissance la rendait digne d'alliances royales, et ses propriétés, ses forteresses, sa puisance en Lithuanie la faisaient rechercher de tous les voisins de la république. Oncle et tuteur de la jeune orpheline, Jean s'était promis de l'unir au prince Jacques. Elle avait préféré le margrave Louis de Brandebourg ; elle le perdit au bout de deux ans, et le roi reprit ses premiers projets. La princesse habitait Berlin, où le grand-électeur venait d'expirer au milieu de son conseil, en donnant la bénédiction à son fils Frédéric III, celui qui revêtit, le premier, la dignité royale. Comme Louis XIV cherchait avidement les occasions de complaire au roi de Pologne, le marquis de Gravel, ministre de France en Brandebourg, intervint, au nom de son maître, en faveur du prince polonais. Il réussit dans sa négociation ; la princesse promit sa main ; elle voulut même que Jacques vînt dans Berlin recevoir, au vu de toute l'Europe, ses engagements. Elle souscrivit la promesse de se marier à la fin de son deuil, et ajouta un dédit en forme qui comprenait toute sa fortune. Jacques, heureux de sa conquête, repartit pour Varsovie, et, le surlendemain, Charles de Neubourg, frère du prince que Jean avait autrefois écarté du trône de Pologne, épousa la fille des Radziwill ! On ne saurait imaginer plus odieuse et plus lâche déception. Par qui cette intrigue avait-elle été conduite ? par Léopold, a-t-on dit. On serait d'abord tenté de croire qu'il prodiguait les affronts à son allié par le besoin de se venger de ses services. En y regardant de plus près, on reconnaît à la politique impériale d'autres mobiles : le compétiteur du prince Jacques était frère de l'impératrice. Ne l'eût-il pas été, les choses se seraient encore passées ainsi. Les Sapiéha s'épouvantaient d'un mariage qui donnait aux Sobieski de nouvelles chances d'élévation, et formait un nouveau lien entre la Lithuanie et la Pologne. L'empereur mit un double intérêt à complaire aux Sapiéha et à entrer dans leur projet de séparer quelque jour, s'ils ne pouvaient aspirer plus haut, le royaume du grand-duché.

Louis XIV triomphait. Il ne douta point que l'alliance de Sobieski et de

Léopold ne fût rompue ; il fit arriver à Varsovie une ambassade ottomane qui offrait la paix et Kamiéniéç démantelé. Jean refusa. Il avait banni de sa présence le résident de l'empereur : sa conscience ne lui permettait rien de plus. Il n'imaginait pas qu'il y eût quelque chose dans le monde qui pût relever d'un serment.

CHAPITRE DIXIÈME.

Gloire et chagrins de Sobieski. — Troubles d'intérieur. — Dernière campagne. — Vie privée du roi : intéressants détails. — Les signes précurseurs de la mort. — Les dernières journées. — Scandales qui suivirent la mort de Sobieski. — Coup d'œil sur la Pologne.

Au milieu des révolutions qui rendirent l'an 1689 mémorable, et de la guerre universelle qui, pendant longues années allait tenir le monde en feu, tandis que les mouvements contraires des armées ensanglantaient à la fois le Rhin et la Meuse, l'Ebre et le Pô, la Save et le Danube, l'Océan et la mer Égée, la Pologne, presque seule, n'entendit point le bruit des armes retentir sur ses frontières. Une paix inconnue régna même dans ses provinces : les débats des factions étaient réduits aux querelles de quelques grandes familles et de leurs clients. Le prince qui avait rappelé la république de la ruine profonde où nous l'avons vue au temps de Jean-Casimir, ce prince porté de la foule des citoyens au rang des rois, était au faîte de la gloire, au faîte des prospérités humaines. Mais qu'il y a loin, des prospérités, ou même de la gloire, au bonheur ! Triste témoignage de la vanité des dons de la fortune, Jean le Victorieux avait le cœur dévoré d'ennuis. Il ne nous reste plus à dire que les sollicitudes privées et les chagrins publics qui allaient flétrir, et peut-être abréger le reste de cette grande vie.

Marie-Casimire fut le fléau du héros qui l'avait couronnée. La montrerons-nous remplissant le palais, comme la république de ses complots et de ses intrigues ; mettant la main à toutes les affaires d'État ou de famille, et l'y mettant pour porter partout la discorde et la corruption ; troublant l'intérieur du roi par son inconsistance, par sa mobilité, par son inquiétude d'imagination et d'esprit, quand ce n'était pas par son ambition et son avarice ; plus emportée dans ses

caprices à mesure que les années, qui semblaient la respecter, lui faisaient craindre davantage son déclin ; jalouse de la confiance de son époux, comme une autre l'eût été de sa tendresse ; exilant du palais sa propre sœur la grande chancelière Vielopolska, sa belle-sœur la princesse Sobieska Radziwill, le savant Zaluski, tous les esprits capables de charmer la vie du roi, pour livrer le pouvoir, qu'elle conservait ainsi à deux femmes de chambre, la Letreu et la Féderba, ennemies acharnées, qui régnaient sur elle comme elle sur le roi, et remplissaient, à son exemple, la ville et la cour de menées, de discordes, de fureurs, de vénalité ? Un trait fera juger de l'esclavage où l'amour de la paix domestique, le premier des biens aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné monarque. Il avait promis les sceaux à Zaluski. Vielopolski mort, il les lui présente ; car il était plus esclave encore de sa parole que de la volonté de Marie-Casimire. Mais : « Mon ami, lui dit-il, si vous les acceptez, c'en est fait de moi. Je serai obligé de fuir ma maison. Je n'imagine pas où je pourrai aller mourir en paix ! »

La famille royale était, à l'image du palais, en proie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans l'État, Jean travaillait vainement à rétablir la concorde, partout troublée par les passions emportées et changeantes de la reine. Contenus comme les partis sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent : ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères ; c'étaient des compétiteurs.

Le roi vivant, sa famille, la Pologne et l'Europe disputaient son héritage. Lui-même, l'œil fixé sur le vide qu'il laisserait au sein de sa malheureuse patrie, n'était occupé que des moyens de le remplir.

Du milieu de ses chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne ; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son âme, il l'a dit mille fois, celle-là était encore la plus amère.

Sujet et grand dignitaire, on l'a vu ambitionner pour son pays le régime de l'hérédité. C'était dans l'espoir d'accomplir cette révolution qu'il s'était associé aux vœux de Jean-Casimir et de Louise de Gonzague, en faveur du sang des Condé ; occupé seulement du salut de la république, il voulait alors affermir, au profit de la maison de France, ce trône auquel il touchait. Roi et père, faudra-t-il s'étonner s'il nourrit le désir d'assurer la couronne à ses fils ?

Bien que le principe de l'élection passe pour avoir toujours régi la monarchie polonaise, trois dynasties avaient obtenu le bénéfice de l'ordre héréditaire. Ces dynasties ne finirent même que lorsque le trône échut à des rois qui n'avaient point d'héritiers directs ; et, comme les princes intermédiaires, tels que Louis de Hongrie, Étienne Batory, Michel Korybuth, ne laissèrent point de fils, il n'y avait pas d'exemple que le fils aîné du roi n'eût point régné sur la Pologne. Le titre auguste dont il était revêtu du vivant de son père semblait le destiner à la couronne. L'espoir de Jean III reposait donc sur des précédents telle-

ment consacrés, qu'on pouvait y voir un élément de la constitution nationale. En voulant que la désignation de l'héritier du trône eût lieu de son vivant, il sauvait la république des brigues de l'élection et des malheurs de l'interrègne ; et ce n'était pas innover : car les choses s'étaient ainsi passées sous les Jagellons. Si pourtant Jean-Casimir, en formant le même vœu avait excité tant d'orages, on avait pu attribuer le soulèvement de l'ordre équestre à la haine de ce parti pour Louise de Gonzague, à l'extraction française du prince qu'elle présentait, aux maximes despotiques dont on supposait imbu tout ce qui avait respiré l'air des Richelieu et des Mazarin ; plus que tout, aux étroites liaisons du duc d'Enghien avec les grands. Cette fois, ce n'était point pour un étranger que Jean nourrissait la même pensée : c'était pour son fils ; c'était pour le prince de Pologne.

Cependant, il savait trop bien que les difficultés étaient immenses ; car les maux comme les biens s'enchaînent. Les mœurs antiques des Slaves avaient enfanté les institutions de la Pologne et ces institutions avaient produit les mœurs publiques des derniers temps. La liberté devenait plus chatouilleuse et plus exigeante de règne en règne ; l'élection n'était plus un principe abstrait ou une orgueilleuse formalité, mais un droit actif, une constante pratique ; maintenant que les guerres du dehors, la paix intérieure, l'empire de Jean avaient suspendu les querelles de la petite et de la haute noblesse, en affermissant le pouvoir des grands, leur ambition excitée s'opposait, autant que les ombrages jaloux de l'ordre équestre, à la tentative qu'ils avaient appuyée sous la reine Louise. Jean avait une chance de succès, c'était sa gloire ; mais il sentait sa gloire compromise dans le respect et l'amour des peuples par son inquiète compagne. A travers tous les prestiges de sa tendresse confiante, il voyait cette princesse défier la haine publique par ses caprices et ses intrigues, blesser l'orgueil national par l'usurpation altière de toutes les prérogatives souveraines de son mari, se porter pour l'arbitre de tous les choix au péril de leur commune renommée, braver trop souvent les bienséances et les lois ; et, comme si ce n'était pas assez de tous ces torts pour mettre en péril l'avenir de la maison royale, Marie-Casimire était en dissidence avec lui, et le contrecarrait hautement dans la question où il devait le plus naturellement compter sur le concours d'une mère.

De ses trois fils, les deux plus jeunes étaient les plus accomplis. La Pologne aimait en eux des princes nés sur les marches du trône. Jacques-Louis, âgé de six ou sept ans à l'époque de l'avènement, était petit, brun, maigre, inconstant dans ses goûts ; avec un esprit élevé, il déplaisait par son air seul. Le marquis de Béthune, son oncle, avait dit de lui qu'il portait l'exclusion sur son visage, et les Polonais ne l'appelaient que le fils du grand maréchal. Alexandre et Constantin étaient les fils *du roi*. Malheureusement la reine pensait sur ses fils comme la Pologne. Sa prédilection conspirait pour faire arriver au prince Alexandre cette couronne si peu assurée à sa famille. Le roi essaya

vainement, par sa tendresse égale, de consoler le prince Jacques de l'inimitié de sa mère. Alexandre, fier des dons de la nature et des préférences qui s'attachaient à lui, n'était occupé qu'à en faire sentir le poids à son frère aîné. Il le traitait d'avance en rival malheureux. Tous ces complots tenaient à la constitution de la république. Dans le libre déchaînement de toutes les ambitions, des frères, placés le plus près du but, devaient être les plus ardents à se le disputer ; la première des familles polonaises se trouvait, comme la Pologne elle-même, condamnée à l'anarchie.

La perspective de l'établissement d'une quatrième dynastie ne blessait pas seulement tous les seigneurs qui se croyaient des chances d'arriver au trône ; il n'y avait pas maintenant de gentilhomme qui ne tînt à l'ordre électif comme à une portion de son patrimoine et de ses espérances ; car on avait deux moyens de fonder sur l'élection sa fortune : c'était d'obtenir les suffrages ou de vendre sa voix. La fierté naturelle de l'ordre équestre, la vaine et fatale gloire d'avoir seuls dans le monde conservé le droit de se donner des rois, rendaient nationale cette coutume que tant de passions avaient intérêt à maintenir. Il arriva donc que le public tout entier fut en quelque sorte pour les jeunes Sobieski ce qu'ils étaient l'un à l'autre, un compétiteur haineux. Il n'y eut pas d'ailleurs d'entreprise ni de calomnie qui coutât à leurs adversaires pour saper dans l'affection publique la nouvelle maison royale. Toutes ces trames achevèrent d'attrister la vieillesse de son fondateur.

Tel était pourtant l'ascendant de sa renommée, que ses fils purent sans obstacle prendre le rang et exercer les privilèges d'héritiers de la couronne. Le prince Jacques avait élevé son bountzounk au-dessus de la lance de commandement des grands-hetmans, sans qu'ils eussent protesté contre cette nouveauté. Déjà même ce prince n'avait pas craint d'aller un jour s'asseoir dans le sénat aux côtés de son père, qu'il n'avait pas consulté sur cette hardiesse ; et les sénateurs se turent. Le roi, auquel ces compétitions domestiques et ces tortueuses tentatives étaient également importunes, résolut de faire à la république, en faveur de sa maison, ou plutôt en faveur de la patrie même, une demande haute et franche, déterminé, s'il n'obtenait pas gain de cause à ses vœux, d'abandonner ce dessein sans retour, et d'en imposer le sacrifice à ses enfants jusqu'au jour où sa succession serait ouverte au profit du plus digne... disons mieux, du plus heureux.

Il avait compté proposer cette résolution dans la diète que nous avons vue siéger à Grodno l'année précédente. On le sut. Mais ce n'était plus le faible représentant des Jagellons et des Vasa qui occupait le trône : cette fois les factions se contentèrent de crier à la tyrannie, ou de conspirer obscurément à la chute du monarque. Une main cachée tint les fils de tous les complots, soudoya toutes les intrigues : ce fut encore Léopold.

Léopold ne voulait pas de la monarchie héréditaire en Pologne, parce que la Pologne en eût été fortifiée. D'ailleurs il y avait des archiducs ; on pouvait

toujours espérer que l'un d'eux serait élu quelque jour, et alors seulement il serait temps de faire participer la Pologne, comme la Bohême et la Hongrie aux bienfaits de l'ordre héréditaire. Pour le moment, le cabinet de Vienne prodiguait l'or à ces seigneurs, qui s'effarouchaient de toute désignation d'un héritier du trône comme d'une atteinte aux principes de la liberté et de l'égalité. L'empereur se donnait ainsi deux satisfactions ; celle d'embarrasser son bienfaiteur, de le compromettre et de jeter ses voisins dans d'interminables déchirements.

Les opposants affichèrent sans ménagement leur concert avec la cour impériale. Ils se montraient aussi irrités qu'elle des luttes de Louis XIV contre la ligue sainte, des tentatives du roi pour conquérir la Moldavie, et des projets du prince Jacques ; ils demandaient l'expulsion de Béthune et le siège de Kamiéniéç : Léopold en personne n'eût pas fait mieux.

Le roi n'avait pas parlé encore. Et déjà les grands seigneurs du parti de France ; la foule des évêques qui, tous issus des premières maisons du royaume, aspiraient à couronner un frère ou un neveu ; Iablonowski, que la reine aurait préféré, dit-on, sinon à son fils Alexandre, du moins au prince Jacques, tous enfin égalèrent en violence la foule des stipendiés de l'Autriche. Les grands cherchèrent de l'appui dans l'ordre équestre et dans l'armée pour arracher sur-le-champ au roi la couronne dont il voulait déshériter leur ambition. Ils appelaient au secours de la liberté menacée les intérêts de la religion. Le nonce apostolique intervint ; fidèle interprète de Léopold, il déclara que la diète serait rompue, les troupes laissées sans subsides, et la chrétienté privée de l'appui de la Pologne, si sa Majesté ne renonçait aux entreprises subversives qu'elle méditait. Par cette démarche, à son insu, le Saint-Siège donna les mains à la ruine du seul royaume catholique qu'il y eût dans le Nord.

L'âme navrée, et résolu d'abandonner l'avenir de sa maison aux souvenirs de ses victoires, aux travaux de ses fils, à la nécessité, au temps, Jean éloigna de Grodno le prince Jacques. Il croyait avoir désarmé par sa condescendance la furie des factions : la diète fut rompue.

Il fallut recourir à un sénatus-consulte pour le vote des impôts. Mais là siégeaient les chefs de la noblesse polonaise, les véritables rivaux de la maison royale, et un feu nouveau embrasa les esprits. Ces créatures et ces serviteurs de la couronne surpassèrent en colère tout ce qu'on avait vu aux comices. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir contraint le roi à déposer ses espérances, il fallait le châtier de les avoir conçues.

Le grand trésorier Leszczynski, jeune seigneur qui eut pour fils un roi battu aussi des orages, fixa d'abord sur la reine ses dénonciations insultantes. Ce sénateur était gendre de Iablonowski. Une attaque si vive, et venue de ce côté, dut cruellement frapper au cœur Marie-Casimire. Vint le tour du roi : le roi avait tout sacrifié, tout compromis, tout perdu ! Les titres de despote, de tyran, de destructeur de la liberté lui furent prodigués. Le palatin de Siradie, son

pensionnaire, poussa plus loin l'insolence : il traita le vainqueur de Slobodyszca et de Podhaïce d'ennemi de la patrie. Le vieux monarque, indigné, se lève avec effort, et, congédiant les sénateurs, il s'exprime dans ces termes prophétiques :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme, qui a dit que les petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. L'univers même restera muet en contemplant nous et nos conseils ! Il semble que la nature doive être saisie d'étonnement. Cette mère bienfaisante a doté tout ce qui a vie de l'instinct de la conservation, et donné aux plus chétives créatures des armes pour leur défense ; nous seuls dans le monde tournons les nôtres contre nous. Cet instinct nous est ravi, non par quelque force supérieure, par un inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. Oh ! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir que, du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruines, y tomber, hélas ! pour jamais! Car, quant à moi, j'ai su vous gagner çà et là des batailles ; mais je me reconnais destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis chrétien, mais au Dieu grand et fort, de l'avenir de ma patrie bien-aimée.

« Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit qu'il y avait un remède aux maux de la république ; ce serait que le roi ne fît point divorce avec la liberté, et la restituât... L'a-t-il donc ravie ? Sénateurs, cette liberté sainte dans laquelle je suis né, dans laquelle j'ai grandi, repose sur la foi de mes serments, et je ne suis pas un parjure. Je lui ai dévoué ma vie ; dès mon jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit à fonder ma gloire sur ce dévouement. Qu'il aille, celui qui en doute, visiter les tombeaux de mes ancêtres ; qu'il suive la route qui m'a été frayée par eux vers l'immortalité. Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le chemin du pays des Tartares et des déserts de la Valachie. Il entendra sortir du sein des entrailles de la terre et de dessous le marbre glacé, des voix criant : *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et doux de mourir pour la patrie !* Je pourrais invoquer les souvenirs de mon père, la gloire qu'il eut d'être appelé quatre fois à présider les comices dans ce sanctuaire de nos lois, et le nom de « bouclier de la liberté » qu'il mérita... Croyez-moi, toute cette éloquence tribunitienne serait mieux employée contre ceux-là qui, par leurs désordres, appellent sur notre patrie le cri du prophète, que je crois, hélas ! entendre déjà retentir au-dessus de nos têtes : Encore quarante jours et Ninive sera détruite !

« Vos Dominations Illustrissimes savent que je ne crois point aux augures ; je ne cherche point les oracles ; je n'ajoute point foi aux songes. Ce ne sont pas des oracles, c'est la foi qui m'enseigne que les décrets de la Providence ne peuvent manquer de s'accomplir. La puissance et la justice de celui qui régit l'univers règlent le destin des États ; et, là où l'on peut impunément oser tout

du vivant du prince, élever autel contre autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du véritable, là grondent déjà les vengeances du Très-Haut.

« Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de la république entière, je proteste de mon respect pour la liberté ; je promets de la conserver telle que nous l'avons reçue. Rien ne pourra me détacher de ce saint dépôt, pas même l'ingratitude, ce monstre de la nature.... Je continuerai d'immoler ma vie aux intérêts de la religion et de la république, espérant que Dieu ne refusera point ses miséricordes à qui ne refusa jamais de donner ses jours pour son peuple...»

L'auguste vieillard voulait poursuivre ; il ne le put. Les larmes dont sa voix était remplie s'échappèrent en sanglots. L'assemblée s'émut. Le primat du royaume, Radzieiowski, récemment revêtu de la pourpre romaine, tomba aux pieds de son trône, et protesta de la reconnaissance et de l'amour de la Pologne. Jean ne répondit qu'en demandant aux sénateurs de penser aux intérêts de la patrie. Des cris de respect s'élevèrent : son attendrissement avait passé dans tous les cœurs. Les subsides furent votés par acclamation. Impression passagère, qui prouvait seulement que les Polonais valaient mieux que leurs lois. Ces lois meurtrières, Jean Sobieski les avait bien jugées ; son discours révèle toute son âme, et tout son génie ; la prévoyance s'y montre comme la douleur. Il savait trop bien qu'après lui l'heure de Ninive sonnerait bientôt.

Depuis lors, le roi, renonçant à réformer son pays par le faîte, ne songeait plus qu'à chercher des améliorations ailleurs. Il voulut essayer du commerce et de la paix. C'était une haute pensée ; il ne s'agissait de rien moins que de reprendre l'ouvrage du grand Casimir. Mais quatre cents ans avaient passé sur les créations de ce monarque depuis longtemps ruinées. Ce fléau de la population israélite qui s'était propagée dans sa condition à la fois privilégiée et servile avait desséché le commerce à ses sources en le déclassant, et pris la place de la bourgeoisie nationale, qui aurait donné à la société polonaise une nouvelle vie.

Le négoce s'était introduit dans les villes et sur le littoral de la Moscovie, sous les auspices des Hollandais. Un traité avec cette industrieuse nation fut conclu. Il promettait les mêmes biens à la Pologne. Jean voulait que la république se résolût à des sacrifices décisifs pour écraser les Ottomans, ou qu'elle l'obligeât lui-même d'accepter les propositions avantageuses de la Porte. Une résolution des comices aurait mis à l'aise sa conscience froissée entre les conseils de la religion et ceux de la politique, entre les intérêts du monde chrétien et ceux de son pays.

Il avait donc convoqué sans délai une diète nouvelle. Les diétines s'étaient réunies en décembre sous l'empire de sentiments loyaux et sages. L'impression des paroles royales avait été grande dans la république. Un esprit de modération animait les palatinats, et l'assemblée s'en montrait pénétrée... Elle ne fit que remplir de ses orages cette année 1689, dont nous avons vu les débuts chez les Anglais. Le marquis de Béthune voulut emporter de vive force la paix avec

la Porte ottomane. Il s'occupa de grossir le parti de Louis XIV à force d'or, et compromit par cet air d'intrigue et de faction l'utile politique qu'il proposait à la Pologne. On put dès lors présager que la faction de l'Autriche serait assez puissante, sinon pour dominer les comices, du moins pour les enchaîner. Malheureuse nation qui était déjà partagée entre les grands États, qui était déjà conquise : car les assemblées nationales appartenaient à l'étranger ! Léopold régnait à Varsovie bien autrement que Sobieski.

Le bruit public était qu'il y avait un complot ourdi par quelques ambitieux pour en finir avec ce long règne ; et à la tête des conjurés on nommait Iablonowski, les Sapiéha, les Opalinski, les Lubomirski, Raphaël Leszczynski, enfin



L'île de Malte. (P. 274.)

la reine, qui se montrait également mécontente des démarches faites par le roi en faveur du prince Jacques et de sa résolution d'empêcher toute tentative en faveur d'aucun de ses fils. Quoi qu'il en soit, les conjurés formaient une minorité dissidente ; en Pologne, c'en était assez pour maîtriser la diète et la république, puisqu'à force de haine pour la tyrannie, on avait établi la tyrannie des minorités.

Là comme à Grodno, éclatèrent les accusations et les outrages. La presse et le dessin les répétèrent à l'envi. Le traité de commerce avec les Hollandais excitait surtout les dédains des conjurés. On fit des caricatures représentant le roi sous le costume d'un marchand ou d'un banquier que des Juifs aidaient à remplir ses poches. L'année précédente, il avait paru le destructeur de la li-

berté ; maintenant on le représentait, à cause de ses idées de négoce et d'industrie, comme l'ennemi de l'honneur polonais.

Dès lors, ne gardant plus de ménagements envers les factieux, le roi livra aux comices des lettres d'un secrétaire italien des Sapiéha, qui donnait la clef du complot de ses maîtres. L'indignation fut grande contre eux. On voulait que justice fût faite de leur crime. Mais le roi craignit que, par la rupture de l'assemblée, leurs partisans ne missent obstacle à la conclusion des affaires, et il étendit sur eux son pardon en retour de la promesse, faite à genoux, d'expier leur faute par un long repentir, de ne plus rentrer dans Varsovie et de respecter l'activité de la diète. Le lendemain, un nonce de leur parti lance son *veto* et s'enfuit à leur palais. Une députation court le ressaisir. Le grand-hetman de Lithuanie, qui fumait à sa fenêtre, répond gaiement aux députés qui l'interrogeaient sur cet homme, que Dieu ne l'a pas chargé de garder son frère. Une négociation s'établit entre les fiers Lithuaniens et les représentants de la république ; dans l'intervalle, la nuit survient, et on reste en séance sans lumière, les sénateurs dans leurs fauteuils, les nonces à leur banc, le roi sur son trône, pour ne pas donner des armes aux ennemis de la paix publique, par une infraction des lois. Toute la nuit s'écoule ainsi. Ces dignitaires, ces ministres, ce monarque, ces spectateurs dans les ténèbres, qu'aucune affaire n'occupe, s'échauffent, tirent le sabre. Un Lithuanien donne un soufflet à un évêque polonais. La fureur est à son comble, le sang coule, les bancs volent, chacun s'enfuit ; la diète est rompue ; le cardinal primat lance l'interdit sur la Pologne pour trois jours, en réparation de l'outrage fait à l'épiscopat. Le ministre de Brandebourg perd dans le tumulte une lettre, qui apprend que les Sapiéha ont reçu de lui soixante mille florins pour la journée qui vient de finir ; et ces seigneurs triomphants s'en retournent paisiblement dans le grand-duché avec tout leur monde, en riant de la confusion et de l'impuissance où ils ont jeté la république!

La diète se trouvait définitivement dissoute après quatre mois de travaux, sans avoir attaché son souvenir à autre chose qu'à de funestes discordes.

Cependant, le roi restait indigent et désarmé sur ce trône sans lois, sans subsides, sans soldats. Le cœur blessé, le corps souffrant, l'esprit frappé de pressentiments sinistres, ce malheureux prince, qui se sentait désormais inutile à sa patrie, et la voyait tomber en ruines, n'aspira plus qu'à déposer le triste honneur de décorer de son nom cette sanglante agonie de la Pologne. Il voulut abdiquer. Le chancelier reçut l'ordre de dresser les actes. Mais le cri public le fixa sur ce trône encore brillant de sa gloire ; il trouva des consolations dans l'épouvante que le bruit de sa retraite avait semée. Il vit que les masses, étrangères aux calculs des factions, aimaient son pouvoir, que les partis eux-mêmes s'étonnaient de perdre ce rempart de la patrie ; il se résigna à régner jusqu'au bout, comme un soldat, à combattre sans illusion et sans espoir.

La crainte de lasser et de perdre ce grand homme produisit des effets heureux. Les conjurés, abandonnés de leur clientèle, restent soumis. Le pays est

paisible. La diète, assemblée l'année suivante, pourra adopter des règlements utiles pour l'administration des finances. Mais jusque-là les subsides manqueront. Après avoir donné le spectacle d'un grand roi réduit à essayer de remplir ce vide par des souscriptions, Jean renonça à tenir la campagne ; Iablonowski ne put que jeter quelques bombes sur Kamiéniéç. Le généralissime de la princesse Sophie, Galitzin, dans une expédition qu'il tenta sur Pérécop, eut affaire à la nation tout entière des Tartares. Il perdit son armée dans ces steppes sauvages.

En ne secondant pas dans ses grands desseins le génie du roi de Pologne, Léopold avait retenu, pour un siècle ou deux, la monarchie ottomane sur le penchant de sa ruine, et c'était lui qui portait tout le poids de sa grandeur relevée. L'empereur, maintenant, aurait volontiers donné beaucoup pour jeter les barbares dans le Pont-Euxin : le moment en était passé. D'un autre côté, Louis XIV voulait abattre la maison d'Autriche, et, les Hongrois écrasés, il était trop tard. Dieu sait ce que ces fautes de tant d'habiles politiques, ces étroits calculs, ces concessions à la passion du moment, ont coûté de sang aux nations européennes !

Léopold reconnut la nécessité de reconquérir l'amitié du roi de Pologne, et de rappeler à la tête des armées le génie dont l'éloignement ou le concours semblait décider la fortune. Pour ramener le cœur paternel qu'il avait si profondément blessé, il flatta le prince Jacques d'une alliance royale, et, comme maintenant les promesses ne pouvaient plus suffire, il assura au jeune Sobieski le consentement d'une princesse de Neubourg, sœur du rival heureux qui lui avait enlevé l'héritière des Radziwill. Cette union faisait du prince de Pologne le beau-frère à la fois du roi Pierre de Portugal, de Charles II d'Espagne et de l'empereur Léopold ; elle l'alliait à tout ce qu'il y avait en Europe de têtes couronnées, mais l'attachait par des nœuds étroits aux nombreux ennemis de la France. Le marquis de Béthune mit tout en œuvre dans l'espoir de traverser une transaction qui resserrait les liens de l'empire et de la Pologne. On l'accusa même d'avoir soudoyé une invasion de quatre-vingt mille Tartares et de vingt mille Turcs, qui vinrent, au milieu des glaces et des neiges, mettre à feu et à sang le patrimoine entier du roi, sans qu'à cette époque de l'année le grand-hetman eût des troupes sous les armes pour réprimer ces insolentes agressions. La colère publique, peut-être fort injuste, et les mécontentements personnels de Jean furent poussés au point que Louis XIV se vit contraint de rappeler son ministre. Laissant ses deux filles à la Pologne, où elles venaient d'épouser un prince Radziwill et le fils aîné de Iablonowski, Béthune alla mourir à Stockholm, ambassadeur de France. Le mariage de Jacques avec la princesse palatine fut célébré à Varsovie le 25 mars 1690. Toute consacrée qu'elle fût jusqu'alors par la gloire et par la royauté, la maison de Sobieski, honorée d'une alliance royale, sembla prendre place entre les familles souveraines pour la première fois.

La joie de Jean fut de courte durée. La reine et sa belle-fille, à peine en présence l'une de l'autre, se haïrent. On ne manqua point de supposer que Marie-Casimire ne pardonnait pas à la princesse d'être jeune et belle. Elles remplirent le palais de nouvelles discordes, et affligèrent le cœur du roi de leurs efforts réciproques pour s'en disputer l'empire. D'un autre côté, le jeune Alexandre, âgé à peine de quatorze ans, avait vu avec chagrin le royal hymen de son frère, comme lui étant un échelon pour arriver au rang suprême. Il se ligua avec sa mère contre les deux époux. Les regards affaiblis de Jean ne se reposaient plus, de près et de loin, que sur des rivalités, des dissensions, des scandales.

Réconcilié avec l'empereur, et pressé de châtier l'invasion qui avait désolé ses provinces, Sobieski partit bientôt, moins peut-être pour cueillir des palmes nouvelles que pour chercher des consolations sur les champs de bataille. Une vieillesse hâtive précipitait la fin d'une existence usée dans les veilles de l'étude, de la guerre et du chagrin. Il y avait quarante ans qu'il combattait et tremblait pour sa patrie. Une de ses blessures s'était rouverte. Son corps épaissi ne se soutenait à cheval qu'avec peine ; il ne put méconnaître que ses infirmités allaient rendre son génie inutile pour la guerre : les conflits de la Pologne le rendaient inutile pour la paix. Il sentait tout cela : ce ne fut pas une des moindres afflictions de cette âme restée jeune et puissante sous le faix des ans.

Jean emmenait avec lui, pour faire l'apprentissage du métier des armes, son fils Alexandre, qui se trouvait investi déjà, depuis la campagne de Vienne, par les soins de sa mère, d'une renommée militaire en Europe. Jacques s'indigna de voir cet enfant paraître sur les champs de bataille aux côtés de son père. Il osa exprimer la résolution d'abandonner la Pologne, et d'instruire le monde de ce qu'il appelait un complot contre son droit d'aînesse. On avait ainsi les conflits de l'hérédité dans une royauté qui n'était pas héréditaire, et précisément parce qu'elle ne l'était pas. Le roi lui répondit qu'il pouvait fuir, s'il voulait emporter la malédiction paternelle. Jacques rédigeait son manifeste, quand tous ses amis, tous ses serviteurs le délaissèrent à la fois. Effrayé de sa solitude, ramené au repentir par les exhortations du père Vota, il vint se jeter aux pieds de son père. Les deux jeunes princes firent ensemble la campagne, mais ils la firent se combattant plus qu'ils ne combattaient les Tartares, l'aîné chagrin et irrité, le plus jeune employant la séduction de ses grâces et de son esprit pour charmer l'armée, tous deux désolant le vieux roi et lui arrachant ce cri, qu'il y avait là une guerre qui lui donnerait plus de peine que celle des musulmans.

L'armée était, suivant l'usage, faible et à peine vêtue. Sobieski jeta sur la nudité des troupes des vêtements et des armes ; puis, il suivit son vieux système d'aller chercher les barbares aussi loin que la saison avancée et les pluies qui survinrent lui permettraient d'entraîner ses soldats. Le kan et ses hordes s'enfuirent de toutes parts ; les Turcs se replièrent. Une victoire sanglante dans les champs de Pérérita livra la Moldavie à ses armes ; il s'empara de toutes les

places fortes : Soroka, Sereth, Soczowa, d'autres villes munies de châteaux et de murailles reçurent une garnison polonaise, et formèrent à la république une frontière nouvelle qui s'appuya, non plus au Dniester, mais au Pruth, le Hierasus des anciens. Kamiéniéç se trouva perdu dans les domaines de la Pologne. La Pologne reprenait par sa position territoriale l'offensive sur les Turcs et sur les Tartares ; jusque-là Jean ne l'avait reprise que par ses armées.

Sur ces entrefaites, un coup du ciel releva les impériaux. Mustapha-Kiuperli, après avoir donné pour successeur au faible Soliman III, qui venait de mourir, Achmet II, son frère, s'était avancé au-devant des armeés impériales, commandées par Louis de Bade. L'expédition de Jean dans les principautés l'obligea d'y maintenir Buickly-Mustapha-Pacha, ainsi que les hospodars ; la prudence voulut de plus qu'il détachât vingt mille hommes du côté de la Transylvanie, pour que Tékéli pût la couvrir contre une attaque de l'armée polonaise. Affaibli de cette sorte, il livra bataille dans les champs de Salankemen (19 août 1691). Il eut à combattre en soldat comme en capitaine. La victoire fut longtemps indécise. Enfin, il la fixait dans ses rangs par un coup d'audace et de génie, quand tout à coup le tabulchana, — musique guerrière qui entourait les vizirs, — fait silence : l'armée musulmane s'arrête épouvantée ; les impériaux, qui fuyaient, reprennent courage ; ils s'avancent sur les Turcs en désordre et les écrasent. Une balle avait abattu Kiuperli.

Cette campagne et cette mort se firent sentir longtemps en Europe. Les impériaux reconquirent les villes perdues ; ils revinrent jusqu'au pied de Belgrade, et, pendant les trois années que son règne dura encore, Achmet II s'épuisa en efforts inutiles pour reprendre terre en Hongrie. Ce fut sur cette frontière des deux empires que la guerre se fixa. Les impériaux purent porter vers le Rhin tout le poids de leurs armes. Sauf quelques sièges illustres, tels que la prise de Mons et de Montmélian, de Namur, de Heidelberg, de Girone, dans les années suivantes, Louis XIV ne parviendra par les heureuses journées de Leuze, de Steinkerke, de la Hogue, de Nerwinde, de la Marsaille, qu'à garder contre la ligue d'Augsbourg la défensive ; il sera obligé de renoncer à réparer le mal qu'il a fait à la restauration anglaise. Déjà, avec la chute de Limerik, étaient tombées, sous les coups de l'heureux Guillaume III, la cause de l'Église catholique et celle de sa liberté de conscience pour un siècle et demi, la cause des Stuarts pour toujours.

Jean, cependant, rentra en Pologne pour n'en plus sortir. Les armées ne revirent plus à leur tête ce capitaine illustre qui, venu au monde dans le siècle où le génie militaire a enfanté le plus de grands hommes, eut la gloire de remporter le plus de victoires difficiles et décisives. Iablonowski, que la reconnaissance persévérante du roi porta au poste de castellan de Cracovie, pour le faire après lui-même le plus grand citoyen de la république, conduisit la guerre dans les années suivantes, de concert avec Casimir Sapiéha. Obligés de se renfermer dans les plans qu'ils avaient opposés à ceux du roi, ils ne réus-

sirent ni à reprendre Kamiéniéç, ni même à empêcher les Tartares de ravitailler cette place, et de porter parfois leurs ravages au sein de la Pologne. Les Turcs, de leur côté, échouèrent dans leur entreprise, renouvelée chaque année, de se ressaisir de la frontière que le roi Jean venait de donner à la république. L'intrépide Rapp, qui avaît si longtemps défendu Bialacerkiew contre les Cosaques et les Tartares, défendit Soroka contre les assauts du Turc et du Moldave. Un siège long et régulier fut stérile. La Pologne conserva ces derniers trophées de son roi.

Les diètes furent jusqu'au bout ce que nous les avons vues. Il n'y eut plus de comices qui arrivassent à leur terme. Ainsi le gouvernement se trouva en quelque sorte suspendu, ou pour mieux dire dissous ; un sénateur s'écriait très bien que ce n'était pas une conspiration contre la couronne, mais contre la liberté ; que le pouvoir absolu sortirait inévitablement de cette anarchie. Il en serait en effet sorti, suivant toute apparence, sans le partage. Car les nations peuvent se passer de liberté : elle n'est que le bien-être. Le gouvernement est l'action et la pensée. C'est la vie.

Au milieu de ces agitations, le roi s'accoutuma plus que jamais à vivre comme il l'avait fait depuis qu'il était sur le trône, loin du tumulte d'une capitale. C'était un des griefs des grands. Qu'il eût passé ses jours dans le palais de Varsovie, suivant le goût de Marie-Casimire, parmi les pompes royales, on aurait accusé le mauvais emploi de son temps et de ses trésors. Au contraire, il fuyait le monde et les fêtes ; il cultivait les jardins, les domaines, et, si l'on peut parler ainsi, les habitudes de ses pères : on l'accusa d'économiser ses revenus, et d'amasser des sommes immenses pour laisser à ses fils de quoi corrompre les comices et acheter la couronne.

Il habitait Villanov pendant les diètes. C'était dans le palatinat de Russie, au sein de ses manoirs paternels, qu'il passait tout le temps où les affaires ne réclamaient pas sa présence dans la capitale. Quelquefois il allait de château en château ; quelquefois il errait d'un site à l'autre, suivant l'usage polonais, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrents, des scènes sauvages charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides auxquels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier les spectacles et les danses, de jouer des opéras, au travers de cette vie imitée des Sarmates. Jean ne prenait pas intérêt à ces plaisirs. Son âme était souffrante comme son corps. Il tenait les rênes de l'État d'une main découragée, tel qu'un journalier qui creuse, sur un sol condamné du ciel, son vain sillon. Sa constante occupation était d'appeler les grands près de lui, de leur demander le sacrifice des haines passées, l'oubli de tout autre intérêt que celui de la patrie. Les écoles, dans leurs différends, étaient aussi mandées à ce tribunal, et le capitaine blanchi sous le harnais discutait avec les théologiens contraires ; il essayait de les convaincre pour les ramener plus sûrement à la

modération et à la concorde, heureux de travailler ainsi à la fois au repos de sa patrie et à la satisfaction de sa conscience.

Un service important que rendirent ses efforts et ses exemples, fut de propager, comme avait fait Louise de Gonzague, le goût des lettres, l'étude des sciences, l'intelligence des arts. Les grands mirent leur gloire de plus en plus à prendre rang, non seulement parmi les protecteurs, mais aussi parmi les adeptes de l'érudition et de la littérature. La presse polonaise publia sous son règne plus d'ouvrages que pendant les deux siècles précédents. L'astronomie jeta un grand éclat : Sobieski avait voué une profonde admiration au célèbre Cassini, et il était assidu à la lecture de ses savants traités. La médecine fleurit également sous le règne de Jean. L'histoire fut explorée avec ardeur : la poésie compta des disciples en foule sous les auspices de ce héros, qui savait l'inspirer à la fois et la cultiver. A ses derniers jours encore, sa main défaillante traçait des vers qui égalaient les meilleures compositions des poètes polonais de son temps. La muse latine n'eut pas seule ses hommages ; la Pologne redit encore ses chansons en langue nationale. Cette langue, jusqu'alors trop négligée, fut sous son règne en honneur. Depuis, le génie polonais en a multiplié les monuments.

Une seule distraction parvenait à écarter les nuages amassés sur son front. Nous l'avons vu, entre la bataille de Vienne et celle de Parkan, écrire à la reine avec douleur que durant ces quinze jours il n'avait pas ouvert un livre. Maintenant il goûtait le charme des lectures profondes et des doctes entretiens. Il y avait longtemps que ses infirmités ne lui permettaient plus ni l'exercice de l'arc, ni les travaux du dessin, ni les délassements de la musique, toutes choses auxquelles il avait excellé. Mais il ne lui restait que plus d'heures à donner aux sciences, surtout à l'histoire naturelle, et à la philosophie qui faisait ses délices. Là, sous ce ciel rigoureux, au milieu d'une cour magnifique campée à la manière des barbares, ce roi chargé des trophées de la guerre dissertait sur la nature de l'âme, sur les justices de la Providence, sur les merveilles de la création, sur cette autre vie, « pleine de mystères encore plus que le monde où nous sommes, redoutable et pourtant riche d'espérances, jamais trop chèrement payée par les travaux et les misères de notre existence d'un jour. » Tandis qu'il parlait ainsi, les tempêtes se soulevaient de toutes parts contre sa vieillesse, et, de peur que sa mémoire ne fût en faveur de ses fils une trop puissante autorité, la jalousie, l'ambition, ne trouvaient pas dans les trésors de la calomnie assez d'armes pour faire jouer contre lui tous les ressorts de la haine publique.

Ses doctes habitudes déplaisaient à l'ordre équestre. Le clergé, dépositaire du savoir et de la littérature, était accusé de trouver, à ce titre, dans son intérieur, un trop constant accès. Aussi, ses entretiens à la manière des sages de la Grèce antique étaient-ils tournés en ridicule par la masse nobiliaire, jalouse de toutes les supériorités comme une classe inférieure, et dédaigneuse

des arts de la pensée comme une aristocratie féodale. C'était là d'ailleurs que le père Vota, savant et disert, confirmait son empire, là que les ministres étrangers, la plupart instruits et ayant bien vu le monde, se frayaient passage jusqu'à sa confiance. Le célèbre abbé, depuis cardinal de Polignac, ministre de France, vint commencer sa longue carrière dans ce royal athénée ; les grâces de son esprit, son instruction étendue mais simple, sa conversation tour à tour forte ou enjouée, et toujours vive, élégante, persuasive, charmaient également le roi et la reine. Son ascendant sur l'auguste couple inquiéta Léopold et sa faction. Ils ne craignirent pas de soulever contre le prélat la malignité publique. L'affection du roi pour Polignac ne fut pas en butte à moins de calomnies. Toute la coterie qui était vendue à l'Autriche l'accusa de se vendre à la France.

Son médecin anglais, Connor, son médecin juif, Jonas, un autre Juif qu'il avait pour intendant, suivant l'usage de toutes les grandes maisons polonaises, devaient à leur savoir l'honneur d'entrer dans ce cercle littéraire. On lui fit un crime de ces simples relations. On accusa les deux israélites de trafiquer de sa confiance ; on accusait aussi depuis longtemps la reine de trafiquer des charges et des honneurs. Ce sont là des choses impossibles à démentir comme même accusation par les ambitieux qui enviaient son trône et sa gloire. L'his- à prouver. Mais il est triste de devoir ajouter que le roi fut enveloppé dans la toire a répété ces clameurs ! C'est une infamie. La vie entière de Sobieski proteste contre de tels soupçons. Nous avons vu plus haut quelles considérations déterminaient ses choix quand il y avait des offices à conférer. On sait que, dans tout le cours de sa carrière, il fut prodigue pour la Pologne de sa fortune comme de sa vie. En mettant de côté cette noblesse de cœur qui éclate dans toutes ses actions, il y a une noblesse de rang, de dignité, de pouvoir, si haute qu'elle ne permet pas de descendre à de telles bassesses.

On peut douter que l'imputation adressée aux deux israélites eût elle-même quelque fondement. L'un d'eux, Bethsal, fut indignement condamné à mort. Le médecin Jonas aurait essuyé les mêmes persécutions si le cri de la conscience publique n'eût arrêté la diète. Les souffrances croissantes du roi obtinrent grâce pour celui qui, sans pouvoir prolonger sa vie, en adoucissait les derniers jours. Les Polonais songèrent cette fois au moyen de procurer quelque soulagement à Sobieski.

Il n'en était pas ainsi des Lithuaniens. Le roi malade n'avait pu quitter Zolkiew pour venir à Varsovie présider les comices. Les Sapiéha exigèrent qu'on le sommât d'accourir, et, n'obtenant pas satisfaction, ils rompirent l'assemblée en prodiguant les outrages et les sévices à leurs adversaires. On a peine à comprendre le degré d'audace auquel ces seigneurs étaient parvenus. Ils faisaient trembler la Lithuanie sous leurs lois, et par la Lithuanie ils affrontaient la Pologne. C'était en abusant de leurs charges qu'ils étaient arrivés à ce pouvoir. Le grand-trésorier ne laissait pas payer un écu à qui n'était pas de leurs partisans éprouvés. Le grand-hetman ne donnait les grades et les



LE KREMLIN. (P. 304.)

301-302

offices qu'à condition de le servir ; y avait-il un chef douteux, il le destituait ; se connaissait-il un ennemi, il envoyait une compagnie, un régiment, une armée en quartier sur ses terres : c'était une famille perdue et ruinée. Ses amis n'avaient jamais à loger les troupes, à supporter les charges, à fournir les contingents ; tout pesait sur ses adversaires. Si, dans les diétines, quelques gentilshommes exaspérés voulaient nommer un nonce qui fût leur ennemi, ils envoyaient hardiment des soldats les saisir, les sabrer ; c'est ainsi que la députation du grand duché leur appartenait tout entière comme un seul homme. Jamais le sceptre, disait-on, n'avait été si lourd que le bulawa d'un tel grand-hetman.

Les Sapiéha poussèrent enfin l'insolence au point de vouloir régner dans Varsovie même, d'une façon aussi superbe et aussi brutale que dans le grand-duché. Une diète nouvelle siégeait en janvier 1695 ; jusqu'à l'élection du maréchal, ses fonctions devaient être remplies, selon l'usage immémorial, par le maréchal de la précédente assemblée. Mais ce seigneur, nommé Kriszpin, était neveu de Vilna Brzostowski. Les Sapiéha contestaient sa noblesse. Deux d'entre eux, le notaire et le maître d'hôtel de Lithuanie, entrent dans la salle des nonces à la tête de leur garde lithuanienne, arrachent Kriszpin du fauteuil, et lui brisent sur le corps le bâton de sa charge.

Le roi tenait sa cour à Varsovie ; il y était venu pour le mariage et le départ de sa fille, la princesse Thérèse, qui allait s'asseoir sur le trône électoral de Bavière, près de ce brave Maximilien-Emmanuel, volontaire à Vienne sous Jean-Sobieski, depuis l'un des grands généraux de l'empire, et veuf de l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold. La maison de Sobieski ne pouvait monter plus haut. Par sa gloire encore plus que par sa royauté, il lui avait donné un rang princier en Europe. Et cependant qu'était-il lui-même dans son propre pays, dans son propre palais ? Les seigneurs de sa maison s'étaient indignés comme toute la diète, comme toute la Pologne, de l'attentat des Sapiéha que nous venons de dire. Niezucbowski s'était exprimé plus vivement encore que le reste de la cour. Un Lithuanien envahit le palais, pénètre dans un appartement, y trouve le Polonais, le frappe et en s'enfuit en souffletant les huissiers qui veulent lui barrer le passage.

L'institution des clopêcs ne pouvait manquer d'être en vigueur au milieu de telles scènes. Pourtant les enfants des deux nations convinrent de n'avoir ni armes blanches, ni pistolets. C'était le bâton seul qui vidait, dans ces petites guerres, la querelle de la Pologne et de la Lithuanie. Un des Sapiéha court vers la plaine suivi de ses hussards, va aux enfants de la troupe polonaise, les charge, les disperse, les écrase sous les pieds des chevaux. A ce dernier trait, l'indignation est au comble. La guerre civile éclate. Le peuple assaillit, dans les rues, dans les églises, dans la diète même, tout ce qui est originaire de la Lithuanie, et tout ce qui tient pour elle. L'autorité royale, impuissante contre les attentats des agresseurs, l'est aussi contre les vengeances de la Pologne. La

couronne avait proposé de punir de mort toutes les voies de fait sanglantes, tous les attentats contre la diète et contre la majesté royale. Les Sapiéha s'enfuirent, et cette fois encore la diète fut rompue.

Dans le même moment, les Turcs et les Tartares, sur le bruit qui avait couru de la mort de Jean, ainsi qu'il arrive fréquemment dans la vieillesse des rois, débordèrent à travers la Volhynie sans défense; ils pénétrèrent en vengeurs jusqu'au sein de la Petite-Pologne, et mirent le siège sous Léopol, où Iablonowski se renferma avec ce qu'il avait d'armée. Le roi fit partir sa garde, convoqua la Pospolite, et, suivi de la reine, il s'embarqua sur la Vistule... La même Marie-Casimire et le même Jean Sobieski s'embarquaient en ces lieux, quarante ans auparavant, avec Louise de Gonzague et son heureux époux, pour aller à ces mêmes ennemis que, depuis lors, Jean avait si souvent vaincus. Cette fois, ils venaient le défier dans le repos de sa longue agonie ; ils ne l'attendirent pas. Quand ils le surent vivant et en marche, ils s'enfuirent, satisfaits d'avoir bravé les places qu'ils ne pouvaient reprendre, et mis à feu et à sang trois provinces.

C'était le moment où le tzar Pierre entrait en scène, et il le faisait avec éclat. N'appuyant son empire à l'Euxin que pour l'étendre plus facilement à la Baltique, et prenant ainsi position afin de braver l'Europe, d'avoir des ports et des comptoirs, des arsenaux et des chantiers, Pierre donnait des débouchés à son commerce, qui n'en avait pas eu jusqu'à lui. Il accomplissait la pensée d'Alexis, et commençait un ordre de choses nouveau pour la chrétienté. Les derniers regards de Sobieski voyaient le petit-fils de ces tzars, que son grand-père couronnait au Kremlin, accomplir promptement, dans les facilités du pouvoir absolu, les plans que lui-même, esclave dans les mille liens de la fausse liberté polonaise, n'avait pu que rêver.

Depuis plusieurs mois, l'Europe attendait la mort de Jean, qui descendait au tombeau à soixante-douze ans, usé par la goutte, la gravelle, les blessures, mais malade surtout de fatigue, de chagrin et de travaux.

Des consolations furent données à ses derniers jours. Alexandre VIII n'avait fait que passer sur la chaire de Saint-Pierre. Innocent XII, qui lui succéda, s'honorait en rendant le repos au monde, comme Innocent XI avait illustré son pontificat par des victoires. Il fit déférer au roi de Pologne la médiation entre les couronnes, et, pour lui complaire, il éleva aux honneurs de la pourpre romaine le marquis d'Arquien, à qui Louis XIV, voulant réparer ses premiers torts, venait d'envoyer le cordon bleu. C'était avec l'abbé Dönhoff, le prince Radzieiowski, Forbin-Janson qu'Alexandre VIII avait enfin nommé, le quatrième chapeau donné au roi de Pologne. Dans le cours des siècles précédents, la république n'avait compté, dit-on, qu'un seul membre dans le sacré collège.

Autant la ligue d'Augsbourg et Louis XIV étaient disposés à quitter les armes, autant Mustapha montrait des intentions guerrières. Mais on savait que

le divan était animé de sentiments moins belliqueux; le sultan lui-même, pressé de reconquérir la Hongrie et de diminuer le nombre de ses ennemis, offrait à la Pologne Kamiéniéç et la paix. Jean avait atteint le but de tous ses travaux. Il ne lui fallait plus que quelques mois de vie pour restituer à la république son précieux boulevard et pacifier le monde.

Mais il s'affaiblissait de jour en jour. On pouvait déjà prévoir qu'il ne jouirait pas de son ouvrage, quand des accidents extraordinaires se produisirent tout à coup. C'était dans le cours de juin. On n'ose redire quels soupçons coururent, quels soupçons le malheureux monarque lui-même emporta au tombeau.

La reine, inquiète de voir le roi expirer sans régler le partage de sa fortune entre elle et ses fils, donna commission à Zaluski d'avertir Jean de l'approche de son dernier jour. Dans le récit de cet incident, le prélat s'exprime en ces termes : « Peu d'espoir restait. La reine, qui avait la prévoyance de l'avenir, me demanda de chercher, d'une façon quelconque, l'occasion de persuader au roi de songer enfin à déposer dans un testament ses dispositions dernières. L'occasion ne se fit pas attendre ; le lendemain même, le roi me parlait des ravages qu'avait faits en lui une dose de mercure qu'il n'avait prise qu'avec effroi, et ce fut avec des sanglots qu'il me peignit ses souffrances du corps et de l'âme.

« Avec quelle affection je compatis à ses peines, ajoute Zaluski, Dieu le sait. En l'écoutant, qui aurait retenu ses larmes ? Ce grand prince, l'amour et l'espoir public, chez qui la bonté est moins une qualité qu'un instinct, force l'affection des plus prévenus. Je répondis, non comme j'aurais voulu, mais comme je pus ; car on ne pouvait avoir un tel entretien *sans terreur*. »

Cependant, Zaluski s'occupa de remplir son message. Comme le roi lui demandait ce qu'il faisait sans cesse dans sa solitude de Pultawa, il répondit qu'il y faisait son testament. Le roi le comprit, et riant beaucoup: *O medici*, s'écria-t-il, *mediam pertundite venam !* [1]. Puis, changeant de ton, il poursuivit avec humeur : « Je ne comprends pas, Monseigneur, qu'un homme d'autant de sens et de valeur que vous perde ainsi son temps. » Zaluski voulant insister : « Pour l'amour de Dieu, reprit-il, brisons là. Pouvez-vous attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débordement des vices, la contagion des folies ; et nous croirions à l'exécution de notre volonté dernière ! Nous ordonnons vivants, et ne sommes pas écoutés. Morts, le serions-nous ? » Jean voyait juste : le testament d'un autre roi, celui de Louis XIV l'a prouvé.

L'entretien se prolongea ; après avoir opposé aux arguments de l'évêque de Kiow tous les motifs de sa résolution : « Qu'avez-vous à répondre, dit-il gaiement, monsieur le testamentaire ? » Zaluski ne se tenait point pour battu sans retour, mais la reine entra ; et elle lut aisément, dans les traits des deux interlocuteurs, l'échec qu'elle avait reçu.

Le jour de la Fête-Dieu (17 juin), qui, par une étrange coïncidence, avait été

1. Médecins, tranchez donc la veine ! Tuez-moi bien vite ! (Expression proverbiale.)

le jour de la naissance du roi et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. « Sobieski accepta, dit Zaluski, l sacrifice de mourir, plus volontiers qu'il n'avait accepté, il y avait vingt-trois ans, celui de régner ; car alors il lui fallut plus de quarante-huit heures de combats avant de se rendre aux vœux de son pays : ici, il ne combattit point, et déposa, sans se plaindre, dans cette journée solennelle, la couronne et la vie, pour l'échanger contre une autre vie, et, je le crois bien fermement, contre une autre couronne ! »

La foule se pressait, pour célébrer le double anniversaire, à Villanow, où était le roi. Il demanda ce qu'on disait à Varsovie. On lui répondit que Varsovie était tout entier dans les temples, remerciant Dieu d'avoir donné aux Polonais sa glorieuse vie et priant le ciel de leur conserver ce bienfait. Il fut ému, entendit avec recueillement la messe du père Vota, se plaignit de ne pouvoir communier parce qu'il n'était plus à jeun, et s'entretint doucement tout le jour. Le soir, la reine, l'abbé de Polignac et Zaluski étaient assis près de son lit de souffrance. Une attaque d'apoplexie le surprit. Aux cris de Marie-Casimire, la foule de palatins et d'évêques qui soupaient à la table du cardinal d'Arquien, accoururent. Quand il recouvra ses sens, il vit ce concours et dit en italien : *Stava bene*, comme s'il regrettait de reprendre un peu de vie. C'était pour peu de temps. Il appela son confesseur, resta vingt minutes avec lui, et reçut les sacrements ; puis, frappé d'une attaque nouvelle, il expira. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon ; une tempête s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolutions du ciel Elle sembla présager aux Polonais l'avenir qui se préparait pour leur malheureuse patrie.

« Avec cet Atlas, continue Zaluski, est tombée à mes yeux (et puissé-je être un faux prophète !) la république même. Aussi semblons-nous moins l'avoir perdu qu'être tous descendus avec lui au tombeau. Il a porté la couronne de manière à donner à l'autorité royale plus de lustre qu'il n'en a reçu. On dirait que la patrie et sa gloire sont mortes avec lui. Je crains trop du moins, que c'en soit fait de notre puissance.

« Aussi, à cette nouvelle, le deuil est public ; on s'aborde en pleurant et ceux même qui ne pleurent pas s'épouvantent du sort qui nous attend. A part l'effroi, quelle douleur fut jamais plus légitime ? Il est peut-être le premier des rois sous lequel pas une goutte de sang n'ait été versée en réparation de ses injures. Il n'a eu qu'un seul tort, c'est de n'être pas immortel. Né pour l'univers, il n'a vécu que pour sa patrie. Bien des siècles s'écouleront avant qu'il soit fait un tel présent à la terre : excellent et grand homme, merveilleux assemblage que la nature même ne croirait pas pouvoir produire, si elle n'en avait une fois étonné le monde ! »

Zaluski était un serviteur à la fois très indépendant et très intime. On remarquera combien tous ses récits, toutes ses expressions, tous ses présages sont pleins de justesse, quoique avec une emphase qui tient à l'époque.

Dans la nuit, le prince Jacques apprit qu'il n'avait plus de père; à la pointe du jour, il pénétra dans le château de Varsovie, y établit des troupes, recueillit le serment de la garde royale, et, en fils vraiment dénaturé, il fit prévenir sa mère que, si elle se présentait, elle ne serait point reçue. Une négociation, ouverte par les grands qui entouraient et le prince et la reine, ne réussit pas à le fléchir. Surprise et indignée, Marie-Casimire s'achemine de Villanow vers Varsovie avec l'escorte de la dépouille glacée de Jean Sobieski. Tous les grands, tous les gentilshommes, tout le peuple se pressent à sa rencontre. Le cortège entre dans la capitale ; il avance vers le palais dans lequel le roi défunt doit reprendre sa place, jusqu'au jour où son successeur le mènera à la dernière demeure qui les attend tous deux. Pourra-t-on jamais le croire ?... Le château est fermé, Jacques en refuse l'accès à son père, de peur que Marie-Casimire n'y pénètre sous la protection du cadavre royal. Le peuple s'indigne; la noblesse tonne. Le scandale se prolonge jusqu'à ce qu'enfin quelques évêques fassent entendre au coupable prince qu'en outrageant ces restes sacrés, il met ses titres en lambeaux. Il se résigne alors, sous l'inspiration de son infâme égoïsme, et Marie-Casimire envahit, comme une place conquise, le palais, dont Jean lui ouvre l'entrée une seconde fois.

Aussitôt on dresse le lit d'honneur, où est exposée la dépouille du monarque. Ses traits annonçaient les ravages de la potion fatale qui lui avait donné la mort. On cherche pour parer ce front livide, le bandeau des rois ; mais Marie-Casimire possède tous les joyaux. On lui demande la couronne ; elle la refuse, de crainte, dit-elle, que Jacques ne s'en empare ! et, comme Jean Sobieski reste la tête dépouillée, le fidèle Matczynski plante sur son front le casque d'un brave, digne couronne pour un tel roi.

Faut-il continuer le récit des scandales qui désolèrent la Pologne après la mort du roi ?... L'histoire doit être impartiale ; mais lui fera-t-on raconter des abominations qui plongent l'âme dans la stupeur ? Oui, sans doute, parce que ce récit contient en même temps une leçon salutaire ; il met à nu la perversité de l'homme livré aux passions terrestres ; il montre que, sans le frein de la religion, on tombe bien vite dans les plus criminels attentats. Puissent les jeunes gens comprendre cette terrible leçon !

Le cardinal Radzieiowski, primat du royaume et, comme tel, interroi, fit son entrée dans Varsovie le 20 juin. Dévoué à la maison royale, et résolu à la perpétuer sur le trône, par respect pour la mémoire du héros de la Pologne, il travailla sur-le-champ de toute sa puissance à réconcilier entre eux le fils et la mère, puis à les réconcilier tous deux avec le sentiment public. Zaluski, le palatin de Kiovie, le jeune Stanislas Leszczynski, qui avait fait un magnifique discours à la gloire du feu roi, sans soupçonner qu'il eût des chances dans l'héritage, la foule de ceux qui avaient les mêmes pensées, réunirent leurs efforts : ce fut en vain. La reine, Jacques, Alexandre se disputaient la succession de ce père, de ce mari dont les cendres n'étaient pas froides encore ; et la part

qui suscitait avant toute autre leurs passions acharnées n'était point le trône de Pologne ; c'était la fortune de Sobieski, les bijoux, les terres, le trésor. Le trésor est à Zolkiew. Iablonowski court pour s'en saisir, dans l'intérêt de la reine, sous prétexte d'y mettre les scellés au nom de la république. Ce trésor, dont on faisait un grand bruit depuis tant d'années, était de six millions, somme considérable à cette époque, mais qui n'était que l'épargne de quelques années de revenu de ses domaines. Jacques à son tour s'élance à Zolkiew. Ses frères le suivent : il les reçoit à coups de canon. Marie-Casimire se présente enfin, avec les gens du cardinal d'Arquien, qui forment son avant-garde. Ces malheureux sont sabrés. Le cardinal interroi accourt pour conserver aux princes la véritable succession de leur père, si déplorablement compromise, ou plutôt déjà perdue, par ces cruautés. Mais aux attentats de la force ouverte succède la guerre des écrits. La veuve, le fils aîné, les jeunes frères font pleuvoir les pamphlets sur la Pologne, la remplissant du bruit de leurs réclamations et de leurs griefs, la révoltant du spectacle de leur haine et de leur avidité. On ne peut dire l'impression que produisirent ces scènes monstrueuses. Le deuil régnait partout. Plus les ambitieux s'enhardissaient, plus la république reconnaissait avec effroi qu'il y avait dans son sein un vide immense : tout le monde semblait averti que ce vide ne serait rempli que par des malheurs... La Pologne en réalité avait vu le dernier de ses rois.

Au dehors, les espérances et les rivalités s'éveillèrent à tous ces spectacles. Les princes étrangers conçurent la pensée de se porter pour les rivaux de la maison de Sobieski, ainsi dégradée par elle-même. Les partisans de l'un des candidats qui s'annoncèrent, allaient répétant : « Vous voyez que pour ce qui est des princes du sang de Sobieski, il ne saurait être question d'eux. Puisqu'ils sont si occupés d'arranger leur fortune privée, c'est qu'ils ont abdiqué. »

Un autre imprimait : « Des trois aura les biens de Jean qui voudra. Aucun n'aura sa couronne ni ses vertus. »

Les diétines siégeaient alors. Elles avaient à élire la diète de convocation. Plusieurs donnèrent l'exclusion aux fils indignes du feu roi, à Jacques, parce qu'il avait violé les lois de la patrie, exercé à main armée une puissance illégitime, outragé son père, révolté tous les cœurs ; à son frère Alexandre, parce qu'il était un enfant sans courage, que ce ne serait pas lui qui régnerait, mais son odieuse mère, et qu'il n'apporterait en dot à la république que la guerre civile.

Sur ces entrefaites, l'armée prend les armes et se confédère autour d'un nommé Buranowski, personnage obscur, le prête-nom des factieux véritables qui soudoyaient l'insurrection. Quels étaient ces derniers ?

Les sentiments connus de l'armée ne permettaient pas de douter que cette confédération ne cachât des desseins favorables au fils aîné du roi ; mais en peu de temps ces desseins se perdent sous des questions de solde : la reine, Jacques, Alexandre, Iablonowski, les Sapiéha, les Lubomirski, chefs d'une faction

nouvelle, ou plutôt de la vieille faction purement dévouée à l'Autriche, s'imputent réciproquement le complot, et chacun compte en tirer parti.

De sages conseils, et, plus que tout, le cri des diétines, avaient fait comprendre à Jacques le mal que lui faisaient ses fautes. Il voulut se réconcilier avec sa mère, sollicita un entretien, ne put la fléchir, et la poursuivit sur les chemins pour l'embrasser. Un jour, il la joignit. Une foule de sénateurs et de prélats étaient à cheval autour de lui. A sa vue, Marie-Casimire ordonne à son cocher et à ses Tartares de rebrousser chemin précipitamment. Mais le cocher n'ose manquer de respect à cet illustre cortège. Il s'arrête. Jacques se précipite sous les roues de la voiture de sa mère. Elle refuse de l'entendre, d'entendre même les grands qui l'accompagnent ; elle ne lève pas, en leur parlant, le masque dont elle faisait usage pour protéger ses traits contre les ravages d'un soleil brûlant. Ce procédé envers tant d'éminents personnages parut une insulte à la république même : on ne sait en vérité ce qui indigna le plus la noblesse, de l'incivilité de la reine ou de la dureté de la mère !

La diète de convocation s'assembla au milieu de l'effervescence publique. Elle déclara qu'un Piast (un Polonais) ne pourrait être élevé au trône. C'était proscrire la race dégénérée de Jean III. Un nonce, Horodenski, lui lance son *veto ;* et en se réfugiant auprès de Buranowski, il désigne à tous les yeux les instigateurs de la confédération militaire.

Bientôt l'armée de Lithuanie suit l'exemple de l'armée de la couronne. Toute la noblesse, cruellement opprimée sous le joug des Sapiéha, saisit le moment de se révolter contre leur pouvoir. Casimir Oginski est le chef des troupes qui s'arment pour l'abattre, et auxquelles une foule de gentilshommes, conduits par les Kriszpins, se rallient. Une lettre interceptée de Marie-Casimire apprend au public qu'elle soudoie la révolte.

Cependant, la diète de convocation rompue, la noblesse à son tour se confédère en corps pour la religion et la liberté. Il fallait régler le temps, les conditions, les formes d'élection. On décide que cette fois, la pospolite entière composera le corps électoral, et on renvoie l'élection à l'année suivante : autant de mesures hostiles pour les Sobieski ; car le temps ne pouvait manquer de tourner contre des princes qui en faisaient un tel usage. Les souvenirs de leur père, qui plaidaient encore leur cause, bien qu'ils eussent outragé sa mémoire, iraient s'effaçant ; la petite noblesse, que son règne avait pliée au joug des lois, semblait devoir être défavorable à ses fils.

Il y avait alors une réaction générale de l'ordre équestre contre les grands et le clergé ; ajoutez la lutte de la Lithuanie et de la Pologne, la lutte de l'Autriche et de la France. Mais ces trois grandes divisions pouvaient se réduire à une seule. C'était entre Louis XIV et Léopold que cette fois encore roulait le débat ; car généralement, depuis cinquante ans, la petite noblesse, le grand-duché, l'empire, faisaient cause commune ; la Pologne, sauf la Galicie, continuait, ainsi que les grands, d'appartenir à la France.

Toutefois, les haines que les Sapiéha avaient soulevées au sein du Grand-Duché, les rejetèrent dans la faction du clergé, de la Pologne, de Louis XIV. Les Lubomirski restaient fidèles aux traditions de leur famille et à l'alliance de Léopold. Iablonowski nourrissait depuis trop longtemps des ambitions et des espérances personnelles qui devaient bientôt s'évanouir. Alors il démentit ses antécédents, et se laissa gagner au parti de l'empire. Le cardinal, les Prziemski, les Zaluski, les Sluszka, les Leszczynski, les Potoçki tenaient bon pour la maison royale ; ils croyaient à l'appui de la cour de Vienne, et mettaient cependant leur espoir dans la haute noblesse : c'est-à-dire dans le parti français. Cette combinaison fausse acheva de tout perdre.

Le prince Jacques haïssait la France en haine de sa mère. Louis XIV, son parrain, le savait, et l'abbé de Polignac eut ordre de l'exclure à tout prix. Léopold, son beau-frère, s'annonçait pour son protecteur, mais sans vouloir son succès, parce qu'avant tout il ne fallait pas fonder une quatrième dynastie au sein de la Pologne.

La France se donnait pour amie de la reine, mais afin de savoir ses brigues, et de les rompre toutes : la France gardait dans le secret de ses conseils une candidature personnelle.

Au milieu de ces incertitudes, Marie-Casimire reconnut qu'il fallait renoncer à ses chimères de couronner Alexandre. Elle tenait à ce prince, parce qu'elle seule aurait régné. C'était précisément pour cela que la Pologne ne voulait pas de lui.

On lui donna le conseil perfide d'éloigner ses deux plus jeunes fils, dont les prétentions étaient une complication inutile, et de leur remettre ses capitaux à porter en France pour les mettre en lieu de sûreté contre les entreprises du prince Jacques. Ils partirent, allèrent à Paris briller dans les fêtes, recueillirent d'universels respects, furent comblés d'honneurs par Louis XIV comme par la France, placèrent enfin chacun une partie de leurs trois millions sur la ville de Paris, et la reine se trouva dépossédée.

Un nouveau dessein l'occupait. Les chances de son fils Alexandre détruites, elle voulait arriver par une autre voie à régner. Elle travaillait à conserver, par un autre mariage, son rang et sa puissance. C'était ce qu'avait fait Louise de Gonzague, ce qu'avait rêvé l'archiduchesse Éléonore, conséquence inévitable d'un ordre de choses où les reines, en perdant un époux, perdaient trône et patrie.

Un soir, les amis et la foule obséquieuse étaient assemblés autour d'elle. On parlait des destinées de la Pologne. « Sachez, s'écria-t-elle, que si je ne suis pas Polonaise de naissance, je le suis de cœur. Je préfère la Pologne à ma famille, et c'est pourquoi je vous le dis : gardez-vous de prendre un roi parmi les miens. Je connais mes fils mieux que vous. Si vous élisez l'un d'eux, et surtout le prince Jacques, c'en est fait de la république ! » On peut à peine croire à ces horreurs.

Zaluski la suppliait de prendre garde à ses paroles. « Non, monsieur l'évêque, continua-t-elle, je ne les regretterai pas. Jamais je ne me repentirai de ma sollicitude pour les intérêts et l'avenir de la Pologne. Prenez un simple gentilhomme plutôt que le prince Jacques. N'avez-vous pas ce brave palatin de Kiovie, illustré par tant de combats ?... — Madame, interrompit Kontski, Votre



Crypte de la cathédrale de Cracovie. — Tombeau de Sobieski. (P. 314.)

Majesté sacrée s'est opposée, il y a peu de mois à ce que le bulawa des hetmans fût remis en mes mains : comment vous paraîtrais-je digne du sceptre aujourd'hui ? » Le brave palatin ne s'y était pas trompé. On savait de reste que c'était sur le front de Iablonowski qu'elle voulait porter la couronne.

Mais Iablonowski connaissait aussi l'odieux que ces combinaisons appe-

laient sur lui. Il vit que la reine lui faisait plus de mal par sa protection, que de bien par ses trésors et son génie ; il désavoua hautement ces vues, et les désavoua en pure perte. La Pologne était résolue à ne pas lui livrer l'héritage de Sobieski.

Marie-Casimire, qui avait compté sur l'appui de M. de Polignac pour l'exécution de ce plan, lui proposa, dans sa colère, un autre parti. C'était de donner la couronne à Vendôme, qui en partagerait avec elle le fardeau. Polignac ne lui laissa qu'un vague espoir. Il voulait bien, en effet, appeler au trône le sang de France ; mais son candidat était Conti.Polignac avait donné aux Sapiéha l'argent nécessaire pour pacifier la Lithuanie et dissoudre la confédération d'Oginski, en leur faisant la loi de réunir leurs suffrages sur le vaillant neveu de Louis XIV. A cette nouvelle, la reine éclate en fureur ; elle va au palais de France arracher elle-même des lambris son portrait qu'elle venait de donner à l'ambassadeur.

Dans son désespoir, elle se réconcilia avec le prince Jacques, pour rester mère, sinon femme de roi ; ils mirent en commun leurs haines, leurs brigues, leurs moyens de corruption. Mais le temps où cette coalition aurait été puissante était déjà loin. Maintenant, elle ne servit qu'à déposséder le prince Jacques du seul titre qu'il eût conservé à la bienveillance de la Pologne : l'inimitié de sa mère.

Les intrigues de Marie-Casimire soulevaient une telle indignation, qu'après mille supplications officieuses ou publiques, le cardinal interroi, qui restait fidèle à la mémoire de Jean et à sa famille, fut obligé d'obéir au vœu unanime des diétines. Il lui ordonna de s'éloigner de Varsovie. On lui appliquait la loi qui bannit de la ville électorale tous les compétiteurs. Elle mit trois mois à exécuter le commandement de la république, et partit enfin chargée des malédictions de tout un peuple.

Dans son exil près Dantzig, elle plaçait encore un dernier espoir dans l'armée. Mais l'armée s'était détachée comme la Pologne de toute cette maison déchue. Marie-Casimire voulut se donner aux yeux de l'ordre équestre le mérite de contribuer à la pacification générale, en avançant avec son fils une partie des sommes qu'exigeaient les confédérés. Tous les ambitieux en firent autant. Iablonowski, chargé de la négociation ouverte à Léopol, s'y employa aussi avec ardeur, dans l'espoir de se créer des chances d'élévation. Tous ces soins n'eurent d'autre résultat que de mettre un terme au déchirement du royaume. Le public se contenta de dire : Il est trop juste que ceux qui ont fait le mal le réparent.

La mort de Charles XI, roi de Suède, qui survint à ce moment, ravit à Jacques le seul protecteur sincère qu'il eût parmi les souverains.

Quatre-vingt mille gentilshommes se pressèrent dans le champ de Vola au mois de juin. Un candidat nouveau se mit sur les rangs, le candidat véritable de l'Autriche, qui ne proposait le prince Jacques qu'afin de mieux couvrir ses des-

seins. Le prince qu'elle voulait, c'était le jeune électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui lui promettait une alliance puissante en Allemagne et la Lusace. Le pape l'appuya pour gagner à l'Église catholique une maison souveraine tout entière. C'était ce qu'annonçait Frédéric-Auguste : déjà lui-même venait d'abjurer.

Tel était l'ascendant de la mémoire de Jean Sobieski, que malgré l'exclusion donnée aux Piast, malgré toutes les fautes, tous les attentats que nous avons racontés, son coupable fils fut sur le point d'être élu. Les premiers escadrons qui donnaient leurs voix, ceux de Cracovie et de Posnanie, d'autres encore le soutinrent ; le reste de la Pologne cria Conti. Le cri de : « Vive le prince Jacques ! » se fit entendre encore dans le palatinat de Płock, au milieu d'acclamations favorables à l'électeur de Saxe ; puis le sabre coupa court aux prétentions des partisans de Sobieski. Ainsi rien n'était résolu ; ces votes ne furent qu'un inutile hommage aux cendres du vainqueur de Podhaïce et de Chocim. Sa race s'était dépossédée ; dans la nuit qui suivit ce grand jour, elle se combattit elle-même. L'emportement des haines de la reine contre la France allait si loin, qu'au dernier moment elle prodigua l'or et les manœuvres pour assurer le succès d'Auguste, plus attachée à exclure Conti qu'à élever son fils. Jacques entra dans ces combinaisons, afin de capter du moins et de conserver la protection de Léopold. Ses émissaires, d'après ses instructions, employèrent le temps qui restait à obtenir de ses partisans l'abandon de sa candidature en faveur de l'Électeur. Ce qu'on ne pourrait croire si des actes de lui, dans lesquels il réclama hautement le salaire promis, n'étaient d'irrécusables preuves, il avait passé d'avance un marché avec Auguste pour lui vendre ses voix ! On comprend que la succession de son père ne pouvait pas lui appartenir. Elle devait être dévolue au Saxon ou au Français.

Elle fut dévolue à tous deux. La majorité nomma le neveu de Louis XIV, la minorité proclama Auguste II. Les deux partis chantèrent le *Te Deum* en la gloire de leur roi. Cette fois, chacun consentait à se passer de l'unanimité.

Des deux compétiteurs, Auguste était le plus proche. Il arriva le premier, le mieux accompagné, et régna. C'est de cette révolution qu'on peut dire, à juste titre, que le trône fut le prix de la course.

En effet, on ne fut jamais plus expéditif à changer de foi ou à conquérir un royaume. Ces deux choses furent pour Auguste l'affaire de quelques jours. Mais une circonstance nouvelle marqua son avènement. Il se présenta sur les frontières avec une armée de Saxons. Jusqu'alors le système électif n'avait livré la Pologne qu'aux manœuvres et à l'ascendant des étrangers : maintenant, c'était à leurs armes.

Il courut droit à Cracovie pour s'y faire couronner. Le parti de France se pressa autour de la dépouille du feu roi, de peur que ses partisans ne s'en saisissent, et que la présence de Sobieski mort ne consacrât cette audacieuse inauguration. Auguste II ne se laissa pas arrêter par cet incident. Il donna le nom

de diète à un gros de ses amis, éleva un cénotaphe à Jean III, et se joua des protestations des Radzieiowski, des Sapiéha, des Potoçki. C'est ce qu'on appela la comédie en cinq actes, savoir : un roi sans diplôme ; un enterrement sans cercueil ; une diète sans nonces ; un sacre sans primat ; des protestations sans effet. Il advint de là que les funérailles de Jean Sobieski se trouvèrent remises à un nouveau règne, et le malheureux roi attendit trente-six ans un tombeau dans la cathédrale de Cracovie ! On eût dit qu'il restait debout au milieu de son peuple pour assister à l'accomplissement de ses présages, et voir après lui les nations voisines fouler la république aux pieds.

Louis XIV résolut d'attaquer les armes à la main l'usurpation d'Auguste ; mais il n'était pas heureux avec les usurpateurs. Affaissé moins sous le poids de l'Europe que sous celui de ses victoires, il avait été réduit, dans sa pénurie d'argent et d'hommes, à désirer la paix. Elle fut conclue à Ryswick le 21 septembre, et par la première disposition il reconnaissait pour roi légitime d'Angleterre et pour allié Guillaume III, le héros de la foi protestante et le spoliateur des Stuarts : c'était chose à laquelle Jean Sobieski, moins engagé que lui envers les Stuarts, et uni seulement à leur cause par affection et par loyauté, ne s'était jamais soumis ; il avait semblé prévoir l'alliance qui devait, un jour, confondre son sang avec le leur.

Cependant, telles étaient l'ardeur des grands de Pologne pour le sang de France, la puissance du nom de Louis XIV, et la gloire qui couvrait Conti, qu'au bruit de son arrivée en vue de la plage polonaise, tout s'émut... Le parti français, ranimé, prit les armes. Le cardinal, Zaluski, les Sapiéha, Kontski se précipitèrent vers lui. Ils allèrent le complimenter sur ses vaisseaux, lui dire qu'ils l'avaient élu : « parce qu'une tâche immense était à remplir, celle de consoler la Pologne de la perte de Jean Sobieski ; ils l'engagèrent à descendre à terre, à se rendre aux vœux de la noblesse qui accourait, à paraître au milieu des troupes qui venaient à lui de toutes parts. Il voulut attendre des forces plus considérables, resta en rade, déconcerta ses amis par ces hésitations si contraires au renom de sa vaillance téméraire. Plus découragé à mesure qu'il voyait de plus près le trône, il déclara son parti trop faible pour tenter la fortune, et fit voile de nouveau vers la France, faisant douter ainsi la Pologne de son courage, et blessant, par son abandon inattendu, tous ces grands, tout ce peuple qui venaient à lui. Ses passions le rappelaient à Paris et lui firent sacrifier sa couronne.

Auguste, après avoir eu la satisfaction de voir si tôt disparaître cet illustre compétiteur, s'avança hardiment sur Varsovie. Les dissidents se rallièrent à lui en foule. Le cardinal consentit à paraître dans sa cour ; les Sobieski mêmes s'y pressèrent. Il n'y eut pas jusqu'à Marie-Casimire qui n'espérât y reprendre son ascendant sur les destinées de la Pologne. L'illusion, il est vrai, dura peu ; après s'être mêlée aux solennités de l'avènement, après avoir pris part aux longs banquets où Auguste fêta le tzar Pierre, qui revenait d'Europe,

elle sentit enfin la nécessité de s'éloigner, et alla en pèlerinage, disait-elle, chercher un asile à Rome pour sa grandeur déchue. L'antique capitale de l'univers, qui est comme une ruine immortelle et toujours vivante, semble prédestinée à servir de rendez-vous à toutes les puissances tombées. On croit se relever et renaître à son ombre. Mais, pour cela, il faut n'y pas arriver avili.

Le prince Jacques se retira sur les terres de l'Empereur. Alexandre consentit à prendre du service dans la garde d'Auguste, et encore dans sa garde saxonne, comme pour reculer la limite des abaissements. C'était blesser la Pologne au cœur ; car la république entière demandait le renvoi de cette milice insultante, et Auguste fut contraint de le promettre.

A la vérité, il différa de tenir sa promesse, sous prétexte de s'en servir comme d'un renfort dans la suite de la guerre contre les Turcs ; mais il n'y eut de guerre qu'entre les soldats allemands et les troupes polonaises. On n'entendit pas parler des ottomans.

Mustapha, battu à Zante et mis en fuite par le prince Eugène, inclinait à conclure cette guerre de quinze années, si fatale à la grandeur musulmane. Un congrès des cinq puissances belligérantes se réunit à Carlowitz, sur le Danube, sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Des difficultés d'étiquette faillirent tout entraver ; Maurocordato, ministre de Mustapha, imagina un grand pavillon circulaire, à sept portes ; les sept légations avaient leur tente dressée du côté de leur pays, tous les ministres entraient à la fois et s'asseyaient au siège placé devant eux. Le traité prit pour base le *uti possidetis* [1]. L'Autriche garda la Hongrie et la Transylvanie, avec la Save pour frontière du côté de l'Esclavonie. Tékéli, réfugié avec son intrépide compagne à Constantinople, où il vivait dans l'intimité du sultan, dut avoir son séjour marqué sur les rivages de l'Asie : la vengeance impériale lui interdisait la terre d'Europe. Ce fut pour peu de temps ; il ne tarda pas à revenir de ce côté de l'Hellespont, conformément à sa demande dernière, pour y être enseveli. Le tzar Pierre retint Azof et ses possessions nouvelles. La république de Venise et celle de Pologne, maltraitées par leurs alliés, furent contraintes de céder, l'une des places situées au nord du golfe de Lépante, l'autre les dernières conquêtes de Jean sur le Dniester. Mais Venise conservait encore la Dalmatie, les îles, le Péloponèse, où le divan comptait, il est vrai, ne souffrir le lion de Saint-Marc et la croix que jusqu'au jour où la ligue sainte serait rompue. La Pologne recouvrait Kamiéniéç, qui ne vit plus l'infidèle ni dans ses murs, ni sur ses glacis. La tranquillité partout établie, Auguste put s'occuper d'affermir sa puissance ; Pierre le Grand, d'exterminer le parti des anciennes mœurs; l'Empire de cicatriser ses blessures. Les massacres de boyards en Moscovie, les exécutions de réformés en France, de catholiques jacobites en Angleterre, en Écosse, en Irlande, n'étaient pas choses qu'on remarquât alors. A ce moment solennel où le XVIIe siècle

1. Chacun gardera ce qu'il possède.

terminait son éclatante carrière, l'univers était en paix. L'esprit humain, représenté par la théologie, offrait dans les controverses de l'époque l'unique lutte et l'unique intérêt du monde.

La paix du Nord était un hommage éclatant rendu à la mémoire de Jean Sobieski. Ce qu'il y avait de sacrifices imposés aux Polonais leur faisait sentir la grandeur de leur perte ; les alliés n'auraient ni exigé, ni obtenu du libérateur de Vienne l'abandon de ses conquêtes en Moldavie. Ce qu'il y avait d'avantages assurés à la république attestait la sagesse de ses plans, et la puissance de ses œuvres. En effet, le traité de Carlowitz était tout entier son ouvrage. C'était sa main puissante qui avait poussé jusqu'à Belgrade, jusqu'à Lépante, jusqu'à Lacédémone, cette guerre commencée sous les murs de Vienne. Tels qu'un torrent épuisé qui retire ses eaux, les barbares, sur toutes les frontières, avaient fui devant son épée. On a même remarqué que toute la fortune de la guerre semblait tenir à sa présence : s'ébranlait-il, il entraînait la victoire, comme par miracle, depuis Salankemen jusqu'aux ruines d'Argos ; restait-il témoin inactif de cette grande lutte, sur-le-champ de Chio à Belgrade et Azof, l'islamisme recommençait à étendre ses ravages. A la fin, le divan s'avoue vaincu. Le vœu de Jean et sa mission sont accomplis. De lui, de ses travaux, datera l'irréparable abaissement de la puissance ottomane.

Les événements qui se sont succédé depuis lors n'ont fait que rehausser sa gloire. Sa conquête posthume de Kamiéniéç a été la dernière de la Pologne. Il a été aussi son dernier roi national ; il a été en outre le dernier que le monde ait respecté. Avec lui s'évanouit la puissance de la république et son prestige. Des armées étrangères s'établirent dans ses provinces pour n'en plus sortir. Ce seront tout à tour des troupes saxonnes, suédoises, moscovites, impériales, prussiennes, qui régneront. L'ordre est nécessaire aux nations. Impossible par le dedans, il lui venait du dehors. Le résultat était que la Pologne semblait n'exister déjà plus. On put croire que, suivant les présages de Zaluski, elle était descendue au tombeau avec le plus grand de ses fils.

Sans doute, Jean Sobieski ne parcourut pas sa longue carrière exempt de fautes. Nous avons signalé celles qui peuvent être justement imputées à sa politique extérieure. Sa politique intérieure semble avoir été trop faible, trop dépourvue d'avenir, et en quelque sorte trop résignée ; soit que, Polonais du vieux sang comme il l'était, il ne sentît pas tous les vices de l'état social et politique dans lequel il était né, soit plutôt qu'il trouvât, dans cet ordre de choses même, un obstacle fatal et insurmontable à toutes les améliorations. Avec ces masses condamnées à l'éternelle léthargie de la servitude, cet ordre équestre, sorte de bourgeoisie à rebours, qui proscrivait l'industrie comme les autres bourgeoisies la cultivent, qui dégradait le commerce comme les autres l'honorent, qui ne comprenait de métier que celui des armes et de droits que ceux de la naissance, enfin, avec ces grands, usufruitiers de tous les abus d'un tel régime, dès lors intéressés à le maintenir, il n'y avait prise nulle part pour les tentatives d'un ré-

formateur. Les faibles essais de Jean l'ont fait voir. Il ne put plier les grands à une ombre de monarchie héréditaire, l'ordre équestre à des dispositions protectrices du commerce, le peuple à la formation de l'infanterie agraire : il ne put pas obtenir que ce peuple, qui était toute la Pologne, moins cent mille gentilshommes, donnât à la république des soldats. Quand on parle des vices de la constitution polonaise, il faut entendre l'état social autant que l'état politique. La société, dans l'excès insensé du principe aristocratique, partout ailleurs conservateur et robuste, était assise sur des bases caduques. C'est par là surtout que cette noble et valeureuse nation a succombé.

Si du prince nous passons à l'homme, nous reconnaîtrons dans le caractère de Jean Sobieski ses côtés faibles. Hélas ! comment contester sa faiblesse pour sa femme, pour ses enfants, pour tous ceux qui l'entourent ! L'histoire est même près de passer condamnation sur ce reproche d'avarice, universellement attaché à son souvenir ; et toutefois son empressement à payer l'armée de ses deniers, à la vêtir, à prendre les subsistances sur ses terres, à déposer les privilèges lucratifs des grands-hetmans, à distribuer de toutes mains les riches dépouilles du Turc dans la campagne de Vienne, semblent justifier sa mémoire. Zaluski s'indignait, plusieurs années après, de cette imputation, et demandait qu'on interrogeât son trésor, prêt à dire que ses immenses revenus privés s'épuisaient en sacrifices pour soutenir l'éclat du trône, en largesses pour subvenir à toutes les infortunes. Aux gentilshommes pauvres, était destiné, sur sa cassette personnelle, un fonds de vingt mille florins par mois. Nous avons vu ouvrir son trésor, qu'on disait immense, et qui avait excité tous les cris des factions contraires : qu'y trouva-t-on ? Une si faible épargne, qu'elle ne prouve tout au plus qu'une chose : c'est que, dans les dernières années de sa vie, il prévit le sort qui attendait ses fils, et voulut leur laisser les moyens de promener leur exil loin de leur patrie.

Du reste, brave et tendre ; pieux et éclairé ; joignant la grâce à la majesté, la douceur à la force, l'esprit au génie ; supérieur dans un tournoi comme à la guerre, et à la tribune comme sur le champ de bataille ; admirateur des sciences, des arts et de la gloire ; passionné pour la patrie : tel il se montre à la postérité, qui verra en lui l'un des hommes les plus accomplis dont parle l'histoire, le capitaine dont la carrière fut marquée par le plus d'utiles prodiges, le roi qui a le moins emprunté son éclat au rang suprême. Elle dira qu'il fut illustre, entre les lettrés de son temps, dans le siècle du génie [1] ; entre les hommes de guerre, quand le grand Condé vivait ; entre les têtes couronnées pendant le règne de Louis XIV. Louis XIV est le seul prince qui ait, à cette époque, jeté plus d'éclat.

Quoique la Pologne n'existe plus comme nation, il reste de Sobieski un ad-

1. Plusieurs discours de Sobieski, dont le texte a été conservé, prouvent qu'il avait un réel talent d'orateur. Ses lettres à sa femme, — dont nous avons réservé la publication pour un petit volume à part — sont remarquables par la facilité du style, la justesse des pensées et surtout le sentiment qui empreint chacune d'elles.

mirable monument : la décadence profonde, le perpétuel refoulement des barbares qui régnaient sur la double rive du Pont-Euxin et de la Propontide.

Le nom de Sobieski domine le cours entier des annales polonaises ; il en résume la gloire. Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène, a emporté le sabre de Sobieski. Celui dont l'épée a tant remué le monde, aimait à contempler de ses derniers regards l'arme du héros qui avait gagné plus de batailles pour faire vivre sa patrie que lui-même n'en avait gagné ou perdu pour conquérir et laisser échapper l'empire du monde.

D'où vient que cet homme si bon et si grand a eu l'âme rongée de chagrins ; que les affections et la puissance, la vie publique et la vie privée lui ont été également amères ; que ses fils grandirent sous ses yeux dans ces lâches désordres qui les ont perdus ; qu'envié du monde, il a vécu, il est mort avec les plus sinistres pressentiments ? Est-ce un de ces caprices d'un prétendu hasard qui étonnent la conscience ? Non ; Jean Sobieski avait eu un grand tort dans sa vie, et sa vie l'a expié. Quand il demanda et obtint la main de l'éblouissante madame Zamoyska, il n'y avait pas trois semaines que le généreux Zamoyski, dont la tendresse avait élevé Marie d'Arquien au comble des honneurs et de la fortune, venait de descendre au tombeau ; sa cendre n'était pas froide encore. Jean devait se dire qu'une femme si prompte à mettre en oubli et à outrager l'homme qui lui dévoua sa vie, n'était pas digne d'un autre amour ; qu'elle flétrirait toute son existence au lieu de l'honorer et de l'embellir ; qu'elle mettrait au sein de ses enfants les poisons dont le sien était rempli, qu'elle saurait méconnaître quelque jour son nouvel époux comme elle insultait au premier... La passion aveugla Sobieski ; et de tous les entraînements, celui-là est le plus digne d'excuse aux yeux du monde ! Mais il est des hommes qui ont le devoir de se montrer élevés au-dessus de la foule par le caractère autant que par la bravoure. Quand l'empire désordonné d'une femme peut influer sur le sort des nations, faut-il s'étonner que Dieu le châtie ?... L'histoire bien faite serait le tableau des justices du ciel.

Table des Matières.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE — PARIS — BRUGES.

180,-

1210 45

180-